

Université de Montréal

Sexe, drogue et quête de sens.

*Leçon d'économie politique d'une liminalité en contexte touristique costaricain*

*Par*

Catherine Montmagny Grenier

École de criminologie, Faculté des arts et sciences

Thèse présentée en vue de l'obtention du grade de Philosophiae Doctor (Ph.D.)

en criminologie

Juillet, 2020

© Catherine Montamgny Grenier, 2020

Université de Montréal

Unité académique : École de criminologie, Faculté des arts et sciences

---

*Cette thèse intitulée*

**Sexe, drogue et quête de sens.**

***Leçon d'économie politique d'une liminalité en contexte touristique costaricain***

*Présentée par*

**Catherine Montmagny Grenier**

*A été évaluée par un jury composé des personnes suivantes*

**Massimiliano Mulone**  
Président-rapporteur

**Karine Côté-Boucher**  
Directrice de recherche

**Marianne Quirouette**  
Membre du jury

**Vivek Venkatesh**  
Examineur externe

## Résumé

La perspective écologique qui s'est développée en criminologie adopte une notion implicite de la spatialité qui réduit l'environnement à un simple site géographique et exclut les rapports de pouvoir, les dynamiques sociales et culturelles ainsi que les valeurs qui y sont véhiculées. La présente étude interroge donc l'importance de l'espace géographique en criminologie. Elle se penche particulièrement sur le rôle de l'espace dans la (re)production et la régulation d'illégalismes et de déviance ludique ainsi que sur la production du savoir par le biais du concept de liminalité compris comme un espace-temps symbolique. Pour exposer le concept de liminalité, la thèse repose sur une ethnographie de 5 mois et demi réalisée dans deux villes balnéaires du Costa Rica. Elle montre comment les pratiques néolibérales de l'industrie touristique créent un espace liminaire qui répond aux quêtes d'exotisme, mais surtout de sens et d'authenticité recherchées par les touristes qui souhaitent rompre avec leur vie quotidienne. Alors qu'un pan de la littérature scientifique considère la liminalité comme un espace où les normes quotidiennes sont suspendues, cette thèse suggère que les touristes adhèrent aux normes présentes dans cet espace, soit à celles qui reposent spécifiquement sur la consommation d'un hédonisme agressif. Cela les mène à une consommation d'alcool et de drogues ainsi qu'à une sexualité dites *hors de l'ordinaire*. S'inscrivant dans une approche interdisciplinaire, cette étude emprunte, dans un premier temps, la notion d'espace à la géographie culturelle. Cette conception de l'espace qui comprend une dialectique idéaliste-matérialiste permet d'adopter une perspective analytique de développement inégal. Celle-ci permet de comprendre non seulement pourquoi certains endroits, lieux, régions et pays sont connus pour être des espaces dits liminaires, mais également en quoi les pratiques d'une économie capitaliste poussent ceux-ci à miser sur une image de liminalité pour (sur)vivre dans l'économie de marché. Inspirée dans un deuxième temps par l'anthropologie sociale, la thèse considère l'expérience touristique comme un rite de passage et propose que les touristes soient soumis.es à un dispositif symbolique qui les mène à performer *in situ* une identité de touriste. Cette performance, concrétisée par la consommation de transgressions, a pour conséquence de (re)produire l'espace liminaire. La thèse montre également que ce dispositif symbolique est un mécanisme de régulation non seulement des conduites, mais aussi des corps. Enfin, la thèse indique que le terrain de recherche est également une liminalité pour les chercheur.ses qui les affecte ainsi que le savoir produit.

**Mots-clés** : Liminalité, espace, déviance ludique, sexualité, construction d'identité, tourisme, gouvernance, corps, économie de marché, développement inégal.

## Abstract

Within the field of criminology, the ecological perspective argues for an implicit notion of spatiality, one which reduces the physical environment to nothing more than a basic geographical site, thereby excluding the power relationships, as well as the social and cultural dynamics, or values- and meaning-based dynamics, conveyed therein. As such, this study investigates the importance of geographical space in criminology. By employing the concept of liminality, defined as a symbolic space-time, this thesis also specifically studies the role space plays in the (re)production of both illegalisms and playful deviance, their respective regulation, as well as in the production of knowledge. In order to shed light on the liminality concept, this thesis draws on a five-and-a-half-month-long ethnography, carried out in two Costa Rican beach towns. It also illustrates how the tourism industry's neoliberal practices produce a liminal space that caters to quests for the exoticism, and especially the hedonism and authenticity, sought by tourists seeking to escape the confines of their everyday lives. While a segment of the scientific literature views liminality as a space where everyday norms are suspended, this thesis instead suggests that tourists adhere to norms already present in such spaces, ones specifically based on an aggressive form of hedonism, which in turn result in "out of the ordinary" alcohol and drug consumption, as well as sexuality, on the part of tourists. In adopting an interdisciplinary approach, this study initially employs cultural geography's notion of space. This conception of space, which employs an idealist-materialist dialectic, also allows for the adoption of an analytical perspective based on the concept of uneven development. It also makes it possible to understand not only why certain places, regions, and countries are recognized as being so-called liminal spaces, but also how the practices of a capitalist economy push them to rely on an image of liminality in order to survive and operate within the market economy. In additionally taking inspiration from social anthropology, this thesis views the touristic experience as a rite of passage, while also proposing that tourists are subjected to a symbolic device, which leads them to perform a site-specific tourist identity. This performance, given concrete form by the consumption of transgressions, results in the (re)production of the liminal space. The thesis also shows that this symbolic device is a regulating mechanism in regard to conducts, but additionally to bodies. Lastly, the thesis illustrates the ways in which the research field is also a liminality for researchers, one which affects them, as well as the knowledge produced therein.

**Keywords:** Liminality, space, playful deviance, sexuality, construction of identity, tourism, governance, bodies, the market economy, uneven development.

# Table des matières

|  |    |
|--|----|
| Résumé   | 1  |
| Abstract   | 2  |
| Table des matières   | 3  |
| Liste des figures  | 7  |
| Liste des sigles et abréviations   | 8  |
| Remerciements  | 10 |
| INTRODUCTION   | 1  |
| CHAPITRE 1. : Liminalité ou la création symbolique d'un entre-deux                                 | 11 |
| Introduction   | 11 |
| 1.1. Notion de liminalité  | 13 |
| 1.2. De la conception d'un espace  | 16 |
| 1.2.1. La production d'espace sous une approche relationnelle                                      | 20 |
| 1.2.2. Un espace et ses <i>images</i>  | 26 |
| 1.3. La production d'un espace liminaire   | 28 |
| 1.3.1. Liminalité touristique : hors de l'ordinaire occidental                                     | 29 |
| 1.3.2. La liminalité comme <i>image</i> commerciale.   | 31 |
| Conclusion   | 35 |
| CHAPITRE 2. Le rite de passage ou la consommation d'un espace liminaire touristique                | 37 |
| Introduction   | 37 |
| 2.1. Notion de rite  | 38 |
| 2.2. Le rite comme consommation corporelle et sensorielle de marchandises culturelles touristiques | 43 |
| 2.2.1. L'intégration à une communauté de touristes   | 49 |

|        |   |     |
|--------|---|-----|
| 2.3.   | La co-construction de l'identité de touriste  | 53  |
| 2.3.1. | Notion d'identité   | 54  |
| 2.3.2. | La quête de l'identité singulière, tourisme et économie de marché                     | 56  |
| 2.3.3. | L'illusion de la singularité et (re)production de l'espace liminaire                  | 58  |
|        | Conclusion  | 60  |
|        | CHAPITRE 3 : Performer l'identité de touriste ou la (re)production des transgressions | 63  |
|        | Introduction  | 63  |
| 3.1.   | Notion de transgression   | 65  |
| 3.2.   | Quête d'authenticité et transgressions touristiques                                   | 68  |
| 3.2.1. | Quête de soi et sexualité dans l'espace liminal touristique                           | 69  |
| 3.2.2. | L'espace liminaire comme site de tolérance des transgressions                         | 74  |
|        | Conclusion  | 76  |
|        | CHAPITRE 4 : Méthodologie ou comment étudier la liminalité                            | 79  |
|        | Introduction  | 79  |
| 4.1.   | Notion d'ethnographie   | 80  |
| 4.2.   | Partir ou rester  | 83  |
| 4.3.   | <i>¡Pura Vida!</i> ou le Costa Rica comme espace liminaire ludique                    | 84  |
| 4.4.   | Le terrain et ses entre-deux  | 86  |
| 4.4.1. | Côte caribéenne : humidité, reggae et <i>ganja</i>                                    | 87  |
| 4.4.2. | Côte pacifique : soleil de plomb, chevaux sauvages et <i>reggaeton</i>                | 94  |
| 4.5.   | Plonger dans l'entre-deux   | 98  |
| 4.5.1. | Le plongeur   | 101 |
| 4.5.2. | Patauger dans l'entre-deux  | 103 |
| 4.6.   | Savoir naviguer parmi les places attribuées   | 112 |
| 4.6.1. | La meilleure amie   | 113 |

|  |   |     |
|--|---|-----|
| 4.6.2.   | <i>Blurred lines</i>  | 114 |
| 4.6.3.   | La petite nouvelle  | 115 |
| 4.7.   | Quitter pour produire   | 116 |
| 4.7.1.   | Organiser le savoir   | 117 |
| 4.7.2.   | Positionner et situer le savoir   | 118 |
|  | Conclusion  | 123 |
| CHAPITRE 5 : Costa Rican beach towns as liminal spaces: Tourism, transgressions and the night-time economy |   | 125 |
|  | Introduction  | 126 |
| 5.1.   | Playful deviance: tourist identity and <i>in situ</i> performance             | 129 |
| 5.1.1.   | Liminality: the night-time economy and the (re)production of playful deviance | 132 |
| 5.1.2.   | Tourism, liminality and the night-time economy                                | 133 |
| 5.2.   | Methods   | 135 |
| 5.3.   | Liminality: a 24/7 experience   | 136 |
| 5.3.1.   | The night-time: a distinct touristic experience                               | 137 |
| 5.3.2.   | “It’s part of the trip, you know!”  | 139 |
| 5.4.   | On the liminality’s outskirts: a different reality for Costa Ricans           | 142 |
| 5.4.1.   | The liminal touristic space: safe for tourists, unsafe for locals             | 143 |
|  | Conclusion  | 144 |
| CHAPITRE 6 : Good girls at home, unruly ones while away: Touristic Costa Rica as a site of tolerance       |   | 147 |
|  | Introduction  | 148 |
| 6.1.   | The production of a touristic heterotopia                                     | 152 |
| 6.1.1.   | Liminality as a consumable image  | 153 |
| 6.2.   | Method  | 155 |
| 6.3.   | Three steps to becoming a liminal unruly woman                                | 157 |

|  |  |     |
|--|--|-----|
| 6.3.1.   | Leaving home: dealing with the sexualized gaze of tourism  | 157 |
| 6.3.2.   | Making a spectacle of themselves   | 161 |
| 6.3.3.   | Dwelling in the liminal space  | 164 |
| 6.4.   | Unruly women and the regulation of heteronormativity and heterosexuality                         | 166 |
| 6.4.1.   | The regulation of the heterotopia: from the center to the outskirts                              | 168 |
|  | Conclusion   | 170 |
| CHAPITRE 7 : L'érotisation du corps, réflexivité et méthodologie qualitative en criminologie |  | 172 |
|  | Introduction   | 173 |
| 7.1.   | Notion de réflexivité : la reconnaissance des rapports de pouvoir dans le processus de recherche | 174 |
| 7.1.1.   | Faire du terrain : de la différence à l'altérité   | 175 |
| 7.2.   | Où sont les corps sexués et sexualisés?  | 179 |
| 7.3.   | La liminalité du terrain et la réflexivité en criminologie                                       | 181 |
| 7.3.1.   | You do not do fieldwork, fieldwork does you  | 182 |
| 7.4.   | Incorporation : revenir du terrain   | 186 |
| 7.4.1.   | Un corps sur le terrain d'abord, chercheur.se ensuite  | 188 |
| 7.5.   | Criminologie, corps sexués et sexualisés   | 191 |
|  | Conclusion   | 194 |
| CONCLUSION   |  | 196 |
| Références bibliographiques  |  | 204 |
| Annexes  |  | 1   |
|  | Annexe 1. Formulaire de consentement   | 2   |
|  | Annexe 2. Guide d'entretien - Touristes  | 4   |
|  | Annexe 3. Profil des participant.es  | 6   |

## Liste des figures

|                   |     |
|-------------------|-----|
| Figure 1.         | 87  |
| Figure 2.         | 88  |
| Figure 3.         | 88  |
| Figure 4.         | 89  |
| <i>Figure 5.</i>  | 90  |
| Figure 6.         | 91  |
| Figure 7.         | 91  |
| Figure 8.         | 92  |
| Figure 9.         | 92  |
| <i>Figure 10.</i> | 93  |
| Figure 11.        | 94  |
| Figure 12.        | 95  |
| Figure 13.        | 96  |
| Figure 14.        | 98  |
| Figure 15.        | 103 |
| Figure 16.        | 107 |
| Figure 17.        | 203 |

## **Liste des sigles et abréviations**

NTE : Night-Time economy

Paragr. : paragraphe

*Merci de votre temps;*  
*Merci d'avoir partagé votre espace et même votre bulle;*  
*Merci de m'avoir permis de grandir avec vous;*  
*Merci de m'avoir accompagnée dans ce périple, ce pèlerinage, ce rite de passage;*  
*Merci pour vos prises de parole et vos partages sans tabous*

## Remerciements

Au moment d'écrire ces lignes, je prends conscience que mon périple doctoral se termine. Il prend fin afin que je plonge dans de nouvelles aventures. Au moment d'écrire ces lignes, je prends conscience que cette aventure doctorale m'a fait voyager. De manière littéraire certes, avec la réalisation du terrain de recherche et moult conférences aux quatre coins du monde, mais également émotionnellement et intellectuellement. Ce voyage qui a duré 8 ans est plus qu'un voyage : il a été un rite de passage.

En effet, j'y suis entrée dans la vingtaine et en ressort à la mi-trentaine. J'y ai mis les pieds avec une certaine innocence, une candeur. Je le quitte désormais avec un bagage et un apprentissage immense. J'ai appris une nouvelle langue, soit celle de mon corps érotisé et sexualisé. Cet apprentissage a été difficile, voire douloureux, mais aujourd'hui j'en comprends les rouages. J'y ai acquis un savoir-faire professionnel. J'ai développé une rigueur méthodologique, un sens critique à énerver certain.es et une conscience des mots et de leur charge politique. En effet, le rite de passage transmet un savoir-faire. Les gens qui y prennent part sont soumis à certaines attentes et résultats. Or, ne peut pas prendre part à ce rite qui veut et le traverser. Cela prend certaines conditions : une grande motivation, de la persévérance, des remises en question intellectuelles et existentielles, une acceptation d'être critiqué.e, une santé mentale, du financement, mais surtout un appui inconditionnel de nos proches. En effet, le rite de passage, tel un voyage, ne peut se réaliser seul.

Oui, j'ai voyagé seule en travaillant sur ce projet, mais un voyage n'est possible qu'avec les gens qui gravitent autour de vous. Chaque personne que vous rencontrez lors d'un voyage joue un rôle, et ce, même si vous croyez voyager seul. Pensez à l'hôtesse de l'air qui veille à votre sécurité et votre confort. Dans cette lignée, je tiens à remercier les personnes qui ont pris part à ce voyage, qui m'ont accompagnée et ont veillé sur moi lors de ce rite et qui, ainsi, ont contribué à qui je suis aujourd'hui.

Je suis privilégiée. Avant même d'entreprendre ce périple j'avais l'appui de merveilleuses personnes, mes fleurs : Aiko, Amina, Claudiane, Mireille, Kamlim et Karine. Je vous dis merci pour votre présence et vos encouragements dans tous mes projets, pour vos couleurs, votre intensité

et spontanéité, vos manières uniques de me changer les idées et ce, depuis plus de 10 ans (voire 20 !). Avec vos chemins professionnels non conformes, vous m'avez montré que j'avais raison de croire que faire ce que j'aime est le plus important. Jo, merci pour ton précieux soutien. Merci d'être toujours présent et d'être aussi fier de moi que je le suis de toi. Votre amitié m'a permis de me lancer dans cette aventure et de la terminer.

Je me suis lancée dans ce voyage confiante. J'ai visité, exploré. Toutefois, j'ai été malchanceuse. J'ai rencontré une personne qui m'a blessé profondément. Mon voyage s'est assombri. Or, je voulais continuer à marcher, à avancer même si la douleur devenait atroce. Des inconnues m'ont tendu la main pour m'aider à me relever. Elles étaient petites à mes yeux. Je ne les croyais pas capables de m'apporter de l'aide. Elles m'ont prouvé le contraire : elles détiennent une force incommensurable. Chloé, Maude, Hany et Andréanne. Je vous serai éternellement reconnaissante. Merci de m'avoir offert de l'aide et d'avoir, malgré mon premier refus, cogné aux portes (voire d'en avoir défoncé quelques-unes) pour trouver du secours. Merci d'avoir été là, lorsque je suis revenue vers vous. Merci d'avoir été des piliers sur lesquels j'ai pu me poser, mais surtout de m'avoir appris que de me faire entendre et respecter est une chose à laquelle j'ai droit. Certes, la bataille est difficile, mais vous m'avez montré qu'elle en vaut la chandelle.

Bien que je n'étais pas remise de cette blessure, j'ai continué mon voyage. Or, un jour, je ne pouvais plus du tout avancer : la douleur envahissait mon corps. J'ai pensé abandonner pour rentrer à la maison et me mettre en boule sous une couette pour le restant de mes jours. Toutefois, une fois de plus, d'extraordinaires femmes m'ont tendu leur main et ont même à quelques reprises fait un bout de chemin avec moi sur leur dos. Karine, je te remercie de m'avoir accueillie à bras ouverts pour que je puisse trouver refuge et me ressourcer. Merci de m'avoir regardée dans les yeux et d'avoir prononcé ces mots : « Là, écoute-moi. Tu vas terminer ton doctorat ». J'ai trouvé espoir et confiance. Merci de m'avoir encouragée à chaque étape de ce voyage et de m'avoir offert une liberté intellectuelle en soulignant mon originalité et le fait que je suis brillante. Merci du temps et de l'espace que tu m'as laissés pour me reconstruire et vraiment profiter de ce voyage. Merci de m'avoir laissé lire : c'est le plus beau des cadeaux. Tu m'as donné accès au marché public des sciences sociales au sein duquel j'ai pu goûter à tout afin de trouver les ingrédients parfaits pour ma recette. Les odeurs, les couleurs, les textures et le goût des nouvelles théories et concepts appris m'ont fait voyager et sont les plus beaux souvenirs. Bref, je te remercie de m'avoir fait comprendre

que ce voyage n'était en rien une performance, mais bien une expérience de laquelle je devais m'imprégner et la matérialiser, comme le fait un artiste. Merci d'avoir participé activement à une reconstruction solide de ma confiance en tant que femme et professionnelle. Tu es un modèle de directrice de thèse.

Claude et Camille, vous faites également partie de ces femmes. Vous êtes à mes côtés depuis le premier jour. Vous avez toujours cru en moi, et ce, même si moi je n'y croyais plus. Vous m'avez trouvée plus d'une fois en larme sous la pluie et vous m'avez offert une couverture chaude et un bol de soupe toujours réconfortant. Vous m'avez poussée dans le dos, mise sur vos épaules, tirée, traînée pour que j'avance et continue mon voyage, et ce, malgré vos propres vies, problèmes et enjeux. Vous ne m'avez jamais lâchée d'un pouce. Vous vous êtes occupées de moi telles de grandes sœurs alors que c'est moi l'aînée. Vous m'avez orientée à plusieurs reprises. Vous m'avez appris qu'il n'y a pas de chemin parfait, mais qu'il faut avancer. Vous m'avez enseigné comment me servir d'une boussole et lire une carte à l'endroit. Merci pour votre générosité, votre temps, votre écoute, vos conseils, votre franc-parler. Merci pour votre grande maturité. Camille, merci d'avoir mis du soleil au quotidien dans ce voyage et de m'avoir enseigné une certaine discipline. Merci pour les repas, les épiceries, les verres de vin, les retraites au chalet, les *road trips*, les regards complices, les « Hey fille! », les leçons d'anglais et j'en passe. Claude, merci de ton don pour chasser les nuages gris et les orages. Merci de m'avoir dit qu'il y avait d'autres moyens que la marche pour voyager : que je pouvais continuer à vélo. Tu as changé ma perspective et m'as donné la motivation de continuer, à mon rythme. Merci de m'avoir appris à lâcher prise, de concevoir ma fragilité et ma vulnérabilité comme une force et non une limite ou faiblesse. Merci pour les *mini-eggs*, les voyages, les crêpes, ton faible pour l'astrologie et les télé-réalités et ton côté kitsch que nous partageons.

Lors de ce voyage difficile, mais enrichissant, d'autres femmes m'ont accompagnée. Elles m'ont montré qu'elles avaient entamé le même voyage, rencontré certains défis, mais qu'elles s'étaient rendues à destination saines et sauvées. Surtout, elles m'ont appris que la fin de cette aventure n'est que le début d'une autre encore plus belle. Elsa et Dominique, je vous remercie pour votre présence, nos précieux échanges, vos encouragements, votre empathie. Merci de vous être jointes à Camille et Claude pour me pousser et traîner. Elsa, tu es une force tranquille : tu sais où tu t'en vas et tu es efficace. Tu chevauches 1001 projets à la fois en plus du bébé. Merci de m'avoir fait prendre

conscience que ce voyage n'est qu'un parmi d'autres dans ma vie. Dominique, mon double rationnel, ma *twinette*, merci de pouvoir lire dans mes pensées et de tes silences en regardant la mer. Merci de ta franchise, de tes critiques constructives, de tes folies, des conférences et des *ceviches* partagés, d'avoir aligné mes énergies et de m'avoir fait prendre conscience que j'étais *drama queen*.

Outre le support de ces femmes, mon voyage n'aurait pu se réaliser sans les participant.es à ce projet de recherche. Je remercie ainsi toutes les personnes qui ont bien voulu me donner de leur temps et prendre la parole. Merci de vos partages colorés, intimes et sans tabous. Merci Jenny et Arnaud pour votre générosité, hospitalité et amitié. Vous avez fait une différence pour la réalisation de ce terrain de recherche. Merci pour le gâteau de fête, les repas, la chasse aux toucans et votre lit de camp. Rita, merci pour ton amitié qui perdure malgré la distance qui nous sépare. Merci de tous tes encouragements. Anne-Marie et Mathieu, merci d'être venus me rendre une petite visite au commencement de mon terrain. Vous avez fait toute une différence. Thierry, merci de ta visite et des parties de volley-ball partagées. Ces dernières m'ont donné une autre perspective du terrain de recherche.

Le voyage doctoral mène également à de nombreux questionnements. Comment interpréter toutes les observations et les conversations que nous avons réalisées ? Comment vulgariser le tout dans un langage clair. Sur ce point, Gabriela je te remercie pour tes lectures et commentaires des plus constructifs. Merci de tes réflexions enrichissantes et également de tes encouragements soutenus. Julian, merci pour les minutieuses révisions des parties anglaises et tes commentaires pertinents qui ont contribué à une amélioration substantielle de la thèse.

Dans cette lignée, une autre femme exceptionnelle a croisé mon chemin. Elle s'est attardée attentivement à veiller à ce que mes observations et questionnements soient bien vulgarisés et compréhensibles. Elle a également contribué à marcher à mes côtés en m'offrant un billet aller simple vers une autre destination. Claire, merci pour tes innombrables lectures rigoureuses et volontaires. Merci de ton généreux et précieux temps. Merci de m'avoir offert cette nouvelle aventure qu'est RAPS sur un plateau d'argent. Merci d'avoir cru en moi et de souligner que j'avais toutes les compétences pour terminer mon voyage doctoral et entreprendre une nouvelle aventure. Merci pour ta gentillesse, ta grande sagesse, ton empathie, la transparence de ton visage et pour ton beurre d'amande.

D'autres personnes ont également suivi mon voyage de près et soutenu ce dernier. Olivier-Poupou, merci d'avoir pris de mes nouvelles chaque jour. Tes « Puis, Cath? Comment va ton doctorat ? Ne lâche pas la patate » m'ont fait prendre conscience que je n'étais pas seule et que tu étais fier de moi. Mémé, merci de tes encouragements quasi quotidiens à ne pas lâcher : « Cath? Qu'est-ce que tu fais? Tu lis encore des textes? C'est long! Ne lâche pas, c'est presque fini ». Robert merci pour tes encouragements et tes gestions de crises silencieuses. Merci de m'avoir aidé financièrement afin de terminer la tête haute ce voyage, je suis extrêmement privilégiée.

À toutes ces personnes qui m'ont aidée et supportée, s'en ajoute une des plus précieuses. Celle-ci m'a offert refuge lorsque j'étais perdue et désorientée. Elle m'a offert une chaleur humaine très spéciale où je me sentais dans un autre espace, dans une bulle. Elle m'a aidée, sans s'en rendre compte, à reconstruire ma confiance. Elle m'a appris à prendre conscience de mon corps, mais surtout à ne pas le dissocier de ma personne. Elle m'a appris que j'étais une personne entière. Charles-MyBoy, merci d'avoir créé et partagé une bulle de pur bonheur avec moi. Tu as été non seulement un baume sur ma blessure, mais un remède plus qu'efficace. Merci de m'avoir encouragée, soutenue dans ce projet comme dans les autres. Tu es une force tranquille, une muse qui me soulève et me pousse à aller de l'avant chaque matin. Merci de partager et de matérialiser des rêves. Merci pour tes comptines, tes grilled-cheese, ton humour spécifique, les discussions profondes ou non, les silences sur le voilier, tes sourires et tes *frenchs*.

Or, malgré tout ce soutien que j'ai reçu, ce voyage n'aurait pu se réaliser sans un précieux bagage en amont. Maman, merci d'avoir poussé ma curiosité intellectuelle, d'avoir toujours cru en moi et de m'avoir encouragée dans tous mes projets, et ce même si tu trouves que je prends toujours le chemin le plus difficile. Tu dis souvent que les enfants sont des mange-profits. Je ne peux qu'être choyée du fait que tu as mes études à cœur et que tu les as financées. Merci d'être venue passer une semaine avec moi sur le terrain et durant mes conférences à l'étranger pour essayer de comprendre ce que je faisais. Merci d'être aimante, chaleureuse, généreuse. Merci d'être ma quêtaine préférée et de mettre du rose fluo dans ma vie. Surtout, je te remercie sincèrement de m'avoir enseigné la débrouillardise, la capacité d'adaptation et l'autonomie. Ils ont été des moyens essentiels à la réalisation de ce voyage. Merci de m'avoir enseigné que bien que la vie soit difficile et semble s'arrêter, elle continue et elle est belle. Merci d'être aussi résiliente. Tu es ma force. Tu es mon modèle. Je suis fière d'être ta copie.

*Il est surprenant de voir comment le problème des espaces a mis longtemps à paraître comme problème historico-politique : ou bien l'espace était renvoyé à la nature – au donné, aux déterminations premières, à la géographie physique, c'est-à-dire à une sorte de couche préhistorique, ou bien il était conçu comme lieu de résistance ou expansion d'un peuple, d'une culture, d'une langue ou d'un état. En somme, on l'analysait comme un sol, ou bien comme aire : ce qui importait, c'était le substrat ou les frontières*

Michel Foucault (1994, p.192-193)

## INTRODUCTION

« Je suis arrivée dans cette ville balnéaire costaricaine située sur la côte des Caraïbes vers les 18h30. Le soleil était déjà tombé, il faisait noir. Les lampadaires ne dégageaient que des halots d'une faible intensité dans ce paysage de plus de cinquante nuances de gris. En descendant de la navette touristique climatisée qui m'a menée à destination, j'ai étouffé sous le poids de l'humidité. Elle était palpable, odorante et m'enveloppait d'un certain malaise. Elle était trop présente, trop contraignante. Mon corps avait de la difficulté à la tolérer : le port d'une simple camisole et d'un léger short était de trop. Ma tignasse de cheveux et ma peau me semblaient aussi de trop. Mes membres étaient soudainement lourds, sans tonus. J'ai eu peine à prendre mon sac et le mettre sur mon dos.

J'ai remercié le chauffeur et j'ai essayé de trouver mon auberge jeunesse. En effet, j'avais une adresse, mais les rues n'avaient pas de nom. J'ai commencé à marcher, mes sandales se prenant à quelques reprises dans la terre humide. Je suis arrivée au coin d'une rue où un restaurant avait pignon. Des hommes locaux, dans la vingtaine, étaient assis sur des chaises de plage pliantes au milieu de la rue. Ils discutaient entre eux. Je me suis approchée pour leur demander en espagnol s'ils avaient un indice où se trouvait mon auberge. Un d'entre eux m'a répondu en anglais que je n'avais qu'à poursuivre mon chemin derrière lui. Or derrière lui, il semblait n'y avoir absolument rien sauf du noir. J'ai attendu un moment pour voir si cela était une blague. Son voisin a insisté en mentionnant que je n'avais rien à craindre, que l'auberge se trouvait bien derrière l'écran de végétation. Je les ai alors remerciés et je me suis dirigée vers l'obscurité.

Après 2 minutes de marche et guidé par des cris, des rires et semblants de conversation, j'ai débouché sur l'auberge. Celle-ci était un bâtiment de deux

étages avec un large balcon. J'ai monté à l'étage et me suis rendue à la terrasse qui faisait office de salle à manger. Une dizaine de personnes formant un rond sur le plancher s'y trouvaient. Un homme et une femme dans la vingtaine s'embrassaient et se caressaient langoureusement, les mains dans les sous-vêtements adresses, sans gêne dans un hamac à leur côté. Des cadavres de bouteilles de bière et de spiritueux et des restants de souper traînaient sur le sol. Des cendriers débordants jonchaient la table de pique-nique délabrée. Les joints de cannabis qui circulaient créaient un nuage de fumée bleu-gris enveloppant. Toujours avec mon sac sur les épaules, je me suis avancée et j'ai formulé un « Hola ! » puis j'ai demandé où était la réception.

Un jeune homme dans le début vingtaine, cheveux bouclés, teint basané, torse nu et nettement sous l'effet de substance quelconque m'a répondu qu'il était le propriétaire. Il m'a souhaité la bienvenue avec une accolade trop amicale et humide puis m'a offert un joint. Surprise et totalement mal à l'aise, je me suis demandé « Où suis-je ? Qu'est-ce que je fais ici ? Je ne suis pas à ma place ! ».

Les notes ethnographiques ci-dessus sont issues de mon journal de terrain. Elles mettent en lumière l'espace dans lequel se déroule ma recherche et plus précisément la manière dont je me l'approprie. S'y dessinent plusieurs interrogations qui, puisqu'elles ont influencé mon processus analytique et réflexif, occupent une place centrale dans cette thèse : comment habitons-nous un espace ? Comment l'espace influence-t-il nos conduites ? Les corps ont-ils accès à tous ces espaces ? Les corps occupent-ils une place équivalente au sein d'un même espace ? Précisément, elles illustrent mon entrée dans un espace liminal, soit, un espace qui prend la forme d'un entre-deux, d'un espace-temps symbolique qui rompt avec le quotidien où tout semble possible ou étrange (Lemieux, 2017 ; Turner, 1987 ; Van Gennep (1909/1969)). Un espace qui se définit par sa liminalité marque une certaine rupture avec les normes sociales et morales de notre quotidien. Il peut s'agir d'un bar de danseuses nues, ou d'une prison. Il peut également prendre la forme d'une destination touristique ou d'un terrain de recherche comme le propose cette thèse.

Le concept de liminalité permet donc de comprendre pourquoi certaines personnes adoptent des conduites qu'elles n'ont pas ordinairement lorsqu'elles se retrouvent dans un certain espace. Il offre une nouvelle manière de penser les relations entre espace, déviance et illégalisme. Ainsi, par l'étude de ce concept, la thèse interroge le rôle de l'espace à la fois

dans la (re)production et la régulation d'illégalismes<sup>1</sup> et de déviance ludique (Foucault, 1975/2012). De plus, elle s'attelle à comprendre l'effet de cet espace sur la production du savoir produit. En s'inscrivant dans une perspective de criminologie culturelle (Ferrel, Hayward et Yong, 2008), la liminalité est considérée comme un site de tolérance de transgressions. Par transgression, il est entendu non pas l'opposition ou le renversement d'un ordre établi, mais bien l'hybridation des catégories (crime ou déviance, légitime ou illégitime) et l'interrogation des frontières qui les distinguent. Autrement dit, la transgression n'est pas une subversion : elle ne défie pas de manière manifeste et délibérée le statu quo (Campbell, 2013 ; Jervis, 1999 ; Jenks, 2003).

La liminalité se présente comme une ressource théorique utile en criminologie. Ce concept est mobilisé, d'une part, dans les travaux traitants de l'espace carcéral (entre autres Bartlett et Erickson, 2018 ; Foster, 2017 ; Gill, 2013 ; Jewkes, 2005 ; Moran, 2013a, 2013b ; Moran, Piacentini et Pallot, 2013) et d'autre part, dans les travaux de criminologie culturelle parmi lesquels figure cette thèse. Précisément, le concept de liminalité permet de penser la manière dont certains espaces favorisent une présence plus accrue de conduites violentes et déviantes (Hayward, 2004 ; Hobbs, 2007). Par exemple, Hobbs, Lister, Hadfield, Winlow et Hall (2000 et 2003) associent les économies de nuit à une culture économique valorisant un hédonisme agressif.

Ma thèse propose à la fois d'élargir et de préciser l'utilisation du concept de liminalité en criminologie culturelle. Dans un premier temps, elle souhaite conceptualiser la liminalité dans une perspective de développement inégal (*uneven development*). En effet, les études citées précédemment se sont principalement intéressées au contexte britannique où la liminalité correspond à une zone spécifique d'une ville. Elle est alors conceptualisée dans une même culture économique et politique que l'espace quotidien des individus qui la

---

<sup>1</sup> Je comprends l'illégalisme comme un produit de la loi. Comme le formule Gille Deleuze (2004) « La loi est toujours une composition d'illégalismes qu'elle différencie en les formalisant (...). La loi est une gestion des illégalismes, les uns qu'elle permet, rend possibles ou invente comme privilège de la classe dominante, les autres qu'elle tolère comme compensation des classes dominées ou même qu'elle fait servir à la dominante, les autres enfin qu'elle interdit, isole et prend comme objet, mais aussi comme moyen de domination. » (p.37). Toutefois, pour clarifier davantage, j'adhère à la nuance proposée par Pierre Lascoumes (1997) qui fait la différence entre délinquance et illégalisme. Il précise qu'« on parlera de figure de délinquance lorsqu'une qualification pénale parvient à être appliquée avec succès à la situation. On parlera d'illégalisme quand la pratique concernée résiste ou échappe à l'application du code juridique, soit parce que cette pratique est restée sans visibilité sociale, soit parce qu'aucun acteur social (victime ou agence de contrôle) n'a su ou pu appliquer ce code en raison de la résistance de l'auteur » (p.232-233).

fréquent. En problématisant la liminalité dans une économie de marché globalisé, il devient possible de mettre en lumière les réalités complexes et la géopolitique qui forment ces espaces (Aas, 2012). Dans un deuxième temps, la liminalité, par le rite de passage qu'elle sous-tend, permet de mettre en lumière la manière dont un individu incorpore la culture d'un certain espace. Cela permet aussi de comprendre le sens donné aux actions posées au sein de cet espace. Dans un troisième temps, la thèse propose d'utiliser la liminalité comme grille d'analyse du savoir produit. Cette grille permet de comprendre l'influence de l'espace sur la chercheuse lors de l'enquête terrain, mais aussi la place qui lui a été attribuée dans cet espace. Ce faisant, un savoir positionné et situé en découle et ne peut qu'être bénéfique pour la criminologie culturelle et la discipline dans son entièreté.

Pour cela, il convient, dans un premier temps, de définir la notion d'espace qui sous-tend le concept de liminalité et le cadre analytique dans lequel elle prend forme. La thèse s'inspire de la nouvelle géographie culturelle qui positionne l'espace au confluent de la rencontre de dynamiques politiques, sociales, culturelles, économiques et spatiales. Cela permet de mettre en lumière le rôle des représentations, des croyances et des systèmes d'idées dans la formation des paysages et dans l'organisation de l'espace (Claval, 1992 ; Cosgrove, 1989 ; Cosgrove et Jackson 1987 ; Jackson 2004) ainsi que les expériences des individus au sein de ces espaces (Massey, 1994 ; Rose, 1993). Tissant des liens entre la culture et l'espace, la nouvelle géographie culturelle permet de comprendre la nature complexe de l'espace ainsi que la complexité des actions humaines (re)produites à l'intérieur de celui-ci. De plus, en reconnaissant la spatialité des influences économiques et politiques et en conceptualisant l'espace comme un système de (re)production sociale, elle permet le développement des connaissances criminologiques qui tiennent compte des relations de pouvoir et de l'économie politique (Hayward, 2012a, 2012b). Par ailleurs, puiser dans les travaux de la nouvelle géographie culturelle offre une avenue heuristique pour interroger le contexte de modernité tardive dans lequel se (re)produisent les espaces. Les transformations socio-économiques et culturelles qui caractérisent ce contexte sont intimement liées aux notions d'espace, de culture et d'identité. Ainsi, la criminologie doit tenir compte de ces avancées théoriques pour comprendre les réalités complexes d'un

monde globalisé (Amicelle, Côté-Boucher, Dupont, Mulone, Shearing et Tanner, 2017 ; Hayward, 2007, 2012a)<sup>2</sup>.

Dans un deuxième temps, la thèse s'inspire des travaux issus de l'anthropologie sociale (ou culturelle)<sup>3</sup> pour conceptualiser la liminalité. Comme mentionné, la géographie culturelle permet de comprendre comment un espace est socialement créé, mais aussi comment il influence les relations sociales, économiques, politiques et culturelles. Or, elle ne dit mot sur l'influence de l'espace et les structures qui le (re)produisent en ce qui a trait à l'adoption de conduites déviantes et hors de l'ordinaire. Une perspective d'anthropologie sociale vient pallier ce manque. Celle-ci permet, par le biais de l'ethnographie, d'étudier des formations culturelles changeantes. Cela permet d'être attentif à la diversité humaine plutôt qu'aux invariants, à privilégier l'étude de l'événement (souvent imprévisible) sur celui des structures et à éviter le dogmatisme en respectant le sens que les individus donnent à leurs actes posés au sein d'un espace (Dianteuill, 2012 ; Geertz, 1973). Le concept de liminalité trouve sens dans cette perspective. Il sous-tend une quête de sens, notamment par un rite de passage, et répond à la notion d'identité présente dans les réalités complexes de la modernité tardive tout en informant sur la culture transmise au sein de l'espace social.

Ma thèse repose sur une ethnographie d'une durée de cinq mois et demi partagés entre deux villes balnéaires costaricaines. Ces villes représentent empiriquement le concept de liminalité étudié. Pour rendre compte des relations entre espace et transgression, la thèse propose d'étudier, dans une perspective d'analyse féministe<sup>4</sup>, l'expression de la sexualité des touristes ainsi que leur consommation d'alcool et de drogues lors d'une expérience touristique à l'étranger, entendu respectivement comme déviance ludique (Redmond,

---

<sup>2</sup> Il est intéressant de voir qu'une autre branche de la criminologie actuelle, soit le *policing* prône également la prise en compte du contexte de mondialisation. En effet, la gestion et la gouvernance des flux de diverses natures ne peut plus se penser que de manière locale ou régionale. L'économie politique internationale est maintenant sous-jacente aux lieux et espaces qui (re)produisent le monde social.

<sup>3</sup> Il y a débat quant à l'utilisation des expressions anthropologie sociale ou anthropologie culturelle. Voir notamment Erwan Dianteuill (2012) pour un aperçu de la dispute sémantique.

<sup>4</sup> J'entends par perspective féministe «une démarche intellectuelle concertée, bien que par ailleurs éclatée, pour venir à bout des présupposés androcentristes des savoirs dominants, échapper à la rigidité de leurs propositions normatives, se soustraire à l'enfermement de la pensée binaire et statique de féminin et du masculin et mettre en évidence, là où ils étaient invisibles et occultés, les processus sexuels à l'œuvre dans la structuration du social et des connaissances» (Descarries, 1998 p. 181).

2003 ; Rojeck, 1993, 2000 ; Stebbin, 1997 ; Wearing, McDonald et Wearing, 2013 ; William, 2009) et illégalismes (Chadiou et Amicelle, 2018 ; Lascoumes, 1997 ; Salle, 2014). Le voyage, ou la destination touristique qu'il sous-tend répond au concept de liminalité proposé : il se situe dans une perspective de développement inégal et répond à la sémantique de la liminalité entendue comme un espace-temps symbolique qui rompt avec le quotidien, tant pour les touristes que pour les ethnographes.

Le premier chapitre vise à définir le concept de liminalité et à le situer dans les perspectives disciplinaires dans laquelle s'inscrit la thèse, notamment en nouvelle géographie culturelle et en anthropologie sociale. Il s'attelle également à conceptualiser la notion d'espace qui donne forme à la liminalité, ainsi qu'à l'inscrire dans une perspective de développement inégal. Ainsi, la liminalité y est conceptualisée comme une image que projette un espace donné, notamment en raison de sa matérialité (ses paysages, ressources, habitants). Ce chapitre expose donc la manière avec laquelle une destination touristique prend la forme d'une liminalité.

Le deuxième chapitre se penche sur la consommation de cet espace. Il montre comment se transmet ou plutôt se consomme la culture par les individus au sein d'un espace. La liminalité comprise comme un espace-temps symbolique suppose la notion de rite de passage afin d'illustrer la transition d'un individu au sein de cet espace. Ainsi et dans un premier temps, la notion de rite de passage est définie et située dans la culture de consommation qui caractérise la société occidentale actuelle. Dans un second temps, ce chapitre expose comment la liminalité offre un dispositif symbolique qui permet à certains individus d'accéder (ou non) audit espace afin d'y acquérir un certain savoir-faire pour y performer une identité quelconque. De ce fait, ce chapitre illustre comment un individu fait l'expérience d'un espace et le (re)produit en incorporant la culture véhiculée au sein de ce dernier. Il montre comment la culture trouve une fonction de régulation non seulement des corps au sein d'un certain espace, mais aussi des conduites et gestes posés.

Le troisième chapitre ancre et se positionne sur les notions développées précédemment dans l'approche de criminologie culturelle. Il définit les notions de transgressions, d'illégalisme et de déviance ludique et expose comment le fait de performer une identité de touriste peut mener à la (re)production de déviance ludique. Il discute d'une littérature qui montre

comment les voyages mènent certaines touristes à s'abandonner à des déviances ludiques par le biais de leur sexualité. Contrairement aux travaux de criminologie culturelle, je montre à travers ce chapitre que le contexte de l'espace visité détient une influence importante et est évacué des analyses, créant ainsi un large angle mort dans le savoir produit. Je conclus sur la pertinence d'interroger la spatialité de ces transgressions par le concept de liminalité.

Le quatrième chapitre se consacre à décrire la liminalité étudiée. Les deux villes balnéaires costaricaines qui composent le terrain de recherche y sont décrites en utilisant la description dense. Cela permet aux lecteur.trices d'expérimenter, dans une certaine mesure, le terrain de recherche pour une meilleure compréhension des résultats obtenus. Dans une même logique, une analyse réflexive y est présentée. Les identités ainsi que les places qui m'ont été attribuées dans cette liminalité que représente le terrain de recherche sont alors mises en lumière afin de produire un savoir positionné et situé.

Les chapitres 5 et 6 qui prennent la forme d'article scientifique dévoilent les liens entre espace, déviance et illégalismes compris dans une perspective de liminalité. Quant au chapitre 7, il explique comment la liminalité s'utilise comme grille d'analyse dans le processus réflexif en méthodologies qualitatives.

Le chapitre 5 s'inscrit dans la lignée des études sur la liminalité en criminologie culturelle. Se penchant principalement sur la consommation d'alcool et de drogue, ce chapitre montre que les touristes ne cherchent pas nécessairement à transgresser les lois ou les normes de leur quotidien, mais adhèrent plutôt à la culture de l'espace dans lequel ils/elles se trouvent, notamment par l'économie de nuit qui sous-tend cette consommation. Toutefois, cet article montre l'importance de conceptualiser les liminalités étudiées dans une perspective de développement inégal. Précisément, il met en lumière la place qu'occupe la destination touristique dans une économie de marché globale en soulignant les rapports Nord/Sud qui découlent des pratiques touristiques. Ainsi, il montre que la destination touristique est une liminalité en soi et que la consommation d'alcool et de drogue<sup>5</sup> dans le cadre de cette

---

<sup>5</sup> Il est à noter que la consommation d'alcool et de drogues n'était pas considérée dans le projet de thèse initial, ce dernier ne souhaitait qu'interroger des discours hétéronormatifs et hétérosexuels traitant de l'expression de la sexualité des touristes. Or, les observations et les entretiens réalisés ont mis en lumière l'importance de cette consommation non

expérience doit se comprendre dans un contexte qui favorise les plaisirs et loisirs par les pratiques économiques qui le font émerger. L'article montre que cet espace liminaire est un espace de privilèges pour certains corps et d'insécurité pour certains autres.

Le chapitre 6 rejoint également les travaux en criminologie culturelle traitant de liminalité. Toutefois, les corps trouvent une place plus importante dans les analyses. En interrogeant l'expression des sexualités lors d'une expérience touristique à l'étranger, l'article offre une analyse intersectionnelle de la liminalité. Il expose la différence d'expérience d'une même liminalité ainsi que l'adoption de conduites considérées comme hors de l'ordinaire du quotidien. Précisément, cet article montre que la liminalité étudiée permet aux femmes touristes interviewées de performer une identité de femme ingouvernable et ainsi d'adopter des comportements qui ne correspondent pas à une féminité attendue dans la vie de tous les jours. Également, l'article montre que la liminalité est le produit de normes hétérosexuelles et hétéronormatives qui permettent ces comportements. Ainsi, la liminalité est conceptualisée comme un site de tolérance, une hétérotopie qui régulent et gouvernent les corps.

Le chapitre 7, bien que personnel et difficile à lire, est essentiel à la thèse. Relatant un épisode d'agression sexuelle à mon égard lors de la réalisation de mon préterrain, il souligne l'importance de l'espace dans la production de connaissances criminologiques. En interrogeant l'érotisation du corps des chercheur.ses dans le processus de réflexivité en méthodologie qualitative, l'article questionne l'identité et la place attribuée aux chercheur.ses non seulement de la part des sujets, mais aussi d'autres acteur.trices qui prennent part au processus de recherche lors d'une ethnographie. Il montre comment le terrain ethnographique correspond à une certaine liminalité. Ce faisant, la réalisation d'une ethnographie prend la forme d'un rite de passage puisque les ethnographes sont affecté.es par l'espace que représente leur terrain de recherche. Ce chapitre conclut sur l'importance du rapport entre l'espace et les chercheur.ses et notamment en ce qui a trait à leur corps. Une abstraction ou même une essentialisation de ce dernier dans le processus réflexif peut

---

seulement en lien avec les comportements sexuels des touristes, mais également en ce qui a trait à l'espace liminaire lui-même.

non seulement mettre les ethnographes dans une position de vulnérabilité, mais couvrir une forme de violence genrée.

La structure de la thèse et le contenu de chacune de ses parties permettent d'entrevoir le fait que la présente thèse n'est pas une thèse sur le tourisme ou les voyages, les sexualités ou la consommation d'alcool et de drogue ni même une thèse sur la liminalité dans son sens le plus général. Cette thèse porte sur la gouvernance des espaces et des corps dans le contexte de modernité tardive. Par le biais du concept de liminalité, elle offre une nouvelle façon de concevoir les relations entre espace, déviance et illégalisme qui peut élargir les frontières d'une criminologie géospatiale actuelle (Hayward, 2004, 2007, 2012a).

Nier le fait que la réflexion sur l'espace, et ses liens avec la déviance, le crime et les illégalismes répondent d'une longue tradition en criminologie est impossible. Nous avons qu'à penser à Adolphe Quételet, reconnu comme un des pionniers de la criminologie écologique comme son homologue André-Michel Guerry. Leur rêve commun de collecter et d'analyser les statistiques afin de dresser un portrait du nombre de morts et des crimes commis a laissé comme legs leurs cartes thématiques. Celles-ci permettent de comparer des régions ou pays sur ces thématiques exposant alors les variations. La prise en compte de l'environnement comme variable explicative des variations entre territoires a ouvert la porte à l'écologie criminelle. Également, nous ne pouvons omettre les travaux de l'École de Chicago quant au développement d'un espace criminogène, notamment en mettant en lumière les liens entre environnement et criminalité. Nous n'avons qu'à penser au modèle de zones concentriques de Robert Park et Ernest Burgess (1925), à la théorie de la désorganisation sociale élaborée par Clifford Shaw et Henry Mckay (1942) ou encore à la théorie de la vitre brisée proposée par George L. Kelling et James Q. Wilson (1982).

Toutefois, ces travaux montrent que l'espace est une notion prise pour acquise en criminologie (voir notamment Carrabine, Cox, South, Lee, Turtor et Plummer, 2008 pour une revue de la littérature). Précisément, ils adoptent une notion implicite de la spatialité qui comprend l'environnement comme un simple site géographique, une place, et non comme un produit de rapport de pouvoir, de dynamiques sociales et culturelles ou de valeurs et de sens véhiculés, c'est-à-dire, un espace (Campbell, 2013 ; Hayward, 2004, 2012b). La criminologie traite donc davantage de la place que de l'espace en tant que tel

(Bannister, O'Sullivan et Bates, 2019). Certes, réduire la spatialité à un simple site géographique se solde par une abstraction fort utile pour identifier des zones où une criminalité est présente. Nous pouvons par exemple, penser des comparaisons et fournir des explications de niveau macrosociologique ainsi qu'élaborer des politiques et des actions publiques afin de réguler la criminalité (Bannister, O'Sullivan et Bates, 2019 ; Harries, 1999). Or, s'intéresser au lieu géographique limite la possibilité de conceptualiser l'espace à un niveau théorique, contextuel et épistémologique en criminologie (Aas, 2012 ; Campbell, 2013 ; Hayward, 2012a). Ces formes d'une criminologie sociospatiale ancrée dans le lieu viennent distiller les expériences de vie humaine et le tissu complexe de la vie sociale en ne laissant que des savoirs démographiques, statistiques ou multifactoriels (Hayward, 2004, 2012b).

En étudiant le concept de liminalité, c'est un espace particulier qui est au coeur de la présente thèse : un espace qui permet de prendre en compte les relations culturelles et structurelles qui le produisent et qui en sont le produit. Le but de la thèse n'est pas de faire table rase de tous les aspects d'une criminologie spatiale ou écologique. Elle reconnaît les idées pertinentes avancées par ces branches de la criminologie et puise son inspiration dans ces dernières. Toutefois, elle propose, tout comme Keith Hayward (2012a), que la criminologie puisse bénéficier d'une prise en compte plus sérieuse de l'émergence du paradigme spatial (*spatial turn*) en sciences sociales et précisément des travaux développés d'une part en nouvelle géographie culturelle en ce qui a trait à la notion d'espace géographique relationnel et d'autre part, en anthropologie sociale au sujet de la liminalité.

# CHAPITRE 1. : Liminalité ou la création symbolique d'un entre-deux

*Geographical knowledge is more important than ever in an increasingly global and interconnected world. How can a graduate claim to be a learned scholar without any understanding of geography?*

Susan Cutter, présidente de l'Association of American Geographer, 2000.

## Introduction

La production des connaissances résulte en partie de la migration de concepts et d'idées d'une discipline à l'autre. Grâce à cette migration, de nouvelles significations et objectifs sont attribués aux concepts, les poussant au-delà de leur origine empirique et ouvrant alors de nouveaux terrains de recherches et d'espaces d'imagination (Thomassen, 2009). C'est le cas pour le concept de liminalité.

Avant de remonter le fil de l'histoire de l'application de ce concept en sciences sociales, il importe d'interroger son étymologie afin de bien saisir son sens premier. Du latin *limes* qui désigne l'idée de limite ou de frontière, la notion de liminalité désigne un *entre-deux* et sous-entend un sens d'espace et de temps. À la différence de la notion d'espace qui désigne une fin, une limite extérieure ou encore la marque d'une enceinte, la liminalité elle se situe dans l'entre-deux : il s'agit d'un espace de potentialité et d'ambiguïté. En ce sens, les racines du mot liminalité ne peuvent être réduites uniquement au terme *limes*. Précisément, la limite ou la frontière ne peut être uniquement présente : elle doit être confrontée et transgressée (Thomassen, 2012). Ainsi, la liminalité résulte de la conjonction des termes *limes* et *limen* compris comme une entrée, un seuil (threshold) ou un passage à être traversé. *Limen* englobe à la fois un sens géophysique tel que celui d'un site ritualisé

symboliquement comme un espace défini par un mouvement ou une transition humaine. Ainsi, le terme *limen* réfère davantage à un espace explicitement compris comme un site de transition ou un point d'entrée pour un autre espace.

L'exposition de ces origines étymologiques montre que les notions d'espace et de lieu ne sont pas les seules à être sous-jacentes au concept de liminalité. La liminalité ne se résume pas seulement à quelque chose de physique, de statique et de réel, mais aussi à l'imaginaire ou à un état d'être (Massey, 1994). C'est principalement dans cette perspective que le concept de liminalité a fait son apparition dans les sciences sociales, notamment avec l'arrivée du courant postmoderne<sup>6</sup> (Andrew et Roberts, 2012 ; Balduck, 2008).

Originellement introduite par Arnold Van Gennep (1909/1969) en anthropologie comme période de transition dans un rite de passage, la liminalité est maintenant un concept maître en sciences sociales et politiques. Le concept a migré vers l'éducation, la gestion, les études littéraires et de performance, les études culturelles et postcoloniales (voir entre autres Homi Bhabha (1994) et son concept d'hybridité culturelle) ou encore la géographie (voir notamment les travaux de Edward Soja, 1996). Or, à travers toutes ces migrations, la liminalité a perdu sa notion de passage temporel et territorial. Elle représente une autre possibilité qui supprime une dichotomie : elle fait davantage référence à l'état d'une personne lors d'une nouvelle expérience ou encore à un troisième espace (Downey, Kinane et Parker, 2016 ; Thomassen, 2009).

Étant donné que la thèse présente la liminalité comme un espace-temps symbolique, elle doit être conceptualisée autrement. C'est principalement à cette tâche que ce chapitre s'attelle. Dans un premier temps, la liminalité sera définie en tenant compte des notions d'espaces, de lieu et aussi de temps puis contextualisée dans le cadre actuel de la modernité tardive. Dans un second temps, cette conceptualisation sera précisée en portant attention à la notion même d'espace. Enfin, ce chapitre montrera, de manière appliquée, comment se (re)produit la liminalité. Ce type d'espace n'est pas une création de la nature, mais bien un produit social et spatial. Dans le cadre de cette thèse, la liminalité définit l'identité d'un espace où, entre autres, la (re)production des transgressions et de la déviance ludique est

---

<sup>6</sup> Il est à noter que ce concept est également utilisé en psychologie, en médecine et en sciences infirmières (Thomassen, 2009).

possible. Cet espace résulte de la spatialité de pratiques sociales et économiques liées notamment à l'industrie touristique.

## 1.1. Notion de liminalité

Inspirée par le tournant postmoderne, la migration du concept de liminalité en sciences sociales a modifié le sens originel de ce dernier. Nous devons la conceptualisation originelle à Arnold Van Gennep (1909/1969) qui, dans le cadre de son œuvre *Rite de passage*, fait une distinction entre les rites qui marquent la transition d'un passage dans le temps (le Nouvel An, les récoltes par exemple), des rites de passage, c'est-à-dire ceux qui soulignent le passage d'un individu ou d'un groupe social d'un statut à un autre par un acte cérémoniel. Ce dernier comprend trois sous-catégories : le rituel de séparation, le rituel de transition et le rituel d'incorporation. C'est sous la catégorie de *rituel de transition*, comprise aussi comme la deuxième phase des rites de passage que Van Gennep a conceptualisé la liminalité en tant que rite. Ainsi, la liminalité réfère à la période du rituel où l'individu (ou le groupe social) perd son statut antérieur, mais n'a pas encore acquis le statut convoité. Van Gennep (1909/1969) insiste également sur le fait que la phase de transition est marquée par un passage territorial, c'est-à-dire par le fait de changer de ville voire de pièce (Balduck, 2008 ; Thomassen 2009, 2012). La liminalité est alors conceptualisée dans une logique spatio-temporelle.

La liminalité est un concept qui peut à la fois répondre à une structure et à une pratique. Comme le suggèrent Pierre Bourdieu ou Anthony Giddens dans leurs théories classiques, il sert à conceptualiser les moments où les rapports entre une structure et l'agentivité ne sont pas facilement résolus ou encore compris. Pour reprendre les mots de Bjørn Thomassen (2009),

[L]iminality is indeed not any concept. Liminality does not and cannot "explain". In liminality there is no certainty concerning the outcome. Liminality is a world of contingencies where events and ideas, and "reality" itself, can be carried out in different directions. [...] In liminality, the very distinction between structure and agency ceases to make meaning; and yet, in the hyper-reality of agencies in liminality, structuration takes place (p. 5).

Victor Turner<sup>7</sup> (1967, 1979, 1982 entre autres) a popularisé le concept de liminalité en lui ajoutant une perspective ethnographique qui tient davantage compte de l'état de l'acteur en transition : «liminality thus refers to someone going through a transition, being neither this nor that, and at the same time both» (Turner, 1967 p. 99). Pour Turner, le rite de passage se divise lui aussi en trois phases. La première phase est celle de la séparation où l'individu est appelé à se séparer des symboles, structures et normes sociales qui forment son quotidien. Ce faisant, il entre dans la deuxième phase, celle de la liminalité. Cette phase place l'individu dans un état d'ambiguïté puisque très peu ou aucun attribut n'est partagé avec un état passé ou futur. Enfin, ce passage est complété lors de la troisième phase, soit lorsque l'individu réintègre son quotidien et que ses conduites et pratiques sont de nouveau dictées par les us et coutumes et les standards éthiques. Il souligne que l'individu, malgré sa réintégration, n'est pas le même : il a été changé par son passage dans la liminalité. En effet, cette phase d'ambiguïté permet à l'individu d'explorer de nouvelles conduites et pratiques ainsi que de performer de nouvelles identités ou d'en moduler la conjonction (Turner, 1987).

Bien que Turner embrasse la vision de Van Gennep en ce qui a trait à la liminalité comme phase de transition, il ajoute une distinction qui est très utile pour cette thèse. Turner (1979) marque la différence entre ce qui est liminal et liminaire, une différence qui s'appuie sur la distinction entre le religieux et le profane : ce qui relève du liminal (une expérience comme un espace) réfère au sacré religieux et à une non-volonté, c'est-à-dire à une certaine obligation de se soumettre à cette transition. En effet, le liminal est cru par les membres d'une société comme étant à la fois sacré et issu d'une nature dépassant l'individu ou le groupe social (Turner, 1987). Le liminaire quant à lui réfère davantage à la créativité humaine et notamment aux arts et aux loisirs (Thomassen 2009). Le liminaire permet une rupture avec ce qui est considéré de normal et ce qui fait partie du quotidien. Ainsi, les

---

<sup>7</sup> Il est intéressant de voir comment les travaux de Van Gennep ont été éclipsés par l'anthropologie et la sociologie française et que nous avons découvert l'ampleur et la pertinence de ces derniers que récemment (Thomassen, 2009). En effet, nous retenons les travaux d'Émile Durkheim sur la notion de rite notamment dans son ouvrage *Les formes élémentaires de la vie religieuse. Le système Totémique en Australie* publié en 1912. Toutefois, ce dernier ne fait aucune mention à l'ensemble des travaux de Van Gennep. Or, en 1904 le premier livre de Van Gennep intitulé *Tabous et Totémisme à Madagascar* est publié. Puis, en 1906 est publié à Paris son second manuscrit *Mythes et Legends d'Australie*, sur lequel l'argumentaire proposé par Durkheim semble fortement reposé (voir notamment le travail de Bjørn Thomassen, 2009, pour de plus amples détails).

expériences liminaires sont comprises comme volontaires (ou optionnelles) : il s'agit d'une *playful as-if experience* (Thomassen, 2009, Turner, 1979).

Dans le contexte de modernité tardive actuel, comment contextualiser adéquatement le concept de liminalité ? Selon la proposition de Turner (1982), le caractère optionnel des expériences liminaires évacue la notion de transition qui est au cœur même de la liminalité puisqu'il n'y a pas de changement de statut défini (Thomassen, 2009). Cette proposition a été développée selon une dichotomie réductrice des systèmes de symboles dit traditionnels et modernes, soit selon l'avant et l'après de la Révolution industrielle (Thomassen, 2009).

Dans le cadre de la thèse, le terme liminaire reste privilégié afin de garder la nature profane des rites de passage exposés. Toutefois, pour pallier une mauvaise lecture de la proposition de Turner (1982), il importe de rendre compte de cette notion dans le contexte des sociétés postmodernes. La culture de consommation qui qualifie ces dernières a mené à une individualisation des rites : les individus cherchent à consommer des expériences dites *hors de l'ordinaire* le plus possible en guise de nouveaux *rites* (voir notamment les travaux de Le Breton, 2002). Ces rites, bien que de nature profane, restent sacralisés (Lardelier, 2005; Lemieux, 2017). Ils sont entendus comme des actes symboliques qui donnent à vivre du sens (Jeffrey, 2003 ; Roberge, 2006). Une quête de sens est maintenant sous-jacente à la notion de rite, qu'il soit dit sacré ou profane (Lemieux, 2017). Ainsi, la distinction émise par Turner des rites sacrés ou profanes en ce qui a trait à leurs caractères obligatoires et optionnels est ici beaucoup moins tranchée. Dans cette perspective, le rite s'émancipe de ses formes strictes pour se loger dans des actes personnalisés qui trouvent sens pour l'acteur dans la performance ou la prestation rituelle, mais tout en représentant des symboles et valeurs qui sont signifiants au niveau collectif (Le Breton, 2002 ; Roberge, 2006). De ce fait, bien que le rite reste profane (et donc liminaire), il garde sa phase de transition tant au niveau territorial que statutaire.

Dans le cadre de cette thèse, le rite de passage prend donc la forme d'un voyage pour marquer la fin des études, la fin d'une relation amoureuse ou un changement de carrière. Il se concrétise par l'arrivée dans une destination touristique et par l'expérimentation de conduites ou de pratiques dites hors de l'ordinaire ou hors de la routine, telles que l'expression d'une nouvelle sexualité ou la consommation de substances illicites. Le rite

s'inscrit dans un espace liminaire où la liminalité y est définie de manière temporelle et spatiale, il s'agit d'un espace-temps symbolique.

## 1.2. De la conception d'un espace

La notion d'espace a longtemps été conceptualisée comme quelque chose de fixe et de statique en opposition à celle de la notion de temps définie comme dynamique et créatrice de changement (Agnew, 2011 ; Gross, 1981 ; Massey, 1994). Précisément, l'espace a été défini comme une surface plate, passive où les choses se déroulent, notamment à travers le temps (Gaudreau, 2013). Cette conception a été remise en question au courant des années 1970 alors que les sciences sociales ont pris un tournant spatial. À partir de ce moment, elles ont reconnu qu'il importait de repenser les théories sociales afin que ces dernières prennent en compte la spatialité des actions et des pratiques des acteurs sociaux<sup>8</sup> (Crang et Thrift, 2000; Logan, 2012; McDowell, 1993; Thrift, 2008 ; Wollan, 2003).

La remise en cause de ce statisme trouve principalement son inspiration dans les travaux du sociologue Henry Lefebvre, notamment dans le cadre de sa sévère critique de l'urbanisme scientifique moderne auquel il reproche de « dépouiller l'espace de sa vitalité pour lui substituer une spatialité homogène assujettie aux exigences de l'accumulation capitaliste »<sup>9</sup> (Gaudreau, 2013 p. 156). Dans sa conception de l'espace, Lefebvre explique qu'il est source de diversité, mais aussi et simultanément d'inertie et d'homogénéité. L'espace n'est pas uniquement un mouvement ou une fixation : il incarne les deux à la fois. Ce caractère contradictoire n'est pas une propriété générale de l'espace, mais constitue plutôt une marque distinctive d'une spatialité historiquement produite par le capital (Gaudreau, 2013). Les travaux de Lefebvre (1974) sont fortement inspirés de la thèse

---

<sup>8</sup> Voir notamment les travaux de Martin Heidegger qui ont su influencer plusieurs grands auteurs à penser et conceptualiser les notions d'espace et de lieux, tel Michel Foucault, Pierre Bourdieu, Jaques Dériada, Maurice Merleau-Ponty et Anthony Giddens entre autres (Wollan, 2003).

<sup>9</sup> Précisément, Henry Lefebvre a toujours été intéressé par une relation entre Hegel et Marx et donc par l'idéalisme et le matérialisme. C'est la fusion de ces notions dans la pensée de Lefebvre qui lui permet une approche idéaliste-matérialiste pour interroger les expériences vécues, comme il l'expose dans *Le matérialisme dialectique* (1939/1947). Cela se transpose dans sa conception de l'espace où il tient compte du perçu, du conçu et du vécu. Pour une analyse plus poussée des influences de Lefebvre, voir notamment Stuart Elden (2007).

marxiste selon laquelle le développement du capitalisme serait entraîné par un processus d'abstraction qui absorbe l'activité productive concrète pour en faire un travail abstrait<sup>10</sup>. Il propose alors de concevoir l'espace (au même titre que le temps) comme le « support essentiel de ce procès et comme le fruit d'une dynamique qui s'approprie la dimension historique de la vie humaine en vue de la convertir en espace abstrait, c'est-à-dire en « l'espace-marchandise » homogène de l'accumulation capitaliste » (Gaudreau, 2013 p. 157).

Le processus spatial d'abstraction spécifique au capital introduit donc un rapport hiérarchique entre deux types de spatialités inséparables : une spatialité sociale concrète et une spatialité abstraite qui prédomine. Autrement dit, l'espace n'est pas seulement le fait de la nature qui se manifeste par des propriétés physiques mesurables empiriquement, mais bien le produit d'une société. L'espace est la création de l'activité humaine « qui incorpore des actes sociaux, ceux du sujet à la fois collectif et individuel, qui naissent et meurent, pâttissent et agissent » (Lefebvre, 1974 p. 43). Ainsi, pour Lefebvre (1974), l'espace est façonné à l'image des rapports sociaux qui constituent la société.

Nonobstant, ces rapports ne produisent pas seulement des représentations observables (dit du domaine du « perçu »). L'espace se nourrit également de représentations (domaine du « conçu ») et de l'expérience quotidienne modelées par ces pratiques imprégnées de symbolisme (domaine du « vécu »)<sup>11</sup>. Chaque société à sa propre spatialité. Elle résulte de

---

<sup>10</sup> Sur ce point, Louis Gaudreau (2013) illustre bien l'articulation de la thèse marxiste aux travaux de Lefebvre en ce qui a trait à la conception de l'espace.

<sup>11</sup> Précisément, l'espace est vu sous trois angles (Elden, 2007) :

|                            |              |          |                          |
|----------------------------|--------------|----------|--------------------------|
| Pratique spatiale          | Espace perçu | Physique | Matérialisme             |
| Représentation de l'espace | Espace conçu | Mental   | Idéalisme                |
| Espace de représentation   | Espace vécu  | social   | Matérialisme & idéalisme |

La pratique spatiale englobe la production et la reproduction des lieux spécifiés ou les ensembles spatiaux propres à chaque formation et assure leur continuité dans une certaine cohésion. « La pratique spatiale d'une société secrète son espace ; elle le pose et le suppose, dans une interaction dialectique : elle le produit lentement et sûrement en le dominant et en se l'appropriant. (Martin, 2006, paragr. 12). Les représentations de l'espace sont liées aux rapports de production et donc à un « ordre » qu'ils imposent, et par là, à des connaissances, à des codes, à des signes. C'est l'espace conçu, soit celui des planificateurs, urbanistes, technocrates découpeurs, donc l'espace des savants. Les espaces de représentation expriment des symbolismes complexes qui sont liés au côté clandestin et souterrain de la vie sociale. « C'est l'espace vécu à travers les images et les symboles qui l'accompagnent, par l'intermédiaire des « habitants », des « usagers » [...]. C'est l'espace dominé et subi, que l'imagination tente de s'approprier et de modifier. Il recouvre ainsi l'espace physique en utilisant symboliquement ses objets (Martin, 2006, paragr.14).

l'interaction entre ces dimensions de l'existence humaine qui chacune se distingue des autres par le rapport particulier à l'espace auquel elles renvoient. Le « perçu » prend forme dans les pratiques spatiales, le « conçu » dans les représentations de l'espace et le « vécu » dans les espaces de représentations (Gaudreau, 2013 ; Martin, 2006). Ce faisant, Lefebvre (1974) souligne un *aspect différentiel* de l'espace : « [c]haque société (donc chaque mode de production avec les diversités qu'il englobe, les sociétés particulières où se reconnaît le concept général) produit un espace, le sien » (p.40).

Par cette affirmation, Lefebvre (1974) montre qu'en produisant la spatialité, la société ne produit pas n'importe quelle forme d'espace, mais bien un espace qui lui est propre. Cet espace porte des traits distinctifs qui lui permettent de se maintenir dans le temps sous cette forme spécifique. L'espace est donc à la fois en mouvement et fixe. Il intervient dans le processus social qui fait d'une société ce qu'elle est. La spatialité est non seulement un produit, mais aussi une force reproductrice : « elle devient le support essentiel des pratiques et représentations qui entreront dans la production ultérieure de l'espace, que ce soit pour le reproduire ou le transformer » (Gaudreau, 2013 p. 159). Lefebvre (1974) pose donc la thèse que l'espace est une médiation fondamentale de l'activité sociale et peut ainsi être une source d'historicité et de mouvement.

Cette thèse montre donc que la spatialité participe à l'Histoire au même titre que le temps. Bien que Lefebvre conteste la primauté du temps sur l'espace, il plaide pour une interdépendance de ces notions comme des catégories constitutives de la réalité ainsi que des dimensions fondamentales de la pratique au travers desquelles l'Histoire se réalise. Précisément, Lefebvre (1974 p. 102) mentionne que ce qui définit toute activité productive est le « passage incessant de la temporalité (succession, enchaînement) à la spatialité (simultanéité, synchronisation) ». Le géographe Noel Castree (2009) appuie également cette idée en mentionnant que l'accumulation capitaliste est constituée spatialement et temporairement : « capitalism would be evanescent without producing space, but, equally, this space is inconceivable in abstraction from the guiding force of a specific, socially constructed dimension of time » (p. 27). Ainsi, l'espace social proposé par Lefebvre consiste en un espace-temps. Les activités humaines (re)produisent un espace-temps et pour Lefebvre cette activité est le capitalisme (Smith, 2008).

De ce fait, la production de l'espace mène à une politique des espaces : l'espace social est alloué selon la classe et la planification sociale reproduit la structure des classes (Lefebvre, 1974).

Lefebvre suggested that in the past there was a shortage of bread, and never a shortage of space, but now that corn is plentiful (at least in the developed world, although unevenly distributed), space is in short supply: The overcrowding of highly industrialized countries is especially pronounced in the larger towns and cities (Elden, 2007 p. 106).

Ainsi, l'économie politique des espaces repose, pour Lefebvre, sur une idée de rareté. En effet, aujourd'hui plus que jamais, la lutte des classes se lit dans l'espace (Lefebvre, 1974). Cette lutte empêche l'espace abstrait de s'étendre à la planète en gommant les différences. Elle a une capacité « différenciante » (Martin, 2006). Toutefois, contrairement aux luttes des classes du 19e siècle (bourgeoisie/prolétariat), Lefebvre (1974) reconnaît que les formes des luttes contemporaines sont plus variées : « en font partie aujourd'hui, assurément, les actions politiques des minorités » (p. 68). Lefebvre (1974) soutient que ces forces luttent pour s'affirmer et se transformer à travers une épreuve dans l'espace, de l'espace. Selon lui, ce qui provient du temps historique est soumis à une « épreuve de l'espace » :

Les cultures, les consciences des peuples, des groupes et même des individus n'évitent pas la perte d'identité, qui s'ajoute aux autres terreurs. Références et référentiels venus du passé se dissolvent. Les valeurs érigées ou non en "systèmes" plus ou moins cohérents s'effritent en se confrontant. Rien ni personne ne peut éviter l'épreuve de l'espace. Plus et mieux, un groupe : une classe ou fraction de classe, ne se constitue et ne se reconnaissent comme "sujets" qu'en engendrant (produisant) un espace. Les idées, représentations, valeurs, qui ne parviennent pas à s'inscrire dans l'espace en engendrant (produisant) une morphologie appropriée se dessèchent en signes, se résolvent en récits abstraits, se changent en fantasmes. L'investissement spatial, la production de l'espace, ce n'est pas un incident de parcours, mais une question de vie ou de mort (Lefebvre, 1974 p. 478-479).

C'est ainsi que pour Lefebvre, l'espace est toujours plus actif. La production de l'espace est ce que « le mode de production organise – produit – en même temps que certains rapports sociaux – son espace et son temps. C'est ainsi qu'il s'accomplit » (Lefebvre, 1974 p. IX). L'espace social est un produit social. Cette conception de l'espace s'inscrit alors dans une théorie dialectique liant le matérialisme et l'idéalisme où les individus dans leur corporalité et leur sensualité par leur sensibilité et leur imagination, leurs pensées et

leurs idéologies en sont le cœur. Ces individus qui entrent en relation les uns avec les autres par leurs pratiques et activités créent l'espace social (Schmid, 2008).

La conception de l'espace proposée par Lefebvre (1974) est donc pertinente pour la thèse. Elle montre la *différenciation* de la production d'un espace-temps symbolique qui est ancrée dans l'activité humaine. Cela s'articule bien à la liminalité proposée par Turner (1979) lorsque cette dernière prend vie dans le drame social. Toutefois, pour les bienfaits de la thèse, il importe de cadrer cette conception de l'espace proposée par Lefebvre en géographie afin d'approfondir *l'aspect différentiel* des espaces. En effet, Lefebvre a conceptualisé l'espace dans un contexte occidental et de modernité (Schmid, 2008). Or, comme la thèse s'intéresse à un espace du Sud global, soit le Costa Rica, il importe d'interroger les relations spatiales dans un contexte global et de modernité tardive. Suivant les traces de Lefebvre, la thèse s'inspire donc des travaux issus de la nouvelle géographie humaine et notamment culturelle (voire postmoderne) qui se sont eux-mêmes inspirés de Lefebvre (Massey, 1994 ; Santos 1975, 1980 ; Schmid, 2008 ; Thrift, 1996). Cela permet aussi d'interroger davantage la participation et l'appropriation des individus à la (re)production de l'espace.

### **1.2.1. La production d'espace sous une approche relationnelle**

La conception de l'espace proposée par Lefebvre a eu d'importantes retombées en géographie et notamment en géographie humaine et culturelle. La géographie brésilienne s'en est inspirée pour théoriser l'espace. Amélia Luísa Damiani et ses collègues (1999 rapportée dans Martin, 2006) mentionnent qu'en comprenant les relations spatiales comme le produit de rapports sociaux, Lefebvre offre un champ de réflexion qui fonde la compréhension de l'espace dans la société comme condition et produit social. Sur ce point, Ana Fani Alessandri Carlos (1999 rapportée dans Martin, 2006) précise que si la pratique spatiale s'observe empiriquement dans la production de l'espace, la problématique de l'espace doit être formulée sur le plan théorique. Elle propose alors une thèse selon laquelle la société produit l'espace géographique en produisant de manière concomitante son histoire et sa réalité.

L'espace géographique est un espace humanisé, il constitue une réalité historique construite à partir de la réalité matérielle et de l'étendue. L'espace géographique permet l'étude de la

terre comme écriture à déchiffrer. Précisément, cet espace<sup>12</sup> se comprend selon deux spatialités : l'espace absolu et l'espace relatif. L'espace absolu est une localisation, un contexte, une étendue. Il forme à la fois la condition, la contrainte et la possibilité matérielle de la production (Belhedi, 1993). Il réfère donc à l'espace physique (Smith, 2008). Quant à l'espace relatif, il s'exprime en termes de temps, mais aussi de coût beaucoup plus que d'étendue physique. Il s'agit d'un tout autre espace : un espace susceptible de contraction et d'extension, un espace à géométrie variable selon le sujet (sexe, âge, classe, ethnicité), le groupe ou l'état des techniques de communication (Belhedi, 1993 ; Massey 1994). L'individu se situe dans un espace-temps (ou un espace-coût) où l'unité de mesure n'est plus la distance physique : il arrive parfois que le chemin le plus attrayant ou encore le plus calme soit choisi au détriment du chemin le plus court. De ce fait, la neutralité de l'espace est possiblement rejetée. Ainsi, l'espace géographique n'est pas un espace vide : il se trouve ponctué d'objectifs qui lui donnent une structure et un sens. Par exemple, cet espace sert-il à la production de la société en aménageant un parc industriel ou encore à un espace de divertissement et de loisir, tels les parcs nationaux ? Les phénomènes sociaux font partie intégrante de l'espace. Il y a là une fonction de l'usage du territoire, soit la centralité du vécu, du perçu, et de la praxis où temps et coûts sont devenus de plus en plus déterminants dans la pratique spatiale<sup>13</sup>. Comme le mentionne Amor Belhedi (1993) :

---

<sup>12</sup> Il importe de souligner qu'un grand débat concernant les termes espace et lieu (ou place) existe en géographie (et persiste encore au sein de différents courants de la discipline). Précisément, c'est le terme lieu qui cause débat. Dans une perspective Newtonnienne, le lieu peut être compris comme une portion de l'espace, une localisation géographique ou un point nodal dans l'espace. Or, dans une perspective tirée de la philosophie de Leibniz, qui est davantage phénoménologique, les lieux et places ne sont plus considérés comme un point de rencontre des relations sociales de l'espace dans lequel ils se situent, mais bien constitués par l'impact des processus économiques, sociaux et culturels qui forgent l'espace dans lequel ils se trouvent. L'espace n'est donc plus la somme de plusieurs lieux et places uniques et la distance entre ceux-ci. C'est précisément cette dernière conception qui est prisée dans le cadre de cette thèse (voir notamment Agnew, 2011 pour un historique de ce débat).

<sup>13</sup> Nous voyons ici l'influence de Lefebvre (1974) avec les domaines du perçu, du conçu et du vécu. Cette triplicité de l'espace chez Lefebvre est maintenant réduite à une duplicité en géographie humaine. Toutefois, les deux conceptions tiennent compte de l'expérience humaine des sujets qui découlent à la fois d'une matérialité de l'espace et de sa perception. Sur ce point, Milton Santos, grand géographe brésilien et ses collègues (2017), soulignent bien le fait que l'espace géographique n'est pas synonyme de territoire, mais bien de l'usage du territoire (used territory) : « *used territory is both the result of the historical process and the material and social basis of new human actions* » (p.952). Ainsi, ces deux conceptions montrent que l'espace est le fruit de l'organisation et de l'utilisation d'objet qui reposent sur une logique qui est similaire à une dynamique historique et où une continuité de l'espace est garantie (Duarte, 2017).

L'espace n'existe pas indépendamment de la matière, de la substance et de la localisation de cette matière qui le ponctue et la localisation abstraite ne constitue guère la géographie... Cet espace n'existe pas non plus en dehors de la société. L'espace se trouve défini par ses attributs beaucoup plus que par ses coordonnées, il est plus qu'un simple contenant ou un support matériel (p.5).

Dans le cadre de la thèse, l'espace géographique prend la forme d'une destination touristique. Ana Fani Alessandri Carlos (1999 rapportée dans Martin, 2006) expose cette application. En prenant l'exemple des activités produites dans un objectif de tourisme et de loisir, elle montre que ces dernières mettent en lumière la contradiction entre espace de consommation et consommation de l'espace. De cette première contradiction découle une seconde : la capacité de l'espace à se reproduire toujours plus au plan mondial et dans un même temps, sa fragmentation selon les exigences de la reproduction au plan local. En d'autres mots, cela montre la contradiction entre « l'abondance relative de produits et la constitution de ce que Lefebvre appelle les nouvelles raretés, dans le cas de la production de l'espace où des lieux acquièrent une nouvelle signification, soit par le tourisme, soit par le loisir » (Carlos 1999 p.74 citée dans Martin, 2006 paragr. 26). Ce point est pertinent pour la thèse. Il montre comment le Costa Rica et les deux villes balnéaires à l'étude deviennent de nouvelles raretés pour les touristes et comment ces espaces se (re)produisent avec l'objectif de séduire ces consommateurs.

Cela souligne l'importance de comprendre l'espace géographique selon une approche relationnelle (Massey, 1994 ; Thrift, 1996). Cette approche propose de voir l'espace comme fluide et ouvert et non comme le fruit d'une structure fixe. Comme mentionné, l'espace géographique a une géométrie variable étant donné qu'il prend la forme d'un espace-temps (ou espace-coût). La neutralité sociale, politique et économique de l'espace est rejetée. Cela introduit alors des distorsions dans la conception que nous nous faisons de l'espace absolu. De ce fait, l'espace devient quelque chose de flou : certains éléments peuvent appartenir à plus d'un espace. En effet, l'espace est « une projection des rapports sociaux, d'où l'inévitable déformation/médiation dont la pratique renvoie à une dimension subjective et cognitive » (Belhedi, 1993 p. 7). L'individu réagit donc à l'espace dans la mesure où il le connaît, le perçoit, l'interprète à travers l'expérience et la connaissance qu'il a de lui. Le point de départ de l'analyse est alors le sujet qui connaît, perçoit et pratique l'espace : l'image qu'il se fait de ce dernier et la relation qui en découle. L'approche relationnelle voit ainsi une unité, voire l'identité entre le sujet et l'espace, que l'un n'existe que par l'autre.

Elle reconnaît que l'individu en tant que sujet n'est pas seulement impliqué dans des actions significatives, mais aussi dans des actions incarnées (*embodied actions*). Par conséquent, comme le mentionnent Mike Crang et Nigel Thrift (2000 p. 19) :

Humans act within 'space of embodiment' and react to other embodied entities. The embodied subject finds itself in an object world. Here, thought itself comes heavily equipped, surrounded by a vast apparatus of devices and metrics which are not incidental but through a series mediated shifts produce their own object.

La contextualisation de l'acteur dans un monde d'objets incarnés signifie que l'action est distribuée selon des relations hétérogènes et que l'espace ne peut plus être vu comme un simple contenant, mais bien comme un élément actif des pratiques sociales (Murdoch, 2006). Cet élément actif est « incorporé » chez les touristes (ou les Costaricains et la chercheuse). Les chapitres 5, 6 et 7 montrent que cet élément actif traverse la relation de ces acteurs à l'espace touristique.

De ce fait et dans un premier temps, une approche relationnelle de l'espace permet d'inscrire la thèse dans une perspective de théorie non représentationnelle (Thrift, 1996). Cette dernière repose sur la reconnaissance du fait que nous ne pouvons pas extraire une représentation du monde dont nous serions seulement les observateurs étant donné que nous en faisons nous-mêmes partie en le co-construisant avec d'autres individus et d'autres objets et pour de nombreuses fins diverses<sup>14</sup>. De ce fait, elle reconnaît que le savoir sur les espaces est toujours situé (Thrift, 1999). Cela implique alors que le concept d'espace doit être vu comme « indéfini », ouvert et fluide puisque son but n'est pas de représenter, mais bien de raisonner. Cela rejoint le concept de liminalité défini précédemment. En effet, nous avons établi que le concept de liminalité ne prétend pas expliquer, mais bien conceptualiser les moments où les rapports entre une structure et l'agentivité des acteurs sont présents (Thomassen, 2009). Ainsi, les pratiques sociales ne sont pas localisées dans les individus,

---

<sup>14</sup> Cette perspective est également pertinente pour la thèse du point de vue épistémologique. En raison des diverses relations avec les autres individus et objets qui co-construisent le monde, l'approche d'une théorie non-représentationnelle reconnaît qu'il y a d'importantes limites en ce qui a trait à ce qui peut être connu et comment nous pouvons connaître : « the varieties of stability we call 'representation' [...] can only cover so much of the world » (Murdoch, 2006 p. 16). Cette limite de représentation découle de notre corporalité dans l'espace (et le temps). En reconnaissant notre corporalité ainsi que la multiplicité des relations qui nous connectent à d'autres individus et d'autres espaces, nous devons admettre qu'il y a nombreuses perspectives et métaphores sur ce qui compte comme savoir et sur ce qu'est le savoir général. Ainsi, la théorie n'est pas orientée vers une appréhension d'une vérité singulière, mais « a practical means of going on » (Thrift, 1996 p. 304). De ce fait, la production du savoir résulte également d'une réflexivité de la part de la chercheuse. Ce point sera précisément discuté aux chapitres 4 et 7.

mais comprises comme une structure relationnelle qui influence à la fois l'acteur et ses actions comme la structure elle-même (Thrift, 1996, 2004).

Ainsi, et dans un deuxième temps, cette approche permet de désigner la relationnalité de l'espace comme autre élément pertinent pour la thèse. Si l'espace géographique consiste en une projection des rapports sociaux, cette projection doit aussi se comprendre comme le produit d'interrelations (individu/individu et individu/objet). Jonh Murdoch (2006) explique « [i]n this view, space is made not by (underlying) structures but by diverse (physical, biological, social, cultural) processes; in turn, these processes are made by the relations between entities of various kinds » (p. 19). Ainsi, l'espace est constitué au travers d'interactions « from the immensity of the global to the intimately tiny » (Massey, 1999 p. 2). Cette approche relationnelle permet alors de mettre en lumière la manière dont un espace se produit en relation avec un autre, mais aussi la manière avec laquelle les individus sont placés au sein de ces espaces. Précisément, Doreen Massey (2005) montre que ces interactions résultent de trajectoires négociées. Ainsi, les idées, les pratiques et les processus matériels qui affectent les individus dans leur vie quotidienne et dans leur quête individuelle sont tous des relations et des processus qui affectent les autres et qui peuvent être créés par des individus, des groupes ou d'autres entités. Ces trajectoires, selon la manière dont elles sont mobilisées par les acteurs, peuvent donc à la fois insuffler et ôter une certaine autonomisation (*empowerment*). Ces trajectoires individuelles s'inscrivent également dans des relations de pouvoir (Baldwin, 2012 ; Massey, 2005). Concrètement, Doreen Massey (2012) expose l'aspect différentiel de la production de l'espace globalisé ainsi que la mobilité des individus par le concept de *power-geometry*. Elle met en lumière les «differential relations of inter-place, international dependency, force, and constraints that bind people in heterogeneous ways—depending on who and where they are on the surface of the Earth» (Castree, Kitchin et Rodgers, 2013).

En effet, différents groupes sociaux et individus se retrouvent en relation avec ces flux et ces interconnexions de manières distinctives. Ici, il n'est pas simplement question de qui bouge ou de ce qui ne bouge pas dans ces espaces ; il est davantage question de rapports de pouvoir au sein de ces relations spatialisées. Selon elle:

Different social groups have distinct relationships to this anyway-differentiated mobility: some are more in charge of it than others; some initiate flows and

movement, others don't; some are more on the receiving end of it than others; some are effectively imprisoned by it (Massey, 2012 p. 62).

La mobilité des uns peut affecter celle des autres. Par conséquent, la compression de l'espace-temps des uns peut miner le pouvoir des autres<sup>15</sup>.

Appliquée à la thèse, l'approche relationnelle de l'espace géographique pourra, d'une part, montrer non seulement pourquoi certaines régions du monde sont connues pour être des destinations touristiques, mais également en quoi les pratiques d'une économie capitaliste ont poussé certains pays à miser sur l'industrie touristique pour (sur)vivre dans l'économie de marché. Dans ses travaux sur le développement inégal, Doreen Massey (1994, 1995) explique « la structuration spatiale » globale des relations sociales et leur ancrage dans des relations globales de domination de la manière suivante :

Different classes in society are defined in relation to each other and, in economic terms, to the overall division of labour. It is the overall structure of those sets of relationships which defines the structure of the economic aspect of society. One important element which any concept on uneven development must relate to, therefore, is the spatial structuring of those relationships – the relation of production – which are unequal relationships and which imply positions of dominance and subordination. [...] Those unequal class relations do not, as the saying goes, exist on the head of a pin. They are organized spatially. And it is contended here that spatial organization must be an important element in any exploration of the nature of uneven development (Massey, 1994 p. 87).

Par ailleurs, cette approche informe sur la mobilité au sein de ces espaces. Il sera désormais possible de mettre en lumière quel.les individus (voir corps) sont marginalisé.es par les configurations spatiales relationnelles dominantes<sup>16</sup>. En effet, ce n'est pas parce que l'espace est dit relationnel qu'il est moins restrictif ou confiné (Massey, 1995, 2005 ; Murdoch, 2006).

---

<sup>15</sup> Ce point sera davantage exposé dans le cadre du chapitre 5, soit en montrant comment une population locale peut être prise au piège par la popularité de sa localité comme destination touristique qui fait foi d'espace liminaire pour les touristes.

<sup>16</sup> David Harvey (1989) a également travaillé sur une approche relationnelle tout comme Doreen Massey. Toutefois, Massey fait une importante critique des travaux de Harvey en ce qui a trait à l'absence de la notion de genre au sein des travaux de ce dernier. Elle souligne que les rapports de pouvoir qui soutiennent les relations de genre dans les sociétés amènent une différenciation entre les hommes et les femmes de l'appropriation de l'espace, lui donnent sens ainsi que les effets que puissent avoir la contraction de l'espace-temps sur leur vie (voir précisément le chapitre *Flexible Sexism* dans l'œuvre de Massey (1994) et pour les grandes lignes du débat entre Massey et Harvey, se référer à Joanne Sharp (1996)). Étant donné que la thèse adopte une perspective féministe et qu'elle traite d'un sujet féministe (Braidotti, 2003), les travaux de Doreen Massey sont ici mobilisés.

Ainsi, pour comprendre comment se produit un espace liminaire, il convient d'interroger les différentes images attribuées à un même espace. Nous avons mentionné plus haut que l'approche relationnelle établit une articulation fine entre le sujet et l'espace. Le point de départ de l'analyse est alors le sujet qui connaît, perçoit et pratique l'espace : l'image qu'il se fait de ce dernier et la relation qui en découle. Il importe désormais de définir la notion d'image.

### **1.2.2. Un espace et ses *images***

L'approche relationnelle de l'espace rejette l'idée que la mondialisation a effacé les localités pour former un village global qui serait caractérisé par une *image* du lieu homogène, voire unique (Massey, 1994). Or, une telle image homogène laisse place à une mauvaise compréhension de l'identité d'un lieu. En effet, l'image (ou la symbolique qu'il représente) n'est pas synonyme de communauté : une communauté peut exister au-delà de sa présence dans un même lieu. De plus, même si elle se retrouve dans un même endroit, rien n'indique une identité homogène (ou unique) de celui-ci. Les relations économiques, sociales et culturelles renferment chacune des rapports de pouvoir qui leur sont propres, et sont étendues sur la planète à différents niveaux, de la maisonnée en passant par la région locale pour atteindre l'international. Ainsi, l'image d'un lieu ne peut être construite de manière indépendante. Son élaboration est également relationnelle. En effet, s'il est admis que l'espace est produit et reproduit par les relations sociales et l'organisation spatiale de la société, il en est de même pour les lieux. Précisément, s'il est reconnu que les groupes sociaux et les individus sont disposés de manières différentes et distinctes au sein d'un même espace, ces derniers ne vivent pas les mêmes expériences et n'accordent pas la même image ou symbolique à un même espace ou endroit (Massey, 1994, 2012 ; Thrift, 1996 ; Tuan, 1979). Ce point est pertinent pour la thèse puisqu'il renvoie à la subjectivité des acteurs à l'égard d'un espace. Il montre en quoi la destination touristique évoque un espace liminaire pour les touristes alors qu'il représente le quotidien pour ses habitant.es locaux.

Précisément, l'image d'un lieu représente la somme des croyances, des idées et des impressions que les gens ont à son égard. Celle-ci est constituée de cinq dimensions : la marque (*brand*), l'image visuelle, la réputation, le sentiment d'appartenance (*sens of place*) et l'identité. Premièrement, la marque représente le message intentionné d'un lieu. Il s'agit

d'un mélange complexe d'images, de sens, d'associations et d'expériences dans la pensée des gens (Fan, 2010). La marque sert à montrer ce que le lieu a à offrir en vue de se différencier dans le contexte compétitif d'un marché global. Ainsi, la marque est plus qu'un discours de vente ou un slogan, elle est ce qui crée le lieu (Clouse et Dixit, 2017). Quant à l'image visuelle, elle représente la conception mentale de tout ce qu'un individu sait, évalue et préfère envers ce lieu, et ce, d'une manière simplifiée et réductrice. Elle incarne le savoir symbolique d'un lieu, c'est-à-dire, la corporalité personnelle qui traduit la manière avec laquelle un individu conçoit ce lieu. Elle permet aux gens de distinguer les lieux selon ce qu'ils représentent. Par exemple, la ville de Paris représente la romance alors que celle de Las Vegas représente le vice. Ainsi, les gens comptent sur ces images afin de comprendre et d'expliquer les événements qu'ils vont y vivre parce qu'ils/elles s'attendent à ce que ce genre d'évènements et d'expériences arrivent en ce lieu (Clouse et Dixit, 2017 ; Downs et Stea, 1973). Une image visuelle positive est cruciale pour un lieu. Elle joue un rôle important dans le succès ou l'échec économique d'un lieu (Anholt, 2010a). Troisièmement, la réputation réfère aux échos ou au retour d'informations sur un lieu choisi ou fréquenté (Fan, 2010). Elle précise une croyance simpliste d'une certaine attitude attribuée à un lieu, qu'elle soit positive ou négative (Kotler, Haider et Rein, 1993). Elle repose sur certaines formes de clichés et de préjugés qui sont souvent partagés au sein de l'opinion publique (Anholt, 2010a) et grandement diffusés par les médias (Avraham et Ketter, 2008).

Ces trois premières dimensions font office de caractéristiques d'attraction utilisées pour commercialiser un lieu et donc attirer les investissements. Elles sont principalement propagées par les gouvernements, les organisations, les médias ou encore les individus eux-mêmes. Ces caractéristiques peuvent être développées à l'intérieur et à l'extérieur même du lieu commercialisé. En effet, elles ne requièrent pas l'expérience physique du lieu en question contrairement au sentiment d'appartenance et à l'identité (Clouse et Dixit, 2017). Ces dernières jouent davantage le rôle de caractéristiques de rétention et sont déterminantes dans l'expérience du lieu. Le sentiment d'appartenance renvoie à l'implication d'un individu dans l'aspect humain d'un lieu. C'est un construit multidimensionnel composé de croyances, d'émotions et de comportements qui traduisent un certain engagement envers un espace géographique (Jorgensen et Stedman, 2006). Un touriste comme un résident peut en faire l'expérience : il renvoie à ce que les gens ressentent à l'intérieur de ce lieu et à ce

qu'ils en retiennent. Autrement dit, le sentiment d'appartenance fait référence à l'expérience subjective d'un lieu. De son côté, l'identité est liée à l'interaction entre un individu et l'environnement. Elle renvoie à la manière dont les gens sont enclins à s'associer avec ce lieu (Clouse et Dixit, 2017 ; Gregory, Johnston, Pratt, Watts et Whatmore, 2009). Toutefois, l'image d'un lieu n'est pas interprétée de la même manière pour ceux qui y habitent et partagent, entre autres, un code vestimentaire et un argot et ceux qui y transitent et ne font que le visiter. Ces derniers forgent l'image de ce lieu sur des différences, par exemple en accentuant les façons de vivre distinctes. Ces différences évoquent un sens commun significatif pour ces gens ou groupes sociaux qui attribuent alors une tout autre symbolique à ce même lieu (Knox et Marston, 2007). En ce sens, la mondialisation des relations sociales est une source de *différenciation* de reproduction des espaces géographiques. Il importe donc d'identifier les trajectoires de nature sociale, culturelle, politique et économique, qui, une fois en interaction, produisent un espace liminaire.

### **1.3. La production d'un espace liminaire**

Un espace dit liminaire est (dé)limité de manière spatiale et temporelle afin de permettre la réalisation d'un rite de passage. Ce même rite vise à chambouler la routine quotidienne (Thomassen, 2009). En ce sens, un espace liminaire réfère à un entre-deux, à une expérience hors de l'ordinaire. Il s'agit d'un espace où le temps et les normes formelles et informelles qui structurent la vie quotidienne sont suspendus (Shields, 1991). Dans un même mouvement, cette coupure avec les référents et les symboles habituels crée un contexte d'ambiguïté, soit, un contexte où tout devient possible (Turner, 1979).

Dans le cadre de la thèse, l'espace liminaire renvoie à une destination touristique. De ce fait, l'espace géographique qui la sous-tend dégage une liminalité par l'image qu'il projette. Cet espace doit être compris à la fois dans sa forme absolue (espace physique) et dans sa forme relative (ce qui relève des relations sociales et de la symbolique) afin qu'il puisse s'insérer dans une perspective analytique de développement inégal (Massey, 1994 ; Smith, 2008). Voyons désormais sur quoi repose la qualification liminaire d'un espace.

### 1.3.1. Liminalité touristique : hors de l'ordinaire occidental

Puisque la liminalité réfère à quelque chose de différent, de marginal et d'étranger par rapport au quotidien, nous pouvons avancer cette image n'est pas attribuée, de prime à bord, par les individus ou groupes sociaux qui se retrouvent à l'intérieur de cet espace dans leur vie de tous les jours. La liminalité comme image est donc conçue (et perçue) par l'extérieur et répond à une certaine image visuelle de ce qui est marginal et différent du quotidien.

La thèse propose d'étudier l'expérience touristique à l'étranger comme une forme de rite de passage (Krippendorf, 1987 ; Larsen, 2008 ; Selänniemi, 2003). L'espace liminaire proposé est un pays de l'Amérique centrale : le Costa Rica. Comme vu précédemment, la liminalité qu'il dégage est intrinsèquement liée aux images, aux représentations, aux symboles et aux stéréotypes d'une culture dominante extérieure à cet espace (Shields, 1991). Tel que nous le verrons dans les chapitres 5 et 6, cette liminalité découle d'un point de vue développé par les acteurs dominants dans les rapports de production inscrits dans le développement inégal, soit celui des sociétés du Nord.

Puisque le statut de liminaire, voire de marginal renforce la culture dominante<sup>17</sup> présente dans l'espace global, la qualification d'un espace par la signification que nous lui accordons détient une fonction politique. Cette fonction repose précisément sur le fait qu'un lieu est mis en périphérie d'un système d'espaces culturels au sein desquels les lieux sont ordonnés les uns par rapport aux autres. Appliqué à la thèse, le quotidien des sociétés occidentales représente le centre et ce qui est mis en périphérie est tout lieu qui en diffère (Shields, 1991; Stallybrass et White, 1986). Ainsi, l'espace que représente la destination touristique se matérialise en une rareté consommable (Carlos, 1999 citée dans Martin, 2006 ; Lefebvre, 1974). De ce fait, la configuration des espaces géographiques contribue au maintien de l'économie de marché capitaliste. Comme le formule Neil Smith (2008 p. 6):

The logic of uneven development derives specifically from the opposed tendencies, inherent in capital, toward the differentiation but simultaneous equalization of the levels and conditions of production. Capital is continually invested in the built environment in order to produce surplus value and expand the basis of capital itself. But equally, capital is continually withdrawn from the built environment so that it can move elsewhere and take advantage of higher

---

<sup>17</sup> Il est entendu par culture dominante, non pas la culture qui est la plus partagée par un nombre de groupes sociaux ou pays, mais bien celle qui est la plus étendue.

profit rates. The spatial immobilization of productive capital in its material form is no more or less a necessity than the perpetual circulation of capital as value.

Ainsi, un développement inégal qui résulte du capitalisme n'est plus que l'expression géographique de la contradiction fondamentale entre la valeur d'usage et la valeur d'échange (Smith, 2008). Il n'est plus seulement question de ce que fait le capitalisme à la géographie, mais aussi de ce que font les espaces géographiques à l'économie capitaliste. En effet, le développement inégal est le processus concret de production de la nature sous un système capitaliste. Bien que la division territoriale du travail soit influencée par la différenciation naturelle des paysages et du matériel de la nature, elle n'est pas la seule responsable. En effet, l'émergence du capitalisme a, en plus de révolutionner la société, transformé les relations de la société avec cette nature. Ainsi, la division territoriale du travail s'émancipe de ses racines ancrées dans la nature et dans le prolongement de sa survie et offre de nouveau matériel à exploiter. En d'autres mots, le capitalisme hérite d'une division territoriale du travail enracinée dans la différenciation naturelle de la terre et cette division territoriale survit à un certain degré. Elle survit toutefois comme « a relic subject to the dictates of a new society with a new set of forces tending toward the differentiation of the conditions and levels of development. To the extent that the old territorial division of labor remains, it does so by the good graces of capital » (Smith, 2008 p. 142).

Devant cette logique, l'image que projette un espace ne peut être construite en faisant abstraction de cette division territoriale du travail (Massey, 1994). En effet, les subjectivités à l'égard d'un espace doivent être également comprises selon une approche relationnelle des espaces et selon l'histoire de leur (re)production. L'espace dépend alors de la notion d'articulation. Il s'agit d'un déplacement en termes de sujet politique et de lieu qui est anti-essentialiste et qui reconnaît les différences subjectives attribuées, conçues et projetées pour un même lieu (de Lauretis, 1986 ; Massey, 1994). Par conséquent, la vision de la liminalité attribuée aux pays dits du Sud, comme le Costa Rica et les deux localités mises à l'étude, est de nature eurocentrée et réfère généralement à une quête d'exotisme et d'authenticité. Ces quêtes sous-entendent que certains pays *auraient été* laissés de côté dans la course moderne au progrès qui caractérise l'Occident (Hesse, 2007 ; McRea, 2003 ; Shields, 1991). Elles se transposent sur l'espace absolu et relatif. En effet, les paysages montrant une flore riche et flamboyante, une faune dite exotique et sauvage, des plages sans fin aux eaux

turquoise cristallines qui côtoient des volcans, jungles ou déserts s'opposent aux paysages urbains des grandes métropoles industrialisées (Baldachinno, 2010). Ces paysages reprennent une forme de nostalgie d'un monde qui n'est ni préfabriqué ni artificiel comme le seraient devenues les sociétés occidentales avec l'arrivée exponentielle de nouvelles technologies, mais aussi d'un mouvement individualiste fort et d'un recul (voire d'un rejet) des paradigmes religieux (Handler, 1986 ; McRea, 2003). De plus, les gens qui habitent ces pays sont généralement décrits par les visiteurs occidentaux comme étant plus détendus, voire dans certains cas paresseux, mais aussi souriants et chaleureux. Quoi qu'il en soit, ces pays et leurs habitants sont présentés comme étant essentiellement différents des personnes des pays du Nord (Badyopashyay et Nascimento, 2010 ; Leheny, 1995 ; Preston-White, 2004). Cette marginalité confère une identité, une image de liminalité qui ne laisse personne indifférent : en entrant dans l'espace qualifié, la vie quotidienne des visiteurs et notamment des Occidentaux semble suspendue.

### **1.3.2. La liminalité comme *image commerciale*.**

Comme expliqué précédemment, l'extension des relations sociales et notamment des pratiques économiques capitalistes combinée aux ressources premières produit des espaces différenciés. Les espaces géographiques se voient ordonnés, dans une certaine mesure, selon une division du travail de l'espace global. La période coloniale durant laquelle les pays colonisés ne servaient que d'espace d'exploitation des matières à la fois premières et humaines pour les métropoles et qui, en retour, les transformaient en capitaux divers en est un bon exemple (Balandier, 1951/2008 ; Clegg, 2002 ; Coquery-Vidrovitch, 2005).

Aujourd'hui, la propagation de l'économie capitaliste à grande échelle semble avoir effacé cette division du travail pour tendre vers un marché global. En effet, l'ordre dit international est rompu pour laisser place à un ordre global misant alors sur une connectivité, une certaine forme d'interdépendance (Bertrand, 2004). Précisément, l'apparition de ce marché global repose sur une économie libérale qui a débuté principalement à la sortie de la Guerre froide. Les politiques de libéralisation, de déréglementation des marchés et de réduction de l'intervention étatique qui soutiennent cette forme d'économie auraient mené vers une érosion de la relation hiérarchique entre le Nord et le Sud tout en facilitant la venue de nouvelles forces économiques (notamment la Chine, le Brésil, l'Inde et la Russie)

(Bhagwati, 2007). En effet, ces pratiques d'économie libérale ont été appliquées à grande échelle notamment avec la venue du *Consensus de Washington*<sup>18</sup>. Le monde tend dès lors vers une plus grande égalité où la production d'espace différencié tend à s'effacer (McGrew, 2007).

Les politiques et les recommandations qui sous-tendent le *Consensus de Washington* font vite office de bonnes pratiques à suivre pour les pays endettés (notamment ceux de l'Amérique latine) afin de leur permettre de se positionner de manière compétitive dans le marché global. Or, malgré une application orthodoxe de ces mesures, la région de l'Amérique latine reste peu compétitive au sein du marché global et la pauvreté n'a guère diminué (Abraham-Frois et Desaignes, 2003 ; Berr et Comparnous, 2005). Les importantes mesures de privatisation et la création de zones de libre-échange n'ont pas eu les effets escomptés pour assurer une compétitivité principalement basée sur les exportations (Dabènes, 2006 ; del Pozo, 2004). Ainsi, de nombreux pays de l'Amérique latine tel que le Costa Rica ont davantage développé leur industrie touristique pour s'intégrer à l'économie de marché capitaliste (Harrison, 1992, 2008 ; Schilcher, 2008 ; Wilson, 2008). Cette stratégie de développement économique a fortement été encouragée comme mesure de réduction de la pauvreté par l'Organisation des Nations unies, de même que par la Banque mondiale et la Banque interaméricaine de développement (Goodwin, 2009 ; Harrison, 2008).

Toutefois, cette stratégie de développement de l'industrie touristique n'est pas le fruit du hasard. Elle est inhérente aux pratiques d'une économie capitaliste. En effet, cette dernière a mené à une certaine séparation entre le temps alloué pour le travail et le temps libre

---

<sup>18</sup> Le *Consensus de Washington* réfère aux politiques économiques recommandées par la Banque Mondiale et le Fond Monétaire International aux pays endettés, notamment ceux de la région de l'Amérique latine, à la fin de la Guerre froide. Ces recommandations, prescrites sous 10 principaux points, étaient déjà pratiques courantes au sein des pays ayant embrassés l'idéologie néolibérale, soit celle des pays dits industrialisés (voir First World Countries). Ces pratiques sont les suivantes : une discipline budgétaire, une réorientation des dépenses publiques pour maximiser un retour sur les investissements et une diminution des inégalités, une réforme fiscale, une libéralisation des taux d'intérêt, un taux de change compétitif, une libéralisation des échanges, une élimination des barrières aux investissements étrangers directs, la privatisation des monopoles, entreprises de l'État, la déréglementation des marchés et la protection de la propriété privée et intellectuelle (Williamson, 2004). Le *Consensus de Washington* est donc une représentation même de l'idéologie d'un néolibéralisme brut (McGrew, 2007).

(Rojek, 1985). De ce fait, les loisirs<sup>19</sup> se sont davantage structurés pour devenir une commodité à consommer, notamment par l'offre de divertissement divers, mais surtout culturel (Britton, 1991; Cohen, 2010). La sphère des loisirs devient l'échappatoire à la subordination quotidienne du travail rémunéré. Cette sphère est devenue vitale au bon fonctionnement de l'économie capitaliste et sa culture de consommation : le fait de choisir et de participer à des activités récréatives donne une illusion de liberté et d'autodétermination aux individus, prémisses de l'économie libérale (Rojek, 1985). Or, comme l'indique justement Susan Britton (1991 p. 52), « leisure is not free time in any absolute sense, but is subject to rules of permissible forms and sanctioned behaviours ». Dans cette perspective, les loisirs découlent des systèmes de légitimation des sociétés capitalistes. De cette manière, les loisirs sont institutionnalisés et présentés comme une expérience à consommer. C'est particulièrement le cas avec le tourisme (Britton, 1991 ; Debbage et Ionnides, 2004).

Cependant, pour vivre ces expériences récréatives issues de l'industrie touristique, il importe d'avoir des temps libres, certes, mais aussi un pouvoir d'achat fort et stable. Ces deux conditions sont généralement propres aux sociétés dites occidentales. Ainsi, la pratique touristique, comme forme de loisir, trace une division entre le Nord et le Sud. Elle (re)produit des espaces différenciés. Le Sud fournit au Nord les opportunités et possibilités de consommer des expériences récréatives (Debbage et Ionnides, 2004). Ces expériences prennent généralement la forme de commodités culturelles à consommer. En effet, la culture représente l'altérité. Cette altérité est construite, elle renvoie à cet Autre qui est si différent (McRea, 2003). La consommation de cette culture permet d'ébranler la routine quotidienne. De ce fait, le Sud global et les espaces géographiques qui y sont associés peuvent utiliser leur culture comme leur paysage afin de projeter une image, une symbolique, qui reflète les loisirs désirés par l'Occident. Autrement dit, le Sud global projette une image, une certaine liminalité pour se soustraire à la vie quotidienne pour un instant.

---

<sup>19</sup> Il importe de souligner que les expressions loisir et temps libres ne sont pas synonymes. En effet, le temps libre peut être forcé, lorsqu'un individu est en recherche d'emploi par exemple (Britton, 1991).

Néanmoins, il importe de rappeler que ces espaces géographiques se trouvent en compétition féroce afin d'être compétitifs dans le marché global (Anholt, 2010). Ils doivent vendre l'image de **la** meilleure destination touristique à visiter, **la** meilleure liminalité à consommer. L'image perçue d'un lieu fait en sorte que ce lieu même devient une sorte d'entreprise : il doit se commercialiser afin d'attirer les investissements (Anholt, 2010 ; Clouse et Dixit, 2017 ; Kotler et coll., 1993). De ce fait, les pays qui agissent comme destinations touristiques commercialisent l'image d'une altérité spécifique qui repose sur la vision d'une authenticité et d'un exotisme (Nost, 2013). En effet, comme le souligne Susan Britton (1991 p. 465) les lieux sont commercialisés comme produits désirables pour les touristes « not necessarily as ends in themselves, but because visits to them, and the seeking of anticipated signs and symbols, are a vehicle for experiences which are to be collected, consumed and compared ». Ainsi, le tourisme est une construction sociale avec une dimension spatiale explicite, notamment par les flux de mobilités allant d'un point d'origine à une destination et une fixité spatiale (Debbage et Ionides, 2004 ; Sharma, 2005 ; Stocker, 2013). En effet, les producteurs de ce type de loisirs sont précisément fixes dans l'espace géographique qu'ils offrent comme destination touristique alors que les consommateurs sont mobiles. Leur mobilité se mesure selon une échelle globale. Ainsi, la pratique touristique prend la forme d'un nouveau néocolonialisme (Bandyopadhyay, 2011 ; Jaakson, 2004 ; Stocker, 2013) et contribue à la (re)production d'espaces différenciés (Nost, 2013). La pratique touristique s'inscrit donc dans une logique d'action néocoloniale : le tourisme représente le pouvoir (par les investissements en capitaux étrangers qu'il amène) sans responsabilité (ou presque) et pour ceux et celles qui le subissent une exploitation sans réelles contreparties. Le tourisme devient donc la nouvelle « économie de plantation » pour la région de l'Amérique latine (Funes Monzonte, 2013 ; Robles Rivera, 2010).

Ainsi, la pratique touristique prend place au sein des trajectoires sociales et culturelles de l'économie de marché (Barnes, 2001). L'interaction de ces trajectoires produit des espaces spécifiques qui projettent une image de liminalité et ces espaces répondent à une logique précise (Massey, 1994, 2005). De ce fait, l'expérience touristique n'est pas laissée au hasard, mais bien socialement construite. Elle est organisée et en aucun cas « naturelle » (Lash et Urry, 1987 ; Urry, 1990, 1995). Malgré le fait que les touristes consomment fréquemment des biens et des services qui ne sont pas nécessairement essentiels et hors de

l'ordinaire, la simple arrivée sur le terrain d'une destination ou d'un site touristique génère une meilleure expérience puisque le corps se voit immergé dans un nouvel environnement. Il s'agit là d'une expérience en soi (Crouch et Desforges, 2003 ; Veijola et Jokinen, 1994 ; Urry, 1990, 1992).

De plus, les touristes sont préparés à consommer ce type d'expérience. L'image de la destination qui repose sur une liminalité à consommer est grandement diffusée et commercialisée par les médias tels que les guides de voyages, les films (Quintal et Phau, 2015), les émissions de télévision, le bouche-à-oreille (Clouse et Dixit, 2017) et sans contredit l'Internet (Mak, 2017). Dans ce sens, le tourisme est à l'avant-garde de l'industrie des produits culturels. Il y est moins question de besoins matériels ou de possessions individuelles, mais davantage d'expériences et de liminalité achetée ou accumulée à travers le temps (Debbage et Ionnides, 2004). Ainsi, avant d'arriver à destination, les touristes ont déjà une image préconçue de l'espace à visiter (notamment construite par la marque, l'image visuelle et la réputation du lieu), soit d'une liminalité commercialisée. Les touristes s'attendent alors à vivre une expérience hors de l'ordinaire et qui vient bouleverser leur vie quotidienne lorsqu'ils/elles mettront les pieds dans cette destination choisie, lorsqu'ils/elles entreront dans l'espace liminaire qu'ils/elles ont magasiné (Crouch, 2004 ; Debbage et Ionnides, 2004 ; Selänniemi, 2003).

## **Conclusion**

Ce premier chapitre s'est attelé à définir le concept clé de la thèse, soit celui d'espace liminaire. Ce concept a été défini comme permettant la re(production) d'une phase d'ambiguïté aux multiples possibilités pour un individu qui l'explore lors d'un rite de passage. Cette phase prend la forme d'un espace de transition. Elle est donc (dé)limitée de manière temporelle et spatiale et contient une voie d'entrée et de sortie. Par conséquent, ce concept sous-tend les notions d'espace et de temps : la liminalité renvoie à une notion d'espace-temps symbolique.

Étant donné que la liminalité est un concept maître en sciences sociales et en sciences politiques, je lui ai donné un cadre plus précis en l'articulant au concept d'espace

géographique. Celui-ci permet de définir l'espace et/ou le lieu qualifié de liminaire. Le choix de l'espace géographique permet d'utiliser une approche relationnelle de la (re)production de l'espace. Appliqué à la thèse, il permet de montrer et de comprendre pourquoi certains espaces (dans le présent cas, deux villes balnéaires costaricaines) sont qualifiés de liminaires ou plutôt voués à être ce type d'espace, notamment en devenant des destinations touristiques reconnues. Dans cette même logique, il est possible d'expliquer en quoi consiste la perception d'une liminalité et sur quoi elle repose. J'ai ainsi montré que la liminalité est construite à la fois socialement et spatialement par la vision occidentale d'une altérité spécifique. Cette altérité renvoie à quelque chose qui sort de l'ordinaire et du quotidien. Par conséquent, la liminalité se traduit par une quête d'exotisme et d'authenticité qui permet à l'individu de se soustraire pour un moment à l'Occident qu'il considère comme préfabriqué. Par ailleurs, l'image d'une liminalité que projette un lieu ou un espace peut également être commercialisée afin de permettre à ce même espace de (sur)vivre dans le marché global. De ce fait, les individus magasinent cette liminalité afin de concrétiser un rite de passage et de consommer une expérience, notamment culturelle, qui produit une rupture avec leur quotidien pour un moment.

Ce chapitre a donc expliqué la liminalité en l'inscrivant dans un contexte de modernité tardive. En effet, l'étirement des relations sociales (principalement économiques) a été exposé afin de montrer de quelle manière la liminalité est commercialisée dans un marché d'économie global et comment cela produit en retour des espaces liminaires. Précisément, il a montré comment le spatial est socialement construit et comment, en retour, le social est lui-même spatialement construit.

Il importe maintenant de s'attarder aux relations sociales à une plus petite échelle afin de comprendre la continuité d'un espace liminaire et en quoi ce dernier est propice à la consommation d'expérience de déviance ludique. En effet, la liminalité ne sert pas simplement à identifier l'importance des périodes de transition, mais aussi à comprendre les réactions humaines qui lui font face : « the way in which personality was shaped by liminality, the sudden foregrounding of agency, and the sometimes dramatic tying together of thought and experience » (Thomassen, 2009 p. 14). En ce sens, le prochain chapitre traitera de la consommation de l'image de liminalité.

## CHAPITRE 2. Le rite de passage ou la consommation d'un espace liminaire touristique

- *Qu'est-ce qu'un rite ? dit le Petit Prince.*

- *C'est aussi quelque chose de trop oublié, dit le renard. C'est ce qui fait qu'un jour est différent des autres jours, une heure, des autres heures. Il y a un rite, par exemple, chez mes chasseurs. Ils dansent le jeudi avec les filles du village. Alors le jeudi est jour merveilleux ! Je vais me promener jusqu'à la vigne. Si les chasseurs dansaient n'importe quand, les jours se ressembleraient tous, et je n'aurais point de vacances.*

Le Petit Prince, chapitre 21, Antoine de Saint-Exupéry

### Introduction

Dans le chapitre précédent, nous avons vu que le rite de passage contemporain renvoie à la consommation d'une expérience à vivre afin de *brasser* la routine quotidienne (Le Breton, 2002). Dans cette optique, les destinations touristiques optent pour concevoir et commercialiser une image de liminalité où ce brassage du quotidien peut être effectué, et ce, afin d'être attrayantes pour les voyageurs et voyageuses et de pouvoir rester compétitives et (sur)vivre au sein du marché global. L'espace liminaire produit résulte alors de trajectoires qui découlent du contexte de modernité tardive qui caractérise les sociétés actuelles. De ce fait, il importe de contextualiser ce type de rite de passage afin de comprendre comment la liminalité peut mener à la (re)production de déviance ludique et de l'illégalisme en contexte touristique.

Lorsqu'inscrits dans une culture de consommation, les rites de passage sont transformés en marchandises par la consommation volontaire d'une expérience (Le Breton, 1991, 2002 ;

Roberge, 2006 ; Tissier-Desbordes et Maclaran, 2013). Bien qu'il se prête aujourd'hui à des formes polymorphes par sa privatisation, sa désinstitutionnalisation (notamment religieuse selon Lardellier, 2005 ; Lemieux 2017), et son caractère plus individuel, il n'en reste pas moins que le rite de passage demeure sacralisé. En effet, «le rite institué et le rite approprié ne s'opposent pas mutuellement : ils sont davantage le signe d'un changement de vision de nos sociétés, de leur évolution, voire de leur vitalité» (Roberge, 2017 p. 60)<sup>20</sup>. Ainsi, les passages importants de la vie ne sont plus les mêmes pour tous : « [c]ertains vivent plusieurs rites, d'autres peu ; certains s'inventent des rites, s'inspirent de ceux qui existent et les aménagent ; d'autres n'éprouvent pas le besoin de souligner ces étapes » (Roberge, 2006 p. 216). Quoi qu'il en soit, le rite garde une symbolique liée à une quête de sens, une quête d'identité pour l'individu qui peut également être partagée par un groupe (Goffman, 1974 ; Lemieux, 2017 ; Roberge, 2006).

Ce chapitre s'attelle principalement à conceptualiser le rite de passage, ce qui permettra, dans les chapitres suivants, de mieux souligner la pertinence de ce concept pour l'étude de la déviance et des illégalismes en contexte touristique. Tout d'abord, le chapitre définit ce qu'est un rite de passage dans le contexte de modernité tardive des sociétés occidentales en s'inspirant des travaux issus de l'anthropologie sociale. Puis, il discute de la notion d'altérité tout en la situant, ici, dans le processus d'une construction identitaire au niveau collectif. Enfin, il discute de la quête de sens sous-jacente au rite de passage et montre comment celle-ci participe à la (re)production de l'espace liminaire.

## 2.1. Notion de rite

Dans le cadre de la thèse, ce sont les rites de passage qui marquent les temps libres et les loisirs qui sont étudiés. En effet, le voyage et les autres activités qu'il englobe constituent des rites de passages à consommer en proposant une libre poursuite de plaisir et d'évasion

---

<sup>20</sup> Toutefois, Marco Veilleux et Jean-Claude Ravet (2004) soutiennent que cette personnalisation, notamment en ce qui a trait aux cérémonies d'union, mène à une perte de sens et à la confusion du message. Or, Martine Roberge (2017) souligne que malgré cette perte de repère et cette confusion que puissent ressentir les témoins de ces rites, il n'en reste pas moins que les rites sont significatifs pour les protagonistes. Ils/Elles les ont conçus à leur image et selon leurs propres valeurs et croyances : « leur efficacité symbolique ne s'en trouve pas moins amoindrie puisqu'elle est en phase avec l'identité des participants, voire de celle de leur groupe d'appartenance ou de leur génération » (p.60).

(Su, 2010). Le voyage peut symboliser la fin d'une étape de vie comme le début d'une nouvelle. Il s'agit d'une période de transition dans laquelle les individus suspendent leur vie quotidienne lorsqu'ils découvrent de nouvelles expériences. Cette période de transition peut également mener à la découverte d'un soi latent (Seläminniemi, 2003 ; Shields, 1991). De fait, le voyage peut prendre la forme d'un pèlerinage et donc celle d'un rite de passage (Lemieux, 2017).

La littérature offre une panoplie de cadres heuristiques pour comprendre ce qu'est un rite. Dans le cadre de cette thèse, celui présenté par Raymond Lemieux (2017) est privilégié. Ce dernier, en englobant d'autres cadres heuristiques (se référer précisément à Denis Jeffrey, 2015, Dennis Rook, 1985 et Pascal Lardellier, 2005), propose un cadre qui s'applique tant au rite de nature religieuse que profane. Cela facilite l'exposition de l'argumentaire proposé dans le cadre de la thèse. Or, et avant de se plonger dans la compréhension de la (re)production de l'espace liminaire, il importe de se pencher sur la notion même de rite et de l'inscrire dans le contexte de la société occidentale actuelle.

Pour ce faire, penchons-nous sur l'anecdote d'enfance de Raymond Lemieux (2017) dans laquelle il relate un épisode en lien avec son expérience de servant de messe. Cet épisode se déroule en 1945 dans un milieu urbain ouvrier et relativement prospère situé sur la Rive-Sud de la ville de Québec. Pour Raymond Lemieux, alors fils d'ouvrier, servir la messe est une activité qui lui permet de côtoyer l'élite de la société. Bien qu'il reconnaisse que ce service n'a rien de prestigieux en soi, nous verrons plus loin qu'il insiste sur sa fonction sociopolitique : il lui permet de situer un individu par rapport à un autre dans l'espace social (Lemieux 2017, joignant les propos de Goffman, 1974). En effet, le fait de servir la messe lui donne la possibilité de s'inscrire dans un ordre social que personne n'ose remettre en cause à cette époque. Cet ordre est présidé par une reconnaissance générale d'un « Grand Autre » assurant sa cohérence voire sa destinée. Servir la messe lui permet alors d'expérimenter le sentiment d'occuper une place significative dans la société, et ce, à une échelle à la fois locale et globale. Selon Lemieux (2017 p. 2) :

ce n'était pas d'abord la nature du rituel qui configurait cette place, mais bien la reconnaissance de la posture participative qu'elle impliquait. Le rituel lui-même, en latin, très formalisé dans sa mise en scène discursive, gestuelle et vestimentaire, avec soutane et surplis à franges de dentelle, pouvait certes susciter une certaine curiosité chez un garçon de six ou sept ans, mais guère davantage. Servant de

messe attiré, cependant, il lui arrivait assez souvent de manquer des heures d'école parce que certains offices, les funérailles et les mariages notamment, étaient tenus aux heures de classe. Dûment motivées, ces absences n'étaient pas sans provoquer quelques jalousies chez les autres enfants : elles représentaient des marges de manœuvre qui leur étaient, à eux, interdites. Un certain prestige s'y accrochait et inscrivait celui qui en bénéficiait dans un jeu de reconnaissance sociale bien plus large que le simple fait de côtoyer les clercs. Il y avait évidemment là, déjà, un embryon de construction d'une identité singulière liée, très simplement, à la présence physique d'un individu – devenant ainsi sujet social – dans un lieu donné, pour y exercer une fonction reconnue. En modernité, par sa mobilité même, l'entité physique, le corps, est le support d'un modelage constant de l'identité.

Ce n'est donc pas le service en lui-même qui importe, mais bien la symbolique qui l'entoure. Qu'en est-il aujourd'hui alors que le Religieux connaît un important recul dans les sociétés occidentales actuelles ? Lemieux (1996, 2017) appuyé par des anthropologues sociaux (entre autres Goguel d'Allondans, 2002 ; Jeffrey et Roberge, 2017 ; Lardellier, 2005) montre que les rites persistent. Lemieux (2017, p. 3) expose cela en décrivant la réalité dominicale de ses petits-enfants, où l'arène et les joutes de hockey ont remplacé l'église comme espace de négociation de leur identité :

Formellement, pourtant, de fascinantes ressemblances marquent les mises en scène impliquées. Mes petits-enfants aussi, par exemple, s'agenouillent, non devant l'autel, mais devant l'instructeur, pour écouter ses directives. Eux aussi sont vêtus bizarrement, portent des vêtements saturés de symboles, non plus religieux, mais glorifiant les firmes qui commanditent leur équipe. Et eux aussi posent des gestes convenus, comme taper dans la main de chaque joueur de l'équipe adverse au début et à la fin de la partie. Chaque partie possède ses cris de ralliement, des introïts en quelque sorte, moins chantés cependant que vociférés dès le franchissement des limites de la patinoire. Chacune dispose aussi de son répertoire d'Alléluias, cris d'allégresse pour saluer les performances de ses membres.

La fonction première des rites (religieux ou profanes) est de tracer des limites, de circonscrire un espace qui supporte un rapport au sens et qui donne lieu à un savoir-faire susceptible de susciter la reconnaissance de chacun par les autres. En effet, le rite est un jeu de système de valeurs qui s'agencent les unes aux autres pour former, comme l'agencement des couleurs dans un tableau, un système pragmatiquement cohérent (Lardellier, 2005 ; Lemieux, 2017). Ces valeurs sont certes des objets mentaux, mais elles sont opératrices de sens. Instituées et instituanes, elles mobilisent une pragmatique du sens qui révèle sa vérité par les résultats. Ici, il n'est pas question de savoir si ces valeurs sont vraies ou fausses, mais si elles sont efficaces (Lemieux, 2017). Elles servent à guider, à diriger « tout comme

un chemin n'est ni vrai ni faux, mais existe » (Perreault 2014 p. 284 cité dans Lemieux 2017 p. 3). Sur ce point, Lemieux (2017) souligne la réaction des parents lorsque leurs enfants réussissent (ou non) un bon coup. Ces réactions vont au-delà d'un simple maniement de bâtons : elles traduisent une quête de reconnaissance encadrée par l'affirmation d'un ordre social. Il faut gagner, il faut performer pour être reconnu et ainsi « réussir ».

Sous des formes différentes, la recherche d'un salut et d'une reconnaissance est présente tant dans les rites religieux que profanes. Dans le cadre des rites religieux, il y a une représentation ostentatoire d'un « Grand Autre » dont la pertinence politique est clairement assumée. En effet, les discours religieux embrassent cette pertinence politique puisque leur aire d'influence coïncide avec l'espace socioculturel occupé par les communautés qu'elles animent. La pertinence politique se manifeste dans la capacité reconnue d'une institution ou d'un discours de signifier et d'actualiser l'unité représentationnelle d'une communauté donnée ainsi que son intégration dans une société plus large. Pour reprendre l'exemple des liturgies religieuses de Lemieux (2017), la recherche d'un salut se concrétise par le sentiment bien intégré de participer à un « service pour le peuple ». Ainsi, le rite représente pour celui qui s'y adonne un engagement à quelque chose ou quelqu'un de plus grand que soi, autrement dit, à un Autre. Dans le cadre des rites religieux, cela est représenté par la rencontre des croyant.es et de la figure de Dieu. Cependant, que le rite soit de nature religieuse ou profane, il consiste en un engagement citoyen : un engagement qui produit un sujet sociopolitique dans un certain espace social (Lemieux, 2017). Or, cet espace est ouvert et peut pousser ses limites jusqu'à concerner l'ensemble de l'humanité. En effet, le salut par le Christ (ou autre figure d'un Dieu) s'adresse à toute l'humanité. Toutefois, le sujet qui émerge du rite est un être singulier qui est à la fois responsable de lui-même et solidaire de cet espace social. Également, la collectivité qui le reçoit a pour fonction de reconnaître, de supporter et d'entériner cette singularité. Ainsi, la recherche d'un salut, de l'Altérité mène à une construction identitaire personnelle et collective. L'Altérité représente alors l'inconnu et l'étranger et s'expose sous trois formes : un nouveau soi, les autres membres de l'espace social et un Autre étranger à celui-ci.

L'altérité des rites profanes n'est pas aussi évidente que celle des rites religieux, néanmoins, elle reste non négligeable. (Lardellier, 2005 ; Lemieux, 1996, 2017). Cette altérité hante

les lieux. Elle est diffuse dans un ensemble de réalités non dites, soit celles qui ont trait aux structures organisationnelles qui servent des logiques de performances individuelles et qui elles-mêmes sont soumises à des logiques de marchés (Lemieux, 1996). Ces dernières structurent des quêtes de reconnaissance. Pour reprendre l'exemple de Lemieux (2017 p. 5) et des joutes de hockey dominicales, « on joue pour « compter des buts », on compte des buts pour gagner, on doit gagner pour être reconnu. Faire partie de l'élite ouvre les portes des ligues majeures et permet d'accéder au statut d'étoile ». Ainsi, le rite peut se résumer comme un espace dans lequel des acteurs sont assujettis à un certain ordre symbolique. Ils agissent selon des règles convenues afin d'une part, se réaliser et d'autre part, recevoir une reconnaissance. Pour ce faire, ils développent un savoir-faire : ils mettent en évidence leurs performances tout en protestant haut et fort leur fidélité à l'ordre qu'ils servent (Lemieux, 2006).

En suivant le cadre herméneutique de Raymond Lemieux (2017 p. 6), la thèse conceptualise le rite comme «(1) un dispositif symbolique (2) visant l'intégration d'un groupe (3) par l'exploration d'un territoire « autre » (4) suscitant une redéfinition ou une réaffirmation des identités dans une collectivité ». Les lignes suivantes s'attellent donc à articuler la notion de rite de passage développée par Raymond Lemieux (2017) à une littérature traitant du tourisme et inscrite dans une perspective de géographie culturelle et féministe<sup>21</sup>, notamment en portant une attention aux différents corps dans l'espace social.

---

<sup>21</sup> Par géographie féministe, j'entends la définition proposée par Linda McDowell (1993 p. 159): «As part of geography, feminist approaches within our discipline take the same set of central concepts as their focus subareas of geography. Thus, over the decade feminist geographers have addressed three of the central concepts of the discipline – space, place, and nature – and the way in which these are implicated in the structure of gender divisions in different societies, as well as, in the case of nature, being gendered itself. [...] In the last 10 years, feminist geography has moved away from the analysis of gender differences in spatial behaviour and activity patterns towards a concern with the social constitution of gendered beings in particular spaces». Cette définition est pertinente pour la thèse, car elle explique son articulation avec une littérature provenant de l'anthropologie. En effet, comme le souligne Lynda McDowell (1993), plusieurs géographes féministes se sont senties limitées aux niveaux théoriques et analytiques pour penser le genre. Elles se sont alors tournées (principalement) vers les travaux anthropologiques de Henrietta Moore (1988) comme ceux présents dans l'ouvrage dirigé par Micaela di Leonardo (1991). Précisément, les intérêts mutuels des géographes et anthropologues féministes en ce qui a trait aux particularités des lieux et des espaces et leurs significations dans la construction des différences de genre ont aidés les géographes féministes à élargir leur définition de la notion de genre et des identités genrées et ainsi les portées de leurs recherches (McDowell, 1993). En effet, dans son livre *Feminism and Anthropology*, Henrietta Moore (1988) définit la portée de l'anthropologie féministe comme ce qui a trait à « what it is to be a woman, how cultural understandings of the category “woman” vary through space and time, and how those understandings relate to the position of women in different societies” (p.12). Cet objectif est dépendant d'une considération des relations genrées et du genre qui toujours selon Henriette Moore (1988) peuvent être conçues sous deux différentes manières, mais non mutuellement exclusives : le genre peut résider en une

## 2.2. Le rite comme consommation corporelle et sensorielle de marchandises culturelles touristiques

Le rite en tant que dispositif symbolique peut être compris sous la forme d'une mise en scène. Il englobe des mots, des gestes, d'autres individus, des objets de toutes sortes articulés de manière à créer un langage où chaque signifiant prend sa valeur par rapport aux autres. Ainsi, le rite rejoint les notions de corps et d'espace et expose les relations entre les deux, notamment en produisant un sujet sociopolitique. Cette section expose ces relations au niveau théorique pour ensuite les appliquer à la thèse. Je propose donc, suivant le cadre herméneutique expliqué précédemment, de voir le rite comme une mise en scène où des individus sont invités à prendre part dans un scénario préétabli, mais flexible (Lemieux, 2017). Appliquée à la thèse, la mise en scène correspond à la destination touristique visitée. Les touristes interprètent celle-ci selon leur bagage, leur expérience de vie qui passe à travers leur corps. De ce fait, il importe de se pencher sur la corporalité de l'espace et de la conceptualiser sous une *sensualité des touristes*<sup>22</sup>. Cela permet de mieux comprendre comment les touristes en viennent à incorporer l'espace touristique et à intégrer une « communauté de touristes ». Les prochaines lignes proposent de reprendre chacun des concepts pour exposer comment la pratique touristique, qui est comprise comme un rite de

---

construction symbolique ou une relation sociale. Ainsi, Lynda McDowell (1993) souligne que les définitions du genre avancées par Moore (1988) sont également appropriées comme une description de la portée de la géographie féministe. Les géographes féministes ont alors commencé à (re)travailler leur discipline. Toutefois, la notion symbolique du genre a été quelque peu mise de côté au sein de leur dans l'agenda de recherche. C'est l'influence des travaux de Sandra Harding (1986) qui a invité les chercheuses féministes de toutes disciplines et notamment celles en géographie, dans les années 1990, à s'intéresser davantage au symbolique. En effet, Harding (1986) ajoute une troisième dimension à la compréhension de la notion de genre, soit les processus de la construction d'une identité individuelle genrée. C'est principalement cette troisième dimension qui est pertinente pour la thèse, soit comment l'espace participe à la construction de cette identité individuelle genrée (voir notamment Doreen Massey (1994) et son chapitre *Flexible Sexism*).

<sup>22</sup> Cette expression englobe à la fois la notion de multisensorielle et d'émotionnelle qui est impliquée lors de la visite d'un lieu ou de la création de nos perceptions en amont. En effet, la sensualité se définit comme « l'aptitude à goûter le plaisir des sens, à être réceptif aux sensations physiques, en particulier sexuelles » (Larousse, en ligne). Bien que les sensations sexuelles ne sont pas une condition nécessaire à la sensualité, cette définition reste pertinente pour la thèse. En effet, la sensualité des corps et des espaces sera mise en lien avec l'expression de la sexualité des touristes (chapitre 6) et l'érotisation du corps des chercheurs.es (chapitre 7).

passage, invite certains individus à intégrer une communauté touristique et ainsi à délimiter l'espace liminaire convoité.

Cette mise en scène repose sur un matériel culturel ambiant, mais aussi arbitraire et conventionnel. En effet, tous les éléments qui composent ce langage sont organisés de façon à faire place à un espace sémantique, un espace porteur de sens, de significations qui peuvent être décryptés (Lemieux, 2017)<sup>23</sup>. Cet espace permet aux protagonistes de s'entendre, de manière conventionnelle, dans un espace partagé. En effet, le rite sert à combler le vide qui sépare les individus les uns des autres. Ce vide est comblé par la recherche d'un salut, d'une reconnaissance d'une altérité commune. (Lemieux, 2017). En effet, le dispositif symbolique (dit théâtral chez Lardellier, 2005) doit se comprendre comme un contexte global qui permet d'« ouvrir » le rite afin de passer de l'autre côté et cela amène un changement mental pour ses acteur.trices (Lardellier, 2005). Ainsi, cette mise en scène, ce dispositif symbolique est une tentative toujours recommencée de combler le vide en instaurant la possibilité d'une convivialité. Concrètement, le rite permet de faire face à ce vide, à un manque de sens, à l'incomplétude qui nous sépare de l'altérité. Le rite mène l'individu à persévérer dans l'être et donc de vivre.

Dans le cadre de la thèse, cette mise en scène correspond à l'image que projette la destination touristique visitée. L'image a été définie précédemment comme la somme des idées, croyances, impressions que les gens ont à l'égard d'un lieu (Fan, 2010). Cela traduit un dispositif symbolique relatif à une liminalité. Un espace temporel prenant la forme d'une destination touristique est créé et permet une quête de sens. Précisément, cela rejoint, dans une certaine mesure, le regard propre du touriste (*tourist gaze*) tel que développé par John Urry (1990, 1992). Ce dernier serait basé principalement sur l'image de la destination choisie. Avant même de partir, les touristes ont une image préconçue ainsi que des préjugés qui en découlent en ce qui a trait aux espaces absolus et relatifs qui composent la destination. Les touristes s'attendent à une certaine expérience qu'ils/elles ont visualisée, imaginée. Une fois à destination, le paysage est consommé visuellement notamment par la

---

<sup>23</sup> Il est possible ici de faire un lien avec la notion d'espace géographique développé précédemment. En effet, ce dernier a été décrit comme un espace humanisé, construit par la réalité matérielle et son étendue.

prise de photos qui font œuvre de souvenirs et qui correspond à un rituel des voyages<sup>24</sup>. Ce geste, décrit comme un cercle herméneutique (ou rituel circulaire) par John Urry (1992 p. 129), montre la nature chorégraphiée qui se cache derrière la pratique touristique :

much tourism involves a hermeneutic circle. What is sought for the holiday is a set of photography images, which have already been seen in tour company brochures or TV programmes. While the tourist is away, this then moves on the tracking down and capturing of those images oneself. And it ends up with travellers demonstrating that they really have been thereby showing their version of the images that had been seen before they set off.

Ainsi, l'environnement perçu de manière visuelle vient structurer dans une certaine mesure les pratiques touristiques (Urry, 1990). En effet, John Urry (1992), souligne que la vue a été longtemps considérée comme le sens le plus noble selon une vision historique occidentale puisqu'il reflète une objectivité, une vérité des faits. Cet occulocentrisme «has generally privileged mental representation 'in the mind's eye' as mirror reflections of the external world» (Urry, 1992 p. 174 en référence à Rorty, 1980). Ainsi, John Urry reconnaît que ce regard est construit. Il peut être consciemment organisé par les professionnels de l'industrie touristique (auteurs et autrices de guides de voyage, les agents de voyage, les propriétaires d'hôtels, les émissions de télévision consacrées au tourisme, etc.). Il souligne également que ces regards des touristes sont autorisés et véhiculés par différents discours :

This includes education, as the Grand Tour; health, as in tourism designed to 'restore' the individual to healthy functioning; group solidarity, as in much Japanese tourism; and play, as in the case of what one could call liminal tourism (Urry, 1992 p. 173).

Il met également en lumière une distinction entre un regard du tourisme dit romantique et collectif. Le regard romantique est accentué par la solitude, la vie privée, par ce qui relève du personnel et d'un quasi spirituel avec les objets du regard. Quant au regard collectif, il implique la convivialité. Les autres sont nécessaires pour donner une atmosphère ou un sens carnavalesque au lieu. Ils indiquent que ce lieu est **le** lieu où être.

En d'autres mots:

---

<sup>24</sup> Pour ajouter à la compréhension du point exposé, il est possible ici de faire la comparaison avec la préparation d'un mariage. Les mariés magasinent la salle, le type de cérémonie, le banquet, les habits. Ils planifient leur journée de rêve et s'attendent à la vivre. Une fois le jour J venu, ils consomment ce qu'ils ont visualisé. Ils se soumettent aux choix qu'ils ont privilégiés précédemment afin de vivre parfaitement leur journée.

To gaze as a tourist is to insert oneself within a historical process and to consume signs or markers of particular histories. Different tourists gaze involve particular processes by which the collective memory of a society is organised and produced. Likewise, different tourist gazes involve particular consumption of space, both the configuration of different sights and markers across space and the manner in which that space is socially and culturally constructed for consumption (such as the construction of a 'nature' for leisure) (Urry, 1992 p. 184).

Les touristes retiennent alors des éléments visuels, souvent hors de leur contexte, afin d'appuyer et renforcer leur vision mentale initiale de ce lieu.

Nonobstant, dans le monde connecté actuel, il est facile d'avoir une connaissance sensorielle de l'Autre, du lointain désiré. Ainsi, la musique (Cuthill, 2007), la nourriture (Gibson et Connell, 2005 ; Waitt et Duffy, 2010) tout comme la température (Hendrick et Jeurig, 2017 ; Verbos, Altschuler et Brownlee, 2018) jouent facilement dans la création de l'image d'un lieu, ce que ce lieu peut *représenter* (Veijola et Jokinen, 1994). Il importe alors d'élargir le concept proposé par John Urry au-delà du simple sens de la vue. Cet élargissement repose principalement sur les critiques formulées par Soile Veijola et Eeva Jokinen (1994)<sup>25</sup>. Ces dernières interrogent cette philosophie cartésienne qui sépare le corps de la pensée et ainsi la vue des autres sens. Précisément, elles donnent l'exemple que les expressions loisirs et voyages peuvent référer au bain-de-soleil sur une plage et à la peau qui réagit en rougissant et brûlant, au fait de boire et de danser dans les boîtes de nuit et à une curiosité culinaire qui s'éveille. Ainsi, le corps est impliqué dans l'imaginaire d'un lieu et le corps entier voyage (Veijola et Jokinen, 1994).

Devant ces critiques, John Urry (1995) a nuancé ses propos. Il reconnaît que le corps entier fait partie de l'expérience, mais précise que c'est le paysage de la destination qui représente la liminalité. Il argue que l'expérience hors de l'ordinaire, celle qui repose sur l'adoption de nouveaux comportements, ne peut être réalisée dans un environnement qui appartient au quotidien (Urry, 1995). Pour lui, l'expérience touristique doit absolument impliquer des éléments visuels qui diffèrent et qui sont distincts des activités quotidiennes et banales. Le regard du touriste devient alors d'une importance quasi sacrée pour l'expérience touristique.

---

<sup>25</sup> Depuis ces critiques formulées, le concept de corporalité (*embodiment* dans la littérature anglophone) a gagné au change dans les études portant sur le touriste (voir entre autres Andrew, 2008 ; Crouch, 2000 ; Johnston, 2001 ; Jordan et Aitchison, 2008 ; Noy, 2008 ; Pritchard, Morgan et Ateljevic, 2007 ; Waitt et Duffy, 2010).

Or, la simple vue d'un nouvel environnement est-elle suffisante à créer l'extraordinaire d'un lieu ? Ann Game (1991) répond à cette interrogation en soulignant que le désir de sentir le sable sous nos pieds, de plonger notre corps dans l'eau peut se comprendre comme une corporalité significative qui ne peut se verbaliser. Bien que les images invoquent un tel désir, elles ne sont pas suffisantes. Elles mènent à une demande plus grande, à un désir lié aux autres sens que la vue: « [t]his is a desire to lose self in a blurring boundaries between the body and sea, sand ("the curve of the beach"), and other bodies in the mass of people: a bodily attachment » (p. 177).

Par cette réponse, Ann Game (1991) met en lumière le désir absolu de l'Autre et non seulement d'être spectateur. Elle ajoute que ce désir est celui de connaître cet endroit, de lire les codes et donc de connaître ce qui n'est pas visible. Dans un même courant de pensée, Soile Veijola et Eeva Jokinen (1994 p.133-134) précisent :

It's not my impression that tourists give a shit about whether the site is real or unreal, true or false, as long as something tastes good, fills the stomach, warms the skin and melts the troubled mind into a flow of sensual thoughts and feelings. Do you want to know why? The tourist site is itself its most fundamental argument. As a space the tourist site deviates from any other space, for example that of a church. Both the church and the Pork Feast are unique speech spaces, and they differ from each other, and other sites, as physical spaces as well. [...] As a matter of fact, the church space and the space of the Pork Feast are connected in a third respect, too: they are both places outside, secular, every day and structured society. Both of them enable making the invisible into visible. At church people taste the wine and bread, at the Pork Feast they taste the meat and the wine. This way a mystical and "spiritual" thing is experienced concretely and sensually: in church religion and religious communities, here the national spirit and the human bond. [...] Rituals create roles and through them individual sentiments become collective experiences, and they, for their part, strengthen the identities of the individuals. People find a common language, a shared situational grammar. So, watching church memories on TV leaves you out of context. The same applies to watching tourist rituals on TV.

En suivant les traces de Ann Game (1991) et de Soile Veijola et Eeva Jokinen (1994), le regard du/de la touriste proposé par John Urry (1990, 1992) est élargi à tous les sens, voire au corps entier. Il est alors plus cohérent, dans le cadre de la thèse, de conceptualiser ce dernier comme une subjectivité multisensorielle (Crouch, 1999 ; Crouch et Desforges, 2003) et émotionnelle (Davidson et Milligan, 2004) du/de la touriste. En effet, au-delà de la vue, l'expérience touristique doit être comprise selon une perspective affective de corporalité (Rackić et Chambers, 2012). Anne Game (1991 p. 183) explique : « There is a

living in a place that refuses the objectifying gaze; and what cannot be seen cannot be spoken either ».

C'est la symbolique qui compte et donc l'espace relatif. Pour reprendre, l'espace physique est insuffisant pour créer l'image d'un lieu qui puisse agir comme dispositif symbolique : il importe d'y inclure l'espace relatif. Il est donc plus adéquat de parler d'une *sensualité du touriste* que d'un regard, puisque l'image d'un lieu est incorporée à l'aide de tous les sens (Crouch, 2000, 2004). Ainsi, cette sensualité du touriste doit s'inscrire dans une perspective de sémiotique matérielle (Game, 1991 ; Veijola et Jokinen, 1994) ou encore d'une sémiotique incorporée (Crouch, 2001, 2004). Les touristes construisent leur propre sémiotique d'un lieu par leur rencontre physique (voire corporelle)<sup>26</sup>, soit en incorporant le lieu et l'espace. Selon David Crouch (2000 p. 68):

“Embodiment” is a process of experiencing, making sense, knowing through practice as a sensual human subject in the world. The subject engages space and space becomes embodied in three ways. First, the person grasps the world multi-sensually. Second, the body is “surrounded” by space and encounters it multi-dimensionally. Third, through the body the individual expresses him/herself through the surrounding space and thereby changes its meaning. It is evident that the world it is not only ‘out there’ at a distance but surrounds the individual. It is touched and smelt and so on with all the senses working together. It is grasped multi-sensually.

De ce fait, une lecture des signes du tourisme doit être reconfigurée en termes d'ontologie pratique. Ce faisant, un voile se lève sur le pouvoir du contexte propre à une expérience touristique. David Crouch (2004) illustre ce point en expliquant que les touristes peuvent profiter d'une même activité (organisée) comme la visite d'un site, mais qu'ils/elles les expérimentent de manière individuelle, soit avec un caractère expressif qui leur est propre et qu'ils/elles étendent au site visité. Ce caractère maintenant plaqué au site devient une donnée informative. Par exemple, l'arrivée sur un site qui clôt une longue randonnée peut être très excitante pour certain.es, mais aussi très fatigante pour d'autres. De plus, une « visite » est un moment qui s'inscrit dans un ensemble de séries d'événements, d'actions, d'arrangements, mais aussi d'attentes et d'émotions. Le contexte fait partie intégrante de

---

<sup>26</sup> La littérature anglophone utilise l'expression *bodily encounter*.

l'expérience touristique puisqu'il est constamment interrogé par les touristes. Comme le mentionnent Soile Veijola et Eeva Jokinen (1994), lorsqu'un individu entend, voit, sent, goûte et ressent, il est en contexte, il est connecté. Ses pensées peuvent errer et ses émotions varier, mais l'individu devient une partie de cette unité, il y participe. Un individu peut certes critiquer les événements qui y prennent place, mais s'il n'interroge pas la configuration même de ce contexte, il n'en fait pas partie et n'est pas un touriste.

Cette nouvelle conceptualisation est des plus pertinentes puisqu'elle permet de comprendre comment l'image d'un lieu agit comme un dispositif symbolique lorsqu'elle est incorporée. En effet, le dispositif symbolique est une mise en scène qui invite les individus à y prendre part en plaçant leur corps dans un espace-temps précis. Il représente l'ouverture vers le rite permettant d'acquérir un savoir-faire particulier (Lemieux, 2017 ; Lardellier, 2005). C'est précisément ce savoir-faire qui différencie un.e participant.e au rite d'un.e simple spectateur.trice et qui informe sur la gouvernance des corps au sein d'un même espace. Cette différenciation entre participant.es et spectateur.trices du rite est le fruit d'une co-construction identitaire de nature collective qui découle de l'intégration à un groupe. Elle se concrétise dans le cadre de la thèse par une communauté de touristes.

### **2.2.1. L'intégration à une communauté de touristes**

La sensualité des touristes permet à ces dernier.es d'interroger le contexte dans lequel ils/elles se retrouvent. Cette sensualité leur permet de prendre conscience de leur présence dans un espace autre, un espace qui n'est pas leur quotidien. La sensualité ouvre le rite, puisqu'elle leur indique qu'ils/elles sont en voyage. Elle les invite à participer à la mise en scène qu'est la destination touristique. Cette mise en scène comporte un scénario préétabli, qui, dans le cas de la thèse, est celle d'une quête sens qui se traduit par des sous-quêtes d'exotisme et d'authenticité. Cette quête commune mène à une convergence des désirs des un.es et des autres qui permet l'intégration d'un groupe. Ce groupe se définit comme la réalisation d'un collectif humain dans sa singularité et dans la représentation de sa communauté, mais aussi à l'égard d'autres collectivités (Le Breton, 2017 ; Lemieux, 2017).

Par communauté (ou *communitas* pour reprendre le terme de Victor Turner, 1969), il est entendu une réalité composite qui se présente comme unité<sup>27</sup>. Que cette unité soit réelle ou non importe peu. En effet, tant qu'il est possible de la représenter ou de la partager, elle acquiert une réalité qui lui est propre. Concrètement, le fait que les touristes prennent généralement les mêmes photos, visitent les mêmes sites et attractions dans une même destination, mangent dans les restaurants conseillés par les guides de voyages ou encore adoptent un code vestimentaire semblable leur permet non seulement de se reconnaître entre eux, mais aussi de valider leurs conduites. Autrement dit : ce que je fais n'est pas aberrant puisque d'autres le font également. Ces conduites ne répondent pas seulement à une quête de sens : elles forgent également une identité collective (Wulf, 2017).

Ainsi, dans le cadre de la thèse, les pratiques chorégraphiées par le dispositif symbolique que représente la destination touristique incorporée mènent à la (re)production d'une communauté de touriste spécifique (Edensor, 2000, 2001, 2007)<sup>28</sup>. En effet, les touristes ne composent pas un bloc monolithique. Ils/elles se distinguent par leur corps (Figueroa-Domecq, Pritchard, Segovia-Pérez, Morgan et Villacé-Molino, 2015 ; Johnston, 2001 ; Jordan et Aitchison, 2008 ; Mooney, 2018 ; Pritchard, Morgan, Ateljevic et Harris, 2007 ; Richards, Pritchard et Morgan, 2010) au même titre que leurs préférences, le fait qu'ils/elles voyagent seul.es, en couple, en famille ou entre ami.es et par leur pouvoir d'achat (Desforges, 2001). Ainsi, pour une même destination touristique visitée, les gens ne vivent pas une même expérience (Longhurst et Johnston, 2014 ; Massey 1994 ; Rose 1993 ; Veijola et Jokinen, 1994). Ce point est pertinent pour la thèse puisque la communauté de touristes, ici, correspond à une population précise : personnes âgées dans la vingtaine à la

---

<sup>27</sup> Pascale Lardellier (2005) utilise d'autres termes pour expliquer ce point : « Et en vertu d'une double médiation, d'ordre technique et symbolique, ce dispositif, pour parvenir à atteindre une efficacité, doit dépasser son statut de simple environnement spectaculaire (comme peut l'être une scène de théâtre), pour accéder au niveau qui le transformera en contexte. Celui-ci, selon Ray Birdwhistell, constitue la trame de la « corde sociale » : cette très belle image des fibres qui se rassemblent pour *faire corde* exprime au mieux ce formidable lien social que représente la « matrice rituelle », réunissant, agrégeant, faisant communiquer et surtout communier des individus, le temps de cette parenthèse théâtrale et symbolique » (p.22).

<sup>28</sup> Les chapitres 5, 6 et 7 montrent cette construction et performance identitaire. Précisément, le chapitre 5 se consacre à une communauté de jeunes touristes marquant une pause dans leur vie quotidienne. Le chapitre 6 amène une analyse genrée de cette communauté de touriste en exposant la performance d'une identité de femme ingouvernable liminaire de la part de femmes touristes qui voyagent seules. Quant au chapitre 7, il met en lumière la confusion possible entre les performances d'identité de chercheuse et celle de touriste et les perceptions de ces identités sur le terrain.

peau blanche, venant de pays occidentaux et logeant dans des auberges jeunesse. Ce sont donc les individus correspondants à ces caractéristiques qui peuvent se prévaloir d'un accès à cette communauté de touriste dans le cadre des villes balnéaires étudiées. Cela informe sur les trajectoires négociées qu'empruntent les individus et donc sur la gouvernance des corps au sein d'un certain espace.

Le corps devient plus que pertinent en ce qui a trait à la possibilité de participer à un rite ou non. Comme montré précédemment, le corps entier voyage. Il est donc par le fait même soumis au dispositif symbolique. Toutefois, le corps n'a pas une essence fixe. Il est le premier objet de toutes productions sociales et de toutes inscriptions. Il doit alors être localisé dans un réseau de relations sociohistoriques (Bordo, 1989 ; Butler, 2006 ; Foucault, 1976/2012 ; Grosz, 1987). Le corps se définit comme un espace, un site où les constructions symboliques, les dispositifs opèrent. Il devient un terrain d'inclusion ou d'exclusion politique selon la conjonction des identités de sexe, de genre, d'âge, de race, d'ethnicité, de classe économique, d'orientation sexuelle et de capacitisme qui le marquent (Davis, 1983 ; Grosz, 1987 ; hooks, 1997 ; Johnston and Longhurst, 2010 ; Threadcraft, 2016). Le corps établit donc une frontière entre le soi et l'autre, dans un sens littéralement physiologique, mais aussi social. Le corps est un espace personnel. Il est un organe sensuel, un site de plaisirs et de souffrances autour duquel les définitions de bien-être, de maladie, de bonheur et de santé sont construites. Il s'agit du moyen par lequel nous (nous) connectons, nous éprouvons d'autres espaces (Valentine, 2001).

Ainsi, les touristes forment de petites communautés au sein desquelles une sensualité du/de la touriste propre se définit. Peu importe le type de sensualité, celle-ci joue le rôle d'un dispositif symbolique qui mène un groupe de touristes semblables à consommer des pratiques qui se ressemblent (Edensor, 2001, 2007 ; Urry, 1992) et donc à créer une communauté. Le rite vise alors une gestion de la limite par la création de collectivités humaines reprise sous certaines identités. Or, les identités trouvent une fonction politique : elles laissent croire à un caractère unique et de contrôle (Wulf, 2017). Ainsi, le rite, soit le fait de plonger dans une expérience touristique, marque symboliquement la frontière entre ce qui est inclus et ce qui est exclu de ces collectivités, mais aussi de l'espace liminaire. Ce rapport d'inclusion et d'exclusion engendre dans un premier temps une gouvernance des corps au sein des espaces. Il vient *placer* les corps dans un espace-temps (Favret-Sadda,

2009 ; Foucault, 2004 ; Massey, 1994). Le rite invite certes à une exploration de l'altérité, mais celle-ci est contrôlée autant que possible. Les touristes ne pourront jamais vivre et devenir l'authenticité et l'exotisme, cette altérité, qu'ils/elles recherchent (Gibson, 2010). Cela est question de logique : il est impossible d'assimiler l'Autre, car l'Autre assimilé deviendrait du même (Lemieux, 2017). Précisément, la liminalité que représente la destination touristique visitée expose cette impossibilité de fusion entre les touristes et la population locale. Ainsi, la liminalité est un espace juxtaposé à l'espace quotidien de la population locale : « elle clôt l'espace dans lequel un ordre est possible et laisse entendre qu'un autre espace, au-delà de la clôture, reste disponible » (Lemieux, 2017 p. 10).

En plus de placer des corps dans un espace-temps symbolique, le rite gouverne les individus. En effet, les inscriptions politiques inscrites dans la chaire permettent à certain.es individus d'accéder à l'espace liminaire notamment en intégrant une communauté de touriste. Or, cette permission n'a pas seulement trait aux corps, mais aussi aux actions que ces derniers posent (Foucault, 2004)<sup>29</sup>. Pour reprendre les mots de Christoph Wulf (2017 p.33) :

L'action mimétique synchronique, exercée en commun dans laquelle on se réfère  
les uns aux autres a une importance primordiale pour le développement de la

---

<sup>29</sup> Je tiens à préciser que j'utilise les travaux de Michel Foucault portant sur les espaces autres, les hétérotopies (2004 en filigrane de la thèse. En effet, le concept d'hétérotopie rejoint sur plusieurs points le concept de liminalité. Précisément, l'hétérotopie se définit comme « une sorte de description systémique qui aurait pour objet, dans une société donnée, l'étude, l'analyse, la description, la « lecture », comme on aime dire maintenant, de ces espaces différents, ces autres lieux, une espèce de contestation à la fois mythique et réelle de l'espace que nous vivons » (Foucault, 2004 p.15). Foucault décortique ce concept sous 6 principes : 1) Les hétérotopies prennent plusieurs formes et sont présentes dans toutes sociétés; 2) elles ont un « fonctionnement précis et déterminé à l'intérieur de la société selon la synchronie de la culture dans laquelle elles se trouvent »; 3) elles ont le « pouvoir de juxtaposer en un seul lieu réel plusieurs espaces, plusieurs emplacements qui sont en eux-mêmes incompatibles »; 4) elles sont liées à un découpage du temps : elles se « mettent à fonctionner à plein lorsque les individus se trouvent dans une sorte de rupture absolue avec leur temps traditionnel ». Elles s'ouvrent par pure hétérochronie; 5) elles supposent toujours « un système d'ouverture et de fermeture qui, à la fois, les isole et les rend pénétrables » ; 6) elles ont une fonction qui se déploie entre deux pôles extrêmes : « elles ont pour rôle de créer un espace d'illusion qui dénonce comme plus illusoirement tout l'espace réel, tous les emplacements à l'intérieur desquels la vie humaine est cloisonnée » (p.15-19). Cette définition permet d'effectuer de nombreux parallèles avec la liminalité conceptualisée comme un espace-temps symbolique. L'hétérotopie informe également sur la gouvernance des espaces et des corps. Or, ce concept n'est pas suffisamment précis en ce qui a trait à la production matérielle d'un espace. Ce faisant, il serait difficile de justifier son utilisation comme cadre théorique pour l'ensemble de la thèse, notamment en ce qui concerne son inscription dans une perspective de production d'espace dans un développement inégal. Toutefois, il est très utile pour analyser la gouvernance des corps au sein des espaces ainsi que la gestion des illégalismes. Voilà pourquoi ce concept est utilisé au chapitre 6 : il permet d'exposer le fait que la destination touristique visitée devient un site de tolérance à l'égard de certaines conduites pour les femmes touristes interviewées.

capacité d'action individuelle qui est importante pour la construction de l'identité. Si, lors de l'action mimétique synchronique, on assiste à une circulation de l'énergie, des sentiments de communauté et d'appartenance vont naître, et c'est eux qui rendent possible la formation de l'identité.

Ainsi, l'adoption d'un savoir-faire, soit les pratiques incorporées qui découlent d'un dispositif symbolique, doit se comprendre comme une performance corporelle *in situ*. L'individu donne sens aux gestes qu'il pose, et ce, en relation avec l'espace qui l'entoure, mais aussi en intersubjectivité avec ceux et celles qui s'y trouvent (Crouch, 2004 ; Edensor, 1998 ; Li, 2000 ; McCabe et Marson, 2006 ; Rakić et Chamber, 2012). En effet, le rite en tant qu'espace-temps social hautement symbolique, implique une mise en scène où des individus sont invités à *jouer un rôle*, à devenir acteurs et non simples spectateurs. De ce fait, la mise en scène dans laquelle les touristes prennent place se voit renouvelée par leurs actions posées (Crouch, 2004 ; Haldrup et Larsen, 2010 ; Su, 2010), mais aussi par celles d'individus qui appartiennent à une communauté autre, notamment les locaux. Comme le résumait Tijana Rakić et Donna Chambers (2012 p.1620), «tourists and locals consume place and its meanings while simultaneously constructing or performing that place *in situ*». L'intégration à un groupe et l'acquisition d'un savoir-faire qui lui est propre engendrent la co-construction d'identités ainsi que leur (ré)affirmation.

### **2.3. La co-construction de l'identité de touriste**

L'identité est une notion dont le statut complexe a été souligné. Elle trouve multiples définitions dans la vie courante et dans les travaux scientifiques et philosophiques. Ainsi, avant toute utilisation de cette notion, il importe, comme le rappelle Claude Lévi-Strauss (1977), de la critiquer et de la situer. Cette section vise à définir le concept d'identité utilisé ainsi que de montrer en quoi le rite de passage mène à une construction identitaire qui, une fois performée, (re)produit l'espace liminaire.

L'identité, comme le mentionne Lemieux (2017 p. 12), « [...] ne consiste pas à se défendre contre tout ce qui est étranger, mais à s'inscrire dans l'altérité du monde, à faire sa place avec les autres ». L'identité renferme alors un caractère dynamique grâce auquel un individu assimile un attribut, un aspect ou une propriété de l'autre qui, en retour, le mène à se transformer sur le modèle de celui-ci. De ce fait, il est logique que le rite de passage puisse mener à des crises identitaires. L'individu est appelé à revoir l'image qu'il se fait de

lui-même ainsi que la représentation du monde qui l'entoure. Il doit réviser ses réponses en fonction des appels de l'Autre (Wulf, 2017).

L'Autre, ici, prend trois sens. Il représente une altérité étrangère d'une part, à la communauté des touristes (par exemple la population locale) et d'autre part, aux touristes membres de la communauté que l'individu côtoie. L'Autre représente également un *soi latent* vers lequel l'individu souhaite tendre. La notion d'identité compte alors une notion d'autoréflexion souhaitant répondre à un *qui suis-je ?* (Dubar, 2007 ; Jeffrey, 2017 ; Le Bart, 2012). La question d'identité ne peut être confinée à l'unique considération de la singularité des individus et des groupes : cette singularité doit être considérée à travers la dynamique de ses transactions avec l'altérité. Nous avons montré plus haut que le rite de voyage construit une communauté touristique et en réflexion que son altérité représente la population locale. Par conséquent, il découle du rite la construction d'une identité collective. La présente section prend pour objets l'altérité que représentent les autres touristes et l'altérité *vers laquelle il faut tendre* pour comprendre la construction d'une identité de touriste au niveau individuel.

### **2.3.1. Notion d'identité**

Dans un monde globalisé et capitaliste (et notamment séculier), il y a un recul des identités prescrites (soit celles qui nous définissent dès la naissance) et celles acquises qui offrent aux individus une identité (familiale ou professionnelle) stable (Le Bart, 2012). Comme l'expose Christian Le Bart (2012 p. 62-63)

Si chaque individu est conscient d'occuper une position sociale, la précarité objective de celle-ci interdit la prescription identitaire : les ancres familiaux et professionnels sont objectivement (et sont perçus comme) beaucoup plus fragiles et provisoires qu'auparavant. Néocapitalisme et recompositions familiales conjuguent les effets pour priver les individus de la croyance selon laquelle leur identité est tout entière dans la position qu'ils occupent. [...] S'impose désormais au plus grand nombre le souci de savoir qui l'on est vraiment, au-delà des places distribuées arbitrairement et provisoirement.

Ce questionnement identitaire est marqué par le désir de transparence vis-à-vis de soi-même. Pris dans un processus d'individualisation, les individus cherchent à se (re)connaître, découvrir leur identité *authentique*, mettre le doigt sur cette identité singulière. Or, ce « moi profond » (Le Bart, 2012), ce « moi idéal » (Lemieux, 2017), n'est

qu'un mythe contemporain très prégnant. En réalité, cette identité authentique et singulière n'est pas le trésor caché d'une réflexivité identitaire (Kauffman, 2004 ; Le Bart, 2012).

Malgré les identités prescrites et acquises fragilisées, il n'en reste pas moins que l'individu n'existe que dans le regard d'autrui (Dubar, 2007 ; Picard, 2008). « Mon « identité », en effet, c'est d'abord ce qui me représente, ce qui fait ce que je suis « Moi », un être unique et différent des autres dont je suis capable de circonscrire les frontières » (Picard, 2008 p. 76). Or, la singularité qui semble émerger de la notion d'identité n'est qu'illusion. En effet, l'individu est en fait la conjonction de plusieurs identités à la fois (Dubar, 2007 ; Lemieux, 2017). Pour illustrer ce point, il suffit de penser à la manière dont une personne se présente : elle donne son prénom qui indique généralement son sexe ou l'expression de son genre, sa nationalité, son âge, sa profession, ou encore les rôles qu'elle peut occuper au cours d'une même journée. Ces étiquettes lient la personne à des catégories sociales pour lesquelles elle ressent une appartenance (Picard, 2008).

Dans cette perspective, la notion d'autoréflexion provoque l'émergence de l'identité du Moi comme processus social et incorporé<sup>30</sup> (Cooley, 1902; Goffman, 1974; Le Bart, 2012;

---

<sup>30</sup>Ce Moi comme processus social fait précisément référence à la notion de *looking-glass Self* avancée par Charles Horton Cooley (1902). Celui-ci a défini le Soi (dit Moi, chez les auteurs cités précédemment) comme un processus individuel et social. Il est social puisque ce sont les autres qui définissent dans un premier temps ce qu'est un individu (à quel groupe il appartient et de quel type physique et moral il relève). Les autres lui servent de miroir pour la découverte de soi. Le processus est individuel, car ce soi, n'est pas statique, donné une fois et pour toujours, ni passif et déterminé par les autres. Il est un produit évolutif de la réciprocité des perspectives. Claude Dubar (2007 p.15) résume bien ces propos : « Le Soi n'est pas seulement défini par autrui, il résulte de ce que je fais de ce regard d'autrui devenant ainsi regard sur autrui d'un être réfléchi ». Dans une même lignée, Georges-Herbert Mead (1934) propose que le Soi émerge des relations entre le *Je* et Autrui significatives et généralisées. Ainsi, l'identité, entendue comme conscience du soi, devient le produit d'identification croisée et constitue alors un processus d'interaction réciproque. Toutefois, le *Je* peut intégrer les différentes identifications émergentes des relations avec les autres pour créer un Soi social. Pour cela, le *Je* doit participer à ces fonctionnements sociaux, porter un regard sur lui-même et faire preuve d'autoréflexion. Cela mène à la formation d'une identité pour soi (base de l'estime de soi). « Au bout du compte, l'identité multiple du Soi sera le produit croisé de l'action des Autrui poussant à la participation du Moi à la Société et de l'action du Je poussant à une intégration active et raisonnée dans celle-ci » (Dubar, 2007 p. 16). J'embrasse la proposition d'un Moi social construit dans une perspective d'interactionnisme symbolique. Toutefois, j'ajouterai également que le « moi idéal » est un moi incorporé, faisant alors du sujet étudié un sujet féministe (Paris-Provost, 2018 ; Xiao, 2008). En effet, il tient compte des expériences corporelles vécues. Comme le mentionne la philosophe féministe Suzan Briton, l'identité entretient une relation intime avec le corps. Elle donne l'exemple d'un traumatisme. En effet, « une analyse du traumatisme ne mène pas à la conclusion que le moi se confond avec le corps, mais elle montre néanmoins que celui-ci et la perception que l'on en a sont des composantes essentielles du moi » (Meyers, 1997 p. 18). Ainsi, le moi incorporé est produit par l'expérience d'être au monde. Il doit alors être compris comme indéfinissable, et toujours en construction, ce qui le rend tout à la fois universel et particulier, puisqu'il est construit dans la tension même entre lui et les autres et dans l'expérience d'être au monde (Paris-Provost, 2018). Cette conceptualisation s'avère plus juste pour la thèse. En effet, si nous disons que le rite de passage suppose un dispositif symbolique qui s'adresse également au corps, que les identités qui en découlent sont performées *in situ* la construction

Mead, 1934). Le Moi incorporé devient un support de l'identité pour soi qui se construit au cours de la vie et qui est plus ou moins reconnu par les autres (Dubar, 2007). Le terme support renvoie à un rangement « des éléments en réalités très différentes, aussi différentes que les expériences identitaires elles-mêmes » (Le Bart, 2012, p.68). L'identité se comprend alors comme un processus. Il s'agit d'un concept permettant l'analyse des formes de changement. Précisément, elle permet de penser et d'analyser certaines formes relatives de cohérence (*ipséité*) et de permanence (*mêmeté*) dans le mouvement (Dubar, 2007 ; Picard, 2008 ; Wulf, 2017). Ainsi, l'identité est la continuité d'un individu dans ses émotions, ses préférences, ses conceptions, ses valeurs et son unicité (Wulf, 2017). Cela renvoie à la volonté, l'énergie inhérente à un individu qui le pousse à vouloir se réaliser malgré les résistances extérieures ainsi qu'à son propre accomplissement et à sa volonté de vivre dans l'être (Wulf, 2017).

### **2.3.2. La quête de l'identité singulière, tourisme et économie de marché**

Comme mentionné en début de chapitre, le rite est un engagement citoyen, menant l'individu à vouloir se dépasser pour une certaine reconnaissance. Alors que dans les rites religieux, l'altérité dans laquelle s'inscrit la construction identitaire correspond à ce Grand-Autre, un Dieu, c'est la main invisible qui, dans les rites profanes, entérine un ordre légitimé (Lardellier, 2005 ; Lemieux, 1996, 2017). Le salut recherché se concrétise par l'accumulation de valeurs matérielles et la performance individuelle. Dans cette perspective, vivre signifie cultiver son *authenticité*, c'est-à-dire trouver sa façon personnelle de vivre son humanité (Lemieux, 2017 ; Le Bart, 2012 ; Dubar, 2007). *Qui suis-je vraiment ?* Voilà l'interrogation fondamentale aujourd'hui.

Ainsi, dans sa quête d'identité authentique et singulière susceptible de le mener à répondre à cette question de premier ordre, l'individu doit projeter un « moi idéal », soit une représentation idéale de lui-même puisqu'il est toujours en relation avec un autre. De plus,

---

identitaire doit tenir en compte le corps. Les expériences sensorielles et corporelles participent à une construction identitaire : les expériences sexuelles permettent à certaines personnes de (ré)affirmer certaines de leurs identités ou encore de les moduler. Également, une expérience traumatique sera discutée au chapitre 7. Elle montre en quoi cette expérience a participé à un processus de construction identitaire chez la chercheuse.

cette image doit l'attirer puisqu'elle « signale un dépassement possible des limites et contraintes vécues de son existence, donc, un progrès » (Lemieux, 2017, p. 14).

Une telle poursuite d'authenticité est sans fin. Le « moi idéal » est une invitation au dépassement de soi qui n'est jamais saturée. Toutefois, il se voit contrôlé dans une certaine mesure par une autre dynamique identitaire, soit celle d'autrui (Dubar, 2010). Les reflets de l'individu perçus dans le discours des autres peuvent attester comme contester le moi idéal qu'il cultive. Ils incitent ainsi l'individu à garder en tête une part de la réalité, notamment les idéaux fournis par la culture ambiante (Lemieux, 2017). Néanmoins, ce regard des autres ne fait pas que se refléter : il discourt sur l'ordre du monde et le désirable. Il indique le rapport d'inclusion et d'exclusion, il informe sur le possible et l'interdit et il gouverne<sup>31</sup>. Cependant, dans un monde où c'est la main invisible qui entérine l'ordre légitimé (Lemieux, 1996), le moi idéal est poussé à agir pour se différencier des autres et circonscrire son identité (Le Bart, 2012 ; Picard, 2008).

Comme le mentionne Lemieux (2017 p. 17) : « [c]ette dimension de la dynamique identitaire mise en évidence par les sociétés contemporaines va bien au-delà de la rationalité instrumentale caractéristique de la modernité : elle repose sur la production du fantasme de la réalisation de soi ». Cependant, les idéaux du moi, publicisés et offerts à la consommation montrent l'importance capitale d'une satisfaction du désir. En effet, cette logique d'économie de marché ne vise plus à interdire, mais bien à enjoindre. La réalisation du soi passe alors par le plaisir et le loisir (Cohen, 2010 ; Le Bart, 2012 ; Lemieux, 2017). C'est maintenant par les loisirs que les individus sont culturellement, économiquement et politiquement positionnés en ce qui a trait à la liberté d'exercer leur agentivité individuelle et leurs désirs intérieurs (Rojek, 2010).

Ainsi, les pratiques proposées aux touristes comptent une forte composante ludique (Wulf, 2017). Malgré une mise en scène établie, malgré le fait que les touristes ne puissent pas consommer une authenticité et un exotisme contrôlé, ils/elles ont une marge de manœuvre

---

<sup>31</sup> Pour illustrer ce point, Raymond Lemieux (2017 p.16) donne l'exemple suivant : « Comme l'image que nous renvoie notre miroir le matin, ils [les reflets de nous-mêmes perçus dans les discours des autres] ne correspondent pas nécessairement à ce que nous aimerions y voir. Ils incitent à considérer un certain principe de la réalité et, dans certains cas, à se tailler la barbe ou se maquiller pour affronter la journée ». Ce point s'avère pertinent pour expliquer les nouvelles conduites qu'adoptent certaines touristes lors de leur expérience touristique (présentation de soi ou consommation de drogue) ou encore celles de la chercheuse sur le terrain.

en ce qui concerne la manière de consommer<sup>32</sup>. Ainsi, sa façon d'exprimer, voire de performer l'identité de touriste, n'est pas unique, mais davantage normée (Goffman, 1974 ; Jeffrey, 2017 ; Wulf, 2017). Pour reprendre les mots de David Le Breton (2017 p. 75) :

[Le rite] indique une conduite à suivre dans une situation donnée, en la référant à un mythe d'origine ou simplement à l'usage. Il se nourrit de reproduire socialement un modèle commun en prenant en compte les déclinaisons innombrables de l'existence individuelle et collective. [...] Les rites intègrent et subsument les différences individuelles par lesquelles un ensemble se tient et alimente la prévisibilité des conduites [...] qui permet à moindre coût une formidable régulation collective. Chacun y entre avec son style. Celui qui ne joue pas le jeu s'expose à la réprobation [...]. Les rites sont des sortes de boussoles, ils indiquent une direction en laissant une marge d'appréciation ou bien ils tracent directement la voie s'ils relèvent de l'action de l'individu.

En effet, lors d'un voyage visant une quête de sens, comme c'est le cas dans le cadre de cette thèse, l'emprunt de chemins inconnus, le risque de goûter des nourritures étranges et la communication de langues incompréhensibles sont chose commune. Cependant, le/la voyageur.se tente en même temps de s'abreuver aux sources cachées de ses identités « [...] pour en revenir régénéré, marqué d'une expérience qui permettra de renégocier son identité dans un milieu d'origine qu'[il/elle] aura retrouvé » (Lemieux, 2017 :10).

### **2.3.3. L'illusion de la singularité et (re)production de l'espace liminaire**

Comme mentionné précédemment, les destinations touristiques sont en constante compétition sur la scène de l'économie de marché globale afin d'attirer les touristes. Ces dernières doivent vendre l'image d'une liminalité où tout semble possible afin de créer une rupture avec le quotidien des touristes (Andrew et Roberts, 2012 ; Cohen, 1995 ; Pritchard et Morgan, 2006 ; Shields, 1991). Le dispositif symbolique déployé repose principalement sur ce principe. Il met de l'avant des expériences hédonistes et ludiques certes, mais surtout *hors de l'ordinaire*.

Le mot expérience, dans le contexte des loisirs et du tourisme, réfère à l'essence même de ce que les touristes recherchent (Morgan, 2006). Ainsi, l'expérience touristique peut prendre la signification du rejet d'un mode de vie capitaliste afin de tendre vers une quête

---

<sup>32</sup> Cela vient rejoindre le point développé par Doreen Massey (2005) lorsqu'elle mentionne que les trajectoires qu'empruntent les individus dans un espace sont négociées.

de sens (Ateljevic et Doorne, 2000 ; Maoz, 2007) ou encore celle d'une route menant à la découverte de son propre espace, situé à l'extérieur des contradictions économiques, politiques et culturelles de la vie quotidienne (Davidson, 2005). Le voyage, l'expérience touristique se voit attribuer un certain romantisme. Il intervient comme un exercice de « *self-directed idealism* » (Campbell, 1987 p. 213) pour lequel s'efforcer de nourrir ses idéaux et ses désirs fait partie intégrante de l'expérience. Ainsi, les touristes conçoivent l'expérience touristique comme une ressource qui permet de réaliser leur quête de réalisation de soi, notamment en s'évadant des normes et des contraintes du quotidien. Or, cette évasion n'est que perception, voire illusion. Sur ce point, Raymont Lemieux (2017 p. 17) explique que

[n]'ayant pas à assumer ni même à discerner le sens de ses actes, le sujet du désir se dissout dans l'ordre des choses. Cet ordre peut devenir d'autant plus pervers qu'il fait en sorte que chacun se croit parfaitement libre alors qu'il est télécommandé par une logique implacable. Puissance invisible d'une main de fer ou mieux, puissance de faire d'une main invisible.

Ainsi, l'identité singulière n'est que mirage. L'individu se fond dans la masse. Le dispositif symbolique auquel il est soumis fait de lui un autre « fauteuil dans un amphithéâtre » (Lemieux, 2017, p. 18). L'identité singulière du touriste n'est que tributaire d'une fonction déterminée. Le touriste peut alors être remplacé par n'importe quel individu qui remplit cette même fonction. L'identité singulière du touriste ne réside que dans sa matérialité. Elle se réduit à une position à tenir dans l'espace social puisqu'il s'agit d'une unité dans une série dont les éléments sont interchangeables. La singularité ne représente en rien la manière d'être au monde qui caractérise le sujet du désir (Lemieux, 2017). Les touristes restent gouvernés<sup>33</sup> au sein de la liminalité, notamment par l'économie de marché qui la transcende. Comme le mentionne très justement Foucault (2004), l'économie néolibérale est une technologie politique du libéralisme.

---

<sup>33</sup> Sur ce point, j'entends que la liberté proposée, ou du moins la suspension des normes du quotidien occidental au sein de l'espace liminaire ne signifie pas absence totale de normes. En effet, cette liberté ressentie doit être comprise dans une perspective foucauldienne. La liberté proposée est une rationalité politique. Comme le formule Michel Foucault (2004 p.67) « la liberté n'est jamais rien d'autre qu'un rapport actuel entre gouvernement et gouvernés, un rapport où la mesure du « trop peu » de liberté qui existe est donnée par le « encore plus de liberté » qui est demandé. Si bien que, quand je dis « libéral », je ne vise pas par conséquent une forme de gouvernementalité qui laisserait des cases blanches à la liberté ».

Ces expériences *hors de l'ordinaire*, bien que consommées individuellement, sont codifiées par les pratiques touristiques qui sous-tendent l'espace liminaire. L'authenticité recherchée par ces expériences est un construit. Elle réfère aux interprétations socialement construites de l'authenticité d'un objet mis en scène et incluant l'Autre visité (Steiner et Reisinger, 2006 ; Wang, 1999). L'authenticité recherchée par l'expérience touristique est alors alignée avec une quête ludique d'un certain plaisir (Cohen, 1995). Par ailleurs, bien que la quête d'authenticité ne soit qu'illusion, il n'en reste pas moins qu'elle persiste. Par les expériences vécues, les touristes leur donnent sens et construisent leur moi idéal, leur identité singulière et collective (Cohen, 2010 ; Noy, 2004). Ils matérialisent ce qu'ils sont (Jeffrey, 2017), ils deviennent et ils vivent (Lemieux, 2017).

Dans le cadre de la thèse, la consommation ne réfère donc pas seulement à l'achat de biens et services, mais aussi au processus culturel par lequel les individus font sens de ce qu'ils/elles consomment (Jackson, 2004 ; Jackson, Thomas et Dwyer, 2007). Ainsi, la consommation de l'espace est entendue comme un processus circulaire sans fin où l'individu consommateur est également producteur : il génère de nouveaux sens et de nouvelles interprétations de ce même espace et il utilise son pouvoir d'achat pour influencer et moduler les services offerts afin qu'ils correspondent à ses besoins et ses demandes (Ateljevic, 2000 ; Haldrup et Larsen, 2010). Par conséquent, l'individu, en suivant une quête de sens et en consommant les pratiques touristiques codifiées, performe une identité de touriste et par le fait même (re)produit l'espace liminaire.

## **Conclusion**

Alors que le premier chapitre a montré comment l'espace liminaire se produit, ce deuxième chapitre a présenté la consommation de l'espace et sa (re)production. Ceci a été conceptualisé sous la notion de rite de passage.

Précisément, la notion de rite a été définie comme un espace-temps hautement symbolique visant une quête de sens. Le rite, puisqu'il détient une entrée et une sortie définies, invite à placer les corps dans un espace-temps symbolique où un savoir-faire est appris. En découle une construction identitaire collective, commune et individuelle (Lemieux, 2017). Le rite

agit comme un dispositif symbolique sur les corps. Il se comprend alors dans une logique de performance théâtrale ou selon une mise en scène qui invite des acteur.trices à performer sérieusement un rôle en intersubjectivité avec ceux et celles qui sont présent.es, mais aussi avec l'espace qui les entoure (Lardellier, 2005). La performance doit alors se comprendre *in situ*.

Appliqué à la thèse, le dispositif symbolique correspond à l'image que projettent un lieu et un espace. Celle-ci se définit comme la somme des idées, des croyances et des impressions que les gens ont à l'égard d'un lieu ou d'une destination touristique (Fan, 2010). Cela rejoint, sur certains points, la notion de « regard du touriste » développé par John Urry (1990). Ce dernier est utilisé pour montrer comment les touristes arrivent à consommer l'espace qu'ils/elles visitent. Toutefois, ce concept a été élargi afin de l'inscrire dans une perspective de sémiotique incorporée (Crouch, 2000, 2004). Cela permet de tenir en compte non seulement de la vue, mais aussi des quatre autres sens et des émotions des touristes. Ces derniers ne peuvent être évacués de la consommation d'un espace étant donné que le corps entier voyage (Veijola et Jokinen, 1994). L'individu devient alors affecté par l'espace (Crouch et Desforges, 2003 ; Davidson et Milligan, 2004 ; Favret-Saada, 2009). Le dispositif symbolique a alors été conceptualisé sous une sensualité des touristes.

C'est par cette sensualité que les touristes entrent dans l'espace liminaire. Comme mentionné précédemment, le rite a pour fonction de tracer des limites, de circonscrire un espace qui supporte un rapport au sens et qui donne lieu à un savoir-faire susceptible de susciter la reconnaissance de chacun par les autres. De ce fait, cette sensualité guide les touristes vers une consommation semblable. Cela les mène à adopter et performer une identité de touriste au sens large (Edensor, 2000, 2001, 2007). Or, cette performance n'est réservée qu'à certains corps : n'est pas admis dans l'espace liminaire qui veut. Le corps d'un.e touriste est différent de l'Autre de par la conjonction des identités de sexe, de genre, de race, d'ethnicité, d'âge, d'orientation sexuelle, de capacitisme et de classe sociale qui y est inscrite (Veijola et Jokinen, 1994; Johnston et Longhurst, 2010; Threadcraft, 2016). Bien que ces conduites communes établissent des liens forts entre les touristes, par exemple, en formant une certaine communauté, elles ne font que jeter des ponts entre les touristes et la population locale (Gibson, 2010). La fusion des uns et des autres est impossible (Lemieux 2017). Le rite mène à une construction identitaire relationnelle (Jeffrey, 2017) qui marque

les ressemblances avec un groupe (Van Gennep, 1909/1969) et les différences avec un autre (Foucault, 2004). L'espace liminaire créé par le rite devient un espace juxtaposé à celui du quotidien de la population locale. L'espace liminaire est (re)produit par la performance de touristes, mais aussi par la mise en scène qui se renouvelle et s'adapte.

Également, le rite agit comme une boussole vers une quête de sens. Malgré le fait que cette quête de sens soit commune à la communauté de touristes, les moyens pour l'atteindre peuvent varier. Les touristes ne vivent pas les mêmes expériences même s'ils/elles se retrouvent dans une même destination. Ainsi, bien que la sensualité du/de la touriste mène à une performance d'une identité de touriste au sens large (Edensor, 2007), elle participe également à une (ré)affirmation identitaire individuelle (Wulf, 2017). Le rite compte une dimension ludique qui laisse place à une liberté imaginaire et créative. En effet, ce ne sont pas les gestes posés, mais bien leur symbolique qui importe pour répondre à cette quête de sens. Ainsi, des gestes différents peuvent trouver une même symbolique et un même geste peut trouver une symbolique différente. Comme le résume Denis Jeffrey (2017 p. 43) :

le rite est un comportement dont la dimension symbolique renvoie à un monde social organisé, ordonné, conforme à des normes et à des idéaux. La symbolisation est du côté du lisible alors que la ritualisation est de l'ordre du visible, du paraître, de l'extériorité. Le rite rend visible une identité à lire, à décrypter, à interpréter.

Dans le cadre de la thèse où le rite prend la forme d'un voyage à l'étranger, comment se matérialisent ces quêtes de sens ? Comment ces dernières peuvent-elles mener à la (re)production de transgression ou de déviance ludique ? Afin de répondre à ces questions, il importe d'interroger les pratiques libérales dans lesquelles est inscrit le monde du voyage et du tourisme. Voilà ce sur quoi porte le troisième chapitre.

## **CHAPITRE 3 : Performer l'identité de touriste ou la (re)production des transgressions**

*A good life is a life in which we have tasted extreme indulgence, a life in which we have denied ourselves nothing and exposed ourselves constantly to the thrill of the new; a life of sexual adventure, global travel and committed consumerism, in which we forge our own path and blithely ignore decaying conservative accounts of frugality, commitment, obligation and work.*

Simon Winlow et Steve Hall (2013 p. 121)

### **Introduction**

Un voyage à l'étranger peut prendre la forme d'un rite de passage par une transgression dans un espace liminaire. Les touristes en quête d'un bris de routine quotidienne recherchent un dépaysement entier. Ce dernier se traduit principalement par la consommation d'expériences dites *hors de l'ordinaire* où la recherche d'exotisme et d'authenticité est sous-entendue (Cohen, 2010). Or, comme nous venons de le voir, les touristes sont soumis.es à un dispositif symbolique qui codifie les pratiques possibles à consommer. De ce fait, une construction identitaire se produit à l'égard des autres, mais aussi de manière individuelle. En effet, les gestes posés par les touristes ne sont pas seulement utilitaires, ils répondent à une symbolique et à une quête de sens, ce qui les

amène à tendre vers une identité singulière. Cette quête se matérialise par une performance de l'identité de touriste.

L'identité n'est toutefois pas seulement liée à la procession de l'expérience touristique, mais aussi à la culture de l'espace dans lequel elle est ancrée (Ravenscroft et Gilchrist, 2008). En effet, comme le résume Denis Jeffrey (2017 p. 48) :

l'une des fonctions primordiales des rites, comme l'avait bien compris Goffman (1974), est de réduire l'indétermination dans les comportements. En d'autres termes, les rites produisent de la prévisibilité. Le rite est un comportement réglé par des normes identitaires. En réduisant la part d'indétermination dans les comportements, ce que Goffman avait bien saisi, cela augmente le sentiment de sécurité des individus qui partagent des espaces communs. Cette régulation vise à rendre les comportements prévisibles sans toutefois les priver de leur potentialité créative.

Quelles sont donc les expériences liées à une quête d'identité singulière dans le cadre d'une expérience touristique à l'étranger qui se matérialisent sous la forme d'illégalisme ou de déviance ludique ? Quels sont les mécanismes de régulation qui mènent à la (re)production d'illégalismes ou de déviances ludiques ?

Ce chapitre s'efforce de répondre à ces questions. Il clarifie tout d'abord les notions d'illégalismes et de déviance ludique. Cette clarification mène à un positionnement à l'égard de la littérature qui s'intéresse aux transgressions. Le chapitre pose la thèse suivante : la destination touristique visitée, comprise comme un espace liminaire, est ancrée dans une logique économique qui lui est propre. Cette logique permet aux touristes d'expérimenter une sexualité et/ou une consommation de drogues, qui, dans le contexte costaricain, prennent la forme d'une déviance ludique. À son tour, ces activités permettent de répondre à une quête de soi dans le contexte de modernité tardive.

La pertinence de considérer le pouvoir de l'espace sur les comportements est mise en lumière en discutant d'une littérature sur la sexualité et les prises de risque lors d'expériences touristiques. Enfin, il conclut sur l'importance de considérer l'espace dans lequel s'inscrivent ces transgressions et sur la production de cet espace selon une perspective de développement inégale (Massey, 1994).

### 3.1. Notion de transgression

Les chapitres précédents ont défini les notions d'espace et de rite de passage afin de produire le concept de liminalité. Ce dernier a pour but d'offrir une nouvelle manière de penser les relations entre espace, déviance et illégalisme. Il importe maintenant de l'ancrer en criminologie culturelle (Ferrel, Hayward et Yong, 2008).

Le terme transgression correspond ici à une hybridation, à un mélange de catégories (crime ou déviance) et à l'interrogation des frontières qui créent ces catégories. La transgression n'est pas une subversion. Elle ne cherche pas à défier le statu quo, que ce soit de manière manifeste ou délibérée. Elle ne reflète pas une opposition ni le renversement d'un ordre établi (Campbell, 2013 ; Jenks, 2003 ; Jervis, 1999). Dans le cadre de la thèse, les transgressions se manifestent sous deux formes. Une première correspond aux illégalismes. Ces derniers sont des conduites dont la gestion relève de la loi. La loi rend possible, tolère ou condamne certaines conduites selon qu'elles profitent ou non à la classe dominante (Deleuze, 2004). Bien que cette définition laisse apparaître en filigrane certains rapports de pouvoir implicites à la manière dont la loi gère les illégalismes, des précisions quant à sa conceptualisation sont de mise. Précisément, il importe d'interroger la construction des catégories juridiques qui permet la (dis)qualification de certaines conduites (Michel Foucault 1975/2012). Précisément, Foucault interroge la fausse neutralité des catégories crime et déviance et la fausse naturalité des catégories criminologiques qui attribuent l'origine des actes de transgression sociale à des déterminants individuels internes (Lascoumes, 1996). Pour lui, la pénalité ne vise pas à réprimer purement et simplement les illégalismes, mais bien à les différencier :

[l]a pénalité serait alors une manière de gérer les illégalismes, de dessiner des limites de tolérance, de donner du champ à certains, de faire pression sur d'autres, d'en exclure une partie, d'en rendre utile une autre, de neutraliser ceux-ci, de tirer profit de ceux-là (Foucault, 1975/2012 p.277).

La pénalité assure donc l'économie générale en pondérant les illégalismes de façon sélective et en les traitant selon des procédures différentes (Lascoumes, 1996). Il argue que l'équilibre social est moins le résultat du respect des lois que la manière dont

s'établissent des complicités pour atteindre une certaine légalité. Il montre que certains illégalismes sont si profondément ancrés et si nécessaires à la vie de chaque couche sociale qu'ils ont en quelque sorte leur propre cohérence et leur propre économie (Gros, 2010). Ces illégalismes ne sont pas nécessairement en concurrence et la réciprocité de leur jeu fait partie de la vie politique et économique de la société. De ce fait, cette conceptualisation reconnaît également le rôle constitutif de la réaction sociale dans le codage et la gestion des actes (non)tolérés (Lascoumes, 1996).

La conceptualisation des illégalismes dans une perspective foucauldienne est pertinente pour la thèse. En considérant qu'un illégalisme répond d'une économie qui lui est propre, il éclaire les rapports de pouvoir au sein de l'espace liminaire qui mène à une gestion différentielle des illégalismes et dicte qui peut se permettre ou non de poser des actes déviants. Cette conceptualisation d'illégalisme informera précisément le contexte de la consommation de drogues par certains touristes lors de leur expérience touristique.

Une deuxième forme de transgression concerne les déviations ludiques<sup>34</sup>. Ces dernières peuvent être considérées comme une version informelle des illégalismes : elles ne relèvent pas de la gestion des lois, mais de celle des normes sociales dominantes. La déviance ludique relève entièrement de la déviance, mais les frontières de ses catégories s'effritent avec celles des jeux, des loisirs, du spectacle et de la performance ou d'une prise de risque (Briggs, 2013 ; Hayward et Hobbs, 2007 ; Hobbs, Lister, Hasfield, Winlow et Hall, 2000 ; Redmon, 2003 ; Williams, 2009 ; Winlow et Hall, 2003). Les déviations ludiques ont lieu lorsqu'un groupe d'individus se retrouve dans un espace

---

<sup>34</sup> Cette littérature utilise également l'expression « loisirs déviants ». Cela dépend des auteur.trices. Toutefois je préfère utiliser déviance ludique, car cette expression insiste sur la nature déviante de prime abord qui change selon le contexte. Également, Thomas Rayman et Oliver Smith (2019) utilisent principalement « loisirs déviants » dans leurs travaux. Ces derniers montrent comment de simples loisirs peuvent devenir (ou devraient être considérés) déviants puisque leur pratique engendre des maux sociaux. Or, la thèse ne va pas dans ce sens, bien qu'elle reconnaît que les déviations ludiques peuvent également engendrer des maux. D'autres auteur.trices utilisent cette expression pour faire référence à des comportements qui peuvent être illégaux, mais que les individus pratiquent sous forme de loisirs (voir entre autres Stebbins, Rojek et Sullivan, 2010). Ainsi, la consommation de drogue en contexte touristique peut prendre la forme de loisirs déviants (Uriely et Belhassen, 2005a, 2005b). Toutefois, pour ne pas confondre les lecteur.trices, je préfère référer dans ce cas aux illégalismes. De plus, illégalisme permet de tenir en compte le contexte comme il a été expliqué précédemment. Ainsi, j'utilise déviance ludique pour indiquer un comportement dont la légitimité relève de normes informelles et illégalismes pour ceux dont la gestion relève de normes formelles.

symbolique lié aux loisirs et qu'ils performant leurs identités et/ou se conduisent temporairement d'une manière qu'ils n'oseraient pas dans leur quotidien. Cet espace symbolique localisé dans un environnement thématique repose sur de puissantes représentations qui structurent les perceptions d'un public et offre des instructions normatives quant à la manière de bien performer dans ce cadre (Redmon, 2003). Ainsi, tant sous la forme d'illégalisme que de déviance ludique, un contexte précis se dessine et trouble les frontières du permis et de l'interdit. En ce sens, la liminalité devient un site de tolérance qui (re)produit les transgressions. Qu'en est-il donc de ce contexte ?

Alors que Michel Foucault (1975/2012) reconnaît le fait que les illégalismes découlent d'une économie qui leur est propre<sup>35</sup>, Daniel Redmon (2003) montre que la performance de déviance ludique s'inscrit dans un cadre spécifique, voire au sein d'une mise en scène. Basant sa réflexion sur les travaux d'Erving Goffman (1959) sur la présentation de soi et sa gestion, il propose que les images conçues et projetées ainsi que les thèmes spécifiques à un environnement mènent certains individus dans leurs coulisses (*backstage*) où ils s'abandonnent à des déviances ludiques. Il expose sa thèse en étudiant le comportement des touristes lors du carnaval du Mardi gras en Nouvelle-Orléans aux États-Unis :

Likewise people who travel to Bourbon Street in New Orleans will encounter a structure of cultural symbols, representations, and images strongly associated with the themes of Mardi Gras, erotism, public nudity, and public sex. These images and themes provide supportive definitions that encourage tourists to participate in "deviant" activities as legitimate fun. Indeed, many tourist travel

---

<sup>35</sup> Précisément, Foucault montre dans ses travaux que la gestion des illégalismes est intimement liée à un mode de production. Comme le formule Pierre Lascoumes (1996 p.82) « [i]l y a donc une nécessité économique et politique à recoder toutes les pratiques illicites afin de les contrôler, c'est-à-dire de les situer précisément, de les surveiller et finalement de les punir. L'apport original de Michel Foucault est de présenter le nouveau système pénal qui s'impose à la fin du XVIIIe siècle comme un appareil destiné à gérer de manière différentielle les illégalismes et non comme un appareil destiné à les supprimer tous. C'est à travers cette notion de recodage et de gestion différentielle que Michel Foucault effectue également le lien avec une théorie de la domination sociale ». Ce point est pertinent pour la thèse puisqu'il permet d'interroger le type d'économie qui est propre à l'espace liminaire. Malgré le fait que Foucault ne traite pas explicitement d'espace, ce dernier est implicite. En effet, l'espace a été conceptualisé précédemment comme le résultat des pratiques sociales, politiques, culturelles et économiques. Également, interroger la logique économique sur laquelle repose la (re)production de l'espace liminaire, met en lumière quels individus peuvent avoir le privilège de consommer de la drogue sans risquer de se faire arrêter. Cela sera discuté dans le cadre du chapitre 5.

to these themed environments for the explicit purpose of engaging in “playful deviance” as a leisure activity (Redmon, 2003 p. 28).

Les travaux de Redmon (2003) rejoignent la notion de dispositif symbolique propre à un espace développé précédemment ainsi qu’une certaine quête d’identité. Accéder aux coulisses permet aux touristes de présenter leur soi secret (*secret self*).

Daniel Redmon (2003) reconnaît l’influence de l’environnement sur les performances de certains touristes qui mène à des déviances ludiques. Toutefois, il ne dit mot sur ce qui (re)produit ce dit environnement : d’où viennent ses images et ses thématiques ? Ne sont-elles pas le fruit d’une culture économique propre comme le souligne Foucault (1975/2012) ? Ainsi, il importe d’interroger cette logique économique propre à un espace liminaire afin de comprendre la (re)production de transgressions et leur gestion.

### **3.2. Quête d’authenticité et transgressions touristiques**

Précédemment, nous avons convenu que les touristes font de l’expérience touristique une ressource qui, par l’illusion d’une évation des normes et contraintes du quotidien, leur permet de réaliser leur quête de réalisation de soi. Bien que cette quête de sens n’est qu’illusoire (elle répond à une logique qui vient légitimer un ordre établi), il n’en reste pas moins que les individus posent des actions et gestes concrets pour matérialiser cette quête. Dans le cadre de la thèse, cela correspond à performer l’identité de touriste. En effet, cette quête de sens inscrite dans un contexte de modernité tardive doit répondre à la logique de la main invisible, déesse de l’économie de marché capitaliste. La matérialité de cettedite quête prend donc racine dans l’accumulation de valeurs matérielles et de performances individuelles et passe par le plaisir et les loisirs (Cohen, 2010 ; Dubar, 2007 ; Lemieux, 2017 ; Le Bart, 2012 ; Rojek, 2010).

Dès lors, dans cette culture d’une économie libérale où baigne une liminalité visant à chambouler le quotidien des touristes occidentaux, les expériences *extraordinaires* peuvent prendre la forme de transgression (Presdee, 1994 ; Ravenscroft et Gilchrist, 2007 ; Redmon, 2003). Les notions de « bien » et de « mal », de ce qui est « déviant » ou « légitime » ne correspondent plus à une certaine morale, mais bien à ce qui est

« bon » ou « mauvais » pour l'économie de marché au sein de cet espace (Ba Sene, 2017 ; Foucault, 2004 ; Hayward et Smith, 2017). De ce fait, le dispositif symbolique qui transmet cette culture vient altérer les notions de morales quotidiennes laissant croire à leur suspension. Cette suspension (illusoire) permet ainsi aux touristes de poursuivre leur quête vers une identité singulière en s'adonnant à des déviances ludiques.

### **3.2.1. Quête de soi et sexualité dans l'espace liminal touristique**

Les prochaines lignes tiennent compte d'une littérature qui traite des destinations touristiques comme des sites de tolérance pour des transgressions liées à la sexualité. Dans un premier temps, elles expliquent comment la sexualité devient l'expression d'une quête identitaire. Puis, elles montrent comment cette dernière se matérialise sous forme de transgression dans un contexte de loisir et de voyage. Cette section dresse également en filigrane le portrait d'une logique économique tournée vers un hédonisme sensuel et sexuel qui (re)produit les transgressions. L'exposition de cette littérature vient mettre en lumière un angle mort important : l'explication des mécanismes permettant la (re)production de cet espace de tolérance. Cette section conclut alors sur la pertinence de référer à une perspective de développement inégal afin d'expliquer la production des espaces touristiques et de mettre en contexte la gestion de ces transgressions.

La sexualité est une partie intégrale de l'identité, du soi social (Gagnon, 2008 ; Jackson, 2007 ; Tolman, Bowman et Fash, 2014). Cette dernière est largement influencée par les rôles sociaux de sexe qui définissent une masculinité ou une féminité attendue (Breackwell et Millward, 1997 ; Holland, Ramazanoglu, Sharpe et Thomson, 1994) et qui sont inscrits dans la chaire d'un corps objectifié (Lidermann, 1996 ; Young, 1990). Or, nos désirs et plaisirs, notamment sexuels, sont expérimentés à l'intérieur même du corps. Cela ne signifie pas que les sensations corporelles sont indépendantes du domaine social, mais davantage qu'elles font l'objet de modifications et d'interprétations constantes selon le contexte dans lequel se trouve le corps (Lidermann, 1996). La sexualité est donc influencée par l'espace dans lequel le corps est situé. En effet, la corporalité touche le corps entier et donc toutes les identités qui y sont inscrites dans sa chaire (Crouch, 2001 ; Tolman, Bowman et Fash, 2014). Ces inscriptions amènent le

corps à se comporter selon une certaine normativité par l'incorporation de normes et de discours véhiculés dans cet espace (Bartky, 1990 ; Foucault, 1976/2012). Celles-ci forment et informent nos sentiments, nos comportements et nos conduites. Ainsi, le corps est un espace où les autres et le soi inscrivent des normes sociales (Bartky, 1990 ; Bordo, 1993 ; Young, 1990).

Plusieurs travaux ont montré que la liminalité, reprise sous des éléments propres à l'expérience touristique ou plus largement au voyage, influence les sexualités. La simple conception du voyage de noces, d'une chambre d'hôtel (Pritchard et Nagel, 2006) ou encore des plages et des villes balnéaires (Preston-White, 2004 ; Shields, 1990, 1991) implique un rapport entre sexualité et liminalité<sup>36</sup> (entre autres Bauer et McKecher, 2003 ; Clift et Carter, 2000 ; Gladstone, 2005 ; Jeffreys, 2003 ; Lévis et Lacombe, 2003 ; Michel, 2006 ; Poulin, 2004 ; Ryan, 2000 ; Ryan et Hall, 2001). Au milieu de tous les

---

<sup>36</sup> Il convient de garder à l'esprit tout un pan de la littérature portant sur le phénomène du tourisme sexuel. Ce phénomène a fait couler beaucoup d'encre tant dans le milieu académique, militant et journalistique au cours des dernières décennies. Il a été traité sous plusieurs angles et a soulevé plusieurs questionnements et débats relatifs à la définition même du tourisme sexuel; à la configuration de rapports de pouvoir qu'il entraîne au niveau local, national et international dans un contexte de globalisation économique; aux relations de pouvoir entre les touristes et les locaux découlant des questions de race/ethnicité, de sexe, de genre, de classe et d'orientation sexuelle; à l'exploitation sexuelle et au trafic humains; à l'expansion et la propagation de maladies transmises sexuellement (Cabezas, 2004; Carter et Clift, 2000; Smith, 2011). Une définition simpliste (et dite classique) du tourisme sexuel définit sa pratique comme le fait de voyager avec l'intention de consommer des services sexuels rémunérés. De manière générale, cette définition sous-entend que ce sont principalement des hommes qui voyagent avec la motivation d'acheter des services sexuels auprès de femmes (Enloe, 1989 ; de Oliveira et coll., 2010 ; Lévy et Lacombe, 2003 ; Michel, 2006 ; Truong, 1990) ou même auprès d'enfants (Bureau international des droits des enfants, 2012 ; ECPAT, 2008 ; Grillo Rivera, et Pollaert, 2014 ; Hoose, Clift et Carter, 2000 ; O'Connell Davisdon, 2001). Cette conception réfère donc à la visite des quartiers chauds (*red-lights districts*), à la prostitution et à l'exploitation sexuelle (Ryan, 2000) liant le tourisme sexuel au crime organisé, au trafic humain et à la corruption (Ferreira Marinho et Cappellano dos Santos, 2011). Toutefois, cette définition n'est que partiellement correcte. Certains touristes voyagent sans avoir cette intention au départ et ont des relations sexuelles avec des locaux, et ce, sans aucun échange monétaire direct (Clift et Carter, 2000 ; Jeffreys, 2003). Également, adopter cette définition laisse croire à une hétéronormativité de ce phénomène où seulement les hommes peuvent exploiter sexuellement les femmes. Or, les femmes peuvent aussi entrer dans un échange économique-sexuel avec des hommes locaux lors de voyage (Bauer, 2014 ; Berdychevsky, Gibson et Poria, 2013 ; Brown et Stephen, 2013 ; Frolhick, 2013, 2015 ; Herold, Garcia et De Moya, 2001; Jacobs, 2009 ; Jeffreys, 2003 ; Pruitt et Lafont, 1995 ; Sánchez-Taylor, 2006 ; Sanders, 2010 ; Thomas, 2000; Weichselbaumer, 2012) de même que les hommes peuvent aussi consommer des services sexuels offerts par d'autres hommes (Cantú, 2002 ; Clift et Forrest, 2000 ; Mendoza, 2013 ; Padilla, 2008 ; Ryan et Hall, 2001 ; Smith, 2011). Ainsi, l'expression tourisme sexuel englobe plusieurs pratiques à la jonction des pratiques touristiques et sexuelles où la notion d'échange économique-sexuel reste floue (Rivers-Moore, 2011). Pour une revue et une analyse de la littérature depuis les années 2000, se référer à Montmagny-Grenier (2016).

débats qui circonscrivent ce phénomène social, demeure toutefois une quête de soi de la part des touristes.

Ces expériences sexuelles peuvent répondre à une quête d'exotisme et d'authenticité, et donc d'évasion, qui est inscrite dans le corps même des personnes locales (Cabezas, 2004 ; Carrier-Moisan, 2015 ; Bandyopadhyay et Nascimento, 2010 ; Weichselbaumer, 2012). Celles-ci sont alors caractérisées d'authentiques (dans le sens où elles partagent des valeurs dites traditionnelles) et d'exotiques (par leur race et leur ethnicité qui amènent des traits physiques distincts de ceux des touristes tels que la couleur de la peau ou encore la langue). La consommation de leur corps devient la forme ultime d'expérience de l'altérité : « tourism offers adventure, escape, something different. Tourist sites specialise in staged authenticity, and appeal to tourist, often presumed male fantasies. In the process, particular kinds of bodies are represented, constructed, circulated, sold» (Pettman, 1997 p. 97). Comme l'expose Marie-Ève Carrier-Moisan (2015 p. 503) à l'égard des femmes :

the historical discourse takes root in early colonial representations of both African female slaves and indigenous women and eventually made its way into a national ideology celebrating racial mixture. The *mulata* became a national symbol whose sensual, dark-skinned body and ability to dance samba were displayed nationally and to the outside world, in novels, films, and carnival. The *mulata* has thus come to stand for the racial 'harmony' of the nation and quite significantly, her sensuality now extends potentially to all Brazilian women.

Comme l'illustre Jacqueline Sánchez-Taylor (2006 p. 49), les corps masculins sont eux aussi inscrits dans cette logique de vente d'une authenticité à expérimenter :

homophobic sex laws and attitudes in Jamaica and homophobia in the Dominican Republic bolster this fantasy of black men as 'real' men, while at the same time racism also constructs Caribbean men as being closer to women, in the sense of being supposedly closer to nature, more intuitive, irrational and emotional than white men. Through the lens of racism, then, Caribbean men epitomize the romantic ideal – they are more like women, even as their 'animalistic' attributes make them more like men than white men.

Ainsi, pour des touristes occidentaux et notamment blanc.hes, partager une expérience sexuelle avec des personnes locales peut prendre la forme d'une déviance ludique (Redmon, 2003). En effet, ancrée dans un rapport de sexe/genre et de race/ethnicité,

l'expérience sexuelle avec une personne locale peut transgresser les relations interraciales *préétablies* dans l'espace quotidien (Moran, 2001 ; Nagel, 2003 ; Perry et Sutton, 2008 ; Steinbugler, 2007 ; Yancey et Yancey, 2002).

Qui plus est, les touristes peuvent également moduler, renforcer ou renverser leurs identités de genre et de sexualité lors de ces expériences, menant par le même fait à une deuxième forme de déviance ludique. Toutefois, cette performance qui s'inscrit dans la recherche d'un moi idéal, prend généralement place dans un contexte d'échange economico-sexuel sous forme de don ou de paiement direct. Ainsi, cette performance de nouvelles identités est mise en scène par la conjonction des rapports de race/ethnicité, de sexe/genre et de classe. Les identités sont produites à l'intérieur de structures de pouvoir libéral où la blancheur<sup>37</sup>, la masculinité et l'hétérosexualité dominant sur les autres identités (sont en opposition : la couleur, féminité, homosexualité) (O'Connell Davidson, 2001). Il importe de rappeler que la liminalité permet une mise en scène dans un espace-temps symbolique où les touristes sont invité.es à performer certains rôles pour répondre à leur quête d'identité singulière (Lemieux, 2017).

Des transgressions liées aux normes patriarcales des rôles sociaux de sexes et de la (re)production sociale sont également possibles dans le contexte de voyage. Le paiement en cadeaux ou allocation peut renforcer l'identité féminine des femmes touristes. Par leur précarité économique, les hommes locaux sont, eux, dépendants de ces dernières afin de subvenir à leurs besoins (Frohlick, 2013). Cette dépendance permet aux femmes de prendre soin d'eux et ainsi de renforcer leur identité féminine par le paradigme du *care* (Frohlick, 2013 ; Sánchez-Taylor, 2000 ; Weichselbaumer, 2012). Comme le mentionne Jacqueline Sánchez-Taylor (2000 p. 48),

---

<sup>37</sup> J'utilise le terme blancheur afin de mettre en exergue la construction sociale qui se cache derrière cette catégorie au même titre que masculinité et hétérosexualité. « Le suffixe « ité » dans blancheur n'est pas anodin. Il vise à marquer une rupture lexicale nette avec les connotations biologisantes qui traversent les notions de BlancHE et de blancheur héritées de l'imaginaire raciste du 19<sup>e</sup> siècle. En fait, il s'agit d'une catégorie d'analyse dont l'adoption est motivée par les mêmes raisons que celles qui ont mené au remplacement du sexe par le genre chez les féministes américaines, ou de l'ethnie par l'ethnicité en études ethniques. Ces mutations terminologiques ont pour fonction, non plus de renvoyer à ce que le sexe, l'ethnie et la « race » *sont* objectivement, mais plutôt à ce que ces construits *font* objectivement aux rapports sociaux » (Eid, 2018 : 136).

[t]ourist women seem to find the idea of caring and taming a 'noble savage' romantic, and many of the 'gigolos' in Negril claim to be 'country' farmers who lead simple lives and only adventure in Negril now and then to sell products they have grown or made.

Ainsi, en étant avec de *vrais* hommes authentiques, les femmes touristes renforcent leur identité féminine comme en étant de *vraies* femmes (Jacobs, 2009). La relation marchande vient alors renforcer les identités de genre et de race/ethnicité des acteurs maintenant l'ordre social favorisé par les structures de pouvoir libéral (O'Connell Davidson, 2001 ; Sánchez-Taylor, 2000).

Le contexte économique ici permet une transgression des normes patriarcales, ce qui mène les femmes touristes à tendre vers leur moi idéal féminin. Elles négocient leurs identités en raison de trajectoires qui les avantagent dans l'espace liminaire qu'est la destination touristique visitée. Toutefois, cet ordre social peut également être renversé dans l'espace liminaire qu'amène la pratique du tourisme sexuel (Weichselbaumer, 2012). Hors de leurs responsabilités et de leurs contraintes quotidiennes, certaines femmes se permettent plus de libertés sexuelles. Elles sont plus enclines à jouer les prédatrices en faisant le premier pas et à prendre le rôle de meneuse dans la chambre à coucher, défiant ainsi la sexualité passive accordée au genre féminin (Brown et Stephan, 2013 ; Frohlick, 2013 ; Pruitt et Lafont, 1995). Selon Liza Berdychevsky, Yaniv Poria et Natan Uriely (2013 p. 7):

[I]n several tourist experiences women sought to embrace a higher degree of sexual freedom, in certain cases describing it as resisting or even reversing sexual roles. Discontented with the sacrificial and restraining gender ideologies, some women construe their tourist experiences as an opportunity to challenge, resist and rewrite gender scripts.

Également, par la relation marchande que sous-tend le tourisme sexuel, certaines touristes trouvent un certain *empowerment* à jouer le rôle de pourvoyeuse auprès des hommes locaux qu'elles fréquentent : ces hommes sont dépendants de ces femmes pour subvenir à leurs besoins (Frohlick, 2013 ; Herold et coll., 2001 ; Weichselbaumer, 2012). Ces touristes se sentent alors en contrôle non seulement de leur sexualité, mais aussi de leur relation. Les femmes touristes décident du moment et de la durée du voyage, du temps qu'elles désirent partager avec les hommes locaux ainsi que du fait de subvenir à leurs besoins (ou non) en leur offrant des cadeaux et allocations (Sánchez-Taylor, 2006;

Weichselbaumer, 2012). Leurs identités de genre défient les normes hétéronormatives et hétérosexuelles de leur espace quotidien (Kempadoo, 2001). Les hommes touristes peuvent également ébranler la norme hétérosexuelle performant une nouvelle sexualité par la relation marchande, mais sans pour autant nuire à leur identité de genre. Étant hors de leur quotidien et grâce au pouvoir d'achat qu'ils détiennent, ces derniers peuvent s'offrir de nouvelles expériences sexuelles (Collins, 2007 ; Montmagny-Grenier, 2011). Toutefois, leur identité masculine se voit renforcer par la relation marchande en consommant la sexualité d'un tiers (O'Connell Davidson, 2001). C'est également le cas pour les touristes gais<sup>38</sup> jouant le rôle de pourvoyeur en payant sous forme de cadeaux ou d'allocations les hommes locaux dont ils se procurent les services sexuels (Mendoza, 2013; Padilla, 2008).

Les quêtes d'évasion, d'authenticité et d'exotisme qu'évoque la pratique touristique se retrouvent comblées par la consommation de la sexualité d'une personne locale. Par le biais de ce type d'expérience, les touristes consomment l'altérité et répondent à leur quête de sens, à leur quête d'une identité singulière. Ce faisant, l'expression de leur sexualité peut prendre la forme d'une déviance ludique. Le contexte de la destination touristique visitée brouille les frontières qui viennent, maintenant, légitimer certaines pratiques sexuelles. Les touristes, en incorporant la destination par leur sensualité, peuvent profiter d'une sexualité plus libre et plus fluide.

### **3.2.2. L'espace liminaire comme site de tolérance des transgressions**

Cette littérature, bien que riche, ne couvre pas tous les angles pour comprendre la (re)production des transgressions et leur gestion. La littérature présentée ci-haut laisse entendre que ce sont les rapports sociaux de classe, de sexe/genre et de race/ethnicité

---

<sup>38</sup> Bien qu'une expérience touristique consommée par le biais de la sexualité entre personnes homosexuelles soit reconnue dans la littérature, cette dernière ne semble traitée que d'échange économique-sexuels entre hommes, laissant une pratique liant tourisme et sexualité de la communauté lesbienne quasi inexistante. Ceci peut s'expliquer par l'hétéronormativité que laisse planer la pratique du tourisme sexuel en utilisant une définition limitée au tourisme de prostitution. En effet, bien que ce nombre ait certainement augmenté aujourd'hui, les femmes ne composaient que 10% du contingent de ce type de tourisme au début des années 1990 (Maurer, 1992). Ainsi, il est possible d'émettre l'hypothèse que le tourisme sexuel lesbien soit encore plus marginal et donc beaucoup plus difficile à identifier, notamment en raison de la notion d'une rémunération qui reste floue.

entre les touristes et les locaux qui (re)produisent les transgressions qui se matérialisent par des expériences sexuelles plus libres et plus fluides pour les touristes. Or, cette littérature est réductrice. La (re)production de transgression doit se comprendre au-delà de rapports de pouvoir entre les acteur.trices. En effet, des touristes peuvent s'abandonner à une sexualité plus fluide et libre avec d'autres touristes, et ce, au-delà des rapports de race/ethnicité et de classe présentés précédemment. Un autre pan de la littérature liant tourisme et sexualité pointe dans cette direction.

Il semble qu'une sexualité à risque et notamment non protégée soit davantage pratiquée dans le cadre d'une expérience touristique à l'étranger (Berdychevsky et Gibson, 2015 ; Breakwell et Millward, 1997 ; Sunbeck, Agardh et Östergen, 2017 ; Svenson, Sunbeck, Ingermasdotter Persson, Stafström, Östergen, Mannheimer et Agardh, 2018 ; Vivancos, Abubakar et Hunter, 2010). Également, cette dernière est souvent liée à une consommation d'alcool et de drogue (Huges, Downing, Bellis, Dillon et Copeland, 2009 ; Thomas, 2005 ; Vivancos, Abubakar et Hunter, 2010) qui est ancrée dans une logique de quête de soi dans une modernité tardive (Berdychevsky et Gibson, 2015). Toutefois, cette littérature échoue également dans sa volonté d'expliquer la gestion des transgressions : pourquoi les destinations touristiques sont-elles des sites de tolérance ?

Cette littérature oublie également un détail des plus importants : l'espace liminaire prenant la forme d'une destination touristique est inscrit dans une économie de marché globale. Elle se trouve alors en constante compétition avec d'autres destinations touristiques afin d'attirer les touristes. Elle doit alors se vendre comme **la** destination permettant une évasion et une quête d'authenticité. Ainsi, ne sont-ce pas les pratiques d'une économie libérale hédoniste qui mènent à la (re)production d'un espace liminaire, soit à la reproduction de destinations touristiques comme site de tolérance des transgressions ? N'est-ce pas une cohérence entre les pratiques politiques et économiques qui explique la gestion de ces transgressions ?

De ce fait, la thèse propose d'interroger le dispositif symbolique d'un espace liminaire et les pratiques économiques qui la sous-tendent afin d'expliquer et de comprendre la consommation de déviance ludique et d'autres transgressions. Précisément, je pose la thèse que l'espace liminaire est un endroit qui permet à certains corps de consommer

une déviance ludique de leur quotidien afin de (sur)vivre dans une économie de marché capitaliste. Appliqué au sujet de la thèse, je propose que la destination touristique, entendue comme espace liminaire et ancrée dans une logique d'économie de nuit permette à ceux qui performant une identité de touriste d'expérimenter une sexualité particulière. Celle-ci prend la forme d'une déviance ludique et permet de répondre à une quête de soi dans le contexte d'une modernité tardive.

Ainsi, la thèse cherche à tisser des liens entre espace et déviance dans une perspective d'analyse d'économie politique et matérialiste. Cela permet d'interroger la gouvernance des espaces, mais aussi la régulation des corps à l'intérieur de ces derniers. Les rapports de pouvoirs entre les partenaires sont-ils une condition nécessaire pour expérimenter une forme de déviance ludique par le biais de leur sexualité ? Est-ce que tout le monde peut bénéficier de l'identité de touriste et expérimenter une forme de déviance ludique pour répondre à une quête de soi ?

En interrogeant les représentations qu'ont les touristes à l'égard de la destination touristique visitée et de leurs habitant.es de même que les significations qu'ils/elles donnent aux gestes sexuels qu'ils/elles posent dans ce contexte, le dispositif symbolique de l'espace liminaire sera mis en lumière.

## **Conclusion**

Alors que le deuxième chapitre s'est consacré à montrer le processus d'une création identitaire, collective et singulière par la notion de rite de passage, ce chapitre s'est attardé à la matérialité des identités, notamment à travers la performance de l'identité de touriste. Ce faisant, il a porté attention à la culture de l'espace dans lequel ce processus se déroule (Ravenscroft et Gilchrist, 2008). Cette attention permet de mettre en lumière les mécanismes de régulation en place et donc d'interroger le dispositif symbolique propre à une espace liminaire considéré comme un site de tolérance de transgressions.

La notion de transgression a été définie. Celle-ci illumine la fluidité des frontières menant à un mélange de catégories (crime ou déviance ; conduites légitimes ou

illégitimes). Elle ne défie pas le statu quo puisqu'elle ne cherche pas le renversement d'un ordre établi (Campbell, 2013 ; Jenks, 2003 ; Jervis, 1999). Dans le cadre de la thèse, les transgressions se manifestent sous deux formes : les illégalismes et les déviances ludiques. Alors que les premiers résultent d'une gestion de lois, la gestion des secondes a trait aux normes sociales dominantes. Conceptualiser les transgressions sous ces formes soulève l'importance d'un contexte spécifique issu des pratiques économiques, politiques, sociales et culturelles qui les (re)produisent. Toutefois, ces conceptualisations ne traitent de l'espace que de manière implicite. Ce faisant, certains angles morts persistent et limitent la compréhension de la (re)production d'espace liminaire comme un site de tolérance de transgressions.

Ces angles morts ont été exposés en discutant d'une littérature traitant de la sexualité et des prises de risque lors d'expériences touristiques. Celle-ci montre comment la sexualité prend la forme de transgression, notamment par les rapports de pouvoirs qui sont présents entre les partenaires. Ces rapports de pouvoir ont trait notamment aux rapports identitaires de race/ethnicité, de sexe/genre et de classe. Une déviance ludique par le biais de la sexualité renvoie à une transgression interr raciale. D'autres types de déviances ludiques se réalisent sous de nouvelles performances identitaires. Cela consiste principalement en une modulation ou en un renversement des identités de genre et de sexualité. Toutefois, pour ces dernières, ce sont les rapports de race/ethnicité, mais surtout de classe entre les partenaires qui semblent permettre l'expérience de ces nouvelles performances identitaires. Par conséquent, cette littérature montre comment les quêtes d'évasion, d'authenticité et d'exotisme qu'évoque la pratique touristique se trouvent comblées par la consommation de la sexualité d'une personne locale. Par le biais d'expériences sexuelles partagées avec des personnes locales, les touristes répondent à leur quête de sens, leur quête d'une identité singulière, notamment en modulant, renforçant ou renversant leurs identités de genre et de sexualité. Ces expériences prennent alors la forme de déviance ludique.

Toutefois, bien que cette littérature montre comment les rapports de pouvoir identitaires construisent l'espace social et permettent à certaines personnes l'expérience de déviance ludique, elle ne dit mot sur la spatialité de ces rapports de pouvoir et échoue donc à

expliquer la gestion des transgressions. En effet, n'est-ce pas l'espace lui-même qui permet ce type d'expériences de déviances ludiques, et ce, au-delà des rapports de pouvoir ?

De ce fait, la thèse propose de rendre la notion d'espace explicite à travers la conceptualisation de transgression afin de pouvoir expliquer et comprendre la (re)production d'espace liminaire d'une part, et comment ces derniers deviennent des sites de tolérance de transgression d'autre part. Ce faisant, il importe d'interroger les pratiques politiques et économiques qui sous-tendent le dispositif symbolique d'un espace ainsi que de situer l'analyse dans une perspective de développement inégal.

## CHAPITRE 4 : Méthodologie ou comment étudier la

### liminalité

*One of the key problems facing those choosing to pursue ethnographic research with tourists is how to access them. Put another way, the problem is how to situate ourselves strategically and unobtrusively in a 'contact zone' where meaningful and at least somewhat sustained encounters with tourists will transpire*

Susan Frohlick et Julia Harrison (2008 p. 5).

### Introduction

L'entrée sur le terrain représente le réel commencement de la recherche. Pour reprendre une expression classique qui résume cette idée : *you don't do fieldwork, fieldwork does you* (se référer à Bob Simpson, 2006). Ainsi, le concept de liminalité offre une nouvelle manière de penser les relations entre espace, déviance et illégalité. Pour illustrer cette dernière, la thèse propose d'étudier par le biais d'une perspective d'analyse genrée, l'expression de la sexualité des touristes (ainsi que leur consommation d'alcool et de drogues) lors d'une expérience touristique à l'étranger. Cette expérience est entendue comme une déviance ludique et une transgression du quotidien. La méthodologie de recherche développée s'est particulièrement appuyée sur celles utilisées en études du tourisme et sur celles qui portent sur les discours des sexualités.

Les méthodes quantitatives ont longtemps dominé le champ des études touristiques. Celles-ci servaient principalement à documenter le nombre de visiteurs, la longueur de leur séjour, à dresser leurs profils sociodémographiques, à décrire les patrons saisonniers

ainsi qu'à identifier les facteurs qui influencent les dépenses et revenus pour l'industrie touristique (Killion et Fisher, 2018). Comme pour la majorité des sciences sociales, c'est au tournant des années 1970 que des chercheurs privilégiant les méthodes qualitatives ont commencées à contribuer de manière significative à ce champ d'études. Leurs études ont mené à une compréhension plus détaillée et plus profonde des phénomènes touristiques. Les études traitant de tourisme et de sexualité privilégient particulièrement cette méthodologie de recherche (voir entre autres Berdychevsky, Gibson et Poria, 2013; Berdychevsky, Gibson et Bell, 2013; Brown et Stephen, 2013; Cantú, 2002; Carrier-Moisan, 2015; Collins, 2007; De Oliveira Arruda Gomez, Leocadio Da Silva, Costa Cavalete et Lima Frontales, 2010; Ferreira Marinho et Cappelano dos Santos, 2011; Frohlick et Harrison, 2008; Herol, Garcia et Demoya, 2001; Jacobs, 2009; Kempadoo, 2001; Khan, 2013; Lagunas, 2010; Leheny, 1995; Mendoza, 2013; O'Connell Davidson, 2001; Padilla, 2008; Pope, 2005; Pruitt et LaFont, 1995 ; Rivers-Moore, 2010; Sánchez-Taylor, 2006; Weichselbaumer, 2012).

Souhaitant comprendre les représentations que se font les femmes touristes des hommes locaux (ou femmes locales) et de la destination touristique visitée de manière générale, la thèse s'inscrit au croisement de ces deux champs d'études. Pour ce faire, j'ai donc privilégié une méthodologie de recherche qualitative dans le cadre de cette thèse. Ce quatrième chapitre présente le choix de recourir à l'ethnographie comme méthodologie de recherche et expose le choix du terrain ainsi que son déroulement. Il met également en lumière le processus réflexif qu'engendre l'utilisation de cette méthodologie afin de produire un savoir positionné et situé.

## **4.1. Notion d'ethnographie**

Les méthodes qualitatives comptent un corpus d'ontologies, d'épistémologies et de méthodes de collectes de données diverses. Dans cette thèse, je choisis d'adopter la définition avancée par Denzin et Lincoln (2011 p. 3) :

*Any definition of qualitative research must work within this complex historical field. Qualitative research means different things... Nonetheless, an initial,*

generic definition can be offered. Qualitative research is a situated activity that locates the observer in the world. Qualitative research consists of a set of interpretative, material practices that make the world visible. These practices transform the world. They turn the world into a series of representations, including field notes, interviews, conversation, photographs, recordings, and memos to the self. At this level, qualitative research involves an interpretative, naturalistic approach to the world. This means that qualitative researchers study things in their natural settings, attempting to make sense of or interpret phenomena in terms of the meanings people bring to them.

Cette définition permet d'inscrire la thèse dans un paradigme ontologique constructiviste (voire interprétatif) (Killion et Fisher, 2018 ; Lincoln, Lynham et Guba, 2011). En effet, pour comprendre l'adoption de certains comportements dans un espace liminaire, il importe d'interroger les perceptions des touristes à l'égard de cet espace de même que ce qui le compose. Ces interrogations permettent d'identifier les aspects qui attribuent *l'image* d'une liminalité à un espace donné et qui peuvent influencer (ou non) la sexualité de ces femmes lors d'une expérience touristique à l'étranger.

Dans cette lignée, j'ai privilégié la démarche ethnographique. Cette méthode de collecte de données permet de mettre à jour la complexité des pratiques sociales, de douter des explications *a priori* de l'ordre social pour interroger la réalité sociale, et ce, par un long travail de description et d'interprétation (Beaud et Weber, 2010). L'ethnographie ne se définit pas simplement par sa méthode (questionner des informateurs, observer (de manière participante ou non), écrire son journal) mais bien par l'effort intellectuel qu'elle incarne. Cet effort prend la forme d'une incursion élaborée et d'une description dense. Comme le formule Clifford Geertz (1998 p. 6)

[p]ratiquer l'ethnographie, c'est comme essayer de lire (au sens de « construire une lecture de ») un manuscrit étranger, défraîchi, plein d'ellipses, d'incohérences, de corrections suspectes et de commentaires tendancieux, et écrit non à partir de conventions graphiques normalisées, mais plutôt de modèles éphémères de comportement.

En effet, la thèse interroge la culture présente dans un espace liminaire que représente une destination touristique. Elle interroge donc des discours dans un contexte particulier déterminé par un lieu et un temps précis. Ainsi, les comportements (sexuels et de consommations d'alcool et de drogues) sont compris comme des actions symboliques

au même titre que l'est la ligne en écriture ou le son en musique (Geertz, 1998). Or, pour comprendre cette symbolique, il importe de comprendre le terrain de recherche.

Précisément, ma tâche en tant qu'ethnographe revient à décrire densément les actions sociales afin que des interprétations denses de ces actions soient possibles, présentées sous forme écrite (voire littéraire) et accessibles à un large bassin de lecteur.trices (Denzin, 1989). Le présent chapitre a été pensé de cette manière : il décrit le terrain à l'étude et son déroulement de manière dense et détaillée afin d'offrir aux lecteurs.rices la possibilité de pénétrer dans l'univers dans lequel j'ai évolué. Comme le formule Ponterotto (2006 p. 543) :

The « thick description » constitutes the roots of the tree that nourish and feed «thick interpretation », represented by the solid trunk of the, which in turn feeds the branches and leaves of the tree, which represent the « thick meaning ». It is the branches and leaves that most capture the viewer's attention, as with the case of with « thick meaning », which grabs the attention of the reader of the study.

Par conséquent, la description dense permet de « restituer avec art le concret des situations, des interactions, des caractères » (Dumez, 2010 p. 30). Pour cela, les descriptions qui suivent reposent sur mes notes de terrains ainsi que sur des photos prises tout au long de ce dernier. Elles permettent aux lecteur.trices d'avoir une idée plus claire de cette liminalité que représente la destination touristique choisie et donc de mieux comprendre le thème central de la thèse. Elles aident également à situer les touristes dans leur environnement, mais aussi à me situer comme chercheuse, à trouver la place qui m'a été attribuée dans ce processus de recherche et ainsi à produire un savoir positionné et situé. En effet, je considère les touristes comme formant une communauté en soi (Frohlick et Harrison, 2008 ; Leite et Graburn, 2009), et ce, même si ce sont eux et elles qui gravitent autour de moi dans le cadre de ce terrain de recherche (Bruner, 2005 ; Frohlick, 2013 ; Selänienmi, 2003).

Entrons désormais sur le terrain.

## 4.2. Partir ou rester

Est-il nécessaire de partir en terrain à l'étranger pour étudier les comportements des touristes ? Non. Il aurait été tout à fait possible d'étudier la sexualité des touristes dans ma propre ville qu'est Montréal. En effet, cette dernière est reconnue mondialement dans une perspective touristique pour son *Night Life* et son ouverture sur le plan sexuel<sup>39</sup>. Il suffit de penser au festival de la fierté gaie et à l'évènement du Grand Prix où un aspect sexuel se présente en filigrane, sans oublier l'image de la ville des vices véhiculée durant la période de prohibition et qui trouve encore place dans l'imaginaire touristique<sup>40</sup> (Proulx, 1997). Or, le projet initial souhaitait rendre compte des rapports de pouvoirs entre les touristes et les locaux dans une perspective intersectionnelle. En effet, pour interroger les discours genrés et hétéronormatifs sur la sexualité des touristes, l'intersectionnalité est un outil d'analyse plus qu'essentiel. Précisément, j'utilise cet outil dans la perspective développée par Patricia Hill Collins et Sirma Bilge (2016 p. 2) :

Intersectionality is a way of understanding and analyzing the complexity of the world, in people, in human experiences. The event of social and political life and the self can seldom be understood as shaped by one factor. They are generally shaped by many factors in diverse and mutually influencing ways. When it comes to social inequality, people's lives and the organization of power in a given society are better understood as being shaped not by a single axis of social division, be it race or gender or class, but by many axes that work together to influence each other. Intersectionality as an analytic tool gives people better access to the complexity of the world and of themselves.

---

<sup>39</sup> À cet effet, il est intéressant de voir comment la Société de développement du Village gai de Montréal a utilisé des messages à connotation sexuelle pour une campagne publicitaire voulant promouvoir le quartier. Précisément trois des dix affiches publicitaires qui habillaient des lampadaires abordaient les slogans suivants : « J'aime quand tu viens ! », « Drag-moi où tu veux » et « Fuck les étiquettes ». Ces affiches ont été retirées à la suite de critiques qui ont fusé sur les réseaux sociaux, notamment de la part de résident.es de ce quartier (Radio-Canada, 2019 : <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1417846/sdc-village-affiches-connotation-sexuelle>).

<sup>40</sup> Sur ce point, il est intéressant de voir que des visites guidées produites par Secret Montréal, offre de plonger les touristes dans les années 1930 et de leur faire découvrir le Red Light Montréalais où burlesque, cabaret, filles de joie, alcool et jeux se retrouvaient (voir notamment l'article d'André Duchesnes (2017) publié dans le Journal LaPresse : <https://www.lapresse.ca/voyage/destinations/quebec/montreal/201707/27/01-5119818-les-secrets-du-red-light-montrealais.php> )

De cette manière, il aurait été difficile de distinguer les touristes et les locaux à *première vue* : d'une part, Montréal est une ville multiethnique et d'autre part, distinguer un.e montréalais d'un.e Ontarien.ne ou d'une personne des États-Unis est complexe.

Une solution envisagée pour contrer ce problème était de passer par les forums de touristes (sexuels) en ligne afin de réaliser une ethnographie digitale, car les forums internet sont une mine d'or pour ce sujet (Montmagny Grenier, 2011)<sup>41</sup>. Il est possible d'obtenir un aperçu des données sociodémographiques des touristes ainsi que de réaliser une analyse du discours à partir des publications. Toutefois, il semble que cette façon de s'exprimer soit genrée. Après plusieurs essais sur la Toile internet, je n'ai trouvé aucun forum de femmes touristes qui partageaient leurs expériences sexuelles lors d'une expérience touristique à l'étranger. Cela avait pourtant été d'une grande facilité lors de la réalisation de mon mémoire de maîtrise qui explorait les motivations d'hommes touristes occidentaux à consommer des services sexuels rémunérés auprès de femmes mexicaines (ou racisées).

Devant ces deux constatations qui s'avèrent être des limites méthodologiques importantes, le choix de partir sur le terrain était la solution. Or, quelle destination touristique choisir ?

### **4.3. *¡Pura Vida!* ou le Costa Rica comme espace liminaire ludique**

Un discours populaire et fortement véhiculé par les médias mentionne qu'il serait plus dangereux pour une femme qu'un homme de voyager seul<sup>42</sup> (Jordan et Aitchison, 2008;

---

<sup>41</sup> Cette stratégie de collecte de données a été utilisée pour la réalisation de mon mémoire de maîtrise. Ce dernier explorait les facteurs menant à la consommation de services sexuels rémunérés lors d'une expérience touristique à l'étranger. Le Mexique et précisément les destinations de Cancún, Puerto Vallarta et d'Acapulco avaient été privilégiées pour l'étude étant donné leur popularité sur le forum choisi.

<sup>42</sup> Pour illustrer ce point, il est intéressant de voir que des guides de voyages sont spécialement édités pour les femmes qui voyagent en solo. En effet, une maison d'édition française a publié un guide numérique à l'intention des femmes qui voyagent seules. Celui-ci, intitulé *L'art de voyager seule quand on est une femme* se veut « un livre MacGyver/couteau suisse pour les femmes souhaitant découvrir le monde seules ! » (pour un aperçu du guide :

Jordan et Gibson, 2005). Je devais donc trouver une destination qui était non seulement sécuritaire, mais aussi populaire auprès des femmes touristes voyageant seules.

En consultant la littérature traitant de tourisme et de sexualité, les forums internet dédiés à des voyageuses ainsi que les guides de voyage populaire, le Costa Rica s'est avéré être *la* destination pour mon projet doctoral<sup>43</sup>. En effet, le Costa Rica est reconnu comme une exception en Amérique centrale et joue sur cette dernière pour se vendre comme destination touristique de rêve au sein de l'industrie touristique (Christian, 2013 ; Rivers-Moore, 2007). La stabilité politique et la croissance économique stable caractérisent ce pays comme exceptionnel en comparaison de ses voisins ce qui laisse un sentiment de sécurité chez les touristes<sup>44</sup>.

Une fois le Costa Rica identifié comme destination, je devais choisir précisément où j'allais atterrir pour réaliser mon terrain de recherche. J'ai donc adopté la même stratégie : sur les forums internet, j'ai demandé à cette communauté de femmes qui voyagent seules, quelle(s) ville(s) elles avaient préférée(s) et pourquoi. J'ai aussi suivi un blogue fort populaire auprès de cette communauté<sup>45</sup>. J'ai par la suite compilé les

---

<https://artdevoyagerseule.com/guide> ). Dans la même lignée, un guide québécois existe également sous le titre *Le voyage pour les filles qui ont peur de tout* (Arpin-Delorme et Gagnon, 2015, pour un résumé : <https://www.ledevoir.com/vivre/voyage/445154/guide-de-survie-pour-voyageuses-peureuses> ). Or, il ne semble pas exister un équivalent en version masculine. Une recherche rapide de l'expression « guide pour voyager seul quand on est un homme » via le moteur de recherche Google, renvoie à des guides s'adressant spécifiquement aux femmes.

<sup>43</sup> Voici à titre d'exemple comment le Costa Rica a été présenté par le journal *The Telegraph* l'année que s'est déroulé sur mon terrain de recherche. L'article met en valeur toute la beauté, la simplicité du paysage qui représentent les quêtes d'exotisme et d'authenticité recherchée. Également, il joue sur la notion d'égalité entre les hommes et les femmes, présentant cela comme une forme d'exception : <https://www.telegraph.co.uk/travel/destinations/central-america/costa-rica/articles/29-reasons-you-should-visit-Costa-Rica-right-now/>

<sup>44</sup> Je crois qu'il importe également de souligner que cette exception qui mène à un sentiment de sécurité repose également sur une forme de racisme. En effet, le Costa Rica joue la carte de l'exception en Amérique Central du fait que sa population est généralement blanche et donc en conséquence « sécuritaire ». Dans cette lignée raciste, la peur de l'étranger se voit estompée chez les touristes. Comme le formule Michelle Christian (2013) «[i]n Costa Rica the white habitus has guided the country's normative sense of uniqueness and exceptionalism in comparison to their less advanced and non-white country neighbours. This has spurred practices by multiple and diverse actors in the tourism industry who have sought to use whiteness and exceptionalism as 'symbolic capital' to separate the nation and give it status because of its perceived position closer to the global North in the global hierarchy of nations» (p.1603).

<sup>45</sup> De nombreux groupes Facebook sont destinés à des voyageurs solos tant hommes que femmes alors que d'autres s'adressent spécifiquement aux femmes. En voici quelques exemples : *Voyager au féminin en sac à dos*, *Voyages*

réponses et mon choix s'est arrêté sur deux villes<sup>46</sup> balnéaires : une située sur la côte du Pacifique et l'autre sur la côte des Caraïbes.

Le choix d'étudier deux destinations s'explique par la différence de population qui compose ces dernières. En effet, la côte des Caraïbes compte un fort pourcentage d'Afro-caribéennes alors que le reste du pays compte une population *blanche*. Cette différence permet une analyse comparative intéressante dans une perspective intersectionnelle, notamment en ce qui concerne le rapport de race/ethnicité, et de classe sociale. En effet, en raison d'un certain racisme systémique, la région caribéenne est une des plus pauvres du pays (Christian, 2013 ; Harpelle, 2001). Ainsi, je voulais voir comment ces rapports de pouvoir peuvent influencer la perception d'une destination et de ces habitant.es et comment cela peut jouer sur la sexualité des femmes touristes.

Malgré le fait que ces deux destinations se trouvent à moins de 450 kilomètres de route terrestre, les deux diffèrent totalement en matière de paysage et de culture locale.

#### **4.4. Le terrain et ses entre-deux**

J'ai réalisé une ethnographie en deux temps. Précisément, un préterrain de recherche s'est déroulé du 9 décembre 2015 au 4 janvier 2016. Puis, je suis retournée sur le terrain du 7 mars au 17 juin 2016. Le choix de réaliser un terrain en deux temps se justifie par des raisons économiques et méthodologiques. En effet, le coût de la vie au Costa Rica est dispendieux. À titre d'exemple, une chambre en dortoir dans une auberge jeunesse coûte en moyenne 16 dollars américains par nuit et le prix d'un avocat à l'épicerie est de 3 dollars américains. Ayant un budget de 5000\$ pour réaliser mon terrain de recherche, j'ai décidé de revenir pendant une période d'achalandage touristique plus

---

*sac-à-dos... backpackers, Voyager seul/seule autour du monde, voyager loin, astuces, plan et conseil, Nomad Junkies, Female Travel Group.* Le blog consulté est *The American girl*. Ce dernier compte plus de 19 400 abonné.es.

<sup>46</sup> Bien que j'utilise le mot ville, je ne souhaite pas évoquer un sens d'urbanité. En effet, les lieux où l'ethnographie a été réalisée étaient tout de même ruraux et de petites tailles. Toutefois, j'utilise le mot ville afin d'évacuer, dans une certaine mesure, l'exotisme souvent connoté au mot village (voir Karen Stoker (2013) dont j'ai adopté l'idée sémantique).

faible. Par ailleurs, ce choix m'a permis de rester pour la saison *morte*. J'ai alors pu voir comment les villes étudiées et leur population locale fonctionnaient sans l'afflux touristique et ce qu'il advenait de ces espaces liminaires.

Afin d'optimiser la compréhension du terrain étudié, j'invite maintenant le/la lecteur.trice à voyager et à rêver les yeux ouverts, c'est-à-dire en adoptant une lecture ouverte aux sens et aux émotions : une lecture sensuelle.

#### **4.4.1. Côte caribéenne : humidité, reggae et *ganja***

Cette ville balnéaire costaricaine est reconnue pour être totalement différente du reste du Costa Rica. Non seulement cette différence est visible par la couleur de peau de la population locale, mais également par la végétation luxuriante qui la caractérise. Cette ville se trouve complètement à l'est du pays. Elle est littéralement coincée entre la jungle et la mer des Caraïbes et voisine de deux parcs nationaux. Les verts se déclinent en 1001 teintes, mais laissent quelques possibilités d'expressions à d'autres couleurs par la faune et la flore qui s'y fondent.

Figure 1. Vert décliné



© Catherine Montmagny Grenier

Figure 2. Disco jungle



© Catherine Montmagny Grenier

Figure 3. Rouge mortel



© Catherine Montmagny Grenier

L'humidité est reine, saison des pluies ou non. Elle ne fait pas qu'envelopper, mais colle à la peau, pénètre ses pores en la laissant éternellement grasse et luisante. Elle plonge dans les racines du cuir chevelu et des ongles les faisant croître à une vitesse fulgurante. Les molécules d'H<sub>2</sub>O sont omniprésentes. Elles s'accrochent à tout. Bouts de tissus et de cuir semblent constamment imbibés. Elle s'assoit sur les épaules de ceux qui ont mis

pied au sol dans cette zone et impose sa lourdeur. Elle draine l'énergie et déshydrate au moindre effort.

Or, malgré cette pesanteur climatique palpable et accablante, cette ville est reconnue pour la légèreté qu'elle dégage. Cette ville semble être au ralenti, d'une part et absente de soucis d'une autre. Les gens, touristes, expatrié.es<sup>47</sup> comme les locaux, sont souriant.es, marchent tranquillement dans les rues et semblent *flotté.es*. Les *¡Pura Vida!*<sup>48</sup> sur un fond de musique reggae à toute heure du jour et de la nuit et l'odeur de *ganja* tapissent l'atmosphère.

Figure 4. *¡Pura Vida!*



© Catherine Montmagny Grenier

Les vendeurs ambulants d'artisanat local à la triade de couleur rouge/jaune/vert représentant le mouvement rastafari (*rasta*), de chandails et affiches à l'effigie de Bob Marley, se retrouvent au centre de la ville devant les nombreux restaurants touristiques.

---

<sup>47</sup> J'utilise l'expression « expatrié.es » pour souligner que cette dernière est chargée de rapports de pouvoir liés notamment à la classe économique et sociale, la race et l'origine ethnique. Cette expression semble être *réservée* aux immigrant.es de peau blanche venant d'un pays dit occidentaux et possédant un pouvoir d'achat fort et stable. Cette expression laisse croire à une certaine supériorité sur l'expression immigrant.e. J'utilise également cette expression étant donné que les personnes interviewées correspondent toutes aux caractéristiques d'« expatrié.e.s » et se considèrent comme tel.le.

<sup>48</sup> La traduction littérale française de cette expression serait « La vie Pure ». Or, elle reflète davantage de profiter de la vie et de ce qu'elle nous offre de bon. Bref, de voir la vie du bon côté. Elle est utilisée couramment comme bonjour ou au revoir et également en guise de remerciement.

Leurs tables d'exposition sont plongées dans le sable à quelques pieds de la mer et sont recouvertes de larges parasols multicolores. Leurs enfants, encore trop jeunes pour fréquenter l'école, s'amuse en pataugeant lors des heures de travail, venant voler de temps à autre, une gorgée d'eau de coco à même une noix ou piger des bouchées dans une assiette de *rice and bean*.<sup>49</sup>

Cette section de rue couvre une centaine de mètres, soit le tiers de la rue principale. Celle-ci traverse la ville dans une direction nord-sud et permet à la communauté locale comme aux touristes de circuler à vélo dans les environs pour y découvrir une fabrique de chocolat ainsi que de profiter des nombreuses plages achalandées ou complètement désertes, de sable blanc ou de sable noir. Un point rallie cette diversité, la possibilité de suivre un cours de surf ou du moins la location d'une planche. Cette ville est reconnue pour offrir une vague primée dans la communauté de surf.

Figure 5. Poudre de charbon



© Catherine Montmagny Grenier

---

<sup>49</sup> Le *rice and bean* est un plat typique de cette région. Il consiste en un plat de riz et d'haricots normalement accompagné d'un morceau de viande (poulet, bœuf) ou de banane plantain pour une adaptation végétarienne. Bien que ce plat se retrouve sous une forme semblable dans le reste du pays et nommé *asado*, le *rice and bean* se différencie ici par les épices caribéennes utilisées et l'utilisation d'huile de coco pour faire frire le riz, rappelant ainsi ses origines afro-caribéenne.

Figure 6. Poussière de perle



© Catherine Montmagny Grenier

Figure 7. Prendre la vague



© Catherine Montmagny Grenier

Toutefois, en quittant cette rue (trop) enjouée, la ville se fond dans l'arrière-plan d'une montagne habillée par la jungle. Délimitée par un quadrilatère d'une dizaine de rues, seulement 4 ou 5 auberges sont mêlées aux maisons de la population locale. Un terrain de soccer avoisine l'école primaire, mais un chuchotement règne constamment. Outre son centre, la ville est calme. Les cris des toucans se mêlent à ceux des singes hurleurs. Les poules, les chiens déambulent dans les rues alors que les paresseux changent d'arbre de temps à autre.

Figure 8. El vecino



© Catherine Montmagny Grenier

Figure 9. Las vecinas



© Catherine Montmagny Grenier

Malgré l'harmonie qui règne entre la mer et la terre, une certaine ségrégation est palpable entre les habitant.es, les expatrié.es et les touristes. Celles-ci se dessinent visuellement dans les restaurants de cuisines dites internationales, sur les plages, dans les bars et même les épicerie.s. En effet, les bars et restaurants tenus par des expatrié.es ne sont fréquentés que par des expatrié.es ou des touristes. Les habitant.es eux se retrouvent dans leurs propres endroits où seul.es quelques touristes osent s'*aventurer*.

Figure 10. Expats' Ghetto



© Catherine Montmagny Grenier

L'exception à la règle est un bar reconnu pour sa soirée du mardi. Situé un peu à l'extérieur du centre de la ville, il réussit à réunir lors de cette soirée les trois groupes. Or, les locaux et les deux autres groupes ne se mêlent pas facilement. Visuellement parlant, les locaux circonscrivent les deux autres groupes qui prennent place au centre du bar. Il faut attendre les effets d'inhibition des boissons alcoolisées ou de drogues pour que le mélange commence. Celui-ci débute principalement lorsque les femmes touristes deviennent un peu pompettes et que les hommes touristes semblent avoir dépensé leur budget pour leur offrir des consommations.

D'une atmosphère des plus relaxante, le jour, la ville devient l'antre du vice le soir venu. Elle passe d'un pôle à l'autre sur un continuum allant de la relaxation au défoncement. Les balades à vélo, le yoga, les bains de soleil, la crème solaire laissent place la nuit tombée aux déhanchements, consommation d'alcool et de drogues dures. L'artisanat local se métamorphose en bouffe de rue et les *¡Pura Vida!* en *¡Quiere pan de platano?*<sup>50</sup>

---

<sup>50</sup> La traduction littérale en français est « Voulez-vous du pain aux bananes ? ». Or dans le jargon, elle signifie « Voulez-vous de la drogue ? » (notamment de la cocaïnes ou du cannabis).

On dit de cette ville balnéaire costaricaine qu'elle a deux visages : un quand le soleil domine et l'autre quand la lune domine. La communauté de yogis et de surfeurs qui évolue dans la première se transforme en une fête qui marine dans le *ganja* et le *guaro*<sup>51</sup> dans la seconde.

#### 4.4.2. Côte pacifique : soleil de plomb, chevaux sauvages et *reggaeton*

Une route partant de la ville de Nicoya dans la région de Guanacaste débouche sur cette ville qui semble apparaître de nulle part. L'arrêt d'autobus, situé à son extrémité, est le point d'arrivée des touristes dans ce paradis perdu. Une rue principale guide les touristes vers le centre de la ville où se situent les restaurants, les hôtels, les bars et les discothèques. Bien qu'un certain gris asphalté domine ce coin de ville, des marchands de fruits colorent quelque peu ce passage obligé pour atteindre le lit blanc qui se dresse où cette rue meurt.

Figure 11. Mango Tango



© Catherine Montmagny Grenier

Le sable blanc de la plage sans fin reflète les rayons du soleil qui plombe. Il est quasiment impossible d'atteindre l'eau turquoise pieds nus, la chaleur du sable étant comparable à

---

<sup>51</sup> Le *ganja* fait ici référence au cannabis. Quant au *guaro*, il est un alcool local fait à partir de canne à sucre fermentée. Il ressemble à un mélange de vodka et tequila. Il est souvent servi sous la forme de *Chile Guaro*, soit un cul-sec (shooter) composé de *guaro* et de sauce piquante de style *Tabasco*.

celle du charbon ardent. L'ombre peine à s'inviter dans ce décor. Seulement quelques palmiers trouvent demeure devant l'océan pacifique où s'empilent les touristes et les expatrié.es. Cette partie d'ombre d'à peine une dizaine de mètres carrés accueille près d'une vingtaine de personnes. Elle est le coin de paradis des client.es de l'auberge jeunesse et des étudiant.es de l'école de langue qui se trouvent à quelques mètres de là. Ce coin ombragé est aussi prisé par un couple de *Ticos* qui y vendent des *empanadas* et *tortas de queso*<sup>52</sup> en guise de fringales.

Figure 12. À l'ombre



© Catherine Montmagny Grenier

La sueur ruisselante sur les corps est chose constante, et ce, même sur les poignets et chevilles. Bien que la mer et ses vagues invitent à désaltérer et à refroidir la population présente sur sa rive, elles n'arrivent pas à remplir ces fonctions. Ces dernières se retrouvent alors entre les mains des cafés et restaurants qui s'alignent devant elles. C'est à eux que revient principalement la tâche d'hydrater les touristes et les instructeurs de

---

<sup>52</sup> L'expression *Ticos* fait ici référence à la nationalité costaricaine. À la lumière des informations que j'ai reçues, cette expression qualifiant le peuple costaricain vient du fait que celui-ci utilise de manière excessive un suffixe marquant la diminution. En effet, en langue espagnole, le suffixe *tico* (au masculin) ou *tica* (au féminin) marque quelque chose de plus petit. À titre d'exemple *hermano* (frère), *hermanito* (petit frère), *hermatitico* (petit petit frère). Les *empanadas* consistent à des petits pâtés à la viande (boeuf ou poulet) ou au fromage. Il en existe également en version sucrée, notamment aux ananas. La *torta de queso* s'apparente à un petit gâteau au fromage.

surf. Ces derniers peuvent y siroter leur café pendant des heures le matin, assistant au défilé des bikinis, alors que la marée se moude en arrière-plan.

Renfermée sur elle-même et accablée par la présence quotidienne d'un 38 degrés Celcius, cette ville n'offre pas une grande panoplie d'activités. L'idée de prendre une longue marche ou une balade à vélo relève à la limite d'un acte héroïque. Les rayons du soleil transpercent la peau à en brûler les os. Les routes de terres battues hors du centre-ville ne deviennent que fine poussière étouffante sous l'effet de la sécheresse et des voitures qui passent. Ainsi, bain-de-soleil, surf et sieste sont les principales activités réalisables. Ces simples choses poussent à une relaxation complète et plongent les touristes dans une forme de méditation hédoniste, dans une douce béatitude.

Cette dernière trouve son point culminant lorsque, sur un fond orangé, des parties de ballon-volant s'organisent. Elles invitent touristes, expatriés et locaux à former des équipes homogènes et à entrer en compétition. Cette dernière prend fin lorsque la lumière tombe peu à peu. Les chevaux sauvages prennent alors place. Ils galopent librement avec grâce, laissant croire qu'ils dansent, qu'ils valsent dans leur salle de bal sans mur.

Figure 13. Valse chevaline



© Catherine Montmagny Grenier

Une fois le soleil tombé, quelques degrés se perdent. La plage devient déserte. Ceux et celles qui ont profité de sa chaude hospitalité retrouvent leurs appartements pour se

revigorer et reprendre vie. Une fois débarrassés du sel et du sable présents sur leurs peaux et chevelures, les touristes se remplissent la panse tranquillement le plus souvent à l'hôtel ou auberge, préférant les restaurants pour l'heure du déjeuner et du lunch.

Vers 21 heures, des troupes humaines se déplacent dans la ville et culminent vers un point commun selon le jour de la semaine. Touristes, expatrié.es comme locaux s'y trouvent. Bien que les trois principaux groupes se retrouvent chaque soir, les mélanges intergroupes sont rares. En effet, tel un énorme hôtel de type tout inclus, une soirée thématique se donne et revient quotidiennement, telle *la semaine de la marmotte*. L'inconscience des touristes face à cette redondance active la nuit comme une occasion unique d'opportunité : concours de danse lascive sur du *reggaeton*, performer dans une soirée karaoké, montrer ses tripes lors d'un micro ouvert, se dire latin.e lors d'une soirée de salsa, connecter avec une spiritualité quelconque lors d'un grand feu de joie sur la plage ou en prenant un bain de minuit et en ressortir phosphorescent en raison de bioluminescence.

Ces nuits ne se terminent pas nécessairement à la fermeture des bars et discothèques. Elles se poursuivent à même la rue principale ou lorsque l'asphalte laisse la place au sable sous un lampadaire. Un autre lieu prisé est un petit terrain vague qui, le jour, fait office de terrain de soccer sans but. Les kiosques de bouffes de rue et les chauffeurs de taxi s'y retrouvent en attendant les client.es très souvent en état d'ébriété avancé. Un système de son portatif les accompagne. Il déblatère des reprises de chansons pop américaines des années 2000 à la sauce *reggaeton* ponctuée ici et là de cris de klaxon synthétisés.

Lorsque ce dernier se tait, parfois à l'aube, les singes hurleurs prennent le refrain. Le soleil se pointe doucement et annonce une autre belle et chaude journée dans ce trou de bonheur.

## 4.5. Plonger dans l'entre-deux

Plonger dans l'entre-deux, mettre pied dans ce terrain de recherche, cette liminalité se résume pour ma part par la question suivante : qu'est-ce que je fais ici ? En effet, comme mentionné en introduction, j'ai vite été déstabilisée lors de mon arrivée sur mon préterrain de recherche. Toutefois, le fait d'être déstabilisée (voire bouleversée) au niveau tant professionnel que personnel a mené (in)consciemment à une réorientation importante de la thèse et donc de nouvelles stratégies de collectes de données.

Je suis arrivée sur la côte des Caraïbes le 9 décembre 2015. Cela faisait déjà deux semaines que je séjournais au Costa Rica. Je souhaitais déverrouiller mon espagnol avant de me lancer sur le terrain. J'avais donc opté pour la location d'une chambre en collocation à San José. Une fois dans les Caraïbes, je parlais l'espagnol de manière fluide, mais toujours avec mon accent francophone.

Je croyais avoir loué, pour ce séjour, une chambre dans une maison en retrait du centre-ville. Je me disais qu'à suivre les touristes jour et nuit j'aurais sans doute besoin de calme pour réfléchir et me reposer, mais surtout d'intimité. En effet, où mettre mon journal de terrain et les enregistrements de mes entretiens dans un lieu sûr si je dors en dortoir ?

Figure 14. Ressourcement



© Catherine Montmagny Grenier

Or, la chambre louée par la plateforme *AirBnB* était une chambre dans une auberge jeunesse. Cette chambre, donnait sur la terrasse, lieu de rassemblement de tous et toutes et peu importe l'occasion : repas, joute de carte, 5 à 7, jeu de beuverie, relaxation au cannabis. Devant la situation, je n'avais qu'un seul choix : m'adapter. La chambre se barrait avec un petit cadenas, mais les propriétaires et les volontaires veillant à la propreté des lieux avaient accès à un double. Ainsi lorsque des entrevues étaient réalisées, je m'efforçais de les enregistrer dans un nuage de données et d'effacer toutes les traces sur mon ordinateur, mon dictaphone et mon cellulaire. Il en était de même pour mes notes d'observations qui ont été prises en grande partie sous forme de message texte ou d'enregistrement vocaux. Feindre de communiquer avec un tiers par message texte est un moyen plus qu'efficace de prendre des notes d'observations dans les bars et discothèques ou même sur la plage. Les touristes ne semblaient pouvoir vivre sans leur cellulaire, toujours connecté.es à ce dernier au même titre que les locaux. Feindre de parler au téléphone, si je marchais seule dans la rue découle de la même logique.

Loger à cet endroit m'a également fait réaliser combien la consommation de drogue était présente dans cet espace liminaire et combien elle était intimement liée à la sexualité des touristes. C'est également cet aspect qui m'a conduite à suivre Johel<sup>53</sup>, un garçon qui travaillait à l'auberge et qui était devenu mon informateur clé, à le suivre pour qu'il me montre sa plantation de cannabis cachée dans la montagne en arrière-plan de l'auberge. À la suite de cette visite durant laquelle Johel m'a agressé sexuellement, le sort de la thèse a complètement été bouleversé.

Malgré ce tragique épisode, le préterrain réalisé a été, avec beaucoup de recul, plus qu'enrichissant. C'est par ce dernier que les notions d'espace, de lieu et de place et d'identité se sont imposées comme des concepts d'importance capitale pour non seulement expliquer, mais aussi comprendre les comportements et conduites des touristes en ce qui a trait à leurs consommations de drogue et d'alcool et leur sexualité. Ces notions ont émergé à la toute fin du processus de recherche lorsque j'interrogeais

---

<sup>53</sup> Il s'agit d'un nom fictif.

les résultats obtenus en lien avec la littérature existante. Ce point sera discuté en profondeur au chapitre 7.

Précisément, cet épisode a permis de rectifier le tir en matière de collecte de données et de me (re)positionner sur le terrain. Les observations réalisées ne composent qu'une partie des données obtenues. Voulant connaître les perceptions des touristes à l'égard du Costa Rica et des Costarican.es de manière générale et de comprendre l'influence de leur expérience touristique sur leur sexualité, la réalisation d'entretiens<sup>54</sup> fut plus que pertinente.

Voulant déconstruire un discours genré, hétérosexuel et hétéronormatif sur la sexualité des femmes touristes, j'ai adopté une épistémologie féministe du positionnement<sup>55</sup>. Ce dernier considère l'expérience des sujets (et précisément des femmes) comme une source de savoir légitime (Haraway, 1988 ; Harding, 1986 ; Rose, 1983; Smith, 1987). Le féminisme du positionnement suppose alors une reconnaissance des femmes comme sujet connaissant, de leur voix et de leurs expériences, généralement négligées. Considérer les expériences comme une source de savoir permet de mettre en lumière des faits qui révèlent davantage de facettes de la réalité que laissent croire les discours hégémoniques. Cela découle d'une conscientisation (*consciousness rising*), soit de fait de devenir un sujet connaissant à partir de ses expériences « en les passant au crible d'une réinterprétation politique, dans un cadre collectif » (Bracke et Puig de la Bellacasa, 2013 p. 48).

Dans cette lignée, la réalisation d'entretiens semi-dirigés a été envisagée comme autre méthode de collecte de données. En octroyant la parole aux femmes touristes par le biais

---

<sup>54</sup> Sur ce point, l'Annexe 1 rend compte du formulaire de consentement utilisé pour réaliser les entretiens. Quant à l'Annexe 2, elle donne un exemple des questions qui ont guidé les entretiens.

<sup>55</sup> Je fais le choix de traduire *standpoint feminism* par féminisme du « positionnement » plutôt que de « point de vue » comme il est couramment utilisé en langue française. En effet, comme l'explique Sarah Bracke et Maria Puig de la Bellacasa (2013) « [l'expression] « point de vue », ou encore « la perspective », exposerait notre propos à des interprétations perspectivistes voire relativistes, voire contraires à notre intention et à celles des auteures dont nous présentons les écrits. « Point de vue » ou « perspective » auraient aussi l'inconvénient de diluer l'intensité contenue dans le terme *standpoint* qui suggère la résistance, l'opposition, l'adoption d'une attitude, de la prise de position. La traduction par « positionnement » permet dès lors d'insister sur le caractère politique, actif et construit du *standpoint* » (p. 48).

d'entretien, il leur est permis d'exprimer les significations qu'elles donnent à leurs conduites et pratiques sexuelles ou simplement à l'expression de leur sexualité. Cela met en lumière les moyens qu'elles mettent en place pour se (ré)approprier et vivre leur sexualité lors d'une expérience touristique à l'étranger.

Or, comment approcher les touristes pour qu'elles participent ?

#### **4.5.1. Le plongeon**

Pour des raisons de logistiques et des raisons économiques, j'ai décidé de rester le plus possible au même endroit. La communauté étudiée changeait, gravitait autour alors que moi je restais en place. Cette stratégie est utilisée par de nombreux ethnographes qui s'intéressent aux touristes comme communauté (Frohlick et Harisson, 2008 ; Killion et Fisher, 2018). Partant de la prémisse que les femmes touristes que j'allais interviewer aient des expériences sexuelles avec des hommes ou des femmes costaricain.es, j'ai convenu qu'il serait efficace de fréquenter les hommes locaux et notamment des instructeurs de surf. Ce faisant, j'aurais une idée de leurs perceptions des femmes touristes, mais aussi peut-être me mettraient-ils en contact avec certaines d'entre elles.

En effet, les touristes ne restaient en moyenne que deux nuits à l'auberge. Le temps était plus que précieux. Or, ayant coupé toute relation avec Johel, mon informateur clé, j'ai dû trouver d'autres stratégies. J'ai opté pour rester à l'auberge le plus souvent possible<sup>56</sup>. Ainsi, lorsqu'il pleuvait fortement ou lors des dîners qui étaient plus tranquilles, j'en profitais pour discuter et parler de mon projet de recherche. En effet, les discussions sont souvent du pareil au même. Lorsqu'une nouvelle personne met pied à l'auberge, il s'en suit automatiquement un « Salut ! Quel est ton nom ? D'où viens-tu ? Quel âge as-tu ? Depuis combien de temps voyages-tu ? ». Je profitais précisément de la dernière question pour introduire mon projet de thèse. En effet, répondre que je logeais au même endroit depuis 2 (voire 3 ou 4) semaines piquait la curiosité. J'expliquais alors ce qui m'amenait

---

<sup>56</sup> Avec du recul, je crois davantage que j'avais peur de sortir seule à la suite de l'incident. Restant à l'auberge, je me sentais plus en sécurité, et ce, même si Johel continuait d'y travailler. Il y avait toujours d'autres personnes. Précisément, je me suis fortement liée d'amitié avec un couple de Français qui étaient volontaires à cette auberge. Leur présence m'offrait un certain sentiment de sécurité et de stabilité.

ici en long et en large et je demandais à mes interlocutrices si elles souhaitaient participer.

Une autre stratégie a été d'utiliser l'application *Tinder*. Bien que cette utilisation soit connue pour faciliter les rencontres afin de développer des relations plus intimes (au même titre qu'un site de rencontre le permet), elle est largement utilisée par les touristes<sup>57</sup> (notamment occidentaux) (Leurs et Hardy, 2019). Elle leur permet de rencontrer des gens qui se trouvent à proximité d'eux par l'usage d'un système de navigation et de localisation par satellite (GPS). Pour ce faire, les touristes n'ont qu'à se créer un profil (photo et petite description) et sélectionner la tranche d'âge et le sexe des personnes qu'ils/elles souhaitent rencontrer.

J'ai alors créé un profil. La description consistait en un résumé de mon projet de thèse puis un lien internet menait au certificat éthique<sup>58</sup> de l'étude. J'ai sélectionné toutes les tranches d'âge et les deux sexes. J'ai *aimé* (*swippé à droite*, comme il est dit dans le jargon) toutes personnes qui m'étaient présentées. Je suis entrée en contact par messagerie texte avec toutes celles avec qui j'avais eu un *match* (c'est-à-dire que cette personne avait également *aimé* mon profil). Or, seulement une femme touriste a voulu me rencontrer.

Lors de cette période, j'ai réalisé 5 entretiens auprès de femmes touristes occidentales et deux auprès de garçons locaux. Le but de ces derniers était de voir quels thèmes pouvaient être abordés facilement ou non puisque la sexualité, thème principal de cette recherche, est généralement tabou. Il s'est avéré qu'une gêne était présente qu'en début d'entretiens, mais celle-ci se dissipait très rapidement. En effet, j'ai été surprise de voir à quel point les interviewées parlaient ouvertement de leur(s) expérience(s) sexuelle(s) en voyage et comment elles racontaient ces dernières avec beaucoup de profondeur et de détails. J'ai également été confrontée au fait que les interviewées n'avaient pas eu de

---

<sup>57</sup> Il est intéressant de voir comment même le site *Hostel World*, soit une plateforme permettant de trouver et réserver un lit dans une auberge jeunesse favorise également l'utilisation de cette application en voyage : <https://www.hostelworld.com/blog/how-to-tinder-your-travels/>

<sup>58</sup> Voir l'Annexe 1 pour le certificat d'éthique.

relations sexuelles avec des hommes locaux, mais bien d'autres touristes blancs et occidentaux, chose dont je n'avais absolument pas considéré la possibilité.

Ce préterrain de recherche a permis de réaliser de nombreuses heures d'observations dans les bars, plages, restaurants et autres places publiques. Cet épisode a mis en lumière l'importance de la consommation de drogue et d'alcool en lien avec la sexualité des touristes, qu'elles étaient parties intégrantes de l'expérience touristique.

#### 4.5.2. Patauger dans l'entre-deux

Malgré le dégoût qui me possédait en raison de l'agression qui est survenue lors de mon préterrain, je suis repartie sur le terrain le 7 mars 2016. Or, une inscription tracée au doigt sur une fenêtre de voiture poussiéreuse en raison des routes de terres battues complètement asséchées par la saison des pluies terminée a attiré mon regard et m'a mise en confiance. J'avais choisi *la* destination pour réaliser ma thèse, comme le laisse croire la photo ici-bas.

Figure 15. Jack pot



© Catherine Montmagny Grenier

Cette fois, ma présence sur le terrain était différente : j'étais sur la côte Pacifique et j'étais réceptionniste dans une auberge jeunesse. La réalisation du préterrain m'a fait prendre conscience qu'il était difficile d'approcher les touristes. Bien que j'avais opté pour rester le plus souvent possible à l'auberge afin qu'aucune opportunité de rencontre ne puisse me glisser entre les mains, cela était difficile. J'ai compris que je semblais plutôt étrange aux yeux des autres touristes. J'étais celle qui ne profitait pas de l'endroit, qui passait des journées quasi complètes à l'auberge et ne sortait que le soir (pour les étudier). J'étais celle qui ne voyageait pas dans le pays, qui ne prenait pas part aux activités touristiques.

D'autre part, j'étais une touriste pour les locaux. J'étais une touriste qui restait collée à cette destination. En effet, lors d'un entretien avec un Costaricain, ce dernier m'a avertie que je ne devais pas trop être vue en public avec lui. Ma présence à ses côtés pouvait laisser croire que je lui « appartenais »<sup>59</sup> et ainsi limiter la possibilité de discussion avec d'autres hommes locaux. Il a aussi ajouté que parler trop souvent à d'autres hommes costaricains pouvait me couper des accès à certains endroits ou à certaines personnes pertinentes pour ma recherche comme le propriétaire du bar populaire le mardi. Bref, j'étais une *entre-deux*. Bien que je me disais chercheuse, personne ne semblait comprendre ce que cela signifiait.

Cet état d'entre-deux est difficile et peut être un obstacle important pour recruter les participant.es. Il importe d'apprendre à se situer correctement dans cet espace (Frohlick, 2006). Ainsi, je ne devais plus les étudier avec une certaine distance, mais bien les étudier *avec eux*. En effet, comme le soulignent Susan Frohlick et Julia Harrison (2008 p. 9)

One of the problems inherent to tourist studies arises from physically situating ourselves with either locals or with tourists. Locals and tourists observe our embodied emplacement in places where one group or another predominates, and in ways that have a bearing on their perceptions of and interactions with us. Association with tourists can be symbolically and economically valuable for local people. As ethnographers we can often move easily between these

---

<sup>59</sup> Ce terme est très chargé, mais il s'avère juste dans ce contexte. En effet, plusieurs fois lors de discussions informelles avec des hommes locaux, il a été souligné qu'une relation amicale entre homme et femme est impossible. Il y a toujours un fond de conjugalité qui se trame.

two groups, threatening unwittingly to upset the carefully negotiated, yet uncertain terrain between these two groups. We constantly have to try to understand what it means to hang out with tourists from the perspective of local residents, which means a constant positioning and repositioning of ourselves.

C'est donc dans cette optique que j'ai opté pour le volontariat dans une auberge jeunesse. J'ai travaillé comme réceptionniste à raison de 20h par semaine en échange d'un lit en dortoir gratuit<sup>60</sup>.

Ainsi, je logeais en dortoir mixte de 8 personnes au même titre que les autres touristes. La chambre mesurait environ 160 pieds carrés. Il était difficile d'y circuler si nous étions plus de 3. J'ai rapidement compris que le lit du haut était plus avantageux. Les gens ont l'habitude de s'asseoir sur le lit du bas, même s'il n'est pas le leur. Mon espace, sans frontières, se résumait à un lit jumeau superposé et un casier pour y loger tous mes effets personnels. Une grande partie de mon lit était recouverte de mon linge plié et de mon tube de crème solaire. Un ventilateur perché au plafond se trouvait à deux pieds de ma tête. Bien que sa fonction principale était de rafraîchir la chambre, il réussissait mieux à déchiquter les abeilles qui osaient s'aventurer dans cette pièce et à produire un son blanc la nuit.

Le fait de travailler comme réceptionniste m'a donné l'identité de personne-ressource et justifiait la durée de mon séjour à l'auberge. Ainsi je me suis fondue dans le décor et j'ai adopté le *savoir-faire* de la propriétaire, une Néerlandaise de quelques années mon aînée. Je passais ainsi les journées en bas de bikini et camisole ou simplement en bikini ; je conversais avec les touristes, je répondais à leurs questions concernant des itinéraires ou activités ; je faisais leur lessive sur demande. Je n'étais plus une touriste louche qui

---

<sup>60</sup> J'ai trouvé ce volontariat par le site Workaway. Ce dernier se veut une plateforme proposant moult offres de volontariat dans divers domaines et partout dans le monde. Il y avait précisément deux auberges qui offraient des opportunités de volontariat dans la ville balnéaire choisie comme terrain de recherche. Le choix de l'auberge jeunesse pour réaliser le volontariat repose sur sa popularité sur le site de voyage TripAdvisor, sa recommandation par le guide de voyage LonelyPlanet et celle d'une touriste interviewée lors du pré-terrain. Il est à noter que la propriétaire de l'auberge était au courant du motif de recherche qui soutenait la demande de volontariat.

passait ses journées à l'auberge. J'étais une volontaire qui pouvait se permettre d'être blasée par l'océan et restée à l'auberge pour *relaxer*<sup>61</sup>.

Ayant accès aux réservations, je savais qui venait d'arriver et qui allait quitter l'auberge. Je pouvais donc plus facilement planifier mes prises de contact, mais aussi la réalisation de mes entretiens. Je pouvais en quelque sorte gérer mon temps. Dans une même logique de gestion d'opportunités de rencontre et de maximisation du lien de confiance avec les possibles interviewé.es, je suis devenue responsable de l'organisation des soupers communs. De cette manière, je proposais un menu quotidien (avec option végétarienne) et je cuisinais pour ceux et celles qui étaient intéressé.es. Je chargeais en moyenne 5000 à 6000 colons costaricains (soit entre 11 et 13 dollars canadiens) par personne. Il est à noter que cela était fort populaire étant donné que les prix des restaurants étaient en moyenne de 8000 à 10 000 colons pour un repas. Cela m'a permis non seulement de créer des opportunités de rencontres avec les touristes, mais aussi d'échanger beaucoup plus rapidement. Plusieurs se proposaient pour m'aider à cuisiner. Également, cela me permettait de ne pas payer mes soupers et même de me faire un peu d'argent de poche. J'ai également utilisé une stratégie similaire lors des déjeuners et dîners où je cuisinais de petits pains aux raisins maison ou des petits chaussons de style pizza.

---

<sup>61</sup> Je tiens à souligner qu'après avoir réalisé mes emplettes pour survivre la journée de mon arrivée, il m'a fallu une semaine pour que je quitte l'auberge à nouveau. En effet, le dégoût du terrain me possédait. Je ne voulais pas être là, je voulais être chez moi près des miens. J'avais un mal du terrain, une peur d'échouer et/ou de vivre à nouveau une expérience désagréable. C'est grâce à la visite d'un couple d'amis de Montréal que j'ai commencé à sortir. Ces derniers étaient en vacances et sont venus passer 3 jours dans cette ville balnéaire. J'ai donc pu, avec leur présence, apprivoiser la ville et me faire quelques contacts, notamment le propriétaire de leur hôtel.

Figure 16. Séduction gourmande



© Catherine Montmagny Grenier

Également, le fait d'être identifiée comme employée-volontaire à cette auberge a favorisé les contacts avec les hommes locaux. En effet, la propriétaire avait une certaine collaboration avec le propriétaire d'une école de surf située à quelques pas de l'auberge. Les deux propriétaires se faisaient référence auprès des touristes. Dans cette optique, étant volontaire à l'auberge je pouvais emprunter une planche sans frais lorsque je le désirais. Je devais toutefois recommander les touristes de l'auberge à cette école de surf. Je me rendais ainsi quotidiennement à l'école de surf, soit pour emprunter une planche lors de mes temps libres, soit pour accompagner des touristes soit simplement pour les saluer. N'étant pas considérée comme une *simple touriste*, une certaine amitié a pu être développée avec quelques-uns des instructeurs. Après plus d'un mois de visite quotidienne, j'ai pu commencer à m'asseoir avec eux et à attendre les touristes. Cela m'a permis de nombreuses observations d'interactions entre touristes et locaux ainsi que plusieurs conversations informelles traitant de ces interactions et de leur vie en général. Les journées étaient du pareil au même. Je me levais vers 6 heures du matin pour préparer et enfourner les pains aux raisins. J'adorais ce moment. Je me sentais seule dans l'auberge. Il n'y avait que la femme de ménage et moi qui étions réveillées et nous papotions tranquillement en sirotant notre *cafecito*. Je lui donnais des petits pains et elle

me cuisinait une portion de *gallo pinto*<sup>62</sup>. Une fois la journée terminée, j'en prenais quelques-uns et j'allais rejoindre les instructeurs de surfs sur la plage. Nous discutons un peu jusqu'à ce que les premier.ères client.es arrivent. Je revenais à l'hôtel vers 7h30 lorsque les touristes se réveillaient tranquillement. Je les accompagnais dans leur déjeuner en conversant avec elles et eux tout en assurant la réception, si cela correspondait à mon quart de travail. Je quittais l'auberge avec certain.es vers les 10h30 et j'allais faire un tour en ville et à la plage. J'en profitais pour m'acheter un jus d'orange frais ou une noix de coco au marchand de fruits au coin de la rue. Je revenais pour l'heure du dîner. Je restais principalement l'après-midi à l'auberge où je profitais d'une certaine tranquillité pour retranscrire mes notes de terrain ou encore assurer la réception ou faire le petit ménage quotidien. Si le temps me le permettait, j'en profitais pour faire une petite sieste. Je disparaissais dans mon lit pour 30 à 60 minutes. Vers 16h, je retournais à la plage pour prendre son pouls et voir les parties de ballon-volant et y prendre parfois part. Puis, je me dirigeais vers l'épicerie vers 17h pour acheter les ingrédients nécessaires pour cuisiner le souper.

Ça me prenait environ d'une à deux heures pour cuisiner le fameux *family dinner*. J'avais toutefois souvent l'aide de client.es de l'auberge ainsi que d'autres vaillant.es volontaires. Le souper cuisiné et servi, nous étions attablé.es à trois tables de pique-nique collées. Les gens se racontaient leur journée, ce qu'ils/elles avaient vu ou fait ou fait. Ceux et celles qui étaient arrivé.es au cours de la journée étaient donc soumis.es au fameux quatuor de questions nom/nationalité/âge/durée. À la suite du repas, les gens se levaient de table peu à peu et lavaient et rangeaient leur vaisselle puis se dirigeaient vers l'espace *lounge* de l'auberge.

Le *lounge* était également la zone qui permettait la consommation de cigarettes et de cannabis. Une dizaine de chaises et quatre hamacs doubles formaient un rond. Bien que celle-ci se voulait à ciel ouvert, elle ne l'était que partiellement : un énorme manguier

---

<sup>62</sup> L'expression *cafecito* réfère à prendre un petit café. Quant au *gallo pinto*, il s'agit d'un déjeuner typique. Il consiste principalement, dans la version familiale, à prendre les restes du riz et des haricots noirs qui ont servis à faire l'*asado* ou *rice and bean* de la veille, de les mélanger et les faire frire à nouveau avec des oignons, de la coriandre et la fameuse sauce de type rehausseur de goût *lizano*. Le tout est généralement servi avec avocat, œuf ou morceau de fromage frais.

recouvrait la zone. Une certaine prudence était de mise afin de ne pas se faire attaquer par des mangués trop mûres. Ainsi, les gens s'y retrouvaient après le repas pour relaxer en écoutant de la musique, jouer aux cartes, se connecter aux siens par internet via leur tablette, leur ordinateur portable, ou leur téléphone cellulaire ou converser tranquillement de manière philosophique ou non. Vers 21h, l'alcool prenait place tranquillement sous la forme de *pré-drink* et échauffait peu à peu les esprits. Puis, vers 22h30, l'auberge se vidait lorsque les gens se dirigeaient vers le lieu où se déroulait la soirée. Ainsi, je les accompagnais toujours avec mon cellulaire dans ma petite sacoche ou à même la main. Je participais aux soirées généralement jusqu'à trois heures du matin, soit une heure après la fermeture des bars. Je tombais par la suite dans les bras de Morphée pour un bon 3h. Puis, une autre journée recommençait.

J'ai tenu ce rythme environ 4 semaines. Puis je rentrais un peu plus tôt, soit vers minuit. Mon corps n'était plus capable de suivre le rythme. Également, les autres volontaires ou client.es qui connaissaient la raison de ma présence et mon sujet de thèse, prenaient un grand plaisir à me raconter ce qui s'était passé de croustillant, ou ce que *j'avais manqué* lorsque je quittais plus tôt.

Puis, après sept semaines de volontariat complétées, j'ai décidé de quitter la côte pacifique et de retourner sur la côte des caraïbes pour voir cette dernière en fin de saison touristique. J'ai ainsi renoué avec le couple d'amis français que j'avais rencontré au mois de décembre. Ces derniers avaient décidé de s'installer officiellement dans cette ville balnéaire. Ils m'ont offert de m'héberger gratuitement tout le long de cette partie de séjour. Ayant trouvé des emplois dans un café et un refuge pour animaux, ils m'ont mis en contact avec les propriétaires de ces derniers. J'ai pu ainsi mettre des affiches pour recruter des participant.es où était mentionnée mon adresse courriel pour me contacter. Ce sont des expatrié.es qui ont répondu à cet appel, les touristes se faisant rares à cette période de l'année.

La ville balnéaire si vivante au mois de décembre était maintenant calme, à la limite endormie, comme si la pluie maintenant arrivée la berçait constamment. Les touristes ne représentaient plus qu'une population éparse, voire une espèce rare. Appartenant majoritairement à des expatrié.es, plusieurs restaurants et commerces étaient fermés. Ces

dernier.es profitaient du retour de la pluie et de la saison morte qui s'en suit pour retourner d'où ils/elles viennent, voir leur proche ou tout simplement prendre des vacances bien méritées. La ville est devenue alors quasi fantôme, ce qui n'était pas nécessairement négatif. Les locaux et les expatrié.es qui étaient présent.es semblaient se réapproprier l'endroit. C'était maintenant à leur tour de profiter longuement des plages et d'une certaine solitude. La nature semblait aussi faire de même : la pluie entamée rehaussait les verts, atténuait le bleu du ciel et de la mer. Moins polluées additivement par la musique et le boucan des touristes, les toucans et singes hurleurs se donnaient plus aisément en concert et les fourmis paraient sur les chemins de terre.

Il ne restait que les soirées du mardi soir qui n'avaient pas changé. Bien que le nombre de participant.es était moindre, l'atmosphère était identique : le défoncement était toujours au rendez-vous. La drogue et ce qui l'entoure étaient également omniprésents. Il était plus facile d'observer les transactions ou de voir des gens consommer des lignes de cocaïnes à même l'index du vendeur sans aucune discrétion. Bien que je n'avais pas d'identité comme personne-ressource comme il en était le cas sur la côte du Pacifique, je n'étais pas, cette fois-ci considérée comme une simple touriste. J'étais davantage identifiée comme une expatriée : les expatrié.es et les locaux me reconnaissaient. Cette étiquette m'a permis d'être perçue comme une personne de *confiance* dans l'univers de la drogue et non celle d'une consommatrice. En effet, je me suis fait offrir de la drogue qu'une seule fois lorsque je marchais seule le soir par un jeune garçon d'environ 8 ans. Or, à quelques reprises, notamment les mardis soir, des vendeurs venaient laisser leur sac de marchandise à mes pieds, sans me dire un mot, alors qu'ils allaient converser (voire négocier) avec des touristes<sup>63</sup>.

Ainsi, cette partie de terrain était complètement différente de celle de décembre ou de la côte pacifique. Elle était beaucoup moins rythmée et routinière. Les journées étaient

---

<sup>63</sup> Après réflexion, je crois que cette identité de personne de confiance découle de l'épisode tragique du préterrain. En effet, Johel avait plusieurs connaissances dans ce milieu et était toujours présent dans cette ville. Il se doutait des enjeux que je courrais à prendre la parole ou à dénoncer quoi que ce soit (que ce soit cette question de drogue ou de l'agression sexuelle). Il était conscient de l'importance de ce terrain pour moi. Nous avons plusieurs fois discuté de mon projet de thèse et des contraintes économiques et temporelles auxquelles je faisais face. Je crois que ce sont ces discussions qui m'ont placée dans une position de vulnérabilité.

calmes. Elles m'ont principalement permis de commencer à réfléchir à ces comparaisons et à élaborer des explications. Malgré le fait que le recrutement de participantes ait été plus difficile, j'ai profité de cette période de terrain pour comprendre cette ville et ses habitant.es. Les nombreuses conversations informelles ainsi que quelques entretiens avec des expatrié.es et un travailleur social natif de cette ville m'ont grandement informée sur les différents enjeux économiques, mais aussi écologiques que créait le tourisme. Ces réflexions m'ont alors menée au bout de six semaines à retourner sur la côte pacifique pour voir si un tel changement se produisait lors de la saison morte. J'ai alors recontacté la propriétaire de l'auberge pour lui offrir mon volontariat. Elle a accepté sur-le-champ n'ayant plus personne volontaire étant la saison morte. La pluie m'a donc accompagnée sur la côte pacifique changeant ainsi le paysage.

La ville était passée du beige et gris au vert et terra cota. Les rues n'étaient plus de pleine poussière, mais bien de bouette. Un gris maussade s'était emparé du ciel et les grondements du tonnerre enterraient parfois les singes hurleurs. L'auberge était déserte. Seulement 5 ou 6 client.es y trouvaient logis. Il en était de même dans les autres auberges. Les cafés et restaurants étaient fermés ou en rénovations en prévision de la prochaine saison touristique. Devant ce vide touristique, j'avais décidé de me consacrer davantage dans mes interactions avec mes *amis* instructeurs de surf. J'ai donc pendant les sept premiers jours de ce retour passé plusieurs heures à l'école de surf. Non achalandés, deux d'entre eux s'amusaient à me donner des conseils pour mieux surfer. Or, ces interactions ont rapidement et drastiquement pris fin lorsqu'un ami de Montréal est venu passer quelques jours dans cette ville. J'étais maintenant identifiée à lui. J'ai expliqué à plusieurs reprises que ce n'était qu'un ami et que nous n'étions pas un couple. Il n'avait rien à faire. Les instructeurs de surf ne m'adressaient plus la parole directement. Toutefois, ils s'adressaient à mon ami et invitaient ce dernier à venir surfer et sortir avec eux le soir. J'ai compris que je m'étais coupé l'herbe sous les pieds et que mon terrain ici était terminé.

J'ai alors pris la décision de retourner passer les deux dernières semaines qui me restaient avec mes amis français sur la côte des Caraïbes. J'en ai profité pour terminer mes notes de terrain, y faire un peu d'ordre, mais surtout me préparer à mon retour à Montréal.

## 4.6. Savoir naviguer parmi les places attribuées

Au cours de ce terrain de recherche, 27 entretiens semi-dirigés auprès de femmes touristes, 8 auprès d'hommes touristes, 5 auprès d'hommes locaux et 4 avec des expatrié.es<sup>64</sup> ont été réalisés. Ces entretiens accompagnent mon observation participante que j'ai archivée dans plusieurs cahiers d'observations.

Bien que le seul critère de sélection de participation était initialement des femmes touristes voyageant seules, j'ai décidé d'ouvrir les entretiens aux hommes touristes et aux expatrié.es également. Cette décision est venue au fil des entretiens avec les femmes touristes et plusieurs conversations informelles avec les hommes touristes. En effet, au cours de ces conversations informelles, les hommes touristes partageaient leur perception des femmes touristes notamment en ce qui a trait à la manière dont elles se comportent en matière de drague. Ils soulevaient des comparaisons intéressantes entre ces femmes touristes et les femmes qu'ils fréquentaient chez eux. Les conversations avec les hommes touristes m'ont également pistée davantage sur l'importance de prendre en compte la consommation de drogue et d'alcool. En effet, les femmes touristes mentionnaient qu'elles se procuraient de la drogue par le biais d'hommes touristes qu'elles avaient rencontrés. Seulement deux interviewées ont rapporté s'être procuré de la drogue par elles-mêmes. Or, tous les hommes touristes à qui j'ai parlé formellement ou non mentionnaient qu'ils s'étaient fait offrir de la drogue au moins une fois durant leur séjour. C'est par l'apprentissage de ces informations que j'ai voulu approfondir ces thématiques pour avoir une vision plus globale.

Quant aux entretiens avec les expatrié.es, ils se sont d'une certaine manière imposés après que j'ai observé une ségrégation au sein des villes balnéaires étudiées notamment du au fait que ces dernier.ères possèdent plusieurs restaurants, commerces et auberges.

---

<sup>64</sup> Également, il importe de mentionner que le recrutement pour les entretiens auprès des touristes masculins a été beaucoup plus ardu. Nous posons l'hypothèse que le sujet de recherche, soit la sexualité, peut créer un malaise à être discuté avec une personne d'un l'autre sexe et dans un contexte où la réalisation des entretiens peut ressembler à un premier rendez-vous galant (un bar ou restaurant sur la plage principalement).

Voir également l'Annexe 3 pour un profil des participant.es.

Ils/elles font partie intégrante de l'industrie touristique. Leur point de vue est alors non négligeable pour bien comprendre l'espace liminaire et sa (re)production.

Les entretiens se sont déroulés selon les temps libres des participant.es. Ces derniers se sont déroulés soit en langue française, anglaise ou espagnole. Généralement, je les invitais à venir me rejoindre sur le bord de la plage. Nous nous assoyions, à l'ombre, à même le sable sur une serviette de plage avec un rafraîchissement à portée de main. Les heures préférées étaient tôt le matin vers les 7 ou 8 heures avant que le soleil domine complètement l'atmosphère ou vers 18 heures lorsque ce dernier nous quittait. Si l'entretien devait se dérouler en après-midi, je les invitais à prendre un rafraîchissement à l'ombre d'un parasol d'un café. Les entretiens s'étendaient de 50 minutes à plus d'une heure et demie.

Bien que les entretiens se déroulaient selon la même formule, les interactions étaient loin de se ressembler selon mes interlocuteur.trices. En effet, les ethnographes portent plusieurs chapeaux, des fois comme expert, mais le plus souvent celui d'une oreille attentive (Frohlick et Harisson, 2008). J'ai ainsi appris à mettre le chapeau (à prendre la place) que ces dernier.ères m'attribuaient (Favret-Saada, 2009).

#### **4.6.1. La meilleure amie**

J'ai été surprise de la facilité avec laquelle j'ai pu approcher les femmes touristes. Celles-ci étaient plus qu'ouvertes à participer à la recherche. Certaines ont même recommandé à d'autres touristes de prendre part à l'étude en mentionnant que cela était une sorte de prise de conscience de leur voyage. Cela leur avait permis de faire le point et de réfléchir, voire de connecter avec le moment présent.

Bien que certaines étaient timides au début de l'entretien, cela ne durait que quelques minutes. Une fois la première question lancée, soit « Pourquoi as-tu décidé de voyager ? » elles se lançaient dans leurs explications en me relatant une partie de leur vie et souvent en soulignant des raisons très personnelles. Cette gêne s'estompait peu à peu et les échanges devenaient presque un monologue de leur côté. Une fois au cœur de la sexualité, de longs moments de silence pouvaient se présenter. La gêne n'était pas nécessairement présente sur leurs visages lors de partage de détails, mais une réflexion,

une remémoration de souvenirs venait généralement dessiner un sourire sur leurs lèvres. Leurs récits pouvaient être très crus comme métaphoriques dépendamment de la personnalité de la personne.

Ces interactions me laissaient croire que j'étais leur plus grande confidente, leur meilleure amie pour ce moment précis. En effet, elles voyageaient seules et cela fait en sorte qu'il est difficile de créer des liens et d'échanger. Les touristes sont nomades et la solitude les pousse vers les autres ainsi qu'à entrer en communication (Frohlick et Harisson, 2008). Je crois que cette facilité à s'ouvrir résulte aussi du fait que nous étions semblables. En effet, toutes les femmes touristes interviewées étaient blanches et occidentales, étaient encore à l'école ou venaient tout juste de terminer leurs études et aimaient voyager. Bien qu'elles étaient généralement plus jeunes (la moyenne d'âge étant de 23 ans), cela ne semblait pas causer de barrière. En fait, je taisais mon âge, j'évitais la question : étant de 7 ans leur aînée, je craignais que cela puisse me nuire dans une certaine mesure. Lorsque j'étais contrainte de répondre, je répondais par la question « Quel âge me donnes-tu ? ». Je crois que cette stratégie déconstruisait cette possible barrière.

À plusieurs reprises lors des entretiens, les interviewées me demandaient une sorte d'approbation de leurs propos, comme nous pouvons le faire avec nos ami.es proche : « Tu comprends ? », « Tu sais, ... », « Je te dis ça, mais tu ne le dis à personne... » ponctuait les conversations.

#### **4.6.2. *Blurred lines***

La dynamique des interactions avec les hommes touristes était complètement inversée. Ces derniers ouvraient l'entretien avec une assurance marquée et sans aucune gêne. Une certaine fierté se dégageait de leurs propos par le fait de voyager seul et de découvrir le monde et les expériences que cela engendre. Alors que les femmes semblaient un peu plus gênées d'aborder la thématique de consommation de drogue ou d'alcool, ce n'était absolument pas le cas avec les hommes interviewés. Or, lorsque l'entretien se dirigeait vers des sujets plus personnels, la gêne s'installait doucement, mais sûrement. J'avais

l'impression qu'ils se rappelaient à ce moment qu'ils n'étaient pas dans le contexte d'une première rencontre, mais bien participant à un projet doctoral.

Tous les touristes interviewés étaient cisgenres et hétérosexuels. Ainsi, je crois qu'il peut être gênant de partager ses expériences sexuelles avec une pure étrangère qui pourrait, en théorie, être une possibilité de conquête. Malgré le fait que je crois avoir été précise sur le déroulement de l'entretien et ferme sur mon rôle de chercheuse, j'ai l'impression que la drague s'invitait toujours dans la poche arrière de ces derniers.

Les relances ont été plus souvent utilisées afin de soutirer des informations détaillées. Les fous rires étaient plus présents que les silences, témoignant, selon ma compréhension d'une certaine nervosité ou d'un certain malaise par rapport au sujet. Malgré ces interactions plus feutrées et moins fluides que celles réalisées avec les femmes touristes, elles étaient somme toute très riches. Le malaise tombait doucement et les détails finissaient par se bousculer.

J'ai trouvé très intéressant de voir comment les rôles sociaux de sexe influençaient sur la relation chercheuse/interviewé. Précisément, je défrayais les interviewé.es des rafraîchissements consommés lors des entretiens. Aucune femme touriste ne s'est opposée ou simplement obstinée à l'égard de ce geste. Or, les hommes touristes ont tous insisté pour payer non seulement leur rafraîchissement, mais aussi le mien, sous prétexte qu'ils *m'invitaient*. Je devais alors réitérer que la consommation faisait partie de l'entretien, qu'il s'agissait d'un remerciement pour leur précieuse participation.

### **4.6.3. La petite nouvelle**

Les entretiens avec les expatrié.es portaient principalement sur l'image que représente le Costa Rica et la ville balnéaire qu'ils habitent, leurs perceptions des Costaricains de manière générale ainsi que celles des femmes touristes. Ces interviewé.es venaient tous des États-Unis et ils habitaient la ville depuis 3 à 5 ans.

Les entretiens ont été d'une richesse conséquente et très pertinents, notamment pour comprendre l'organisation (notamment raciale) de l'espace liminaire et les pratiques

néolibérales qui la soutiennent. Or, la dynamique sur laquelle ils reposaient était lourde. Les propos partagés étaient amenés d'une manière paternaliste : les expatrié.es ne partageaient pas leur savoir, leurs perceptions ou leurs expériences. Ils/elles m'expliquaient la vie. Il est difficile d'attribuer cette attitude à un certain de rapport de pouvoir quelconque. En effet, que je sois en interaction avec un homme ou une femme, une personne de mon âge ou plus âgée ne changeait rien à cette manière de rapporter les propos. Un rapport de pouvoir en ce qui a trait à mon expérience de vie dans cet espace semblait nourrir la dynamique de nos échanges.

Les expatrié.es sont chez eux/elles. Ils/elles habitent cet endroit, le connaissent, le possèdent. En ce qui me concernait, j'étais la petite nouvelle. Je ne connaissais pas la réalité de cet endroit, comment il fonctionne vraiment et qui sont réellement les Costaricains. Sur ce dernier point, j'ai été abasourdie par le racisme qui qualifiait ces propos. Un certain malaise m'envahissait lors des entretiens, mais une vilaine curiosité me poussait à les mener à leur fin. Je souhaitais entendre jusqu'où pouvait aller ce racisme, ces préjugés négatifs envers les costaricain.es.

N'ayant interviewé que quatre expatrié.es, je refuse de généraliser les propos à l'ensemble de ce groupe social. Toutefois, il importe d'admettre que plusieurs conversations informelles avec des expatrié.es abondaient dans le même sens. Ces dernier.es venaient de l'Italie, des Pays-Bas et de la France. Ils habitaient les villes depuis 3 à 20 ans.

Bien que difficiles à mener, ces entretiens m'ont informée sur la gouvernance de l'espace liminaire et précisément en ce qui a trait à la gouvernance des corps au sein de ce dernier.

## **4.7. Quitter pour produire**

Tout au long du chapitre, je vous ai présenté l'ensemble du matériel recueilli pour réaliser la présente thèse. Nous avons pu voir que les observations et l'expérience du préterrain ont réorienté les entretiens. Certaines questions ont été formulées et reformulées afin d'aller plus en profondeur dans les thèmes les plus riches : les

motivations de voyager seul.e; un sentiment d'insécurité ou d'autonomisation (*empowerment*) à voyager seul.e; leurs perceptions à l'égard du Costa Rica et ses habitant.es; la consommation de drogue et d'alcool; les relations intimes développées; l'adoption d'une identité plus authentique. Les conversations informelles avec les hommes touristes et les expatrié.es ont également influencé le processus de recherche, soit en les prenant en compte dans la collecte de données verbales. De ce fait, une première analyse des données a été entamée à même le terrain. Or, pour en dégager les propos et comprendre les liens qui les unissaient, un recul était de mise (Beaud et Weber, 2010).

C'est lors de mon retour à Montréal, après avoir pris un mois de recul avec mon terrain (et retrouver une certaine intimité) que je m'y suis plongée à nouveau.

#### **4.7.1. Organiser le savoir**

Après avoir retranscrit les entretiens, j'ai fait une lecture attentive de chacun. Celle-ci m'a reconnectée avec le terrain de recherche. Puis, j'ai combiné ces lectures avec mes notes d'observations et les photos prises. Une fois remise dans le bain, j'ai commencé les analyses (Braun et Clarke, 2006).

Ainsi, j'ai fait une deuxième lecture des verbatim se voulant un repérage préliminaire, pour y dégager les différentes thématiques discutées. Puis, lors d'une troisième lecture approfondie des verbatim, j'ai réalisé une thématisation en continu. J'ai donc identifié des thèmes au fur et à mesure de cette lecture pour ensuite les hiérarchiser et les découper en sous-thème. De cette logique, la thématisation s'est achevée lorsque chaque extrait pertinent de verbatim a été associé à un thème (Braun et Clarke, 2006). Cette méthode d'analyse me semblait la plus adéquate étant donné que je m'attendais à voir émerger des thèmes différents en fonction des groupes de personnes interviewées et la ville balnéaire où se sont déroulés les entretiens.

Ayant réalisé les entretiens en trois langues, il était à mes yeux plus adéquat de coder les thématiques à la main en attribuant une couleur différente pour chacune d'elles. Précisément, je crois que cette manière de faire témoigne, dans ce cas précis, d'une plus grande rigueur méthodologique. Je crois que cette codification à la main reste davantage

fidèle aux propos rapportés et d'en saisir tout leur sens. En effet, je suis d'avis que si j'avais élaboré un code dans une langue et voulu l'appliquer à des propos semblables dans une autre langue, ces derniers auraient pu être essentialisés ou aplatis.

Puis, une analyse transversale de ces thématiques a suivi. Ainsi, pour une même thématique, j'ai fait ressortir des points de convergences et de divergences dans les discours des participant.es. Cette mise en relief a également permis de mettre en relation d'autres thématiques et de dissocier des sous-thèmes pour les placer sous d'autres grandes thématiques. Enfin, j'ai réalisé une synthèse pour chacune des thématiques. Précisément, j'ai mis en exergue les grandes tendances qui ressortent des analyses ainsi que mis en lumière les oppositions, les recoupements ou les récurrences présents dans les propos recueillis. De cette manière, j'ai *fait parler* les thèmes (Paillé et Mucchielli, 2012). Pour chaque thématique, les extraits de verbatims les plus éloquentes ou pertinents ont été sélectionnés pour illustrer les idées avancées. Ainsi bien que certain.es interviewé.es soient plus représenté.es en raison de la richesse de leurs propos, tous et toutes les participant.es sont représenté.es d'une manière ou d'une autre à travers les résultats présentés.

#### **4.7.2. Positionner et situer le savoir**

En voulant donner la parole aux femmes, je les ai considérées selon un angle féministe (Young, 1995) et nomade (Braidotti, 1994, 2003). En effet, dans le contexte de modernité tardive, l'altérité qui est constitutive et productive du sujet est déterritorialisée. Ainsi l'altérité prend la forme d'un Autre sexué ou féminisé, d'un Autre d'un point de vue ethnique ou racisé, ou d'un Autre comme pôle naturel ou écologique (Braidotti, 2003 ; Young, 1995). Or, dans un monde globalisé capitaliste, il importe de voir l'altérité non plus en opposition dialectique et en dualistes structurantes, mais bien de façon nomade. L'altérité nomade n'en est qu'une parmi d'autres. Ces dernières émergent des formes spécifiques du matérialisme corporel expérimenté et conjugué aux subjectivités postcoloniales. De ce fait, la « relation entre le centre et la périphérie, le centre et ses marges, évolue d'une façon radicale et paradoxale dans le contexte de

mondialisation » (Braidotti, 2003 p.29). Le centre se nomadise (voire se déterritorialise) alors que les marges se structurent en contre subjectivité.

Ainsi, s'il est vrai que c'est du même endroit que nous savons et que nous ignorons, il importe de savoir d'où nous partons et d'où nous parlons. La politique du positionnement est essentielle, puisque nous avons chacun.e une place, chacun.e une position (Braidotti, 1994, 2003 ; Harding, 1986; Harraway, 1988). Il importe alors d'interroger les micropolitiques des relations de pouvoir. En considérant le sujet féministe, l'accent est mis d'une part, sur le matérialisme corporel qui souligne la sexualité et la différence sexuelle. D'autre part, il met en lumière l'importance de *nomadiser* toute différence afin d'éviter de recomposer des formations molaires du sujet-femme. Cela signifie que les représentations d'un positionnement sont des perspectives situées qui rendent compte d'un sujet multilocalisé et décentré. Le sujet féministe est alors un entre-deux qui ne se limite pas aux deux, mais qui se multiplie dans un espace d'interconnexion productive. Comme le résume Rosi Braidotti (2003 p.32) :

[...] le sujet du féminisme n'est pas la femme comme autre privilégié et spéculaire du masculin, mais plutôt les femmes, comme pluralité quantitative et multiplicité qualitative qui ont pris ses distances avec la féminité classique comme institution et comme système de représentation. Elles ne se reconnaissent plus dans les modalités discursives d'un sujet passant pour universel. Elles ne sont peut-être même plus une « elle » – sujet féminin -, mais plutôt une multiplicité incarnée, un ensemble complexe et contradictoire, le sujet d'une véritable mutation, d'une métamorphose singulière et collective.

Ainsi, pour respecter le sujet féministe, je n'avais que deux critères de sélection pour recruter les possibles interviewées : celui d'être une femme (ou se considérer comme telle) et de voyager seule. Ces critères m'ouvraient la possibilité de rencontrer toutes femmes, peu importe l'âge, la race/ethnicité, l'étiquette de genre (ou le refus de celle-ci), le sexe, la classe sociale, le niveau d'éducation, l'état civil, l'orientation sexuelle, la religion, leur première expérience de voyage ou non. Ce faisant, j'ai adopté une épistémologie du féminisme du positionnement. Comme le résume Maria Puig de la Bellacasa (2013 p.113) en parlant de celle-ci :

Ce qui caractérise la plupart des approches [...], ce serait l'engagement à penser à partir de l'expérience des femmes et plus généralement des vies matérielles non dominantes – voire minoritaires –, et donc à réhabiliter ces

ressources (données empiriques y comprises) rendues invisibles ou dévalorisées, pour enrichir, voire transformer, certaines théories.

En effet, une perspective féministe ne prétend nullement atteindre des certitudes immobiles. Selon Lasvergnas, (1986 p. 11), « débordant des combats politiques, qu'elle continue néanmoins de mener, elle vise à faire émerger une compréhension du féminin autonome et dédouanée de la saisie traditionnelle sur les femmes et, de « la femme » ».

N'ayant que ces seuls critères de sélection, je pouvais rejoindre ainsi toutes les femmes et répondre aux trois fils rouges qui transcendent le féminisme du positionnement. Un premier fil rouge découle de l'idée que la vie des femmes constitue une position privilégiée d'un point de vue épistémologique. Ce positionnement permet d'observer le fonctionnement de l'oppression de la classe sociale des hommes sur celle des femmes et donc d'identifier les rôles sociaux de sexes qui créent certaines attentes à l'égard d'idéaux masculins et féminins et leurs interactions avec les relations sociales du capitalisme (Bracke et Puig de la Bellacasa, 2013).

Un deuxième fil rouge renvoie à la pensée noire (Hill Collins, 1986 ; hooks, 1984). Ce dernier accorde une valeur importante au savoir produit par l'expérience d'Africaines-Américaines (voir notamment les travaux d'Elsa Dorlin, 2008). Cela permet d'avoir une *double conscience* comme l'avance W.E.B. Dubois (1995), soit de voir les choses à partir de la perspective des femmes dominantes (ici étant blanches, cisgenres et hétérosexuelles) et celle des femmes opprimées (racisées et/ou non cisgenres et/ou non hétérosexuelles). Cette perspective, que j'élargis à l'intersectionnalité (Creshaw 1989, Hill Collins et Bilge, 2016), permet également la production d'un savoir plus fiable. Comme le mentionne Patricia Hill Collins (1986), le savoir produit en marge a le potentiel d'accroître l'objectivité du savoir traditionnel.

Or, et malgré ma volonté de donner la parole à toutes femmes, cette thèse donne la voix à des femmes semblables. Précisément, toutes les femmes touristes interviewées sont blanches, occidentales<sup>65</sup> et âgées de 21 et 39 ans (pour une moyenne d'âge de 23 ans), de classe moyenne (voire parfois aisée) et éduquée. La grande majorité s'est identifiée

---

<sup>65</sup> Précisément toutes les femmes interviewées venaient du Canada, des États-Unis, de l'Angleterre, de l'Allemagne, de l'Espagne, de la France, des Pays-Bas, du Portugal et de la Suisse.

comme hétérosexuelle et cisgenre alors que trois se sont dites soit lesbiennes, bisexuelles ou *queer*. Une seule s'est dit être en couple, toutes les autres ont mentionné être célibataires au moment de l'entretien. Cette thèse donne la voix à des femmes privilégiées. Une réflexion s'impose quant à ce bassin de touristes rencontrées<sup>66</sup>. En effet, la période durant laquelle s'est déroulée l'ethnographie correspondait à la période de vacances de l'Amérique du Sud. Pourquoi seulement des touristes occidentales et de peau blanche composent-elles l'échantillon ?

Faire abstraction de l'absence de femmes racisées, produirait non seulement un savoir féministe blanc (Bilge, 2015), mais laisserait de côté le troisième fil rouge d'un positionnement féministe, soit celui d'un savoir objectif féministe, donc d'un savoir situé (Harraway, 1988). En d'autres mots, « l'objectivité et donc un savoir *plus fiable* sont associés à l'inclusion responsable des subjectivités situées et d'une conscience oppositionnelle, plutôt qu'à leur exclusion au nom de leur inutilité présumée » (Bracke et Puig de la Bellacasa, 2013 p. 15 ; voir aussi Sandoval, 2000). Dans cette perspective, je me dois de tenter d'expliquer leur absence.

Je propose une combinaison de trois principales explications. Une première a trait à la langue. Malgré le fait que je maîtrise particulièrement bien l'espagnol, il m'est très difficile de reconnaître les différents accents des pays hispanophones et les patois qui leur sont propres, outre l'accent argentin et espagnol. Ainsi, il est fort probable que j'ai associé toutes personnes hispanophones, n'ayant pas ces deux accents, à des Costaricain.es sans même m'en rendre compte, plutôt sans même m'interroger sur leur nationalité.

Une deuxième explication porte sur le choix des villes balnéaires étudiées, voire même du Costa Rica comme choix de terrain de recherche. Il est fort possible que les guides et blogues de voyage consultés pour arrêter mon choix *vendent* des lieux qui correspondent davantage aux goûts occidentaux que Latino-Américains, Asiatiques ou Africains. Dans une même logique, il se peut que le Costa Rica soit une destination trop dispendieuse

---

<sup>66</sup> Je tiens à mentionner que je n'ai croisé qu'une seule touriste de peau noire durant la durée du terrain. Elle n'est restée qu'une nuit à l'auberge et partie très tôt le lendemain.

pour des pays ayant un plus faible pouvoir d'achat ou encore que le simple fait de se rendre à cette destination implique un investissement de temps et de capital non négligeable.

Toutefois, et troisièmement, je crois que c'est la place que j'occupais dans l'espace étudié qui trouve une plus forte propension explicative. Comme mentionné précédemment, une certaine ségrégation existe entre les touristes, les expatrié.es et les Costaricain.es. Les touristes interviewé.es se trouvent particulièrement au centre de cette liminalité et ne côtoient que très peu, soit sous une relation de biens et services, les locaux. En effet, comme la plupart des auberges et hôtels appartiennent à des expatrié.es notamment blancs et occidentaux, leur clientèle est également blanche et occidentale. La propriétaire de l'auberge où j'étais volontaire m'a avoué qu'elle gardait les prix relativement élevés pour éviter que des Costaricain.es (et autres touristes latino-américain.es) logent à son auberge sous prétexte qu'ils/elles sont bruyant.es et malpropres. Ces propos ont également été partagés par deux autres propriétaires d'auberges. Ainsi, les locaux comme les touristes racisé.es ne se trouvent pas à la même place dans cet espace liminaire. Précisément, il semble que les locaux se trouvent aux frontières de la liminalité. En effet, il importe de rappeler que la liminalité est une image attribuée à un espace donné. Ainsi, l'espace liminaire se voit juxtaposé à l'espace de la vie quotidienne de ces derniers. Bien qu'ils/elles y soient présent.es, ils/elles n'y participent que dans une certaine mesure<sup>67</sup>.

Également, je crois que l'épisode d'agression sexuelle qui s'est déroulé lors de la période de préterrain a fait en sorte que je me suis déplacée au centre de cette liminalité. Coupant la plupart de mes interactions avec les hommes locaux et étant constamment entourée par des touristes occidentaux et d'expatrié.es, je ne me déplaçais guère dans l'espace liminaire. Je crois que ce positionnement dans cet espace explique également pourquoi la majorité des touristes interviewées n'ont pas eu d'expériences sexuelles avec des personnes locales, se trouvant elles-mêmes au centre de la liminalité<sup>68</sup>.

---

<sup>67</sup> Ce point sera discuté plus en détail au chapitre 5.

<sup>68</sup> Ce point sera exposé au chapitre 6 et discuté dans le cadre du chapitre 7.

Cette prise de conscience de l'absence de personnes racisées met en lumière, une fois de plus, l'importance de tenir en compte la spatialité dans le processus de recherche de même que la position que nous occupons au sein de cet espace. En effet, la position occupée dans l'espace social se dresse en filigrane dans les résultats présentés au cours des prochains chapitres.

## **Conclusion**

Alors que les trois premiers chapitres se sont consacrés à définir la liminalité et la notion de rite de passage qu'elle sous-tend de manière théorique ainsi qu'à exposer en quoi la performance de l'identité de touriste peut mener à la (re)production d'illégalisme et de déviance ludique, ce chapitre a présenté une méthodologie de recherche permettant de l'étudier de manière empirique.

Prenant la forme d'une destination touristique, la méthodologie de recherche développée s'est principalement basée sur les études portant sur le tourisme et les loisirs ainsi que celles traitant des sexualités. Dans cette optique, une méthodologie qualitative et notamment ethnographique s'est illustrée comme étant la méthodologie de recherche la plus adéquate puisqu'elle consiste en une incursion élaborée par l'effort intellectuel qu'elle incarne (Geertz, 1998). En effet, la thèse interroge des discours dans un contexte particulier déterminé par un lieu et un temps précis. Ainsi, les comportements (notamment sexuels et de consommation d'alcool et de drogue) des touristes sont compris comme des actions symboliques.

Or, une ethnographie stipule un terrain de recherche. Ainsi, ce chapitre a exposé et justifié le choix du Costa Rica, dans un premier temps, et de villes balnéaires qui représentent les espaces liminaux étudiés, dans un second temps. Suivant la logique de l'ethnographie et puisque la liminalité est le thème central de la thèse, chacune des villes balnéaires a été décrite de manière détaillée. Ces descriptions offrent également aux lecteur.trices une lecture sensorielle qui leur permet, dans une certaine mesure, de se téléporter dans les espaces liminaux pour une meilleure compréhension des résultats

présentés. Ces descriptions, issues principalement des notes de terrains et de photos prises au cours de ce dernier, exposent non seulement les méthodes de collectes de données utilisées, mais permettent de situer les acteurs (interviewé.es comme la chercheuse) dans cet espace produisant ainsi un savoir positionné et situé.

Les données ont été recueillies selon une épistémologie d'un féminisme de positionnement où le sujet prend la forme d'un sujet féministe nomade. Cela permet d'interroger le positionnement des acteurs (Haraway, 1988 ; Harding, 1986) ainsi que de les situer dans l'espace social, tout en reconnaissant la complexité des relations sociales de pouvoir qui forment les sujets (Hill Collins et Bilge, 2016 ; Paris-Provost, 2018 ; Young, 1995). Le sujet féministe nomade permet alors de donner la voix à toutes les femmes (Braidotti, 2003).

Ce chapitre conclut sur l'importance d'interroger ce positionnement et de tenir compte des personnes qui se trouvent aux marges, ou qui sont invisibles dans les analyses, afin de produire un savoir féministe objectif et donc un savoir positionné et situé.

## **CHAPITRE 5 : Costa Rican beach towns as liminal spaces: Tourism, transgressions and the night-time economy<sup>69</sup>**

### Abstract

Based on a five-and-a-half months ethnography in two Costa Rican beach towns, this article seeks to explain the drug consumption that occurs during touristic experiences by reworking the crime-consumerism nexus framework. Employing an uneven development perspective, it explains why drug consumption occurring within touristic contexts is under-policed and instead treated as privileged playful deviance. In doing so, the article demonstrates how the politics of the night-time economy (NTE) specific to the tourism industry shape the touristic destination into a liminal space that facilitates, encourages, and sustains drug consumption. The article provides new theoretical insights into the criminology of touristic spaces, the NTE, and playful deviance.

**Keywords :** Playful Deviance; Night-Time Economy; Liminality; Tourism; Costa Rica; Uneven Development

---

<sup>69</sup> This article had been submitted to the *International Journal of the Sociology of Leisure*.

*It's been a few hours since the sun set over the sea. The Costa Rican beach town's streets are coming to life as they grow increasingly animated. Though neither the heat nor the humidity have receded, people are no longer clothed revealingly. Instead, they're well-dressed. Their hair is coiffed. Young women's lips have been painted red and their eyelashes extended. The coconut-sunscreen scent that earlier combined with the salty air has now given way to a motley mixture of potent perfumes applied to the skin of young local men, and the scent of grilling BBQs that populate the sidewalks. This nocturnal scent is also redolent with the aroma of cannabis. As I continue wandering along among the growing stream of people, my gaze suddenly fixes on a 20-something tourist who is sojourning at the same hostel as I am. He's snorting a line of cocaine off a plastic bottle, while standing beside a taxi driver I recognize. Two tourist police officers, who do not react at the sight of this drug consumption, are also present. After pinching his nostrils, the tourists hands money over to the taxi driver and departs on foot.*

–Fieldwork notes, Costa-Rica east-west coast, June 2016

## Introduction

The preceding situation, drawn from field notes, recounts the unfolding of a criminal act. Drug trafficking in Costa Rica is illegal, and can result in substantial prison sentences. More specifically, while simple personal drug consumption is legally permitted, drug production, as well as domestic and international trafficking, are not.<sup>70</sup> As such, how can we explain the pair of police officers idly standing by? As members of the Tourist Police Division, working under the umbrella of the Public Safety Ministry, they have both the duty and the authority to arrest individuals when a criminal act occurs (Ministerio de Seguridad Pública de Costa Rica, 2019).

The academic literature echoes a popular understanding of tourism, specifically that it offers a limited-time escape from everyday life. Normal conventions and stresses are suspended within this extraordinary period, which can also be viewed as a liminality (Shields, 1991; Turner, 1979). Via their landscapes and inhabitants, touristic destinations promote the image of a space where the pursuit of leisure and pleasure are fostered. These destinations become symbolic space-time, wherein weekly routines are replaced by self-directed free time, leading individuals to reveal a latent self inclined to transgress

---

<sup>70</sup> See article 58 of the Ley de Estupefacientes y Sustancias Psicotropicas (Ley 8204) [http://www.icd.go.cr/portalicd/images/docs/normativa/Reforma\\_Ley\\_8204\\_2015.pdf](http://www.icd.go.cr/portalicd/images/docs/normativa/Reforma_Ley_8204_2015.pdf) (In Spanish)

ordinary morality via the performance of new identities (Selänniemi, 2003). In tourists' perceptions, these destinations are liminal spaces (Crouch, 2004).

In this article, I propose new insights in regard to the idea of a latent self-character and a suspension of normal conventions, by viewing it within the context of a crime-consumerism nexus. This nexus helps provide a detailed explanation as to how the economic argument results in police officers' tolerance towards deviance. Rather than reducing consumerism to a cause of crime, this nexus instead focuses on the forms of subjectivation sustained by the night-time economy (NTE). Such playful deviance should be understood as "an attempt to outline the striking convergence between novel forms of subjectivity propagated by consumerism, and many of the characteristics identified within the criminological literature as being constitutive of criminality," (Hayward and Smith, 2017 p. 314).

I also propose that tourism can (re)produce spaces that encourage, sustain, and legitimate the above-described situation by encouraging the consumption of playful deviance, which in this case is constructed as a form of transgression understood to reflect the hybridization of crime and deviance (Campbell, 2013; Jenks, 2003; Jervis, 1999; Lascoumes, 1996). The playful deviance perspective requires moving beyond the boundaries associated with traditional socio-legal constructs of crime and deviance. As such, by employing a pair of analytical perspectives, this article seeks to explore both why touristic destinations can become sites of tolerance for transgressions, and who has the privilege to transgress.

First, I propose that the crime-consumerism nexus must address the notions of playful deviance and the NTE. Considering illegal drug consumption as a form of playful deviance allows us to illustrate how individual, social, and economic dynamics are structurally and culturally embedded within accepted and normalized forms of leisure (Hayward and Smith, 2017; Redmon, 2003). The consumption of playful deviance must also be inscribed within a NTE context. In doing so, we shed light on how this economy, based on an aggressive form of hedonism, acts as a managing device, while also (re)producing liminal spaces.

Secondly, I suggest that the processes that preside over the constitution of this liminal space can be illuminated using an uneven development perspective. In contrast to the current literature's focus on European societies, this article instead locates and reworks the playful deviance and NTE notions in a Global South touristic context. This type of illegal drug use must be contextualized as resulting from Costa Rica and its tourism industry being immersed in the politics and economics of uneven development (Massey, 1994; Smith, 2008). This perspective sheds light on how the materiality of one space becomes a rare commodity for others spaces, and thus informs the geopolitics specific to them. For Costa Rica, this process results from the country's insertion, via tourism, into the market economy (Bandyopadhyay, 2011; Jaakson, 2004). Specifically, foreign visitor spending generated 68.8% of Costa Rica's direct 2016 Travel and Tourism GDP, while Travel and Tourism's contribution<sup>71</sup> generated 5.1% of Costa Rica's direct GDP for that same year, as compared to 3.2% for the Latin America region, and 3.1% for the World average (Turner and Freiermuth, 2017). As such, Costa Rica's economic dependence on its tourism income cannot be overlooked.

Following this perspective, this article moves beyond the propositions found in the studies of Uriely and Belhassen (2005a, 2005b), wherein acquiring and consuming drugs during touristic experiences abroad are framed as forms of risk-taking. Their studies demonstrated that tourists remain conscious of the risks associated with acquiring and consuming drugs. However, the authors argue that tourists' notion of this risk, i.e. that they are legally untouchable, is biased by their tourist status. Further, Uriely and Belhassen (2005b) highlight an argument often evoked by tourists: local authorities are reluctant to compromise the economic benefits derived from tourism, resulting in legal tolerance towards them and their deviance. While this risk-taking perspective is interesting, it is insufficient for explaining the situation in the epigraph. Although the authors employ this economic argument as an explanation for the authorities' tolerance,

---

<sup>71</sup> This contribution results from the "GDP generated by industries that deal directly with tourists, including hotels, travel agents, airlines and other passenger transport services as well as the activities of restaurant and leisure industries that deal directly with tourists. It is equivalent to the total internal Travel and Tourism spending within a country less the purchases made by those industries" (Turner and Freiermuth, 2017 p. 15).

they fail to offer a sufficiently detailed explanation of the process by which this economic dependence results in tolerance.

This article details the subjectivities that exist regarding space, specifically in the case of two Costa Rican beach towns. It offers an explanation as to why interviewed subjects reported that the touristic destination gave off the impression that illegal drug consumption in the public sphere was normalized and inscribed within the local culture, thereby demonstrating that a symbolic device is embodied (see Crouch, 2004; Rakić and Chamber, 2012). In addition, the uneven development perspective highlights the impact that both the touristic industry and the explicit playful deviance consumption brought by tourists has on local communities. It shows that while the liminal space produces a safe space for tourists, it is one within which locals do not feel safe.

### **5.1. Playful deviance: tourist identity and *in situ* performance**

To conceptualize the situation recounted in the epigraph as an act of conformity to a consumer culture's values and subjectivities implies also locating tourism within the context of the night-time economy. The NTE is based on leisure and pleasure. Its social codes and practices are carefully "wrapped in layers of imagery suggesting attractions of hedonistic free fall, unhampered by behavioural check points, fostering an ethic of aggressive hedonism," (Hobbs et al., 2000 p. 705). The market associated with this economy retails in all forms of consumable leisure: alcohol consumption is encouraged, while drug use and more aggressive and exhilarating sexual behaviours are tolerated (Briggs, 2013; Hayward and Hobbs, 2007; Hobbs et al., 2003; Smith, 2013). Within this economy, moral values that previously qualified behaviours and actions in everyday life as good or bad, or legitimate or illegitimate, instead focus on what is or is not beneficial to the capitalist market (Hall and Winlow, 2015; Hayward and Smith, 2017). This economy and its practices can result in the consumption of playful deviance.

What is playful deviance? While illegal drug consumption can be viewed as behaviour in violation of moral norms, in this study, the act is not conceptualized as one of resistance. Rather, employing the perspective developed by cultural and ultra-realist criminologists (Hall, 2012; Hall and Winlow, 2015; Hayward and Smith, 2017), this

conduct is considered to be an act of conformity to liberal values in the late-capitalism context. That is, an act situated in the specific liminal space that the tourism industry creates. Indeed, suggesting that such activity deviates from moral norms and values falsely assumes that “there is a coherent and shared conception of ethics and morality, which simply does not exist in a consumer-capitalist society predicated upon the pluralistic values of sovereign liberal individualism,” (Rayman and Smith, 2019 p. 2).

As noted in the introduction, the crime-consumerism nexus perspective offers a different explanation for the idea that tourists are untouchable. Rather than consciously breaking the law and taking risks, the tourist, the taxi driver, and the police officers are instead adhering to the conventions, practices, and habits that govern the liminal space within which they are located. Following Edensor (2007), I argue that “tourism is replete with rigid conventions of its own, habits and routines which shape the particular practices and experiences of tourists, and it is, also somewhat mundane,” (p. 200). Shaped by culturally coded pursuits of escape, tourism involves unreflexive, practical, and habitual enactments, which reflect a common sense understanding of how to be a tourist, while dwelling within this symbolic space-time (Adler 1989; Edensor, 2007). Tourism is constituted by an array of technologies and techniques that are mobilized in distinct settings. Thus, when tourists arrive at their destination, they are usually informed by pre-existing discursive, practical, embodied norms that guide the way they behave. In fact, tourists can be understood to be performers subject to the disciplinary gaze of co-participants and onlookers (Crouch, 2004; Edensor, 2001; Noy, 2004b; Redmon, 2003). The appropriateness of the performance is reliant upon the ability of its audience to successfully project the meaning they are seeking to transmit (Edensor, 2001, 2007; Redmond, 2003). Via their behaviour, they express their commitment to consumer capitalism values and principles by satisfying their hedonistic desires via their performance of a tourist identity (Edensor, 2007). This identity must be understood as an *in situ* performance.

Tourists do not form a monolithic bloc. They differ in regard to their identities, as related to their race, sex, gender, age, sexual orientation, economic class, purchasing power, ableism, and the way they travel (Jordan and Aitchison, 2008; Pritchard and Morgan,

2000). Thus, the same place, at the same moment, is experienced differently by different people (Longhurt and Jonhnston, 2014; Massey, 1994; Rose, 1993; Veijola and Jokinen, 1994; Tilley, 2006). Nonetheless, I argue that tourists sharing similar identities and preferences form a community, given that they enact the same touristic practices while consuming the same commodities (hostels, restaurants, touristic tours) (Edensor, 2001, 2007; Urry, 1992).

The tourist identity is regulated by the rules and norms present in the symbolic space-time, which is in turn representative of the touristic destination/liminal space (Redmon, 2003). As a result, tourists must behave, or even perform their identity as a tourist, according to the expectations of the audience present in the liminal space (fellow tourists, local inhabitants, and expatriates). Tourist identity as an *in situ* performance can be linked to the notion of special liberty developed by Hall (2012). Special liberty locates the situation described in the epigraph within a culture of consumption that emphasizes the *new* and the *now*. Thus, morality-based decision-making is replaced by this special liberty, which takes the form of an individualized hyper-competitiveness promoted via the practices of a neoliberal economy (Smith and Raymen, 2016). In turn, this culture of consumption renders possible the interrogation of the economic practices that grant access to a liminal space in which tourists can exert this special liberty by performing the tourist identity. I argue that despite the possibility of having access to this special liberty in non-liminal spaces, liminality, via the NTE it underlies, enhances the adoption of special liberty.

Previous research into the articulations of the NTE and the crime-consumerism nexus have mainly emanated from the United Kingdom. As such, the liminal spaces studied in that body of literature are not reflective of those upon which the present study is focused. Simply put, a Costa Rican beach town is not the equivalent of London or Manchester. I therefore argue that to make sense of playful deviance in the touristic Costa Rican context, we must conceptualize this liminal space from the perspective offered by research about uneven development (Massey, 1994; Smith, 2008). This materialistic perspective recognizes that different economic and class relations both form, and are formed by, the spaces in which they occur. As such, recognizing this allows for an

explanation not only of why Costa Rica is one of the most popular touristic destinations, but also how this Southern country was pushed to bet on the tourism industry as a means to survive in the global market economy. Together with Nost (2013), I thus propose that this uneven development, which produces differentiated economic spaces, also pushes Global South touristic destinations towards marketing consumable forms of exoticism and authenticity. Specifically, forms that correspond with tourists' desire for a break from everyday life.

### **5.1.1. Liminality: the night-time economy and the (re)production of playful deviance**

Over recent decades, consumer habits have metamorphized, leading to the institutionalization of free time and leisure, as well as greater flexibility in regard to work hours. In turn, spaces were created or restructured as sites of pure consumption and leisure (Zukin, 1998). For their economic survival, these spaces rely on the so-called NTE (Hobbs et al., 2000), which temporarily maximizes these urban commercialized spaces' opportunity to generate profit. In many ways, the social world of daylight is the opposite of its night-time counterpart. Despite the possibility of consuming certain forms of leisure during the daytime (sipping a coffee, enjoying lunch at a restaurant, or downing an aperitif), a significant shift occurs once night-time falls: the lights dim, sound systems come to life, and taxis proliferate in downtown city centres (Briggs, 2013; Hobbs et al., 2003). The NTE creates a liminal space by allowing for relative transgressions of the norms and values specific to the social world of daylight.

This tolerance can be explained by the fact that the night-time answers a disparate set of forces, as well as distinct forms of governance and social control. While norms, laws, and values do not simply slip away, they appear to be suspended (Shaw, 2010). Specifically, while formal and recognized informal norms regulate behaviours and conducts during the daytime, come night, clients' behaviours are instead regulated by an ambiguous and complex cocktail of unwritten laws, codes, and subjectivities, which operate according to what does or does not benefit the marketplace (Hobbs et al., 2003). The NTE—a concept that mainly refers to the places and spaces where bars, restaurants,

and dance clubs are densely concentrated, and pleasure, excitement, and excess is assured—markets evasion, as well as a liminality that conceals its adherence to consumerism.

Thus, an oft-employed strategy is to market the image of an accessible and easily consumed liminality. A location's image significantly affects the decisions people take in regards to their choice of residence, work, investments, and vacations (Clouse and Dixit, 2017). The image—a symbolic frame that represents a location—must be as attractive as possible in order to convince consumers to choose this destination, as opposed to any other one. This liminal image, which translates into consumption of leisure, pleasures, and cultures, now defines the identity of several major Western cities, such as Ibiza, Spain, that are renowned for having tourism industries linked to partying and nightlife (Briggs, 2013; Hobbs et al., 2003).

Thus, the NTE has propagated across our current globalized world. Its underlying logic, which sustains a back-and-forth dialogue between liminal spaces and deviant consumerism, has notably been adopted by the Global South's tourism industry. The liminal images produced by this industry must therefore sell whatever it believes tourists are seeking. Specifically, a break with everyday norms and constraints, in such a way that the fulfilment of all desires becomes possible (Clouse and Dixit, 2017).

### **5.1.2. Tourism, liminality and the night-time economy**

Falling within the tradition of North-South touristic practices, the liminality marketed to, and sought out by tourists takes the form of a quest for exoticism and authenticity, as understood from a Western perspective (McRea, 2003; Preston-White, 2004). For the Central American and Caribbean region, exoticism is promoted using images of endless beaches, crystal-clear turquoise waters, green nature, and wild fauna. Authenticity is conveyed via smiling and dark-skinned inhabitants, or locals resting in hammocks (Preston-White, 2004).

Seeking to ensure a stable level of competitiveness in an economy based on the ferocity of market capitalism, certain Latin-American countries, notably Costa Rica, turned to the tourism industry (Harrison, 2008; Stocker, 2013; Wilson, 2008). This strategy was

strongly encouraged as a poverty-reduction measure by the United Nations, as well as by the World Bank and the Inter-American Development Bank (Goodwin, 2009; Harrison, 2008). Over the past 25 years, the political economy of tourism has adopted the goal of sustainable development, in turn making Costa Rica a pioneer of ecotourism. Costa Rica is known globally as a natural paradise, and markets itself as a preferred location in the quest for authenticity and exoticism. In reality, the development of ecotourism appears to be a strategy to transform nature into a tradeable good (Herrera-Rodriguez, 2013). Further, with its marketed image as a natural paradise, Costa Rican touristic practices locate the country within the dynamics of uneven development (Clegg, 2002; Funes Monzonte, 2013; Robles Rivera, 2010; Sánchez Sánchez, 2004).

Marketed images result in preconceived notions regarding foreign destinations. These notions accompany visiting tourists. Once arrived, they are prone to taking elements—notably visual ones—out of context, in order to reinforce their preconceived ideas, and validate the place image they originally purchased with the goal of consuming a liminality (Urry, 1992). As previously noted, liminality is a product of the tourism industry. The liminal touristic space is governed by singular conventions, practices, and habits, all of which advocate for special liberty and an aggressive form of hedonism. This liminality is, however, not a simple, stable, or fixed product; instead, it is constantly evolving. The liminality produced by touristic practices is not only consumed, but also reproduced according to the preconceived ideas and values guiding the traveler's movements (Crouch, 2004). The consumers' movements in this space must therefore be understood in relation to other people (and notably, their behaviours), which are equally a part of this liminal space (Rakić and Chambers, 2012; Crouch, 2001).

Faced with this liminality, produced by the NTE, and inscribed within the Global South touristic experience, I argue that interrogating the existing economic configurations which sustain both the NTE and the tourism industry is necessary in order to understand the supply and consumption of playful deviance. Specifically, I suggest that the special liberty adopted by certain tourists, which enhances the practice of playful deviance, is a result of the consumption of liminal touristic spaces produced by uneven development. By studying the mechanisms underlying the tourism industry, we can shed light on the

elements that compose the place image that favours playful deviance's introduction. We can thereby explain the situation described in the introduction.

## 5.2. Methods

This article is based on a five-and-a-half months long ethnography undertaken between December 2015 and June 2016. The data collection took place in two Costa Rican beach towns, one situated on the Pacific Coast and the other on the Caribbean Coast. In regards to the Pacific Coast, the beach town I studied took the form of a ten-street quadrangle. Two main streets crossed the town. One allowed cars to travel from one end of the city to the other alongside the sea. The other, which was perpendicular to it, connected the city entrance, identifiable by the bus station, to the main entrance of the beach where the Tourist Police Division and post office are located. This second street, which was populated with restaurants, bars, dancehalls, hotels, soccer fields, and an elementary school, represented most of the town's centre. During my sojourn in this city, I worked for 20 hours a week in a youth hostel as a receptionist in exchange for a dormitory room to stay in. The job facilitated both making contact with tourists, and developing relationships with other hostel employees, such as the cleaning lady, gardener, and security guard, as well as with the surf-school instructors with whom we had a client-referral agreement. These relationships made it possible for us to informally converse on many occasions, thereby allowing me to gather rich information related to the lives of local residents, and their at-times ambivalent relationship to the tourism industry. As for my time on the Caribbean Coast, I stayed in the dormitories of a youth hostel and was also taken in by a French expatriate couple.<sup>72</sup> Having less direct contact with tourists in this town, I was instead immersed into Costa Rica's small expatriate community. This experience allowed me to both see and understand how this town was shared at the

---

<sup>72</sup> I employ the term "expatriate" while underlining the fact that it is loaded with power relations, notably linked to economic and social class, as well as race and ethnic origin. This term appears in fact to be reserved for white immigrants coming from Western countries, who have a notably strong and stable purchasing power. This term thus hints at certain superiority over the idea of a regular immigrant. I also employ this term given that all the interviewed individuals corresponded to characteristics of an expatriate, and equally viewed themselves as such.

economic and geographic level between locals and expatriates. This town was enclosed by the sea and the jungle, and had no real town centre. Instead, the coffee shops, restaurants, hotels, grocery stores, homes, parks, and elementary school were scattered among the town's ten streets. The street adjacent to the sea marked both the entrance to, and the exit from, the city. The bars were mainly concentrated there, as was a public handicraft market, which transformed come nightfall into a gathering place.

Ethnographic observations of the various beaches and bars were undertaken. The goal was to document both the form these liminal spaces take as a result of the dynamic interactions between tourists, local, and expatriates, as well as the way in which the tourists consuming this space generally behave. Despite being present at times when drugs were being consumed, I myself did not take part in these activities. I only observed the progression of these situations, while discussing with those present. I also conducted 27 semi-directed interviews with female tourists, as well as with 8 male tourists, 5 local males, and four expatriates originating from so-called Western countries. All the interviewed tourists were white, Western,<sup>73</sup> and aged between 18 and 39 years-old (for an average age of 23).

### **5.3. Liminality: a 24/7 experience**

When questioned as to their perceptions of Costa Rica, respondents described themselves as being enchanted by the exoticism they encountered, in the form of volcanos, landscapes composed of endless beaches, and lush vegetation, all of which projected an image of wilderness. Easy access to this environment allowed them to break with their everyday routine. Victoria (30, Canadian) stressed that the mere thought of her hometown made her anxious. There, she feels a constant pressure to consume all that her city has to offer: "I need to take advantage of the coffee shops, the festivals, the... Whereas here [in Costa Rica], there's nothing. Sure, there's the beach, but that's all there

---

<sup>73</sup> The interviewed tourists were from the following countries: Canada, the United States, England, Germany, Austria, Spain, France, the Netherlands, Portugal and Switzerland.

is!” James (27, American) also felt this type of pressure back home. A month into his travels at the time of our interview, he noted that being on the Pacific Coast of Costa Rica resulted in the complete opposite: here, the most stressful part of his day was doing whatever he wanted to.

The image of Costa Rica thus appears to break with the performance- and consumption-based image that characterizes Western societies. The marketed place image successfully markets a liminality, while at the same time concealing genuine consumerism. Thus, tourists dwell in the visited location while consuming that which it has to offer them, in terms of housing, restaurants, and leisure. They act and behave based on what they see and learn as a result of both their observations of the place, and their social interactions with other tourists, local inhabitants, and expatriates. In addition, seeing as they are in a state of transition, tourists will candidly take for granted that certain behaviours are specific to this place. They are part of the culture and its inhabitants. Further, it is this same image, the symbolic frame assigned to this location, which in turn normalizes certain behaviours. It is through this process of normalization, occurring within a culture of consumption, that the development of playful deviance becomes possible. This is specifically the case for the consumption of illegal drugs in the studied beach towns. The location’s image is thus incorporated, and through this, produces this liminal space.

### **5.3.1. The night-time: a distinct touristic experience**

During the Costa Rican daytime, the streets are empty, while the beaches are strewn with tourists. Come nightfall, the opposite occurs: tourists, expatriates, and locals all flock to the town’s streets, looking to take advantage of restaurants, and in particular, bars. An all-consuming pleasure-seeking frenzy becomes palpable as a loud mix of *reggaeton* or reggae music invades the streets. The NTE’s mechanisms are being put into place.

Most bars advertise Happy Hour- or Ladies’ Nights, with special prices on drinks, in order to pull in customers. Others offer a free cannabis joint as a participation prize for partaking in Trivia Nights. Certain youth hostels also capitalize on this hedonistic image as a means to assuring their economic prosperity. On the night of my arrival on the

Caribbean Coast, I was for example greeted by the hostel's co-owner, a 23-year-old Costa Rican man, with the offer of a "welcome" joint. Discussing this with others tourists, it seems that I was the only one who found the practice unusual. Generally, tourists agreed that such practices were part of the local culture, or the *Pura Vida* way of life, a reference to Costa Rica's own official motto for tourists. Not once did anyone mention the risk of, or at least a fear of, being caught by police officers.

The NTE, upon which Costa Rican beach towns are dependant, produces a liminal space. This space must in every way answer to the needs emanating from the consumable hedonism tourists are there to enjoy. Through this, certain forms of playful deviance become legitimized. For example, in conforming to this economic logic, a lack of action by police authorities becomes desirable. Any police intervention that notably exceeds the one seen in the introduction now appears economically counter-productive when it comes to drugs, regardless of whether it involves tourists or local inhabitants. In either case, reprimands would sully the image of consumable hedonism, the very fuel of the NTE.

However, a nuance must be noted. The governance that emanates from the NTE is tolerated only up to a certain point. The generated liminal space is still subject to federal laws, and therefore also to a penal code. As a result, it appears that the liminality produced by the tourism industry results in a differentiated regulation of spaces across the country. The studied beach towns<sup>74</sup> were patrolled by tourist police officers. As mentioned above, these tourist police officers generally seek to maintain public order, and thus have the power of arrest and detention if an offense, notably a criminal one, is committed. However, this police unit was specifically created with the goal of assuring the well-being of tourists (both local and international), in part by ensuring that delinquents could not negatively affect their stays, notably via theft. Despite the general role of this unit being to ensure the well-being of everyone (i.e. locals, just as much as tourists), in practice it appeared to focus very little on maintaining order for local

---

<sup>74</sup> There were 350 tourist police officers as of 2015. They were divided among Costa Rica's large tourism centres, where they acted as the local agents of public order for these communities, while also collaborating with other units of the Public Safety Ministry. (Ministerio de Seguridad Pública de Costa Rica, 2015).

inhabitants. The impression conveyed by the tourists I interviewed, as well as by those interviewed by Karen Stocker (2013), was that this police unit held limited legal authority. This could largely be explained by the fact that the tourist police unit was generally short-staffed, and seemed more reactive than proactive. That is, they only intervened when something was reported to them. As an example, in the Pacific Coast beach town that I studied, only two police officers were present in 2015. As for the Caribbean Coast beach town, there was not even a single officer officially stationed there. Instead, tourism police officers were located in a neighbouring community, and were responsible for patrolling the entire Caribbean territory. Beyond personnel, the tourism police unit was also lacking in terms of material resources, with its carless officers largely relegated to completing their daily patrols on foot or by bicycle along the beaches and main streets. Nonetheless, in doing so, their presence seemed to ensure foreign tourists' feelings of security, and therefore supported their ability to partake in hedonism, as they had expected.

Private security agents appeared to share the same goals as touristic police officers. During stops at the bank, I observed that the security agent greeted both tourists and (white) expatriates courteously and with great politeness, while adopting a cold and authoritarian attitude towards Costa Rican males, in addition to searching them. In sharing these observations with Hilda, a Costa Rican hostel receptionist, she confirmed to me that these were not isolated incidents: "Here, everything is done to protect tourists. They must feel confident at all times if we want them to return," she confided. Thus, the social controls and types of governance specific to the NTE together create a liminality entirely dedicated to answering tourists' needs, while providing them with a safe context in which to exert their playful deviance.

### **5.3.2. "It's part of the trip, you know!"**

I have argued that the manner in which the tourism industry markets the night-time economy in Costa Rica is part and parcel of the production of these beach towns as liminal spaces fostering playful deviance behaviour. However, the consumable daytime

activities also seemed to offer forms of non-deviant hedonism, such as laying in a hammock, enjoying a sunbath, surfing, diving, and drinking coconut-based cocktails.

As he casually sipped his freshly squeezed orange juice, Rick (23 years old, Dutch) proposed to Jason (18, Dutch) and James (27, American) that they take some LSD and find a beach on which to spend the day. Without any hesitation, the two young men answered in the affirmative, as if they'd been asked something as simple as whether they wanted to have a picnic. Seated at the same table and intrigued by this proposal, I inquired as to their motives for consuming this substance. Rick answered: "Why not? It's just a beautiful day to enjoy the beach." James then asked Rick where the LSD had been acquired from. Rick responded that he had purchased it the night prior from a reliable source: his hostel's security guard. James and Jason in no way seemed surprised by this. As he rocked in a hammock and savoured a fresh-picked mango he had acquired from the hostel's mango tree, James addressed me: "See! Why not? We're in the place to do that. [This beach town], it's a black hole! Costa Rica is a hippie country." The young men then quietly finished their breakfasts and prepared for the day ahead: they took their dose of LSD at the table, left to put on their bathing suits, filled up their water bottles, applied sunscreen, picked a few more mangos for later snacking, then headed for the beach. This example illustrates how the established mechanisms of a NTE acts as a symbolic device that fosters certain forms of conduct. These mechanisms give tourists the impression that these forms of conduct are part of the local culture, that they are in no way deviant, and that they are even legitimate. James' (27, American) remarks demonstrated how this symbolic device is embodied. This embodiment leads him to perform *in situ* the tourist identity and what is expected from him during his touristic experience:

Here, you're around drugs all the time... recreational stuff or hard stuff or whatever it is so... it's a lot more affordable and it's a lot more social. People don't even think about it. People just pass around and people are just very sharing here so... it's easy to just take a puff on a joint once in a while whether you're try to getting high or not... it's just kind of happened.

The embodiment of this symbolic device creates a liminal space in tourists' mind, specifically, one governed by its own rules, which are based on an aggressive form of

hedonism. With his blue eyes and blond hair, Rick (23, Dutch) summarized this idea of a liminal space that differs from others:

Especially here, the local police, they don't do anything. They just sit on the beach all day and just like... and that's great, because nothing has to be done here. If they were stricter, I think the atmosphere would not be as good, maybe. I understand its the law, but... it's such a small town away from everything else... it's a funny thing between Netherlands and here...in Netherland, everywhere you go it would have like the same kind of laws and the same fuse on them, but here... the national police is there just a couple of days a month... and the rest of the days of the month everybody is smoking weed in the open... selling on the streets and everybody is OK with it... like they are making their own rules, so... yeah... I like that system, I think it works perfect here, for example. It's simple. Like in San José [Costa Rica's capital city] it wouldn't work... there, they're stricter and that makes sense, you know, to have different rules for different areas.

In reality, Costa Rica is not the Netherlands. Its drugs laws are actually more strict than Holland's laxer drug-possession laws. However, the tourist police's lack of manpower may help explain this relative inaction. Equally, while it is widely recognized that drugs are mainly consumed by white Western tourists (as well as by expatriates), it would appear that Costa Rican authorities associate the drug problem which is gradually spreading across the country to immigrants from neighbouring countries, specifically Colombia and Nicaragua, with consequences on the policing of these migrants (see Stocker, 2013). Again, the liminality produced by both the marketed tourism image and the NTE suggests that everything is seemingly being put into place with the goal of meeting (white) tourists' insatiable desires. The liminal touristic space is thus designed with tourists' drug consumption in mind.

## **5.4. On the liminality's outskirts: a different reality for Costa Ricans**

Being dependent on the income generated by tourism as a result of uneven development, the two studied beach towns have largely rejected developing their touristic or highway infrastructures in any significant way. In doing so, they are able to continue marketing the image of authenticity and exoticism sought out both by tourists and expatriates, who make up a large source of foreign investment. This preservation of authenticity contributes to Costa Rica's popularity (see Nost, 2013; Stocker, 2013). The resulting inward-looking and relatively closed-off economy however means that job opportunities remain rare and undiversified for Costa Ricans. Only the tourism industry and associated businesses (restaurants, hotels) provide jobs in these towns. If these Costa Ricans hope to work in another industry, they must migrate towards the capital, San José, or to surrounding cities.

Thus, for those who refuse to migrate, employment opportunities remain few and far between. Active participation in the NTE is thus a way to make ends meet. I observed several young self-employed Costa Ricans working during the day, whether as surf instructors or by selling empanadas on the beach. Come nightfall, they shifted to selling drugs. Wilson (32, Costa Rican), a community worker for young dropouts in the Caribbean region, mentioned that many of these young Costa Ricans turn to the drug market mainly as a career choice. They have no desire to migrate to the capital because they both love their hometown, and are attracted to the earnings associated with work in the drug industry, where the pay is much higher than in the tourism industry.

These observations and reported statements indicate that despite Costa Ricans not being taken into account by tourists and expatriates, they nonetheless participate in the formation of a liminality. The liminality that tourists consume is for Costa Ricans part of their daily reality, which is in turn shaped by the needs of the people transiting through their communities (Anglin, 2014).

### **5.4.1. The liminal touristic space: safe for tourists, unsafe for locals**

The imagery associated with an aggressive form of hedonism must be maintained in order to ensure the survival of the liminal space. Thus, everything is organized in such a way that tourists can feel safe and at ease. However, the NTE's development is not without consequences for those on the outskirts of this liminality, specifically, Costa Ricans.

As noted by Wilson (32, Costa Rican), many young men in the Caribbean Coast community fall into the trap that is the drug market. They're recruited at a young age in order to sell drugs to tourists. On a few occasions during my sojourn, boys of barely 10 years of age could be seen wandering the main streets on bicycle, stopping at bar exits to sell cocaine to tourists so that they could continue to party. These observations are also corroborated on the Pacific Coast in a study by Wagner Moreno (2011). Admittedly, the drug market provides remunerative jobs. However, it also generates waves of violence in these communities as a result of turf wars (Organismo de Investigacion Judicial de Costa Rica, 2013).

Ottis (32, American expatriate) noted that these territorial conflicts had infiltrated his bar as well. As a result, he does not hesitate to offer advice to his clients when they ask him where they can purchase drugs:

[...] 'cause you know there's a danger dealing with drug dealers. They can be dangerous people, you know... I'm not gonna stop that, so the nice thing I do it's to provide the best experience for them with that cocaine. 'This is the guy you wanna talk to. These are the price ranges...' You know... 'He's gonna take care of you. He knows where the forces are standing during... He will take care of them' [...].

Despite satisfying tourists' desires for consumption of hedonistic desires, and also benefitting the local economy, these drugs nonetheless cause great harm, notably to the local population. In fact, in keeping in touch with two friends that I made during my fieldwork who still live there, I was informed that two gunfire incidents occurred in

2017, resulting in two deaths. One of the victims was a 23-year-old Costa Rican man, who worked part-time at the first hostel I stayed at during my initial trip to the Caribbean Coast. This young man had showed me his cannabis plantation while we fetched bananas for the hostel's clients. He was shot dead at close range in his home during the night by a 21-year-old male as a result of a settling of accounts linked to a drug transaction.

I was also witness to two gunfire exchanges at bars, at closing time, which were intended as warnings between two rival drug-dealing gangs. A female interviewee also reported a gunfire exchange, which resulted from similar motives.<sup>75</sup> She had not really understood what had happened at the time it occurred. She only learned of the nature of the event the following evening, and was quite surprised when she did. In fact, the morning after, everything was calm, as if nothing had happened the night prior. The bars where the exchanges occurred were open, their employees were smiling, and the atmosphere was highly festive.

Thus, the NTE's mechanisms result in the suspension of any official law enforcement in order to assure the liminality promised to tourists, and this in a context that equally ensures their feeling of security to the maximum extent possible. The result of this is an alternative form of law enforcement, that is, an unpoliced criminality which benefits tourists and other local inhabitants such as Ottis the bar owner, as well as the taxi driver, and the two police officers. Yet, at the same time, it renders local life unsafe for Costa-Ricans, who have to deal with the increased violence associated with drug trafficking.

## Conclusion

The politics of a NTE that promotes the consumption of an aggressive form of hedonism, at the same time creates spaces where a liminality is marketed. In the process, it is also concealing genuine consumerism. As a result, the social universe's moral values and norms that dictate what is and isn't legitimate consumer conduct, now correspond to what is beneficial or not for the capitalist market. The NTE thus produces consumable

---

<sup>75</sup> No one was injured as the result of this event.

forms of leisure that are considered deviant, particularly for the social world of daylight, or in the everyday space.

In contrast to a portion of the academic literature which explains this situation using a risk-taking perspective, my understanding of this situation is located within a situated crime-consumerism nexus. I have demonstrated how the politics of a NTE, inscribed within the Global South's tourism industry, create liminal spaces that allow for the marketing of playful deviance. This space is governed by its own codes, practices, and habits that focus on satisfying the needs associated with tourists' strong hedonistic desires, all within a safe context. Further, all consumable activities or practices are based on a hedonistic economy, with the tourist police there to assure the safe regulation of this space. As a result, tourists' expectations become the main focus of this liminal space. Tourists who consume drugs during their trip, do not grant themselves an untouchable status, but rather a "special liberty," (Hayward and Smith 2017). Despite the fact that the adoption of a special liberty is possible in everyday life, I argue that the liminal space, and the mechanism it underlies, enhance its adoption. This "special liberty" must be understood as the embodiment of a symbolic device resulting from the NTE's mechanisms. Concretely, this embodiment is materialized by the performance of an *in situ* tourist identity (Edensor, 2007; Redmon, 2003).

In taking for granted that the drug market is part of the local culture, an assumption that results from a symbolic device, tourists are unaware of the consequences of their drug consumption on the local community. They simply respond to their hedonistic desires and continue along their journey. Based on my observations and interviews, tourists only remain two to three days in the same place, and as such, do not have time to observe the consequences of their actions on the local community. In addition, Costa Rican inhabitants viewing the drug problem in their country as being caused by Latin-American immigrants may lead them to turn a blind eye to white Western tourists' drug consumption.

The situation described in this article's epigraph is rendered possible by its taking place in the context of a liminality inscribed in the global market. It is a product of the Costa Rican NTE, made possible by the Global South tourism industry. Would snorting a line

of cocaine in front of two police officers with the collaboration of the taxi driver be equally possible for either a Columbian tourist or a local inhabitant of this beach town? Does the adoption of a special liberty in this liminal space mask certain power relationships in regards to class and race/ethnicity identities? These questions should be developed through further research into playful deviance and the management of illegalisms.

## **CHAPITRE 6 : Good girls at home, unruly ones while away: Touristic Costa Rica as a site of tolerance<sup>76</sup>**

### Abstract

This article argues that the image projected by a place or space influences the behaviours of the individuals located within it via incorporation. To support this assertion, the article examines the behaviours and practices of solo female tourists, particularly with respect to their sexuality and gender identity. Based on a five-and-a-half month ethnography carried out in two Costa Rican beach towns, this study reveals that the tourism industry's neoliberal practices result in the creation of a heterotopic space. As such, while tourists argue that the norms and expectations of their everyday lives are suspended, thereby allowing them to conduct themselves in a totally free and authentic manner, the results of this study show instead that, within this heterotopia, their behaviours remain governed. Tourists adhere to the standards of the touristic destination visited, which are based specifically on pleasure, recreation, and authenticity. Framing their touristic experience as a rite of passage, I propose that tourists are subjected to a device that leads them to perform an unruly woman identity. The consequence of this performance, embodied via the adoption of libertine behaviours, is the (re)production of the heterotopic space. However, I also show that the possibility of performing (or not) the unruly woman identity is limited to the bodies at the centre of the heterotopia. These bodies must meet the norms of heteronormativity, heterosexuality, and whiteness.

Keywords: heterotopia; sexuality; femininity; unruly women; Costa Rica

---

<sup>76</sup> This article has been submitted to *Geoforum*

*I wander along a beach where wild horses run free. Howler monkeys' cries fill the air. Later, as I stroll along the streets of a small Costa Rican town, I notice toucans perched above me in a tree. It's hot—very hot. Sweat pours from me, covering every inch of my body, even my wrists. I'm far from alone in no longer being able to handle the heat. Out of the corner of my eye, I spot a female tourist wearing only a light camisole and bikini bottom, perusing the supermarket in a carefree manner. Locals, in their t-shirts and jeans, eye her with slight bemusement, but don't appear overly surprised. I ask myself, does this young woman also do her groceries while scantily clad back home? If not, why does she allow herself to do so on vacation?*

—Fieldwork notes, Costa-Rica east-west coast, June, 2016.

## Introduction

Touristic destinations are designed to offer a space where anything and everything seems possible (Edensor, 2007). Far removed from the morals and ethical codes that govern our everyday lives back home, behaviours and practices can be adopted without any worry as to their impact on, or consequences for, the local population. As travellers, we relocate from somewhere that is familiar and known to us (and which also structures our everyday life), to a location that appears to us to be at once less familiar, vaguer, marginal, and often idealized (Selänniemi, 2003; Shields, 1991; Urry 1990). This new visited place resembles a liminal space through both its distinct nature and marginality, which allow us to temporarily escape our everyday lives (Turner, 1987).

While the notion of liminal space is helpful for answering the question posed in the epigraph, taken alone it remains insufficient for properly identifying the reasons why this female tourist is able to shop for groceries at ease, dressed as she is. Although she appears free to dress and wander as she wishes, she nonetheless remains subject to the scrutiny of others, including locals and other tourists. For her, this touristic destination has taken on the form of a liminal space, by offering the illusion of endless possibilities, while also suspending everyday norms (Turner, 1987). In reality, nothing could be further from the truth: her body remains governed by the norms, discourses, and conventions specific to the liminality she finds herself in.

Following in the footsteps of Tim Edensor (2007), I conceive of tourism-industry-produced liminalities as spaces that are subject to rigid conventions, practices, and routines that together encode expectations in tourists of an escape from their everyday lives. It is by adhering to these touristic practices, and specifically, by consuming touristic destinations marketed to them as liminal spaces, that tourists actually *escape* their everyday lives (Crouch and Desforages, 2003). In doing so, they do not transgress everyday norms, but rather, perform a tourist identity (Edensor, 2001). This identity is shaped by both the cultural conventions and normative performances that are presented, in the touristic context of specific spaces and locations, as being necessary experiences. At first glance, these experiences might appear to contradict the norms of tourists' everyday spaces, and as such be qualified as being out-of-the-ordinary, deviant, or resistant. In reality, this is not the case: these experiences are simply conforming to a new set of norms and conventions specific to a different space, in this case, the space associated with the liminality (re)produced by touristic practices.

Underlying this premise is the assumption that the primary influence on our adoption of behaviours is the very space we find ourselves in (whether everyday, or elsewhere). Being intimately linked, a body cannot be disassociated from the place in which it finds itself: "Places and bodies are not just 'linguistic territories.' They have an undeniable materiality that cannot be bracketed out when considering the relationship between people and place," (Jonhston and Longhurst, 2010: 16). Thus, travelling is an embodied experience (Crouch and Desforages, 2003; Pritchard, Morgan, Ateljevic et al. 2007; Small, 2016; Veijola and Jokinen, 1994). For any location visited, the body directly impacts the lived experience.

The body can be understood as an ongoing project managed by the individual in accordance with prescribed social practices (Bordo, 1989; Butler, 2006; Foucault, 1976/2012). It can also be viewed as a social object/subject to the discipline imposed by both social- and self-surveillance (Foucault, 1975/2012). As such, the situation described in the introduction is actually presenting a female tourist reacting to the space she finds herself in. By operating with a great deal of freedom, as if she were either alone, or indifferent to the glances being thrown her way, her touristic destination takes on the

form of a heterotopic space. This space is at once both an imagined site of fantasy, and a real geographic entity (Foucault, 2004).

This conceptualization of space, located within a Foucauldian perspective, is derived from studies focused on female tourists' sexualities and femininities, which are expressed via seizing of freedom and control, as well as through self-empowerment (see among others Berdychevsky, Gibson, and Poria, 2015; Frohlick 2013; Jordan and Gibson 2005; Pritchard et al. 2007; Thomas, 2000; Wilson 2007). Indeed, the touristic context allows certain women to modulate the way they express both their sexualities and gender identity. These women have the impression of no longer being themselves, and also of being free. Specifically, free to try new things, particularly in terms of sex. Other studies, on the contrary, have found that female tourists who travel alone are constrained. They feel watched, and are more conscious of their gender identity, and therefore of their body (Jordan and Aitchison, 2008; Jordan and Gibson, 2005; Maoz, 2006; Small, 2016). This article seeks to bridge the gap between these apparently contradictory results.

First, I propose that female tourists' behaviour—mainly in regards to their sexuality and modulations of their gender identities—should be located within a performance-based context. I argue that their perception of being freer to express their sexualities and gender identities during touristic experiences abroad is the culmination of a process which results in their performing the unruly woman identity.<sup>77</sup>

While the idea of performance is generally included in the previously referenced studies, I argue that the performance of the unruly woman identity is a site-specific one (see the work of Mike Pearson, 2010). This performance is both socially and spatially regulated: “[...] the organization, materiality, aesthetic and sensual qualities of tourist space influence—but do not determine—the kinds of performances that tourists undertake,” (Edensor, 2001 p. 63). Thus, I argue that this performance, which for female tourists

---

<sup>77</sup> Emerging from the fields of cinema, film, and media studies, the notion of an *unruly woman* is defined as a woman who challenges the boundaries that make up and define femininity, while also existing in a state of excess. That is, by being “too fat, too loud, too slutty, too whatever characteristic women are supposed to keep under control,” (Petersen, 2017 p. x-ix).

results in modulations of both their sexual behaviours and gender identities, must be understood within the context of the governance and regulation of heterotopic spaces (Howell, 2007). It is specifically within this governance perspective that it becomes possible to explain both female tourists' seizing of freedom, and their increased self-surveillance in regards to the expression of their sexuality and gender identity.

Second, I suggest that the nature of the surveillance female tourists are subject to varies according to the disposition of their gendered and sexualized bodies, which in turn influences the (non)performance of the unruly woman identity. Specifically, I argue that, at its centre, the heterotopic touristic space includes a site of tolerance (Foucault, 2004; Howell, 2007). This place is regulated, much like the rest of the heterotopic space, by heteronormative and heterosexual norms, resulting in the premise of surveillance. However, within this centre, the more tolerant form of surveillance that is practiced results from tourists' quests for authenticity, exoticism, and hedonism.

Basing my argument on a five-and-a-half month ethnography undertaken in two Costa Rican beach towns, I will over the following pages demonstrate how Costa Rica allows for the performance of the unruly woman identity. In doing so, I briefly explain how a heterotopia (understood as liminal space) is constructed, by highlighting the importance of a destination's imagined reality. Then, I explore how this liminal space can affect several identities, such as sexual preference and gender, before they are embodied through sexuality. Finally, I show that the performance of the *unruly woman* identity goes beyond existing academic literature's findings regarding women's sexualities while on vacation. Specifically, that sexuality and femininity are not only socially constructed, but also spatially governed. I also point out that heterotopia as a touristic destination is (re)produced by westernized heteronormative and heterosexual norms. Thus, I consider that heterotopia, in this specific case, is not a counter-site, but rather a site of tolerance (Howell, 2007).

## 6.1. The production of a touristic heterotopia

In the existing academic analysis of heterotopic spaces, it appears that one of the premises of this concept is generally ignored, specifically, its interrelationship with other locations (Whittiker, 2011). Thus, heterotopic spaces must be understood in conjunction with other spaces and locations. In order to properly take into account this premise of interrelationship, I propose locating the heterotopic space that touristic destinations represent within an analytic perspective of differentiated space production (Massey, 1994; Whittiker, 2011). As such, the act of defining a space is of a political nature. The heterotopia markets an imagined reality that often makes reference to a liminality. For a space to qualify as a heterotopic counter-location, it must also differ from the everyday space (Shields, 1991). The heterotopia exists as a real, and therefore material space, within the marketed, imagined reality (Whittaker, 2011).

For this article, the heterotopia takes the shape of a touristic destination (Andriotis, 2010), which exists within the relationship between the Global North and the Global South (Frohlick, 2013; Stocker, 2013). The interviewees for this study were all white, and visiting from one of the following countries: Canada, the United States, Austria, England, Germany, Spain, France, Holland, Portugal, and Switzerland. As such, the liminality associated to Global South countries, such as Costa Rica and the beach towns where this study occurred, is intrinsically linked to the images, representations, symbols, and stereotypes held by a dominant culture from outside this space (Gregory, 2004; Shields, 1991), and therefore, corresponds to a point of view that can be qualified as Western. This liminality is thus located within a “geographical imagination which ignores the structural divides, necessary ruptures, and inequalities on which successful projection of the vision itself depends,” (Massey 1999 p. 37).

The liminality affixed to these Global South countries generally focuses on a quest for exoticism and authenticity, as understood from a Western point-of-view. These quests suggest the idea that certain countries were left behind in the modern race for progress that characterizes the West (Hesse, 2007). The scenery—which at once highlights a rich and flamboyant flora, an exotic and wild fauna, as well as endless beaches with crystal-

clear turquoise waters bordering on volcanoes, jungles, or deserts—stands in stark contrast to the urban landscapes of large industrialized metropolitan areas. What’s more, the people who inhabit this country, are generally perceived by Western countries as being more relaxed (or even lazy), happier, warm-hearted, or even more dangerous. Either way, these countries and their inhabitants differ from everyday Western life (Badyopashyay and Nascimento, 2010; Preston-White, 2004). This difference confers an identity and a liminal image that leaves no one indifferent: by stepping foot into the qualified space, the reality of everyday Western life appears to be suspended.

### **6.1.1. Liminality as a consumable image**

By utilizing a liminality’s imagined reality as part of their sales strategy for touristic destinations, the tourism industry also produces a heterotopia (Foucault, 2004). This is particularly the case for Latin American countries, notably Costa Rica. For these countries, the tourism industry is a major pillar of their economy (Harrison, 1992, 2008; Wilson, 2008). The sought-after quests for exoticism and authenticity are marketed in the form of consumable cultural commodities (McRea, 2003). The Global South and its geographic spaces employ their culture, as well as their landscapes, in order to promote an imagined reality that reflects back to the West the hedonism that it desires (Clouse and Dixit 2017; Papatheodorou, 2001). It is important to highlight the fact that this marketed liminality retails in the illusion of a space where the norms and (temporal) rules of everyday life are suspended. In reality, nothing could be further from the truth: “Leisure is not free time in any absolute sense, but is subject to rules of permissible forms and sanctioned behaviours,” (Britton, 1991: 452). Leisurely activities result from these systems of legitimation (Edenson, 2007). Within this context, the same is also true for sexuality and femininity (Jordan and Aitchison, 2008).

I conceive of the body as a physiological and social space. Our personal identities are constituted within a space where knowledge and social references are inscribed, notably with respect to gender identity and sexuality (Butler, 2006; Grosz, 1994). In this way, the body does not refer simply to the human body, but also to a body that is both gendered and sexualized (Cream, 1995). This gendered body can be understood as the “historical

outcome of a range of cultural meaning centring on biological sex, social gender, gender identity, and sexuality,” (Jonhston and Longhurst, 2010 p.22). However, it cannot be understood without also considering the other identities that pass through the human body, such as race, age, social class, shape, height, etc. These other identity-based axes work in conjunction with the gender and sexual identities (Stoler, 1995). Focusing on the gendered body allows for the possibility of interrogating the identities, representations, and discourses that are inscribed within its undeniable fleshiness, and which vary according to the space in which the body finds itself, lives, performs, and is surveilled, disciplined, and thus governed (Jordan and Aitchison, 2008; Maoz, 2006; Pritchard et al., 2007). As such, to better understand and explain the adoption of the unruly woman identity by certain women during their touristic experiences, it is important to identify the elements specific to the heterotopia they find themselves in. The discourses, practices, and mechanisms, generated by these heterotopias, end up governing the gendered body in the case of this site-specific performance.

Because tourism implies a (re)localization of the body, I locate the site-specific performance of the unruly woman identity within the context of a rite of passage. This rite of passage is understood as the state of an actor who is in transition: “liminality thus refers to someone going through a transition, being neither this nor that, and at the same time both,” (Turner, 1967 p.99). This rite of passage can be divided into three phases. The first phase is separation, whereby the individual is called to separate themselves from the symbols, structures, and social norms that shape their everyday lives. By doing so, they enter the second phase, that of liminality. This phase places the individual into a state of ambiguity, wherein very few or no attributes at all are shared with a past or future state. Finally, the rite of passage is completed during the third phase, during which the individual reintegrates themselves into their everyday life, and wherein their behaviours and practices are once more dictated by habits, customs, and standard ethics (Turner, 1967). Despite their reintegration, the individual is no longer the person they were prior to this rite of passage; they have been changed by their time in the liminality. This resulting ambiguous phase, borne of a change in norms, allows the individual to

explore new behaviours and practices, as well as to perform new identities or to modulate their conjunction (Turner, 1987).

By exploring the relationships that exist between heterotopic spaces, sexualities, and femininities, within the perspective of a rite of passage undertaken via the adoption of behaviours considered deviant vis-à-vis everyday life, we are able to not only understand the situation described in the introduction, but also to identify and explain the mechanisms promoting the behaviours adopted by this female tourist.

## **6.2. Method**

Seeking to answer the questions introduced above, an ethnography was undertaken in two Costa Rican beach towns between December, 2015 and June, 2016, with a break between January and February, 2016. One of the beach towns was located on the Pacific Coast, and the other on the Caribbean Coast. These two seaside destinations are particularly popular among solo travellers, and make for an interesting comparison. Despite offering a similar range of activities, the Costa Rican demographics differ between locations, given that the Caribbean Coast is populated by a large percentage of Afro-Caribbean people, whereas the Pacific Coast and the rest of Costa Rica is populated by Latinos. Much like the local cultures, the respective landscapes also differ. The Pacific Coast's climate was much drier than the Caribbean Coast's. When the rain season ended, the dirt roads were arid, and dust could be kicked up with the slightest step. It was almost impossible for me to walk barefoot on the beaches' white sand to try to reach the calm and turquoise waters. Wild horses ran along the beach, while howling monkeys sang. As for the Caribbean Coast, that beach town was located between the Caribbean Sea and the jungle. The beaches were composed of white, rather than black, sand. The humidity was heavy and overwhelming. The whole town seemed to move in slow motion: reggae culture replaced the reggaeton culture, while lazing people could be found in lieu of the horses. Both towns were made up of a dozen or so streets, laid out in a quadrilateral shape. The downtown area in both communities was located on a street

which ran across town, and where the bars, restaurants, and small hotels were concentrated.

In order to facilitate contact with others tourists, I stayed in youth hostel dormitories. For a period, I worked 20 hours a week as a receptionist in one these youth hostels in exchange for a free room. Being identified as a volunteer-employee at the hostel facilitated my making contact with female tourists. At the beginning, I was rather surprised at how it was easy to find participants. I never hid the fact that I was there for my doctoral research. I would mention this whenever someone asked how long I had been there, and for how long was I planning to stay. Once such a discussion was started, I would specify the focus of my research project, while throwing out an invitation to participate. A great majority of guests accepted without hesitation. The interviews mostly took place early in the morning or at sunset. The chosen location was on the beach, under the shade of a palm tree, where we could feel a light breeze that helped alleviate the overwhelming, daily 38-degree Celsius temperatures. As such, as we sat on a beach towel in our bathing suits, our toes in the sand, with a coffee or beer in our hands, participants opened themselves up to me. I was honestly taken aback and surprised by how generous they were in sharing detailed accounts of their sexuality.

Elsewhere, my status as a receptionist-researcher was of much less help when it came to local males, notably the instructors from a nearby surf school. Almost the entirety of my sojourn elapsed before I was able to spend a day sitting and making small talk with them without getting the sense that I was being hit on. To them, I was just another tourist. That being said, this rapport allowed for multiple informal conversations to take place, focused on the relationship between locals and tourists. In addition to the 27 interviews completed with white female tourists and eight with white male tourists,<sup>78</sup> numerous observations were undertaken, particularly in bars and on beaches, in order to discern how female tourists generally behaved while travelling alone.

---

<sup>78</sup> The interviewed tourists were aged between 18 and 39 years old (for an average age of 23). Only two tourists did not identify themselves as heterosexual; one was bisexual, and the other lesbian.

### **6.3. Three steps to becoming a liminal unruly woman**

A trip abroad can be understood both as a rite of passage, and as a symbolic break with everyday existence that potentially marks the ending- or starting-point of different stages in travellers' lives (Berdychevsky, Poria and Uriely, 2013; Britton, 1991). The youngest interviewees among the sample-group mentioned travelling in order to better get to know themselves. Their hope was that they would subsequently be able to make wiser life choices prior to starting either their university studies, or a steady job. As for the oldest interviewees, their trips marked the end of a previous life-stage, and symbolized for them a new start in the wake of a layoff or break-up. In these cases, the transitions presented an opportunity to travel. That being said, the idea of travelling, and the actual act of travelling, are two completely different things.

#### **6.3.1. Leaving home: dealing with the sexualized gaze of tourism**

As compared to men, and despite their strong motivation for travelling alone, women appeared to suffer greater anxiety prior to their departure. Some claimed that their social circles expressed worried on their behalf, reminding them to be careful, and to take several precautions. These concerns were not necessarily unfounded, as it appears that travelling alone really is more dangerous for women. The principal reasons raised are first, that women are more vulnerable, or rather an easier target for assault given their size and physical strength as compared to men. A second reason is that women are at a higher risk of being sexually assaulted than men. While a male tourist can travel as a simple tourist, female tourists appear to be seen as sexualized bodies who require protection while travelling (see notably Jordan and Aitchison, 2008, and Jordan and Gibson, 2005).

Vera (23, American) presented this idea. She recounted that it was during her first solo trip that she became aware that she was not just a tourist, but also a travelling woman:

I never wanted to be separated from boys, like with my capabilities ... it was how I was raised with my dad. He was always like 'You're so strong,' instead of 'You're so beautiful,' you know... so I had some friends who were

travelling and were guys travelling alone and had a good time and when I did it I was expecting sort of the same story... I realized, I was like 'WOW!' just being a woman alone makes me more vulnerable, I think, because... I don't know. Like for a clear-skin travelling through Central America, I think a guy like a girl will be vulnerable. They're both vulnerable but I think that... I feel that I have to be more careful 'cause I'm a female. I can't explain. I don't know exactly why.

Others female tourists were aware of their situation, that is, of being women travelling alone, and therefore vulnerable to assaults, precisely sexual ones. Melissa and Lea, two 22 year-old Canadians, mentioned their mothers repeatedly reminding them to always "keep their heads on their shoulders," and not easily trust people. These comments were also reported by older interviewees. Victoria (30, Canadian) remembered her grandmother asking her to promise to not speak to strangers during her trip, while Pipsy (39, British) mentioned that her friends told her that she was crazy to leave alone to spend eight months in Central America, seeing as she would certainly be raped. By contrast, none of the interviewed males reported a similar reaction from their loved ones, beyond general warnings to be careful. Jason (18, Dutch), James (27, American), and Barry (29, American), did however note the presence of another form of anguish prior to their departure: a general fear of the unknown.

It seems that a gendered fear-of-crime discourse occurs within the practice of tourism. Studies focusing on fear of crime have found that women experience three times more fear than men when it comes to being victims of crime outside their homes. This fear can appear irrational given that it is men, more often than woman, who are victimized according to reported crime statistics (Cops and Pleysier, 2010; Lane, 2012). This seeming paradox can however be explained by the fact that these studies (for the most part criminological in nature) focus mostly on street crimes. As a result, they fail to accurately capture female experiences of victimization. These experiences differ greatly from men's, and come in the form of trivialized (and even accepted) sexual harassment, which is in turn reflected in women's fear of crime linked to the unknown (Lane, 2012), and specifically to their fear of being sexual assaulted by a stranger (Scott, 2003). While these studies do not deal with fear of crime during touristic experiences, they can nonetheless help explain tourists' behaviours and practices. Fear of crime "can effect our mobility through social space, our conceptualization's of others, the way we dress,

and our confidence,” (Lee, 1999 p.228). This fear-based discourse shapes tourists behaviours by fostering self-surveillance, while also providing a normalizing gaze which (re)creates norms of bodily management and behaviour (Foucault, 1975/2012). Specifically, “people are encouraged, through self-surveillance in response to the collective gaze, into behaving in socially sanctioned ways that conform to what is expected in different places and different people,” (Jordan and Gibson, 2005 p.198). For his part, Foucault (1975/2012, 1976/2012) argues that power, knowledge, and sexuality together form a triumvirate which influences this social surveillance, and by extension how relationships of power play out on a local level (Jordan and Gibson, 2005). As such, the discourse around fear of crime echoes the idea of this triumvirate in the form of the sexualization of bodies, and their inception as sexualized subjects.

The touristic experience is shaped by this gaze-based discourse. Those who were on their first solo trip notably mentioned that it was significantly more dangerous for a woman to travel alone than it was for a man (most interviewees spoke in cisgendered terms). Koko (22, French) admitted she would surely have been less afraid to travel were she a man, and as a result, would not have needed to deprive herself of certain activities, such as camping alone on the beach. Despite practicing self-surveillance by taking precautions, female tourists remain subject to the gaze. Some feel vulnerable as women travelling alone (Jordan and Gibson, 2005). The gendered fear-of-crime discourse, taking the form of a sexualized gaze, shapes the practice of tourism: places and spaces are largely constructed as heterosexual, and tourists not conforming to this norm, such as solo female travellers, are thus marginalized. Ultimately, tourism remains largely a male experience (Pritchard and Morgan, 2000; Massey, 1994).

Costa Rica responded to this fear of crime in a manner that helped it attract tourists. Since 2006, the country has put into place a touristic police division. While the touristic police officers have the principal duty of ensuring public order, they have the goal of both guaranteeing the well-being of tourists (local, as well as international), and also of making sure that delinquents cannot negatively affect their stays in the country, notably via theft. These bilingual (Spanish- and English-speaking) police officers wander the streets and beaches taking the pulse of tourists’ safety (Ministerio de la Seguridad

Publica de Costa Rica, 2015). As a result, the country is recognized, notably in travel guides, blogs, and government websites, as the most secure destination, notably for women, when travelling in Central America. Costa Rica's marketed image is that of an exception within Latin America: Costa Rica is safe, ecotourism is promoted to protect its beautiful wildlife, and its inhabitants are happy. This image is well-represented by the Costa Rican expression *pura vida*, which literally translates to pure living. Stemming from this, certain female interviewees chose Costa Rica for its green and safe image (see also the work of Susan Frohlick, 2013, 2015). Jenny (26, British) recounts choosing the destination in order to calm both her and her parents' fears: "It's the first time I'm travelling by myself and I wanted to come to Central America. I knew that Costa Rica is supposed to be the safest country. That's why I originally chose Costa Rica. And I know that my parents will be happy, they wouldn't be worrying."

By travelling solo, the female tourists in this study were, to a certain extent, able to deconstruct the discourse that claims that it is more dangerous for women to travel alone. They undertook an act of resistance against the sexualized gaze of tourism that initially occurred back home (Harris and Wilson; Jordan and Aitchison, 2008). They travelled "away from the ideological protection of 'home' and without the protection of an acceptable male escort," (Enloe, 1989 p.21). In doing so, the site-specific performance of the unruly woman identity could begin. Victoria (30, Canadian) highlighted how she used the discourse of fear to her advantage in order to feel safer and empowered. She explained this feeling of safety by comparing travelling with a male to travelling alone:

(Translated from French): [...] I feel safer travelling alone because there is always someone who will keep an eye out for me. Be it a local who'll call you crazy, exactly because you're travelling alone and IT'S DANGEROUS to travel alone (laughs). He'll walk with you. He wants to be sure you reach the destination... Same thing for a male tourist. [...] In fact, I hitchhiked and well, people thought I was crazy when I would quickly be picked up, exactly because people were scared on my behalf. So, it's like a notion that results in me feeling safer.

The liminal space has its own forms of regulation, whose primary goal is to ensure a pleasant and memorable journey for tourists. While female tourists feel the need to perform an unruly woman identity by travelling solo, they are still regulated and

protected, and as such, governed by the practices and mechanisms put in place by the tourism industry. This liminal version of Costa Rica is not the same one experienced by locals. Female tourists are able to feel safe precisely because of their status as tourists. Victoria felt safe specifically because she was subjected to the gendered and sexualized gaze of the tourism practice, while also being surveilled (Maoz, 2006; Pritchard et al., 2007).

### **6.3.2. Making a spectacle of themselves**

Female participants underlined that their breaking away allowed them to escape their everyday lives while leading them to *truly* be themselves. They no longer needed to answer to the demands of everyday life, notably those of their family and social circle, but also those related to social roles related to gender. They could make a spectacle of themselves by adopting the unruly woman identity.

This process of taking on the *unruly woman* identity begins with the motivation to travel alone. The vast majority of females interviewed evoked the idea of a *challenge*: they sought to exit their comfort zone in order to find themselves, learn new skills, prove they could take care of their needs alone, and be completely independent. This equally explained their choice of Costa Rica as a destination (and to a larger extent, Central America). They mentioned they would not have been able to achieve their travel quests had they travelled somewhere significantly closer to their home country. Costa Rica appeared to them as a natural and untamed country. In fact, the country's touristic marketing campaign is based on the idea of *Costa Rica sin ingredientes artificiales* (*Essential Costa Rica*, in English) which markets the magnificent rain forests, wild animals, the marvel of fires, and the fact that it's a diver's paradise, while equally offering a glance into its indigenous past (Costa Rica Tourism Board, 2020).

This pure or artifice-free Costa Rica appeared to be embodied by tourists. Lina (21, Austrian), who had been travelling alone for over five months at the time of the interview, shared the fact that she did not behave the same way while travelling as she did back home. Specifically, she allowed herself to adopt new behaviours in order to

discover who she *truly* was in both a natural and authentic way. She thought she acted a certain way back home because her family expected her to. Now, in the context of travel, she does not have to think. She could be spontaneous and do as she pleased. In fact, by embodying the liminal and heterotopic spaces, she seemed to resist the gendered and sexualized gaze of surveillance present back home (Frohlick, 2013; Jordan and Aitchison, 2008). Within a Foucauldian perspective (Foucault, 1976/2012), power is conceptualized as fluid and negotiable by its constant relationship with diverse forms of individual resistance, thus leading to a transformative potential. As such, this micro-level of resistance has the potential to be empowering (Devereux, 1994; Jordan and Gibson, 2005; Wearing, 1998).

Now that they had stepped foot into a heterotopia, far from both the gaze of their social circle, and the constraining expectations of their everyday lives, these women put on a performance. That is, they exposed themselves. This exposition appears to represent a danger specific to women (Foucault, 1976/2012; Howell, 2007). While men also expose themselves on vacation, for them this is both deliberate and circumscribed. By contrast, when a woman puts on a performance, the gesture appears more related to a kind of inadvertence, or loss of control, which in turn earns them reprimands, blame, and judgement (Russo, 1994).<sup>79</sup> This putting on of a performance is not only concretized by the adoption of certain behaviours, but also via the exposing of their female bodies.

Several tourists who abandoned their bras, makeup, and hairstyles, while letting their legs and armpits grow hairier, recounted spending entire days strolling the beach clothed only in a bikini (or monokini). Their bodies, which could be of any size, weight, and shape, thus became those of a grotesque woman. That is, for a certain amount of time, and in a specific location, while putting on a performance, they refused to normalize their bodies to the expected feminine code, instead opting to transgress it (Mallen, 2000; Russo, 1994), in the process thus becoming *unruly* (Rowe, 1995). Koko (22, French)

---

<sup>79</sup> While I support the arguments put forth by Mary Russo, I also wish to nuance them. I recognize that it can be easier for certain women to put on a performance, just as it can be harder for certain men, notably due to the conjunction of the race/ethnicity, sex/gender identity, age, and sexual-orientation identities of which they are made up (see notably, Brown, 2005). In fact, this conjunction can lead to the production of either a desirable body or an abject one (Johnston and Longhurst, 2010; Stoler, 1995).

vocalized this letting go of her femininity to instead embrace a more *natural* image, when asked if, given the same weather and temperature, she would dress and present herself in the same way back home:

(Translated from French): NO! I'd be more careful, since I could cross paths with people I know, because it's not normal to go around in a thong and a torn t-shirt... No... I would be more careful... even if it annoys me, it's still more comfortable here, but... you don't want people saying, 'Shit, I crossed paths with Koko, she looked like a hobo!' You see?... Here, I don't do anything! I put on make-up maybe three times, whereas in France, I would not go out without make-up! At the same time, I won't... I don't tart myself up, but I at least put on some eyeliner and mascara and voilà.

The liminal space gives off the illusion that westernized everyday norms are suspended. The liminality is regulated by other norms that, in various forms, enhance the pure and natural aspects of the space for the sake of tourists. As a result, being half-naked all day long also appears to be an adoptable norm. Clothes perform a signification-related function. They are important constituents of one's identity, helping to determine how one is perceived and accepted (Johnston and Longhurst, 2010). As such, wearing a bikini all day long at the hostel, or on the beach or streets, in a large sense establishes the identity of the tourist, as well as that of the unruly woman for female tourists specifically. The adoption of the *unruly woman* identity is a process that unfolds across their entire touristic experience. These women are simultaneously exposing their bodies and making spectacles of themselves within the liminality, and the local population's reality. The liminal space's heteronormative and heterosexual regulations result in a site of tolerance for them (Foucault, 1976/2012, 2004; Howell, 2007). Female tourists continue to feel empowered by the gendered and sexualized gaze of the tourism practice, and they are *allowed* to expose their body and make a spectacle of themselves because they are tourists travelling abroad (Edensor, 2007; Maoz, 2006; Small, 2016).<sup>80</sup>

---

<sup>80</sup> See especially the works of Jannie Small (2016), which highlights that female Australian tourists who travel abroad are much more conscious of their bodies. They are more disciplined with their bodies in order to correspond to Western beauty standards, while exposing less of themselves than the women interviewed in this current study.

It's worth noting that, as previously hinted at, the local population, particularly Costa Ricans, do not experience the studied seaside towns and their respective beaches in the same way. They do not spend their days in bathing suits. I saw very few of them allowing themselves be rocked by the waves, or even taking advantage of the pleasures offered by the beach. When they did swim, often an hour prior to sunset, at a point when tourists were leaving the beach, they were usually wearing the clothes they wore during the day (camisoles, or short-sleeved shirts and Bermuda shorts). In addition, based on my observations, Costa Rican women had a neater appearance: their hair was well-maintained and combed, their makeup was applied, and they were wearing mostly Bermuda shorts or denim pants. All this, in spite of the daily 38-degree Celsius temperature.

As such, the option of adopting the unruly woman identity, via exposing their bodies to any extent that they desired, appeared to only be available to the women with access to this site of tolerance. That is, the centre of this heterotopia. Entering into it required a specific permission, after a certain number of actions had been taken (Foucault, 2004). In this case, it meant that performing the (white) tourist identity was necessary for admission.

### **6.3.3. Dwelling in the liminal space**

This greater degree of freedom in regards to behaviours and practices, provided by the liminal space's regulation, also carried over, for certain women, to their sexuality. Several of the participants admitted their sexuality was *bolder* or less conservative while on vacation: their way of flirting was different, they were more open to one-night stands, and even to trying new things in bed. Sexuality is an experience that unfolds within the world of travel (Lambevsky, 2015). Catherine (30, Swiss) underlined that for her, this had always been the case:

It's just part of travelling... Yeah, it was always like that... and still like that. Yeah, I've always been single when I was travelling, so flirting is always a part of it. So it was always... at some point something I was looking for too, because, yeah... back at home, you just don't do it. I don't know why, actually!

(laughing) ...well... I was very involved in my job the last few years, so I said a lot back home 'I don't even have time to think about men, or to think about flirting.' I was just so involved in work... busy at the office from 7-to-7, so I didn't even have time for that... so it's probably why I was looking into the trip... having time for that again, right?

As for Victoria (30, Canadian), she undertook two intimate relationships during her trip: one with a local male eight years her junior, and another with a fellow female tourist. She underlined that several barriers fell during her travels, without really understating why. She also questioned whether she could *allow herself* some of these conducts back home. Pipsy (39, British), recalled that she seriously reflected on her sexuality, notably as related to one-night stands. Later, while discussing it with a female acquaintance during her travels, she became aware of the fact that sex is a basic pleasure, and that there was nothing wrong with it. In addition, because she was travelling for about a year, and thus constantly moving around, she asked herself if she would really deprive herself of this pleasure. Specifically, for whom and why was she depriving herself?

In the same way, Koko (22, French) mentioned that for her, sexuality was less taboo while on vacation. She was much more open to both expressing herself sexually in public, and trying new things:

(Translated from French): Him and I, we were laying in a hammock and he started massaging me, my feet, and my legs. His hands above my thighs... We started making out in the hammock and there was a guy who told us to get lost, 'You aren't going to fuck here, guys!' We went to the beach... we fucked on the beach... against a palm tree. It cut my back open! It was completely open! Bah, it's part of the deal, hunh? If you go in the hostels, fucking is complicated. And... at the start... we wanted to use a condom... me, I remember having grabbed one, but I left it finally. I went, I returned in the room to take one, he went to take one, we opened it and it fell into the sand, and so we did it without a condom. But yeah, we were planning to use one... After, we went into the hostel, we fucked under the shower, and after that we spent the night together, and then fucked again in the morning after everyone had left the room. [...]  
He asked [if we could do anal], but his cock was too big! It would have been impossible! But I would have done it, yeah! It's the same delirium you get with drugs... On top of it, you know you'll never see him again, that no one will judge you, so yeah!

Now free to allow themselves to practice a less conservative sexuality, the female participants who had an intimate relationship during their travels all defined these as one-night stands that, simply put, brought them pleasure. None of them mentioned

having searched for romance, nor having sought to maintain the relationship. In doing so, the spontaneity and leisure that the liminal space markets was embodied. The spontaneous consumption of experiences transcends Costa Rica's image. By principally selling itself as a safe location, where the tourism industry is strongly geared towards accommodating the needs of tourists, the female participants made little effort to plan out their itinerary or activities. Spontaneity, much like relaxation, was at the heart of their touristic experience, and was also expressed via their sexuality (Berdychevsky, Poria and Uriely, 2013; Frohlick, 2013). Within this embodiment of heterotopia, they performed the *unruly woman* identity. In fact, the *unruly woman's* sexuality is not necessarily that of the so-called fatal woman, that is, a sexuality that is totally dominant. It is instead qualified and characterized by a type of relaxation and puerility (Rowe, 2001).

#### **6.4. Unruly women and the regulation of heteronormativity and heterosexuality**

A majority of the female participants admitted that they could allow themselves a one-night stand because they did not detect any judgment that could subsequently affect their reputations, such as being labelled *easy woman sluts*.<sup>81</sup> They did not feel slut-shamed, which they could feel back home. Catherine (30, Swiss) expressed this position:

- Here [in Costa Rica] you know you would not see them [other people] again... It doesn't affect (snaps fingers) your status, your... how do you say that? Your reputation! So back home it would. Here it doesn't matter. Yeah, it would have [back home]... I mean, it's always the same, right? If women have more sexual partners, they're only sluts or something like that, and if men do they're kind of heroes!

- So, when you're travelling you don't feel that you have this label?

---

<sup>81</sup> See the works of Beres and Farvid (2010), who took interest in studying the perceptions of young women from New Zealand and Canada in regards to the practice of occasional sex.

- No... no, no! I mean NO! (laughter)

Travel, and the heterotopia that underlies it, seemed to allow the female participants to be in full control of their sexuality and to perform it as they saw fit. That is, purely for the basic pleasure of sex. They tended, to a greater extent, to perform a sexuality that was more open, and bolder—even libertine. A sexuality that corresponded to themselves. They adopted behaviours and practices generally associated with *bad girls*, or *the whore* per the virgin/good-wife/whore social triad (Frohlick, 2013; Tabet, 2004). Taking control of their sexuality can be viewed as an act of resistance against the sexualized and gendered gaze that they were subject to back home.

The generalized “letting go” that characterizes the *unruly woman* identity was detected by male tourists. These men perceived these female travellers as women who were far less stressed (specifically in regard to hooking up), and who let themselves get caught up in the hedonism brought on by the touristic experience. Rick (23, Dutch) mentioned that it was much easier in this context to spend the night with a girl and have sex with her, without needing to deal with next-day consequences. These women had no expectation that a night together would result in a more serious commitment: “Everybody is easier, less drama.” James (27, American) added that the female travellers he met were more appealing than women he met back home. They seemed less shy about taking the first steps, and even of offering him a beer. They appeared to him freer to express themselves, whether by laughing frankly, in having conversations absent of any taboo, or in strolling around the youth hostel in their bathing suits regardless of the time of day. This observation by male tourists helps confirm that the behaviours adopted by these female travellers upset a certain expected femininity, and that they were thus performing the *unruly woman* identity.

This performance was however not universal. Rowen (22, Canadian) who identifies as feminine queer, and Lilo (23, Canadian), who identifies as lesbian, both mentioned that they were actually more discreet vis-à-vis their sexual conducts during their travels. They were aware that Costa Rica was a more conservative country than Canada, and thus intimate relationships between members of the same gender appeared to be less tolerated when they occurred in public areas. As a result, in contrast to heterosexual travellers,

these two female participants seemed to perform the unruly woman identity back home, by expressing a sexuality outside of the heteronormative norms found in their everyday spaces. On vacation, they found themselves even further governed by these heteronormative norms while in this liminal space.

The performance of the unruly woman identity is site-specific. It takes shape within a heterotopia that is governed by heteronormative and heterosexual norms. This is because the touristic experience remains primarily male, and as such, designed to answer to the needs and wants of a male, and notably heterosexual, Western, and white form of hedonism (Apostolopoulo and Tsartas, 2015; Enloe, 1989; Pritchard and Morgan, 2000; Veijola and Jokinen, 1994). As a result, in seeking to supply this specific form of hedonism, the heterotopia created by the tourism industry produces a tolerant location. However, it is one where only specifically (white) heterosexual female tourists are able to adopt a more libertine form of sexuality (Howell, 2007).

#### **6.4.1. The regulation of the heterotopia: from the center to the outskirts**

A great majority of the female participants located their gendered bodies in the very centre of the heterotopia, away from the local population, with whom they had little or no contact. Even if travelling alone, they easily grouped themselves with other Western tourists. As a result, a cultural and ethnic ghettoization was evident in several locations. These tourists did not frequent the same grocery stores as native Costa Ricans. The stores favoured by tourists were stocked with American and European products, for which prices were always visible, whereas those serving the locals only offered basic products without any price displayed. Nightlife spaces were also divided. The bars where tourists gathered often required a 1000¢ (or about \$2.50 Canadian) cover charge if one wished to participate in the evening's partying. Due to money-saving habits, or simply because they lacked the necessary budget, Costa Ricans preferred to stay on the beach, or on streets adjacent to these bars. They preferred bringing their own alcohol, and were nonetheless able to enjoy the music and ambiance emerging from these watering holes. As such, rare were any contacts between the tourists and the locals.

Stemming from this, only a minority of the interviewed participants developed a sexual relationship with a local resident. Melissa (22, Canadian), Lea (22, Canadian), and Margarita (30, Portuguese), underlined that they found Costa Rican men to be too insistent in their manner of approaching women, which frightened them to a certain degree. They specified that cat-calling made them uncomfortable, despite recognizing that this was a cultural norm. Koko (22, French), Billie (33, Canadian), and Charlie (23, Canadian) mentioned that they would not have intimate relations with a Costa-Ricans because they sensed that they were at a higher risk of catching sexually transmitted infections (STIs), given that there was less sexual education in this poorer country. However, the three admitted to having unprotected sex with white occidental tourists during their interviews. It would appear that the racist prejudices that inscribe the notions of exoticism and authenticity onto the bodies of local people can evoke both a fantasy, and a fear of the unknown. These racist prejudices appear to have the effect of female tourists locating themselves within a heterotopia. Participants seemed to locate themselves at its centre in order to avoid local male surveillance, and to a certain extent, avoid local males completely. During a discussion with instructors from a small surf school, Marco (24, Costa Rican) noted that he often found female tourists to be cold, and borderline arrogant:

I politely say hello when they pass by the school... verbally, or with a hand signal... but nothing. Often... very often, they pass by without even looking at us... they completely ignore us, even if I repeat myself! It feels like we're in a zoo. We're there without really being there.

Marco's remarks, which were shared by his colleagues, illustrate how female tourists inhabit an artificial space created by the tourism industry. It is a space that is affixed to the everyday space of local residents, but from whose centre they are excluded.

By inhabiting this space, female tourists become subject to a form of touristic surveillance that (re)produces a site of tolerance. There, they are allowed to modulate their sexual and gender identities, by performing the unruly woman identity. By taking advantage of this site, female tourists are able to find freedom and self-empowerment. As a result, they are transformed by the rite of passage that is their touristic experience.

Perhaps, they will subsequently allow themselves to also be unruly once they return home to their everyday spaces.

## **Conclusion**

The results presented in this study demonstrate that female tourists' reported experiencing of freedom, seizure of control of their bodies, as well as their self-empowerment, were all illustrated in the form of the unruly woman identity, and also stemmed from a site-specific performance resulting from the location in which their bodies were geographically located. Because travelling includes the (re)localization of a body, this site-specific performance must be understood as a process that takes the shape of a rite of passage. This embodied experience slowly takes place as a result of life experiences. In making the decision to travel alone, female tourists find themselves, much as they are in their everyday lives, socially surveyed in touristic spaces. This space makes possible and is made possible by a gendered and sexualized discourse related to the fear of the unknown and crime, as voiced by their friends and families. For some of the interviewed female tourists, this social surveillance resulted in anxiety and self-surveillance, whereas others found protection and comfort in paternalistic discourse and behaviour. While this paternalism appears to have pushed the study's participants to locate themselves within the centre of the heterotopic space, the act of travelling alone remained an act of resistance against this surveillance.

Once their body had reached the heterotopic space, the female participants incorporated the natural and authentic imagined reality of the touristic destination. They were then able to allow themselves to behave as they saw fit, without having to answer to anyone, while at the same time putting themselves on display by exposing their bodies. These female participants took control of both their body and their gendered identity, while adopting the unruly woman identity. This seizing of their freedom was incorporated via an expression of their sexuality. The interviewed female participants manifested a more libertine sexuality, undertaking sexual behaviours that they did not allow themselves back home. Hence the site-specific nature of their performance of the unruly woman identity.

The results suggest that the unruly woman identity is more easily performed within the centre of a heterotopic space. This space is closed-off, and juxtaposes several locations which cannot necessarily be reconciled. Among these, the visited touristic destination remained the local residents' everyday space. As a result, although the space was as a whole regulated by heterosexual and heteronormative norms, the nature of the surveillance within it varied. The centre of the heterotopia was regulated by these norms, which mainly corresponded to a white, male, and Western form of hedonism. The tourism industry produces differentiated spaces wherein the centre of the heterotopic space becomes a site of tolerance. However, this site specifically encourages heterosexual female tourists to perform the unruly woman identity, without this also being the case for lesbian tourists, or local females.

Looking ahead, further research focused on different populations is essential. Could black female tourists, or Costa Rican females travelling within their own country, gain access to a site of tolerance wherein they were also allowed to perform the unruly woman identity? This question is important because the social surveillance which governs sexually-differentiated bodies is not only gendered, but also racialized (Stoler, 1995; Threadcraft, 2016). Elsewhere, could other sites of tolerance be created at the border of the heterotopia, if as suggested by the works of Susan Frohlick (2013, 2015), the conjunction of age-, class-, and race-based relationships were taken into account?

## CHAPITRE 7 : L'érotisation du corps, réflexivité et méthodologie qualitative en criminologie<sup>82</sup>

*A feminist is any woman who tells the truth about her life*  
- Virginia Wolf

*Nous étions autorisées à jouer avec leurs mots, leurs idées, leur culture tant que nous faisons semblant d'être des hommes. Mais dès que nos cons faisaient une timide apparition, ils se raidissaient, serraient les lèvres, semblaient rentrer dans leurs coquilles et nous réduisaient au silence. Il était préférable de ne pas essayer. Une partie de nous-mêmes se moquait de l'autre. Comme eux, nous étions convaincues du ridicule de nos aspirations. Il fallait soit jouer le jeu, soit ne pas jouer du tout.*  
- Sheila Rowbotham (1979 p. 67)

### Résumé

Le présent article propose une réflexion sur la notion de réflexivité en méthodologie qualitative et sur sa pertinence en criminologie. Il repose sur une expérience d'agression sexuelle vécue lors de la réalisation de mon préterrain de recherche au Costa Rica pour ma thèse doctorale. Celle-ci porte sur la sexualité des femmes touristes voyageant seules. En me basant sur cet évènement, je discute de manière critique la notion de réflexivité lorsque la sécurité des chercheur.ses est ébranlée par les rapports de pouvoir présents entre les informateur.trices et les participant.es en raison de leur identité de genre et de l'érotisation de leur corps. L'article interroge précisément la place attribuée aux chercheur.ses et à leurs corps dans le processus réflexif lors de la réalisation d'un terrain de recherche.

Mots clés : sexualité, gouvernance, hétérotopie, déviance ludique, femme ingouvernable, tourisme

---

<sup>82</sup> Article traduit et soumis au *British Journal of Criminology*.

## Introduction

J'amorce cette conversation afin de stimuler un questionnement sur la négation des subjectivités érotiques attribuées aux chercheur.ses dans les travaux sur la réflexivité en recherche qualitative comme l'entendent Donna Haraway (1991), Sandra Harding (1991) et Gilian Rose (1997). En effet, la démarche qualitative soulève des enjeux à la fois méthodologiques et politiques intimement liés qu'il convient de soulever (Clair 2016 ; Isodoros, 2015 ; Monjaret et Pugeault, 2014). À travers cet article, je propose de (r)ouvrir une discussion entamée il y a plus de vingt ans en anthropologie (Bell, Caplan et Karim, 1993 ; Markowitz et Ashkenazi, 1999 ; Kulick et Wilson, 1995), en géographie féministe (Bell et Valentine, 1995 ; Duncan, 1996) et en criminologie (Stanko, 1992).

En criminologie, Élisabeth Stanko (1992) s'est penchée sur la négociation de la sexualité des chercheur.ses. En sondant les membres de l'*American Society of Criminology*, Stanko montre que plus de 30% des répondant.es ont connu au moins un épisode de harcèlement sexuel lors de la réalisation de leur étude (collecte de données sur le terrain, etc.) et que cela a eu d'importantes conséquences sur le processus de recherche des chercheuses impliquées. De plus, elle montre que ces épisodes de harcèlement sexuel (et dans certains cas d'agressions) sont commis non seulement par les répondants, mais également par les informateurs clés donnant accès aux terrains et par d'autres collègues prenant part à la recherche. Elle souligne également qu'aucune des répondantes n'a fait mention de ces incidents, et ce, d'une quelconque manière. L'*Omerta* semble être la règle.

Dans cet article, je souhaite poursuivre les travaux de Stanko (1992) et interroger la place attribuée aux chercheur.ses et à leurs corps lors de la réalisation d'un terrain de recherche. En l'inscrivant dans la lignée du mouvement *#MeToo*, je souhaite réfléchir davantage aux processus réflexifs en méthodologie qualitative qui est aujourd'hui fortement ancrée en criminologie. Précisément, je souhaite montrer que le processus réflexif est incomplet, car il ne prend pas en compte les subjectivités érotiques des chercheur.ses à l'égard de leur corps, l'érotisation de celui-ci par les autres acteur.trices de la recherche ainsi que les rapports de pouvoir présents entre les chercheur.ses et ces

acteur.trices. J'argue que ces manques favorisent et maintiennent un certain tabou qui d'une part, nuit à la production de savoir positionné et situé et d'autre part, encourage une forme de violence genrée à l'égard des chercheuses.

Pour ce faire, dans un premier temps, je discuterai de l'application actuelle de la notion de réflexivité en méthodologie qualitative en criminologie. Dans un temps second, j'interrogerai l'absence des corps sexués et des sexualités dans le processus de réflexivité. Je montrerai notamment que cette négation produit d'importants angles morts dans la production d'un savoir positionné et situé. Dans un troisième temps, j'ancrerai mon argumentaire dans une expérience personnelle d'érotisation de mon corps par mon informateur clé lors de la réalisation de mon préterrain de recherche pour ma thèse doctorale. Enfin, dans un quatrième temps, je reviendrai sur la notion de sexualité en criminologie afin de montrer pourquoi celle-ci demeure absente dans le processus réflexif des chercheur.es ethnographes et pourquoi il est pertinent de l'inclure aujourd'hui.

## **7.1. Notion de réflexivité : la reconnaissance des rapports de pouvoir dans le processus de recherche**

Plusieurs travaux importants abordent la notion de réflexivité en recherche qualitative en criminologie. Cette notion découle principalement des travaux des criminologues critiques tels que ceux de Jock Young dans les années 1970-1980 et ceux de la deuxième École de Chicago (pour un résumé, voir Poupart, 2011). Ces travaux mettent l'accent sur la proximité dangereuse qu'entretient la discipline criminologique avec la notion de pouvoir. Ils montrent qu'à la fois les catégories et les classifications produites par le savoir criminologique de même que les étiquettes de criminel et de déviant sont souvent stigmatisantes et péjoratives, et qu'elles entraînent des effets de domination (Hudson, 2007).

Précisément, les travaux des criminologues critiques viennent interroger la dominance de la criminologie positiviste. Par exemple, les travaux des criminologues féministes

montrent que la subjectivité est une force de la méthodologie qualitative (Gelsthorpe et Moriss, 1990 ; Kleinman, 1991 ; Oakley, 1981 ; Smith, 1987). Définie comme un espace réflexif relatif à la représentation de soi, la subjectivité renvoie à la prise de conscience par le/la chercheur.se de ses représentations et de sa relation au monde (Bertucci, 2009). Ainsi, en voulant donner une voix aux femmes puis aux populations marginalisées, les criminologues féministes et critiques prennent en compte l'influence qu'ils/elles ont sur le processus de recherche dans leurs analyses. Précisément, ils/elles reconnaissent que «narratives are constituted *in situ*, and are necessarily products of relational processes occurring in circuits of social power between researchers and participants» (Panfil and Miler, 2015 p. 54). Ils/Elles mettent en lumière les rapports de pouvoir présents dans la relation chercheur.ses/participant.es, notamment en raison de la conjonction des identités de genre, de sexe, d'ethnicité, de classe sociale, de statut social, de capacitisme, etc. Cette reconnaissance par le processus réflexif lors d'observations participantes ou de la réalisation d'entretiens, laisse alors l'entière possibilité aux participant.es et à la manière d'ériger leur récit. En effet, la réflexivité évite de *tenir un discours sur* ou de *parler à la place de* tout en dénonçant « le placage réifiant d'un cadre théorique conçu de l'extérieur» (Bertrand et coll, 1972 p. 42 cité dans Poupart et Couvrette, 2018). Ainsi, dans cette lignée, la notion de réflexivité renvoie à une analyse des rapports de pouvoir présent dans la relation établie entre chercheur.se et participant.e. Elle invite à considérer le processus de recherche comme un processus de négociations respectueuses et consenties entre les acteur.trices de la recherche (Bertucci, 2009).

### **7.1.1. Faire du terrain : de la différence à l'altérité**

La criminologie bénéficie d'une réflexion épistémologique sur l'altérité développée en anthropologie. En effet, prendre connaissance de son identité de chercheur.se et de ses conséquences sur le processus de recherche s'inscrit dans la vision de l'objet proposée par Lévi-Strauss (1968). Selon lui, notre sujet est également objet : « [t]oute société différente de la nôtre est objet, tout groupe de notre propre société, autre que celui dont nous relevons, est objet, tout usage de ce groupe même, auquel nous n'adhérons pas, est objet » (Lévi-Strauss, 1968 p. XXIX). La construction de l'objet se fait d'une certaine façon par l'objectivation du sujet. En d'autres mots, pour Lévi-Straus (1968) l'altérité

en tant qu'objet de recherche procède du sujet (Amorim, 1996 ; Bertucci, 2009). Or, réduire l'altérité à une simple différence ne relève pas de la connaissance (de soi), mais de la fonction logique de la raison. Ainsi, l'anthropologie ferait fausse route lorsqu'elle réduit l'altérité à une simple différence mesurable, quantifiable et classable. Comme le formule Francis Affergan (1987 p.9) « [l]a conscience de la différence, comme conscience de la quantité, convoque seulement un objet de proximité, afin que des comparaisons, substitutions, combinaisons puissent s'opérer ». Ainsi, la différence ne modifie pas l'observateur. L'altérité relève d'une dimension de la conscience exotique qui essaie d'embrasser le lointain et suppose donc un abandon des repères (Affergan, 1987). De ce fait, la démarche anthropologique vise, dans un double mouvement, à saisir autrui comme une altérité et à se saisir soi-même comme un autre dans une relation de réciprocité. Cette relation prend forme au sein d'un processus interactionnel. La chercheuse peut alors admettre être modifiée par autrui et cela n'est pas sans enjeux ni conséquences dans la production du savoir en sciences sociales (Affergan, 1987 ; Bertucci, 2009). Précisément, en optant pour une voix active, les chercheur.ses font preuve d'une certaine réflexivité qui tient compte de leur agentivité (*agency*) tout au long du processus de recherche (Sprague, 2005). Ils/elles reconnaissent que le savoir produit repose sur un processus de recherche coconstruit par les différents acteurs (Lumsden et Winter, 2014).

Les émotions vécues par les chercheur.es sont elles aussi prises en compte dans le processus de recherche qualitative en sciences sociales. Il est désormais reconnu que le/la chercheur.se est affecté.e par le terrain (voir notamment les travaux de Jeanne Favret-Saada 1981 et 2009). C'est le cas particulièrement en criminologie (Campbell, 2002 ; Esterberg, 2002 ; Wesely, 2015) où les chercheur.ses travaillent souvent sur des sujets sensibles, tabous ou difficiles. Pour reprendre les termes formulés par Alty et Rodhanm (1998 p.280), le/la chercheur.se en criminologie risque souvent d'être confronté à un *Ouch ! factor*, c'est-à-dire à un «sharp shock to the researcher to those situations and experiences that can develop into a chronic ache if not adressed early». Et si l'apparition d'une détresse émotionnelle n'est pas systématique, les émotions vécues

par les chercheur.es ont un impact sur le processus de recherche (Campbell, 2002 ; Kleinman, 1991).

Les travaux des criminologues culturels nous offrent une compréhension précise du rôle central joué par le processus réflexif en recherche. En tenant compte des émotions et de la construction du sens des acteurs.trices lors de réalisation d'un terrain de recherche, ils mettent en avant le fait que l'objectivité scientifique souffre de la présence d'angles morts dans la production du savoir (voir entre autres Addler et Addler 1998 ; Ferrel et Hamm, 1998; Kane, 1998, 2004 ; Kleinman, 1991; Van Mannan, 1995 ). Précisément, ils expliquent que la dépersonnalisation des propos et des observations rapportés qui découle d'un processus d'évacuation de l'expérience même des chercheur.es peut vite devenir nuisible.

Pour y remédier, la criminologie culturelle invite les ethnographes à poser un regard attentif (*attentive gaze*) (Hayward et Young, 2004) et à recourir à un *verstehen* criminologique (Ferrell et Hamm, 1998). Précisément, elle invite le/la chercheur.se à réaliser un effort de sensibilité personnelle et ethnographique par lequel il/elle s'engage de manière réflexive avec les participant.es et les situations dans lesquelles la recherche prend place (Bevier, 2015 ; Ferrell, 1999 ; Miller et Tewsbury, 2010). De cette manière, la criminologie culturelle tient compte non seulement des rapports de pouvoirs entre chercheur.se/participant.es, mais également des émotions et des corps des chercheur.ses (voir entre autres Monaghan, 2011 pour un aperçu de la littérature), de l'environnement dans lequel se déroule la recherche (Hayward, 2016 ; Kane, 2004) et de la prise de risque (Lyng, 2014).

La méthodologie qualitative en criminologie et précisément la méthode ethnographique produit un savoir positionné et situé en suivant une démarche semblable à celle proposée par Francis Afferghan (1987). Les lieux, les recherché.es et les chercheur.es sont maintenant entièrement pris en compte dans la production du savoir par la réflexivité réalisée. Cependant, ce processus réflexif est-il complet ? Sont-ce réellement toutes les composantes de la réalisation d'une ethnographie qui sont prises en compte actuellement en criminologie culturelle ?

Je pose la thèse que ce processus est actuellement incomplet. En effet, bien que le corps des chercheur.ses soit pris en compte, la sexualité attribuée à ce dernier peut être à la fois résumée à l'orientation sexuelle, masquée sous le sujet de l'habillement des chercheur.ses (Bucerius 2013 ; Poulton 2012), mentionnée sous forme de tensions sexuelles perçues comme un risque ambiant de la recherche terrain (Lee, 1995) ou encore tout simplement niée. Précisément, le corpus académique de méthodologie qualitative met en avant la possibilité d'une sexualisation des chercheuses de la part de participants (Arendell, 1997 ; Green, Barbour, Barnard et Kitzinger, 1993 ; Foster, 1994 ; Gurney, 1985 ; Horn, 1997 ; Lee, 1997 ; Pini, 2005 ; Williams et Heikes, 1993 ; Zimmerman et West, 1975 ; Zurbriggen, 2002). Cette littérature datant de plus de 20 ans agit comme un outil de préparation au terrain pour les chercheuses en devenir. Ces dernières comprennent que leur présentation, ou du moins ce qu'elle peut projeter puisse influencer la collecte de donnée. La prise de conscience de cette possible érotisation de leur corps par leur participant.es les mène à la contrôler en amont (Zurbriggen, 2002). Toutefois, les gestes posés pour éviter cette sexualisation sont considérés comme allant de soi. Les interventions méthodologiques actuelles ne s'en soucient plus aujourd'hui. De plus, il semble que les rapports de pouvoir entre les chercheur.ses, les informateur.trices clés (dit *gatekeepers*) et les autres acteur.trices de la recherche soient réduits aux opportunités d'accès au terrain de recherche et aux participant.es (Dwyer et Hayes, 2011 ; Fitz-Gibbon, 2017). Or, les relations entre chercheur.ses et informateur.trices clés reposent sur des rapports de pouvoir qui influencent grandement le processus de recherche.

Ainsi, je souhaite montrer que la réduction et/ou la négation de ces composantes d'une part, nuit à la production d'un savoir positionné et situé, et d'autre part, plonge les chercheur.ses novices dans une situation de vulnérabilité potentiellement dangereuse sur le terrain. J'appuierai l'exposition de cette thèse en partageant une expérience personnelle, celle de l'érotisation de mon corps par mon informateur clé lors de la réalisation de mon préterrain de recherche pour ma thèse doctorale. Voulant contribuer précisément au développement de la criminologie culturelle, l'exposition prendra la forme d'une description dense comme l'entend Clifford Geertz (1998) (Ferrel et Hamm,

1998 ; Yong et Brotherton, 2014). Celle-ci est utile pour amener le/la lecteur.trice dans l'univers de l'ethnographe et aider sa compréhension de la thèse avancée (Denzin, 1989). En effet, je souhaite montrer comment la négation de ma propre sexualité a mené à une confusion de degré d'interprétation en ce qui a trait aux gestes posés par mon informateur clé (Denzin, 1989 ; Ponterotto, 2006). Je discuterai de cette confusion en considérant mon préterrain de recherche comme un passage dans un espace liminaire où je me suis moi-même attribué une place (Favret-Saada, 2004).

## **7.2. Où sont les corps sexués et sexualisés?**

Évacuer la sexualité et précisément les subjectivités érotiques des chercheur.es amène deux enjeux non négligeables. Le premier est de nature méthodologique. En effet, la recherche est un processus qui résulte de l'interaction entre le/la chercheur.se, les recherché.es et le milieu de recherche (Rose, 1997). Ainsi, en réduisant la sexualité à l'orientation sexuelle ou encore en ne s'attardant qu'aux subjectivités érotiques attribuées aux recherché.es, comme c'est généralement le cas en sciences sociales (Blidon, 2012 ; Clair, 2016), nous créons un angle mort relatif au savoir produit. La réflexivité n'est pas entièrement transparente puisque la sexualité du/de la chercheur.se et les subjectivités érotiques qui l'englobent sont évacuées de toutes analyses (Cupples, 2002).

Le corps du/de la chercheur.se n'est pas dépourvu de subjectivités érotiques une fois sur le terrain. Il convient donc de les reconnaître et de les adresser (Clair, 2016). Une tentative de les nier ou même d'en diminuer les impacts sur nos recherches est inutile, car nous restons positionné.es sexuellement par nos sujets, comme les autres acteur.trices qui participent directement ou indirectement au processus de recherche (Clair, 2016 ; Cupples, 2002). Comme le soulignent très justement plusieurs chercheurs.ses féministes : «reflexivity is not simply about researchers themselves, but also about how we are seen by the people we do research with and the power relations within these contexts» (de Craene, 2017 p. 451 faisant référence à Cupple, 2002 et Valentine, 2002). L'absence de sexualité contrevient au processus même de réflexivité.

Elle rend invisible l'érotisation dont le/la chercheur.se peut faire objet. Or, cette négation compte d'importantes conséquences pour la production d'un savoir situé et positionné. Comment le fait de se faire draguer, harceler voire même agresser peut-il être conçu comme n'ayant aucun effet sur la subjectivité des chercheur.es et sur le processus de recherche (Clair, 2016) ?

Le second enjeu soulevé dans la littérature par la négation des subjectivités érotiques du/de la chercheur.se est de nature politique. D'une part, elle donne l'impression que le statut de chercheur.se immunise contre une certaine érotisation lors de la réalisation d'une ethnographie et d'autre part, elle nuit à la préparation du terrain de recherche. Ainsi, les chercheur.ses novices peuvent se retrouver dans une situation de vulnérabilité ou une situation dangereuse.

Le retour d'expérience de chercheuses ethnographes en sciences sociales nous apprend qu'un grand nombre d'entre elles ont été agressées sur leur terrain de recherche. Elle nous apprend également que la négation des subjectivités érotiques des chercheur.ses ainsi que l'érotisation de leur corps laisse croire que ces malheureuses expériences sont des cas isolés. Précisément, elle discrédite le professionnalisme des chercheuses (Clark et Grant 2015 ; Moreno, 1995 ; Stanko, 1992) en banalisant et en (re)produisant une violence genrée.

Ayant pour objectif de répondre aux enjeux méthodologiques et politiques mentionnés précédemment, je partagerai une expérience personnelle d'érotisation de mon corps ainsi que les subjectivités érotiques que je lui ai attribuées lors de la réalisation de mon préterrain de recherche. Bien que le partage de cette expérience soit inconfortable et difficile (je souhaite aviser mon lectorat qu'il s'agit d'une agression sexuelle), il reste pertinent et essentiel pour appuyer la thèse soutenue dans cet article. Ce partage ne vise ni à dissuader la réalisation d'une recherche ethnographique ni à montrer qu'il est (plus) dangereux pour une femme de réaliser une recherche terrain : ce type d'événement n'est pas spécifique à la recherche et peut survenir au quotidien. Toutefois, je crois que la réalisation d'un terrain de recherche place le/la chercheur.se dans un contexte de vulnérabilité qui peut faciliter ce type d'événement. Je choisis donc de partager cet épisode afin de montrer une réalité partagée par nombreuses ethnographes et son impact

sur le processus de recherche (voir Clark et Grant, 2015). Ce partage interroge également la notion de sexualité en méthodologie qualitative en criminologie. Il sensibilise les chercheurs ethnographes novices à l'éventualité d'une érotisation de leur corps de la part d'informateurs clés ou de collègues afin d'améliorer leur préparation avant le départ sur le terrain.

### **7.3. La liminalité du terrain et la réflexivité en criminologie**

Inspirée par le concept de rite de passage de Victor Turner (1979), mon expérience sur le terrain est conçue comme un espace de liminalité au sein duquel je n'ai fait que passer (Clark et Grant, 2015 ; Climo, 1999 ; Plump et Geist-Martin, 2013). J'ai tout d'abord quitté ma tour d'ivoire pour me rendre sur le terrain en créant une étape de détachement avec mes statuts précédents ; je suis ensuite entrée dans une phase liminale, une période nébuleuse où les traits du passé et du futur étaient absents. Cette phase correspond au terrain de recherche lui-même ; j'ai enfin réintégré mon quotidien en étant affectée et changée par cette expérience, en ayant appris et évolué grâce à celle-ci (Favret-Saada, 2009 ; Hert, 2014 ; Wengle, 1988). Le processus de réflexivité de la méthodologie qualitative permet cette réintégration (Roberts et Sanders, 2005).

Le temps et la distance depuis l'expérience vécue sur mon terrain de recherche ont permis de construire un pont entre le passé et le présent. Ainsi, comme Jacob Climo (1999), je conçois le terrain de recherche comme un espace social liminal où l'ambiguïté, les contradictions et l'isolation individuelle règnent. Cet espace suggère selon Climo (p. 45)

a breakdown of cognitive schematic frameworks; and absence of status, anonymity, sexual continence, or excess; loss of a sense of self and identity; emotional pressure and collapse; the stripping of ego defense and a heightened sense of vulnerability and suggestibility; [...] and a willingness to accept pain and suffering and be unselfish, humble and obedient.

Cet espace est également structuré par le temps et les ressources économiques et humaines qui sont alloués pour réaliser le projet de recherche. Il place donc les chercheurs, entendu.es comme des passager.es, dans un *entre-deux* où le désir

d'autonomie et leur dépendance avec les autres (soient les participant.es, les informateur.trices clé.es, les *gatekeepers*) ne cessent de le tirailler (Hert, 2014 ; Kloß, 2017 ; Moreno, 1995; Simpson, 2006). En effet, ce terrain n'est pas notre réalité.

Également, je montrerai que percevoir le terrain comme un espace liminaire met en lumière l'expérience corporelle des chercheur.ses, et ce, sans que le terrain corresponde à un qualifié de dangereux (Hert, 2014). Être présent.e sur le terrain consiste à accepter de participer et d'être affecté.e, soit d'être altéré.e par l'expérience vécue (Favret-Saada, 2009). Ainsi, avant de décrire l'événement qui guidera la réflexion sur les subjectivités érotiques des chercheur.ses, je crois qu'il est pertinent de le mettre en contexte.

### **7.3.1. You do not do fieldwork, fieldwork does you**

L'événement narré dans cet article s'est déroulé lors de mon préterrain de recherche pour ma thèse doctorale, en décembre 2015. À cette période, je logeais dans la même auberge jeunesse depuis plus de trois semaines. L'auberge était située dans une ville balnéaire de la côte caribéenne du Costa Rica. Je comptais y étudier et comprendre les sexualités libertines des femmes touristes. J'ai donc passé ces trois semaines à me promener dans cette petite communauté pour y observer comment les femmes touristes se comportent de manière générale le jour et la nuit et leurs interactions avec les hommes locaux ainsi que pour réaliser des entretiens afin d'identifier les sujets et les thèmes plus sensibles et tabous à aborder.

Dès le début de ce séjour, je me suis identifiée comme chercheuse et je n'éprouvais pas de gêne à parler de mon sujet de recherche. J'étais bien reçue, même si je piquais la curiosité de certains. En effet, Johel<sup>83</sup>, un jeune homme local de 21 ans qui travaillait à l'hôtel ne semblait pas comprendre ce que je faisais. Pourquoi passais-je des journées à l'hôtel devant mon ordinateur et pourquoi semblais-je si angoissée à l'idée de me trouver des contacts? Après avoir expliqué en quoi consistait ma présence, Johel a généreusement proposé de m'aider. Il est devenu mon informateur clé, mon *gatekeeper*.

---

<sup>83</sup> Il s'agit d'un pseudonyme. En effet, le but de cet article n'est pas de dénoncer mon agresseur, mais bien d'exposer en quoi nier les subjectivités érotiques des chercheur.ses et l'érotisation de leur corps peut mener indirectement à de telle situation. Toutefois, je considère que ce partage reste un geste politique.

Il m'a accompagnée à quelques soirées dans les bars afin de me mettre en contact avec des amis qui entretenaient (ou avaient entretenu) des relations intimes et sexuelles avec des femmes touristes blanches occidentales. Il me présentait comme la *investigadora del sexo* ce qui faisait rire ses amis tout comme moi, car en réalité j'étais une chercheuse qui étudiait la sexualité.

Au cours des jours qui passaient à discuter de tout et de rien, Johel m'a confié qu'il avait eu de nombreuses conquêtes avec des clientes et qu'il était présentement en couple avec une Française. Étant moi-même francophone, il m'a demandé s'il était vrai que les femmes francophones étaient plus portées sur le sexe oral que les autres femmes. J'ai répondu que je ne savais pas en riant, mais que je trouvais fort intéressant ce préjugé. Il a également ri et est retourné à ses tâches ménagères. Avant de quitter l'auberge pour rentrer chez lui, il m'a invitée à aller cueillir des bananes le lendemain pour le déjeuner des client.es. Avant d'accepter, je lui ai demandé s'il était également possible qu'il me montre sa petite plantation de cannabis. En effet, Johel approvisionnait les client.es consommateur.trices de l'auberge, ce qui lui ramenait un revenu non négligeable. La criminologue en moi était curieuse. Il sourit fièrement sans dire un mot. Il me demanda toutefois de garder notre expédition du lendemain secrète.

Les lignes qui suivent sont difficiles. Elles décrivent mon agression. Elles proviennent de notes inscrites dans un simple cahier. En effet, je n'avais pas écrit cet épisode dans mon journal de terrain officiel, mais dans un petit carnet avec des listes d'épicerie et d'autres gribouillis le lendemain de l'événement.

*« Tout le monde à l'auberge dormait sauf moi. Il était 6h30 du matin et j'étais prête. J'attendais Johel qui venait me chercher pour aller cueillir un régime de bananes à la montagne afin d'agrémenter le petit déjeuner des clients de l'auberge.*

*Le ronronnement du moteur de la motocyclette s'est doucement fait entendre entre les cris des singes hurleurs. Je suis alors descendue de la terrasse de l'auberge pour aller rejoindre Johel à l'entrée du terrain. Vêtu d'un t-shirt, d'un maillot de bain style bermudas, de bottes de pluie en caoutchouc et d'une machette à la main, il m'a accueillie avec un grand sourire et m'a fait signe de prendre place derrière lui. «Es-tu prête pour l'aventure ? Tu vas voir, c'est vraiment beau ! J'espère qu'il va y avoir des toucans. Habituellement, il y en a beaucoup le matin. Je vais te montrer leur petit coin !» m'a-t-il dit d'un ton plus qu'enjoué. «OUI, je suis prête !» ai-je répondu en prenant place derrière*

*lui, mes mains sur ses épaules pour garder mon balan. Puis nous sommes partis. [...]*

*Durant notre montée, Johel m'expliquait la différence entre les bananes plantains et les bananes que nous allions cueillir. Nous avons fait une pause pour observer un paresseux qui ne semblait qu'être une tâche vert gris dans le haut de l'arbre. En reprenant la route, je me suis fait la remarque que Johel avec un sens de l'observation que je n'avais pas ou du moins il était sensible à son environnement et qui, à moi, ne faisait que m'émerveiller. Il y avait beaucoup trop de stimuli pour que je puisse me concentrer sur un seul de mes sens : la gamme de verts qui défilaient devant mes yeux, les différents chants d'oiseaux mêlés aux cris des singes hurleurs et de la motocyclette qui semblait tirer de la patte, l'odeur persistante de l'humidité, de la terre mouillée et de la flore, la chaleur encore supportable qui pesait sur ma peau faisant naître des perles de sueurs à même mes poignets. Puis, j'ai été sortie de mes pensées lorsque la motocyclette s'est arrêtée. Johel m'a informée que nous devions laisser l'engin là et continuer notre quête des bananes à pieds pour une dizaine de minutes [...].*

*Machette entre les dents, il a grimpé d'un trait vers le sommet pour y détacher le régime de bananes. Les bananes au sol il m'a saluée du haut avant de redescendre nonchalamment. Une fois à mes côtés, je lui ai fait signe d'un «high five» avec une main accompagnée d'une «Mission accomplie ! Merci pour l'expérience de cueillette !» et pris le pas vers le chemin du retour. Il m'a alors demandé si j'avais chaud et si je voulais me baigner. À mon regard interrogateur, il a répondu qu'il y avait une rivière tout près et que nous avions le temps et que cela allait me rafraîchir les idées pour bien travailler sur ma thèse. Je lui ai fait signe que j'allais alors le suivre, après tout c'était lui le responsable des déjeuners à l'auberge et j'avais vraiment chaud. J'ai alors laissé passer Johel devant moi afin qu'il me guide à la rivière. Johel s'est arrêté devant un étang de boue et m'a tendu sa machette : « Prends-la et je vais te prendre dans mes bras pour traverser la boue ». Surprise, j'ai répondu qu'il n'avait pas besoin de faire cela, que j'allais traverser l'étang de boue seule comme une grande fille et sans même échapper les bananes. Il a insisté en mentionnant qu'il avait des bottes en caoutchouc alors que moi j'avais de beaux souliers de randonnée. J'ai insisté à mon tour en mentionnant que cela ne me dérangeait pas de les souiller, qu'ils étaient faits pour ça. Johel s'est avancé vers moi et m'a prise dans ses bras comme un bébé. Saisie de me retrouver dans cette position, je me suis un peu débattue en lui rétorquant sur un rire nerveux que mes souliers étaient faits pour être salis, que je pouvais marcher. Il m'a déposée sèchement, ôté la machette de mes mains et repris le chemin devant moi. J'ai gardé silence en marchant derrière lui jusqu'à la rivière sans trop comprendre ce qui se passait. Après environ 5 minutes, nous étions rendus.*

*Johel était de nouveau enjoué. Il a déposé sa machette par terre et enlevé son chandail et ses bottes en un rien de temps pour s'immerger dans l'eau transparente. Charmée par ce paysage, j'ai déposé les bananes et cherché mon téléphone cellulaire dans mon sac et pris quelques photos. Puis, j'ai posé mon sac, ôté mes chaussures et mes bas et suis entrée dans la rivière. L'eau*

*était fraîche et m'arrivait à la taille. Johel m'a demandé pourquoi je n'enlevais pas mes shorts. Je lui ai répondu que je n'avais pas de bas de maillot de bain, seulement mes petites culottes. [...] Johel a une fois de plus insisté pour que j'ôte mes shorts ce à quoi j'ai répondu d'un ton plus sec : «NON ! Ce sont mes fesses et je décide à qui je les montre. C'est tout. Je n'ôterai pas mes shorts». Puis, il est devenu plus affirmatif voire agressif «TU VAS ÔTER CES SHORTS». J'ai figé à la force de sa voix, stupéfaite. Il a tiré mes shorts d'un coup vers le bas et m'a poussée vers l'arrière. Johel en a profité pour prendre une de mes jambes et y retirer le short. Apeurée et comprenant que je n'allais pas gagner mon point, j'ai retiré mon autre pied du short et lui ai remis. Il l'a pris avec le sourire et l'a lancé à l'autre bout de la berge. J'ai commencé à marcher en direction opposée vers mon sac à dos. Johel a crié «Où penses-tu aller ? Reviens. On va se baigner !». J'ai hésité, mais un déclic s'est fait lorsque mon regard s'est posé sur mon sac à dos et les effets personnels de Johel. J'ai vu défiler dans ma tête une addition d'éléments et une conclusion : l'absence de réseau cellulaire que j'avais curieusement noté en prenant une photo de la rivière et la machette. Je n'allais pas gagner. Il était plus fort que moi à plusieurs niveaux : 1- je ne pouvais pas me battre physiquement contre lui, j'allais être certainement blessée. Il y avait la machette. 2- même si je le blessais ou l'assommais je ne savais pas où j'étais géographiquement dans cette jungle et sans réseau cellulaire j'étais perdue et personne de l'auberge ne savait que j'étais partie avec Johel. Je me suis mise en mode survie. Je me suis retournée pour le rejoindre dans l'eau en me disant que je ne devais pas le contrarier. Cela était la meilleure solution.*

*[...]Johel s'est approché de moi et m'a demandé de le prendre dans mes bras, de l'enlacer sous prétexte qu'il avait froid. Je n'ai pas bougé. Il a alors pris mes bras, les a placés autour de son cou et m'a mise sur pied. Nous étions face à face, debout, nos corps collés, mes bras autour de son cou, ses mains sur mes fesses. Johel m'embrassait dans le cou. J'essayais de le repousser doucement, mais il me serrait davantage. «Ça ne te tente pas ? Je ne te fais pas d'effet ?» m'a-t-il demandé. «Non. Je suis complètement indifférente.. «Tu ne veux pas avoir de sexe avec moi ? Je ne te plais pas ?» m'a-t-il demandé d'une voix empreinte de colère et me serrant un poignet. «OK. Je dois gagner du temps. Je dois réduire mes risques de blessures. La machette.»*

*Je réfléchissais rapidement. Trouver une autre raison de refus sans le contrarier. «Johel, tu as l'âge de mon petit frère... tu es comme mon petit frère» lui ai-je dit calmement et d'un ton qui se voulait un peu chaleureux. «Je ne suis pas ton petit frère !» m'a-t-il dit sèchement. «Je sais. Ce que je veux dire c'est que tu es aussi jeune que lui et à mes yeux il y a une barrière » ai-je précisé. Il m'a reprise par les poignets et m'a rapprochée contre lui. Il m'a chuchoté à l'oreille sur un ton froid que cela lui était égal, que je ne serais pas la première femme de trente ans avec qui il aurait du sexe. J'ai gelé sur place. « No seras la primera. Il parle au futur. Il aura donc du sexe avec moi» ai-je conclu. «Rhabille-toi. Je vais te montrer ma cachette secrète. Je vais te montrer où je fais pousser mes plants de ganja». Il est sorti de l'eau en courant, pris son t-shirt pour s'essuyer les cheveux, le torse et ses pieds, enfilé ses bottes et pris sa machette d'une main et les bananes de l'autre. «Allez, Allez ! Dépêche-toi ! On a pas tout notre temps !».*

*Sa main gauche tenant fermement ma main droite, Johel me traînait derrière lui. Mes yeux ont oublié le paysage ne fixant que la machette à sa main droite. Nous étions devant une maison en bois élevée sur des pieux. Nous sommes montés sur la galerie et Johel m'a enseigné où il cultivait ses plants de ganja. Je l'ai félicité en souriant alors que je tremblais de peur à l'intérieur. Il était fier. Il m'a pris par le bras pour me coincer entre lui et la rampe de la galerie. Il m'embrassait, sa langue dans ma bouche. Je restais de glace. «Je ne te fais aucun effet» m'a-t-il redemandé. «Non, ai-je répondu calmement. Il ne se passera rien entre nous, Johel». [...]*

*Il m'a subitement levée du sol en me prenant dans ses bras et m'a amenée à l'intérieur de la maison. Il m'a déposée violemment sur un lit sans literie au milieu d'une grande pièce qui semblait être la seule de la maison. Il a embarqué à cheval sur moi pour me maîtriser sur le dos, mes poignets pris dans une de ses mains au-dessus de ma tête. Il a placé la machette au côté gauche de mon visage et a commencé à me déshabiller. À ce moment, je me suis dit que j'allais être violée. J'ai fixé la machette et j'ai «accepté» cette situation. Ma tête s'est déconnectée : ses mains et ses lèvres parcouraient mon corps, mais je ne ressentais rien. Du temps a passé.*

*Johel s'est relevé subitement et a repris sa machette. Il m'a crié «Lève-toi ! Prends les bananes. On rentre à l'auberge». Je suis revenue à moi. J'ai regardé mon corps. J'étais semi-habillée et sans blessure. Agressée sexuellement, mais vivante et non violée. [...] Nous avons regagné la moto en silence. Johel m'a fait signe avec la machette de prendre place derrière lui. La moto s'est finalement immobilisée. Johel m'a dit de descendre et de regagner l'auberge. Je me suis levée tranquillement toujours en serrant les bananes dans mes bras. Je l'ai regardé dans les yeux et lui ai demandé « Tout ça était planifié ? Tu m'a amenée à la montagne pour avoir du sexe avec moi ? » ce à quoi il a répondu sur un ton arrogant «Certainement pas juste pour aller cueillir des bananes, idiote !»*

Cet événement m'a marquée personnellement et il a influencé, voire façonné, d'une tout autre manière ma recherche doctorale.

## **7.4. Incorporation : revenir du terrain**

C'est en relisant mes notes de terrain afin d'adopter une position réflexive sur les données recueillies que l'épisode décrit précédemment a refait surface. Je ne l'avais pas oublié, je l'avais plutôt mis de côté, voire sublimé lors de mon terrain de recherche. J'attribue cette sublimation à la honte d'avoir vécu cet événement, ou du moins au fait de ne pas l'avoir vu venir, mais aussi d'avoir échoué, voire perdu, mon terrain et finalement au fait de devoir tout recommencer alors que mon temps et mes ressources

financières étaient comptés. Bref, je l'attribuais à mes (in)compétences d'ethnographe (voir Clair, 2016 ; Clark et Grant, 2015 ; Moreno, 1995 ; Sharp et Kremer, 2006; Stanko, 1992 ; Kloß, 2017 qui ont partagé ces mêmes émotions et craintes suite à leur expérience d'érotisation, voire d'agression sur le terrain).

Or, sublimer ne signifie pas effacer. Cet événement m'a marquée, il m'a affectée et il a chamboulé mon processus de recherche. J'ai pris conscience qu'à la suite de cet événement, je me suis mise à fuir d'une certaine manière les hommes locaux sur mon terrain<sup>84</sup>. Ayant des contacts très limités avec eux, je me suis moi-même coupée d'informateurs clés pouvant me mettre en contact avec ma population cible.

Je suis partie sur le terrain pour comprendre les sexualités libertines des femmes touristes. Je souhaitais identifier les motivations et les rapports de pouvoirs qui soutiennent une sexualité partagée entre des femmes touristes occidentales et des hommes costaricains. Or, sur les 27 participantes interviewées, seulement trois ont eu des relations sexuelles avec des hommes locaux. Ces résultats contrastent avec ceux de Susan Frohlick (2013, 2015) avec qui je partageais un même terrain de recherche. Je me suis longtemps expliqué cette divergence par l'âge des participantes. Pourtant, récemment, j'ai compris que le savoir est produit par mon corps entier. Comme l'avance Philippe Hert (2014), en s'appuyant sur les propos de Jeanne Favret-Saada (2004), « avant de savoir, l'ethnographe est affecté par son terrain, ce qui lui permet de comprendre après coup ce qu'il en est du jeu de places dans lequel il a été pris » (p.30). Outre cette prise de conscience, je me suis longtemps interrogée pour comprendre comment un tel événement avait pu m'arriver : comment ne pas l'avoir vu venir ? Suis-je si idiote ?

---

<sup>84</sup> Après réflexion, je crois que, malgré tout mon bagage de criminologie critique, j'ai fait un processus de racialisation. Je m'explique. J'ai (inconsciemment) attribué les gestes posés par Johel à tous hommes racisés (ou voire à la peau non-blanche). J'ai associé des traits racistes à un comportement. J'ai généralisé le geste d'un individu à l'ensemble d'une communauté auquel il appartenait. J'ai donc inscrit ma peur et un possible Mal dans ces corps marqués par la couleur. Or, je suis consciente qu'un homme blanc peut également m'agresser sexuellement : j'ai également vécu cette expérience lors de mon parcours doctoral. Toutefois, dans ce cas, ma peur s'est inscrite dans des corps marqué par un rapport de pouvoir, d'autorité. Ce sont des caractéristiques liées à la classe qui ont conduit un processus de généralisation.

### 7.4.1. Un corps sur le terrain d'abord, chercheur.se ensuite

Je crois être partie sur le terrain en étant préparée. Puisqu'il s'agissait de mon premier terrain, j'avais lu sur la démarche et la méthode ethnographique et sur le Costa Rica. Je m'étais familiarisée avec les risques et les dangers possibles de conduire une ethnographie (Howell, 1988 ; Lee-Treweek et Linkogle, 2002). J'avais, entre autres, développé une expertise sur la déviance (Brougham, 2012) et sur la sexualité des femmes touristes (Frohlick et Harrison, 2008), sur les possibles difficultés, les risques et les dangers qu'implique la recherche lorsque l'on est une femme seule sur le terrain (Bell, Caplan et Karim, 1993). Je m'étais également informée sur l'influence possible que pouvait avoir la conjonction de mes identités (de statut, de classe, de genre, d'ethnicité, d'âge et d'orientation sexuelle) sur la conduite de mes entretiens avec les femmes touristes et les hommes locaux (Arendell, 1997 ; Frohlick 2013). Je me sentais préparée à minimiser ces risques. Je quittais le Québec préparée. Tout comme Sinah Theres Kloß (2017) n'aurait jamais soupçonné être harcelée sexuellement par son père adoptif lors de son terrain anthropologique, comme Éva Moreno (1995) n'aurait jamais cru être violée par un collègue assistant de recherche ou encore comme Karen Ross (2013), jamais je n'aurai imaginé être agressée sexuellement par mon informateur clé.

Alors quel est notre point commun ? Nous partageons toutes le fait que n'avons pas envisagé d'être érotisées et sexualisées sur le terrain par d'autres personnes que nos participant.es. Toutes, nous avons fait abstraction des autres acteur.trices de la recherche. De son côté, la géographe des sexualités Valérie de Craene (2017) dont les travaux portent sur la manière dont les hétéronormativités influencent les performances de genre et de sexualité dans un contexte de nuit nocturne étudiante, a également été surprise, voire choquée lorsqu'elle a été sexualisée par un commentaire venant de son directeur de recherche. De même, Jennifer Wesely (2015) a été surprise de voir que des jeunes hommes puissent lui adresser des commentaires à connotation sexuelle lorsqu'elle attendait une de ses participantes devant un bar de danse exotique. Elle précise : « written the morning after, my notes demonstrate my raw reactions to what happened. I had directly connected the stripper identity to assault, suggesting that if the men had *known* me, known I was a *non-stripper* – I would never have experienced this» (p. 151).

Précisément, à la manière de mes consœurs, j'ai associé mon statut de chercheuse à une ceinture de chasteté. J'ai cru que mon identité de chercheuse me protégerait : j'étais une chercheuse, je n'étais pas une femme cisgenre, hétérosexuelle, blanche de trente ans francophone qui voyageait seule. J'étais une chercheuse, j'étais professionnelle, je devais donc être asexuée. J'étais une chercheuse, je n'étais pas comme mes participantes ni une touriste avec une sexualité. J'ai donc modulé la conjonction de mes identités afin de m'adapter à mon passage dans l'espace liminal, de me dissocier de mes participantes (Plump et Geist-Martin, 2013) et de me distancier d'elles par rapport aux autres acteur.trices de la recherche (Clair, 2016). En effet, partageant la même conjonction d'identités que la majorité d'entre elles, ma sexualité devenait une frontière disciplinaire qui venait baliser mon terrain (Goulet, 2011; Kulick, 1995). Cette modulation de mes identités afin de performer mon statut de chercheuse asexuée s'est faite sans réflexivité. Je me suis positionnée comme chercheuse. Tout comme le prônent les canons classiques de l'ethnographie, la sexualité distance l'ethnographe de ces sujets. Elle reflète une intimité qui ne peut être partagée puisqu'elle demande un engagement et une certaine union. Ainsi, si une sexualité partagée existe entre l'ethnographe et ses sujets, il n'y a plus de distance et donc plus de sujet possible (Markowitz et Ashkenazi 1999; Bell et al., 1993 ; Clair, 2016; Clark et Grant, 2015; Kulick et Wilson, 1995).

Or, s'attribuer une place soi-même sur le terrain est impossible : le terrain est un espace liminaire. Bien qu'il s'agisse d'un entre-deux pour les chercheur.ses, il demeure le monde des enquêté.es et des informateur.trices clés. Il faut donc accepter de s'y perdre et d'y négocier constamment sa position. Comme le soutient Jeanne Favret-Saada (2004 p. 8) :

le travail ethnographique consiste à aller se coller délibérément dans un système de places qui nous est inconnu : celui, particulier, au groupe que nous avons choisi d'étudier. Mais alors, « prendre place » [...] consiste plutôt à ne viser aucune place, pas même celle d'ethnologue. Je devais accepter d'être là, présente, un point c'est tout. Et laisser les gens me désigner une place qui leur paraîtrait convenable, ou une autre -selon le moment et l'interlocuteur. [...] Ce qu'on appelle le « travail » de terrain comporte donc des moments de très grande passivité, où l'on ne contrôle pas les situations. L'Autre mène un jeu dont on ignore les règles, il suffit d'être malléable.

Par ailleurs, il est impossible de retrancher ou d'ajouter une identité à notre corps en fonction des situations. Notre corps nous permet d'éprouver le monde. Il peut être source de tension lorsque nos représentations s'éloignent de nos expériences (Hert, 2014). En effet, bien que j'ai quitté ma tour d'ivoire en tant que chercheuse professionnelle asexuée, sur le terrain j'étais identifiée comme n'importe quelle autre touriste blanche occidentale francophone qui voyage seule. Ainsi, même si je refusais de performer ma sexualité, les subjectivités érotiques et l'érotisation de mon corps n'ont pas été effacées pour autant sur le terrain. La place qui m'a été accordée par Johel était celle de toutes autres femmes touristes blanches voyageant seules<sup>85</sup>.

Je crois que le rejet de cette place attribuée engendré par une négation de ma sexualité a créé un décalage dans le degré d'interprétation des gestes posés par Johel. Accrochée à mon statut de chercheuse et croyant que celui-ci me rendait asexuée, mon interprétation fut erronée. De plus, cette prise de position sur le terrain m'a fait mettre de côté les codes sociaux associés à ces gestes. Pourtant, j'avais observé Johel et ses amis draguer dans les bars durant plus d'une vingtaine de soirées. J'avais donc vu les gestes posés par Johel à mon égard. Je n'ai toutefois jamais décelé la drague qu'ils renfermaient en me positionnant comme chercheuse asexuée. J'ai entendu, mais je n'ai pas écouté les commentaires de Johel, sur le lien entre les femmes francophones et le sexe oral. J'ai trouvé ce commentaire intéressant pour ma recherche, mais comme mes consœurs Jennifer Wesely et Sinah Theres Kloß n'ont pas tenu compte de certains commentaires ou signes qui leur étaient adressés en tant que femmes et corps érotisé dans un espace et un moment donné, jamais je n'ai pensé qu'il puisse s'appliquer à moi. En m'attribuant moi-même une place, j'ai oublié, comme mes consœurs qui j'étais *complètement* dans cet espace liminaire.

En effet, ce n'est que lors de mon agression que j'ai repris conscience de mon corps sexualisé. J'ai pris conscience de la place qui m'était attribuée. C'est lorsque nous nous

---

<sup>85</sup> Je me permets d'avancer ces propos puisque j'ai appris a postpriori que je n'étais pas la première cliente de l'auberge que Johel a invitée à une randonnée à la montagne pour cueillir des bananes. Il semble que sa copine de l'époque, une touriste française, a également participé à une telle randonnée ainsi que d'autres clientes selon les propos d'une amie qui a travaillé plus d'un an avec Johel à l'auberge.

heurtons aux limites d'un système déjà en place, en nous faisant « remettre à notre place », que nous prenons conscience de son existence (Favret-Saada, 2004). C'est aussi en prenant conscience de son existence que j'ai compris *les règles du jeu* et que je suis devenue plus malléable. J'ai arrêté de m'opposer à Johel lorsque j'ai lâché prise en lui « permettant » d'avoir accès à mon corps. J'ai changé de stratégie pour jouer le jeu dans le système établi et en même temps, j'ai complètement transformé ma recherche doctorale. J'ai (inconsciemment) accepté d'être affectée par mon terrain. J'ai déménagé et changé de quartier général, ce qui a engendré des coûts à la fois économiques et identitaires non négligeables. Lors de mon retour sur le terrain, il m'a fallu plus d'une semaine pour être en mesure de sortir seule et pour me convaincre que j'avais les compétences de réaliser ma recherche. Mon identité de chercheuse a été marquée par cet événement (Meyers, 1997). Ce préterrain a affecté ma collecte de donnée. Pour éviter de recourir à l'aide d'hommes locaux, j'ai développé une nouvelle stratégie. Je me suis jointe à une communauté de touristes de la même manière que ces femmes que j'interviewais et qui n'avaient de relations sexuelles (voire sociales) qu'avec d'autres touristes. Bref, cet événement a affecté l'ensemble de ma recherche puisqu'après lui, mon projet ne ressemblait plus en rien au projet initial présenté précédemment dans l'article.

## **7.5. Criminologie, corps sexués et sexualisés**

La sexualité est un sujet tabou, mais aussi un sujet qui pique la curiosité depuis longtemps. En effet, la sexualité fait l'objet de publications académiques dans des domaines divers et variés tels qu'en médecine, en géographie, en sociologie, en anthropologie ou encore en éducation depuis de nombreuses années (Haywood et Mac An Ghail, 2011). Pourtant, les chercheur.ses en sciences sociales qui en font leur spécialité sont souvent stigmatisé.es. Ils/elles portent les préjugés attribués à leurs participant.es (Blidon, 2012 ; de Craene, 2017 ; Tewksbury, 2015 ; Wesely, 2015). De

son côté, Tania Israel (2002) mentionne qu'étudier les sexualités revient parfois à être comparée à une travailleuse du sexe. Elle nuance toutefois en expliquant que la stigmatisation est moins sévère pour les chercheuses : réaliser une étude sur les sexualités est considéré comme étant plus « légitime » que de prendre directement part aux expériences étudiées. En effet, les personnes œuvrant dans l'industrie du sexe (et notamment les femmes) ressentent qu'elles sont fortement jugées et qu'elles ne sont pas considérées sérieusement lorsque les gens découvrent la nature de leur gagne-pain. Elles vivent dans l'angoisse liée au fait de « cacher » leur activité pour ne pas être stigmatisées et pour que leur identité ne soit pas réduite à leur métier (généralement très méprisé). Sur ce point, Tania Israel (2002) explique qu'elle a vécu une expérience semblable lorsque son identité semble s'être fusionnée à son projet de recherche. Elle explique que ses collègues l'introduisaient souvent à de nouvelles connaissances par l'appellation suivante « elle fait une recherche sur les danseuses nues », un petit peu comme s'il s'agissait de son nom de famille. Elle relate également combien les chercheur.ses qui travaillent sur des thématiques en lien avec les sexualités empruntent les stratégies de gestion des stigmas qu'utilisent les travailleur.ses de l'industrie du sexe. Cela montre combien la sexualité est un sujet qui dérange et combien personne n'y est indifférent.

Cependant, en criminologie, la sexualité comme objet de réflexivité n'est que rarement étudiée. Elle est davantage analysée comme une forme de déviance (voir notamment le DSM-V et sa liste de paraphilies). De ce fait, une distance se crée naturellement entre les chercheur.es et les recherché.es. L'étiquette du déviant.e, voire du criminel.le attribuée aux participant.es amène une relation plus stable dans le processus de recherche. Les participant.es sont dès le début sexualisé.es et les chercheur.ses s'attendent à être sexualisé.es en retour (Tewksbury, 2015 ; Zurbriggen, 2002). Ainsi, le processus réflexif ne tient pas compte de la sexualité et des subjectivités érotiques des chercheur.es : celles-ci sont contrôlées en amont.

Conscient.es que les participant.es recruté.es sont identifié.es comme sexuellement déviant.es, les chercheur.ses diminuent le risque de toute objectivation sexuelle en portant des vêtements neutres et professionnels. De plus, ils/elles peuvent s'informer sur les préférences sexuelles de leurs participant.es afin de ne pas correspondre

physiquement à celles-ci avant de conduire un entretien (Tewksbury, 2015). Finalement, l'étude de la sexualité dans ce contexte de déviance sexuelle et criminelle est généralement réalisée dans un contexte institutionnel (carcéral comme médical). Cela laisse l'impression qu'un respect professionnel règne entre les différent.es acteur.trices de la recherche, ce qui mène à une absence de subjectivités érotiques attribuées au corps du/ de la chercheur.se de la part de ses pairs.

Pourtant, comme l'a montré Elizabeth Stanko (1992), qu'il s'agisse d'une recherche clinique ou d'une recherche ethnographique, rien n'est plus faux ! Ses travaux qui rapportent les propos de femmes qui ont réalisé des recherches au sein du système de justice et des milieux policiers et correctionnels en sont un bon exemple. En s'appuyant sur les propos d'une chercheuse évoluant en milieu correctionnel, elle mentionne : « working in a correctional setting, we were « expected » to flirt with guards/supervisors. It was normative and a way to get access to data » (Stanko, 1992 p.335).<sup>86</sup>

Également, se positionner comme chercheur.se asexué.e tout au long de la recherche et dans le processus réflexif ne permet pas d'identifier l'érotisation de notre corps par les autres acteur.trices de la recherche et son influence sur la production du savoir. Cela entre en contradiction même avec le processus réflexif prôné par la criminologie culturelle. Masquer cette dernière peut également venir banaliser (voire même censurer) une forme de violence sexuelle, et même genrée. Alors que nous prenons en compte (et sans aucun doute) le fait d'avoir été insulté.e ou attaqué.e en raison de notre ethnicité ou de notre classe sociale dans le processus réflexif, nous devons faire de même avec ce qui a trait à la sexualité pour produire un réel savoir positionné et situé.

---

<sup>86</sup> Je tiens à mentionner que cette réalité semble encore existée dans certains milieux correctionnels. Une collègue m'a partagé une expérience très similaire l'année dernière alors qu'elle réalisait sa collecte de données pour sa thèse doctorale.

## Conclusion

Le processus réflexif ancré dans les méthodologies qualitatives que mettent de l'avant les criminologues culturels est actuellement incomplet. Dans un premier temps, il essentialise, masque ou nie la sexualité et les subjectivités érotiques attribuées aux corps des chercheur.ses, ce qui amène des enjeux méthodologiques et politiques importants. Dans un deuxième temps, il ne prend pas en compte les rapports de pouvoir présents dans les relations entre le/la chercheur.se et les autres acteur.trices de la recherche tels que les assistant.es de recherche, les directeur.trices de recherche, les informateurs clés et les *gatekeepers*. En effet, le processus réflexif soutient que le savoir est coconstruit, et ce tout au long du processus de recherche. Il importe alors que ces relations et les rapports de pouvoir qui en découlent soient inclus.

La négation d'une sexualisation des chercheur.ses et des rapports de pouvoirs entre les chercheur.ses et les autres acteurs.trices de la recherche au sein de la littérature scientifique nuit à un savoir positionné et situé. Elle laisse croire que le/la chercheur.se est asexué.e, immunisé.e contre toutes formes d'érotisation, notamment de la part des autres acteur.trices de la recherche. Or, la réalité est tout autre. Les corps des chercheur.ses restent sexualisés sur le terrain comme dans la vie quotidienne. Sur le terrain, nous sommes des corps dans un lieu et un moment différents. Ainsi, ne pas prendre en compte la sexualité des chercheur.ses sur ce terrain est en complète contradiction avec le processus réflexif qui doit accompagner la recherche terrain.

Ce faisant, l'ethnographe s'attribue une place sur le terrain, celui d'un.e professionnel.le asexué.e. Or, l'ethnographie invite à se perdre et donc à se laisser attribuer une place dans un monde qui nous est inconnu (Favret-Saada, 2004). Le terrain s'apparente alors à un espace liminal social, à un entre-deux pour l'ethnographe qui peut le plonger dans une situation de vulnérabilité. C'est en acceptant la place qui lui est attribuée que l'ethnographe peut prendre conscience de cette vulnérabilité et agir en conséquence.

Ainsi, le mirage du/de la chercheur.se asexué.e et non-désiré.e présent dans la littérature nuit à une préparation adéquate des ethnographes novices. Il masque précisément la

réalité d'une possible érotisation du corps sur le terrain de la part d'acteur.trices autres que les participant.es. Ce faisant, une erreur dans le degré d'interprétations de gestes posés peut placer les ethnographes dans des situations de vulnérabilité et des situations dangereuses, comme cela l'a été le cas pour moi et d'autres consoeurs.

Il importe donc d'inclure la notion de sexualité et les subjectivités érotiques qui en découlent dans le processus de réflexivité en méthodologie qualitative en criminologie. Son inclusion sera plus que bénéfique pour une meilleure production d'un savoir positionné et situé au sein de la discipline tout en mettant en lumière une réalité que vivent les ethnographes, soit une forme de violence genrée. Cela amène également à l'inclusion des rapports des pouvoirs présents entre l'ethnographe et tout autre acteur.trices prenant part à la recherche.

Lever le voile sur ces réalités permet d'être fidèle aux principes du processus réflexif. Également, en montrant que la sexualité et l'érotisation des corps font partie du processus de recherche, nous mettons en lumière une forme de violence genrée trop longtemps banalisée. Je crois également qu'il est du devoir des criminologues de dénoncer cette violence. J'invite alors tous.tes mes collègues à continuer cette conversation dans leurs travaux en y incluant les subjectivités érotiques de leur corps et leurs relations avec tout.es acteur.trices de la recherche.

## CONCLUSION

*Il y aurait à écrire toute une histoire des espaces qui serait en même temps une histoire des pouvoirs - depuis les grandes stratégies de la géopolitique jusqu'aux petites tactiques de l'habitat, de l'architecture institutionnelle, de la salle de classe ou de l'organisation hospitalière, en passant par les implantations économique-politiques. Il est surprenant de voir combien le problème des espaces a mis longtemps à apparaître comme problème historico-politique.*

Michel Foucault (1977/1994 p. 192)

Le projet de thèse initial souhaitait interroger les discours hétéronormatifs et hétérosexuels présents dans la littérature scientifique portant sur le phénomène du tourisme sexuel compris comme une transgression. Il souhaitait montrer que les sexualités des femmes et des hommes étaient multiples et précisément que celles-ci suivent un continuum allant d'une nature exploitante à une nature purement romantique. Il posait la thèse que les sexualités ne peuvent être catégorisées selon le genre des acteurs et actrices puisqu'elles relèvent de leur subjectivité matérielle. Il voulait alors mettre en lumière les différents rapports de pouvoir qui peuvent soutenir de nouvelles expériences sexuelles sous forme de déviance ludique ou d'illégalisme lors d'un voyage touristique à l'étranger. Il souhaitait également donner une voix à toutes les femmes afin de pallier une certaine invisibilité des femmes non hétérosexuelles et/ou racisées.

Toutefois, en interrogeant les données obtenues et en les confrontant avec la littérature existante, la notion d'espace liminaire a transcendé la thèse. L'espace s'est imposé

comme notion importante et pertinente pour situer, expliquer et comprendre le savoir produit. Alors qu'il était initialement considéré comme un simple site géographique statique où circulent et transitent des gens et où se déroulent des événements, l'espace est apparu comme un élément central beaucoup plus complexe dont il était impossible de faire abstraction. Précisément, l'espace affecte les corps qui y prennent place.

« Où suis-je ? Qu'est-ce que je fais ici ? Je ne suis pas à ma place ! ».

“See! Why not? We're in the place to do that. [This beach town], it's a black hole! Costa Rica is a hippie country.”

La manière dont nous nous représentons l'espace liminaire, l'habitons et en faisons l'expérience par le biais de notre corps influence nos actions. Non seulement nous agissons en fonction de *qui* et de *ce qui* trouve place dans ce même espace, mais également en fonction de la place que nous occupons (ou qui nous a été attribuée) au sein de ce dernier. La *liminalité*, voilà le fil rouge de la thèse.

Ainsi, pour exposer ce fil rouge, les travaux issus de nouvelle géographie culturelle (notamment ceux féministes) conjugués à ceux développés en anthropologie sociale m'ont permis de conceptualiser la notion d'espace dans une perspective à la fois matérialiste et phénoménologique. Tissant des liens entre la culture et l'espace, cette perspective dialectique permet de comprendre la nature complexe de ce dernier ainsi que la complexité des actions humaines (re)produites en son sein (Lefebvre, 1974 ; Massey, 1994). L'espace est donc un contexte *formé par et formant le* social. Il est alors possible de rendre compte de la place qu'occupent les acteurs au sein d'un espace ainsi que de leur subjectivité à l'égard de ce dernier et des gestes posés. Cette conceptualisation de l'espace permet alors d'expliquer et de comprendre pourquoi certaines personnes adoptent des conduites qu'elles n'ont pas ordinairement lorsqu'elles se retrouvent dans un certain espace. Il s'agit là d'une question cruciale qui a guidé la thèse.

Cet espace a alors pris la forme d'une liminalité, soit un espace-temps hautement symbolique (Lemieux, 2017). Bien que la notion de liminalité soit déjà utilisée dans les travaux découlant de la criminologie culturelle, la thèse a tenté de développer davantage cette notion et son utilité. Ce faisant, elle a proposé une nouvelle façon de faire raisonner les liens entre espace, déviance et illégalisme en criminologie. Précisément, la thèse a

montré l'importance de conceptualiser la notion de transgression en y incluant la notion d'espace de manière explicite.

Concrètement, les travaux issus de la criminologie culturelle ont montré, grâce à la notion de liminalité, que certaines zones géographiques connaissent davantage de violence et de déviance en raison de la culture d'une économie de nuit qui la soutient. Cette dernière, puisqu'elle favorise la consommation d'un hédonisme agressif répond à une logique d'économie libérale où les notions de bien et de mal ne relèvent plus d'une certaine morale, mais bien de ce qui est bon ou mauvais pour faire fonctionner et (sur)vivre le marché (Hayward et Smith, 2017). Ainsi, les notions de déviance et de criminalité sont inscrites dans une culture de consommation qui en vient à former la liminalité. Toutefois, ces études ne disent mot sur la spatialité de celle-ci.

La thèse a donc interrogé cette spatialité en inscrivant le concept de liminalité dans une approche relationnelle de l'espace (Massey, 1994, 1995, 2005). Cette approche propose de voir l'espace comme quelque chose d'ouvert et non comme le résultat d'une structure fixe. La fluidité des espaces et la subjectivité qui en découle tendent vers une relationnalité des espaces. L'espace est constitué au travers d'interactions allant de l'intimement petit à l'immensité du global. De ce fait, l'approche relationnelle vient justifier l'utilisation d'une perspective de développement inégal afin de pouvoir expliquer une production différentielle des espaces dans une économie mondiale inégale et inégalitaire. La matérialité de l'espace ainsi que la symbolique qu'elle dégage sont alors prises en compte. Cela permet de définir la liminalité comme une image conçue et projetée d'un espace donné, notamment en raison de la matérialité de celui-ci (ses paysages, ressources et habitants) (Massey, 1994). Le savoir produit tient alors compte des réalités complexes qui composent les espaces et leur géopolitique, c'est-à-dire la place qu'elles occupent par rapport à d'autres espaces (Aas, 2012). En adoptant une perspective de développement inégal, la thèse montre non seulement pourquoi certains endroits, lieux, régions et pays sont connus pour être des espaces dit liminaires, mais également en quoi les pratiques d'une économie capitaliste poussent ceux-ci à miser sur une image de liminalité pour (sur)vivre dans l'économie de marché. En effet, la matérialité de certains espaces devient une marchandise pour d'autres espaces et ses

habitant.es. C'est le cas notamment pour les destinations touristiques balnéaires où les végétations luxuriantes, les eaux cristallines et les sables blancs ou noirs comblent une quête d'exotisme et d'authenticité des individus vivant dans un espace autre (Martin, 2006).

Or, cette rareté matérielle a été une stratégie de développement économique pour plus d'un pays. Ces derniers s'affrontent féroce­ment dans l'arène que représente le marché global de l'économie capitaliste. Ils doivent se démarquer afin de se présenter comme la destination touristique à visiter afin de (sur)vivre et de rester des compétiteurs de taille. Ces pays optent alors pour concevoir une image qui répond aux quêtes d'exotisme et d'authenticité visées par les touristes venant d'autres espaces, notamment ceux du Nord. L'image conçue reflète alors une liminalité. Elle projette un espace autre, un espace différent donnant l'impression que les normes de la vie quotidienne sont suspendues lorsque les touristes y mettent les pieds. Cet espace autre repose sur une cohérence et une logique économique qui embrassent les plaisirs et loisirs favorisant un hédonisme agressif.

Dans un deuxième temps, la thèse a voulu tenir compte de la subjectivité des acteurs à l'égard d'un espace donné afin de rendre compte de cette impression. En effet, les études mentionnées précédemment soulignent que la liminalité répond à une quête d'évasion du quotidien. Toutefois, cela est présenté comme un présupposé. La thèse s'est donc attelée à expliquer comment l'entrée dans un espace liminaire influence les conduites des individus. Afin de mettre en lumière cette quête d'évasion (bien que normée), la liminalité doit se comprendre comme un entre-deux : bien qu'elle reflète un espace autre pour les touristes, elle reste l'espace quotidien de ses habitant.es. Certains éléments matériels peuvent appartenir à plus d'un espace. La fluidité de l'espace amène des distorsions dans la conception qu'un individu se fait de la matérialité de celui-ci : il réagit à un espace dans la mesure où il le connaît, le perçoit et l'interprète à travers l'expérience et la connaissance qu'il a de lui. La neutralité de l'espace est rejetée. De ce fait, l'interrogation des subjectivités d'un individu à l'égard d'un espace doit reposer sur une approche relationnelle où le point de départ de l'analyse est le sujet qui connaît, perçoit et pratique l'espace. Les gestes posés par les touristes doivent se comprendre comme

une performance *in situ*. Ces gestes contextualisés, voire incorporés unissent les touristes à l'espace, les mettent en relation l'un à l'autre et les uns aux autres. Ces mises en relations se concrétisent par la performance de l'identité de touriste.

Ainsi pour expliquer et comprendre cette performance *in situ*, la liminalité a été conceptualisée comme un espace symbolique permettant le déroulement d'un rite de passage (Lemieux, 2017). La notion de rite de passage a été définie comme une expérience volontaire et ludique à consommer afin de répondre à une quête de sens par une construction identitaire. Dans cette perspective, le rite de passage offre un dispositif symbolique qui permet à certains individus d'accéder (ou non) audit espace afin d'y acquérir un certain savoir-faire pour y performer une identité quelconque. Le dispositif symbolique a été conceptualisé sous la forme d'une sensualité du touriste qui s'inscrit dans une perspective de sémiotique matérielle ou encore d'une sémiotique incorporée, c'est-à-dire que le corps entier est affecté par l'expérience touristique (Crouch, 2001, 2004 ; Veijola et Jokinen, 1994). La sensualité indique au touriste qu'il/elle se trouve dans un espace autre. Dans cette perspective, le dispositif symbolique s'applique au corps des individus. De ce fait, il cible certains corps pour les inviter à participer à une mise en scène en performant un rôle dans un scénario préétabli, mais flexible.

Cette participation à la mise en scène proposée mène à une construction identitaire collective entre les acteur.trices et les spectateur.trices. Appliqué à la thèse, le dispositif symbolique mène à la construction d'une communauté de touristes en réflexion à celle des locaux. Il mène également à une quête d'une identité singulière par la performance individuelle de l'identité de touriste. Par cette identité acquise, l'individu fait l'expérience d'un espace et le reproduit en incorporant la culture véhiculée au sein de ce dernier. La notion de rite de passage explique alors au niveau théorique comment l'espace liminaire est incorporé et donc (re)produit par les activités humaines. Ce faisant, la thèse pallie un manque dans les études précédentes en ajoutant en criminologie les théories non représentationnelles (Cosgrove, 1989 ; Hayward, 2012a ; Thrift, 2008). Également, la notion de rite de passage informe sur la spatialité des acteurs au sein de l'espace liminaire, chose non considérée encore aujourd'hui dans la lignée des travaux

mentionnés précédemment. Ainsi, la thèse montre comment la culture ambiante d'un espace donné présente une fonction de régulation non seulement des conduites, mais aussi des corps. Elle montre l'importance de la matérialité des corps en interrogeant le privilège de ceux qui peuvent se permettre d'avoir accès à l'espace liminaire et de consommer des expériences de déviances ludiques, informant alors sur la gestion des illégalismes en contexte touristique. La thèse contribue donc à la production de connaissances qui tiennent compte de la complexité de la modernité tardive, soit en exposant les liens entre les notions d'espace, de culture et d'identité (Hayward, 2007, 2012a).

Dans un troisième temps, la thèse expose l'importance d'une quête de sens dans le contexte de modernité tardive. Elle montre comment celui-ci pousse les individus vers une quête d'authenticité de soi qui est sans fin. Cette quête invite les individus à se dépasser constamment afin de circonscrire leur identité (Le Bart, 2012 ; Picard, 2008). Cette quête d'une identité singulière se matérialise par les plaisirs et les loisirs. De ce fait, cette quête de sens mise à l'avant-plan montre la pertinence de la liminalité pour comprendre les liens entre espace et transgressions.

Reposant sur une logique économique tournée vers un hédonisme agressif, la liminalité devient un site de tolérance pour les transgressions. La mise en scène que représente la destination touristique invite les touristes à prendre part à des expériences hors de l'ordinaire pour tendre vers cette quête de sens tant recherchée. La thèse montre que la sexualité est partie intégrante de cette quête de sens et qu'elle fait également partie de la mise en scène. La thèse, à l'instar d'autres travaux (Berdychevsky et Gibson, 2015 ; Frohlick, 2013 ; Redmon, 2003), montre que la sexualité peut prendre la forme d'une déviance ludique. Toutefois, en utilisant une approche relationnelle et une perspective de développement inégal, la thèse pallie certains angles morts d'analyses pour comprendre la (re)production des transgressions et leur gestion. En effet, les travaux cités ci-haut laissent entendre que ce sont les rapports de classe de sexe/genre et de race/ethnicité entre les touristes et les locaux qui (re)produisent les transgressions qui se matérialisent par des expériences sexuelles plus libres et fluides pour les touristes.

Or, cette explication est réductrice. La thèse a clairement montré que des touristes peuvent s'abandonner à une sexualité plus fluide et libre avec d'autres touristes. De ce fait, elle réussit à expliquer pourquoi les destinations touristiques, comprises comme espaces liminaires, sont des sites de tolérance. En effet, elle montre que la sexualité est pour certaines touristes un dispositif disciplinaire dans l'espace quotidien qui semble être suspendu dans la liminalité. Or, cela est faux : il ne fait que gérer différemment la légitimité de certaines conduites et pratiques sexuelles. Ce faisant, la thèse informe non seulement sur la (re)production des transgressions, mais aussi sur leur gestion.

Dans un quatrième et dernier temps, la thèse offre une manière d'améliorer la réflexivité du savoir produit en criminologie de type qualitative. En utilisant le concept de liminalité comme grille d'analyse dans le processus de réflexivité, le terrain prend la forme de rite de passage. Il est alors mis en lumière la manière avec laquelle le terrain affecte les chercheur.es : la matérialité de leur corps est prise en compte ainsi que les places qui leur ont été attribuées non seulement de la part des sujets (Braidotti, 1994, 2003 ; Favret-Saada, 2004 ; 2009 ; Harding, 1986 ; Harraway, 1988), mais aussi d'autres acteur.trices qui prennent part au processus de recherche. Ce faisant, toutes expériences vécues sur le terrain (heureuses comme traumatisantes) sont présentes dans les analyses puisque le corps est indissociable de l'esprit (Meyers, 1997). Dans cette lignée, la thèse met également en lumière l'importance de la sexualité dans la production du savoir. Elle montre comment cette dernière est, une fois de plus, un dispositif disciplinaire du corps des chercheuses et de leur identité professionnelle dans son extension (Foucault, 1976/2012). La thèse informe à nouveau sur la gouvernance des corps et de leur gestion au sein d'espace dans le processus de (re)production du savoir.

Ainsi, la thèse produit des savoirs dans une perspective de théorie non représentationnelle. Cette perspective reconnaît que nous ne pouvons pas extraire une représentation du monde étant donné que nous participons à sa construction au même titre que d'autres individus et objets et pour de nombreuses fins diverses (Thrift, 1999). Il en découle une épistémologie du positionnement davantage située qui mène à un savoir plus objectif. Il éclaire les limites en ce qui a trait à ce qui peut être connu et comment nous pouvons connaître. Ainsi, la théorie n'est pas orientée vers une

appréhension d'une seule vérité, mais « a practical means of going on » (Thrift, 1996, p. 304). Dans cette perspective, la thèse contribue de manière significative à l'amélioration de la production des savoirs criminologiques, et ce, tant dans une perspective de criminologie culturelle que féministe (Hayward, 2016).

En somme, la thèse montre que la notion d'espace liminaire est pertinente pour la production d'un savoir criminologique dans le contexte de modernité tardive. Bien que l'espace liminaire soit utilisé comme concept, il faut rappeler que c'est un espace phénoménologique qui retient l'attention. Ce dernier pourrait répondre, dans une certaine mesure, à un manque théorique, épistémologique et contextuel des savoirs criminologiques pour raisonner les liens entre espace, déviance ludique et illégalisme et leur gestion. En effet, l'espace doit être vu comme un paysage politico-économique et non comme un simple site géographique fixe.

Finalement, dans une perspective de théorie non représentationnelle, je me permets de conclure cette thèse sur une photo. Elle est, à mes yeux, un portrait de celle-ci.

Figure 17. Liminalité



©Catherine Montmagny Grenier

## Références bibliographiques

Aas, Katja Franko. (2012). 'The Earth is one but the world is not': criminological theory and its geopolitical divisions. *Theoretical Criminology*, 16(1), 5-20.

<https://journals.sagepub.com/doi/pdf/10.1177/1362480611433433>

Abraham-Frois, Gilbert et Desaignes, Brigitte. (2003). Du «consensus de Washington» au «Consensus Stiglitzien». *Revue d'économie politique*, 113(1), 1-13.  
doi:10.3917/redp.131.0001.

Adler, Judith. (1989). Origins of sightseeing. *Annals of Tourism Research*, 16(1), 7-29.

[https://doi.org/10.1016/0160-7383\(89\)90028-5](https://doi.org/10.1016/0160-7383(89)90028-5)

Adler, Patricia A. et Adler, Peter. (1998). Forward: moving back. Dans Jeff Ferrell et Mark Hamm (dir.), *Ethnography at the edge. Crime, deviance, and the field research* (p.xii-xvii). North Eastern University Press.

Affergan, Francis. (1987). *Exotisme et altérité : essai sur les fondements d'une critique de l'anthropologie*. Presses universitaires de France.

Agnew, John. (2011). Space and place. Dans John Agnew et David Livingston (dir.), *Handbook of geographical knowledge* (p.316-330). SAGE.

Alty, A. et Rodham, K. (née Gadd) (1998). The Outch ! factor : Problems in conductive sensitive research. *Qualitative Health Research*, 8(2), 275-282.

<https://doi.org/10.1177/104973239800800210>

Amicelle, Anthony., Côté-Boucher, Karine., Dupont, Benoit., Mulone, Massimiliano., Shearing, Clifford et Tanner, Samuel. (2017). Criminology in the face of flows: reflections on contemporary policing and security. *Global Crime*, 18(3), 165-175.

<https://doi.org/10.1080/17440572.2017.1350427>

Amorim, Marilia. (1996). *Dialogismes et altérité dans les sciences humaines*. L'Harmattan.

Andrews, Hazel et Roberts, Les. (dir). (2012). *Liminal landscapes: Travel, experience and spaces in-between*. Routledge.

- Andriotis, Konstantinos. (2010). Heterotopic erotic oases. The public nude beach experience. *Annals of Tourism Research* 37(4), 1076-1096.  
<https://doi.org/10.1016/j.annals.2010.04.003>
- Anglin, Ashley E. (2014). Voices from Costa Rica: exploring youth perceptions of tourism and the influence of tourism on identity formation and cultural change. *Journal of Tourism and Cultural Change*, 13(3), 191-207. <https://doi.org/10.1080/14766825.2014.925908>
- Anholt, Simon. (2010a). *Places: identity, image and reputation*. Palgrave MacMillan.
- Anholt, Simon. (2010b). Editorial. Definitions of place branding – Working towards a resolution. *Place Branding and Public Diplomacy*, 1(6), 1-10. <https://doi.org/10.1057/pb.2010.3>
- Apostolopoulou, Elia-Nicoleta et Tsartas, Paris. (2015, octobre). *Gay and Lesbian Tourism: The Construction of Gay Identity* [communication]. 1<sup>st</sup> International Conference of Experiential Tourism, Santorini, Greece. <http://imic2015.conferences.gr/wp-content/uploads/APOSTOLOPOULOU.pdf>
- Arendell, Terry. (1997). Reflections on the researcher-researched relationship: a woman interviewing men. *Qualitative Sociology*, 20(3), 341–368.
- Ateljevic, Irena. (2000). Circuit of tourism: stepping beyond the ‘production/consumption’ dichotomy. *Tourism Geographies*, 2(4), 369-388.  
<https://doi.org/10.1080/146166800750035495>
- Ateljevic, Irena. et Doorne, Stephen. (2000). Tourism as an escape: Long-term travelers in New Zealand. *Tourism Analysis*, 5(2-4), 131–136.
- Avraham, Eli et Ketter, Eran. (2008). *Medias Strategies for Marketing Places in Crisis*. Oxford : Elsevier Linacer House.
- Balandier, Georges. (2008). La situation coloniale : approche théorique. *Cahiers internationaux de sociologie*, 11, 44-79 (ouvrage original publié en 1951).  
[http://classiques.uqac.ca/contemporains/balandier\\_georges/situation\\_coloniale\\_1951/situation\\_coloniale\\_1951\\_texte.html](http://classiques.uqac.ca/contemporains/balandier_georges/situation_coloniale_1951/situation_coloniale_1951_texte.html)
- Baldacchino, Godfrey. (2010). Re-placing materiality: A western anthropology of sand. *Annals of Tourism Research*, 37(3), 763-778. <https://doi.org/10.1016/j.annals.2010.02.005>

- Balduck, Jasper. (2008). *On Liminality. Conceptualizing 'in between-ness'* [Mémoire de maîtrise, Radboud University, Nijmegen).  
<http://gpm.ruhosting.nl/mt/2008MASG02BaldukJasper.pdf>
- Baldwin, Jeff. (2012). Putting Massey's relational sense of place to practice: labour, and the constitution of Jolly beach, Antigua, West Indies. *Geografiska Annaler: Series B, Human Geography*, 94(3), 207-221. <https://doi.org/10.1111/j.1468-0467.2012.00410.x>
- Bandyopashyay, Ranjan. (2011). A photo ethnography of tourism as neo-colonialism. *Annals of Tourism Research*, 38(2), 714-718. <https://doi.org/10.1016/j.annals.2010.12.003>
- Bandyopashyay, Ranjan et Nascimento, Karina. (2010). "Where fantasy become reality": How tourism forces made Brazil a sexual playground. *Journal of Sustainable Tourism*, 18(8), 933-949. <https://doi.org/10.1080/09669582.2010.497220>
- Bannister, Jon., O'Sullivan, Anthony et Bates, Ellie. (2019). Place and time in the criminology of Place. *Theoretical Criminology*, 23(3), 315-322.  
<https://journals.sagepub.com/doi/pdf/10.1177/1362480617733726>
- Barnes, Trevor J. (2001) Retheorizing economic geography: From the quantitative revolution to the 'cultural turn'. *Annals of the Association of American Geographers*, 91(3), 546-565.  
<https://doi.org/10.1111/0004-5608.00258>
- Bartky, Sandra Lee. (1990). *Femininity and domination: Studies in the phenomenology of oppression*. Routledge.
- Bartlett, Tess S. et Erikson, Anna. (2018). How fathers construct and perform masculinity in a liminal prison space. *Punishment and Society*, 21(3), 275-294.  
<https://doi.org/10.1177/1462474518757092>
- Ba Sene, Fatou. (2017). Le libéralisme comme technologie de gouvernementalité. *Revue interdisciplinaire d'études juridiques*, 79(2), 117-130.  
<https://doi.org/10.3917/riej.079.0117>
- Bauer, Irmgard. L. (2014). Romance tourism or female sex tourism? *Travel Medicine and Infectious Disease*, 12(1), 20-28. <https://doi.org/10.1016/j.tmaid.2013.09.003>
- Bauer, Thomas G. et McKercher, Bob. (dir.). (2003). *Sex and tourism: Journey of romance, love, and lust*. The Haworth Press.
- Beaud, Stéphane et Weber, Florence. (2010). *Guide de l'enquête terrain*. (4e éd.). La Découverte.

- Belhedi, Amor. (1993). L'espace géographique. De l'absolu au relatif. Dans Groupe GREES, *L'espace: Concept et approche* (p.11-36). FSHS.
- Bell, David et Valentine, Gill (dir.). (1995). *Mapping desire: Geographies of sexualities*. Routledge.
- Bell, Diane., Caplan, Pat et Karim, Wazir Jahan. (1993). *Gendered fields. Women, men and ethnography*. Routledge.
- Beres, Melanie A. et Farvid Panteá. (2010). Sexual ethics and young women's account of heterosexual casual sex. *Sexualities*, 13(3), 377-393.  
<https://doi.org/10.1177%2F1363460709363136>
- Berdychevsky Liza, Gibson, Heather J. (2015). Phenomenology of young women's risk-taking in tourism. *Tourism Management*, 46(1), 299-310.  
<https://doi.org/10.1016/j.tourman.2014.07.008>
- Berdychevsky, Liza, Gibson, Heather J. et Bell, Heather. (2013). Girlfriend getaways over life course: change and continuity. *Annals of Leisure Research*, 15(1), 38-54.  
<https://doi.org/10.1080/11745398.2012.670963>
- Berdychevsky Liza, Gibson, Heather J. et Poria, Yaniv. (2015). Inversion of sexual role in women's tourist experiences : mind, body, and language in sexual behaviour. *Leisure Studies* 34(5), 513-528. <https://doi.org/10.1080/02614367.2014.938770>
- Berdychevsky Liza, Poria, Yaniv et Uriely, Natan. (2013). Sexual behavior in women tourist experiences : motivations, behaviors, and meanings. *Tourism Management*, 35, 144-155.  
<https://doi.org/10.1016/j.tourman.2012.06.011>
- Berr, Eric et Combarnous, François. (2005). Vingt ans d'application du consensus de Washington à l'épreuve des faits. *Economie appliquée*, LVIII (2), 5-44.
- Bertrand, Gilles. (2004). Ordre international, ordre mondial, ordre global. *Revue internationale et stratégique*, 2 (54), 99-107. <https://doi.org/10.3917/ris.054.0099>
- Bertucci, Marie-Madeleine. (2009). Place de la réflexivité dans les sciences humaines et sociales : quelques jalons. *Cahiers de sociolinguistiques*, 14(1), 43-55.  
<https://doi.org/10.3917/csl.0901.0043>
- Bhabha, Homi K. (1994). *The Location of Culture*. Routledge.
- Bhagwati, Jagdish. N. (2007). *In Defense of Globalization*. Oxford University Press.

- Bilge, Sirma. (2015). Le blanchiment de l'intersectionnalité. *Recherches féministes*, 28(2), 9-32.  
<https://id.erudit.org/iderudit/1034173ar>
- Blidon, Marianne. (2012). Géographie de la sexualité ou la sexualité du géographe ? Quelques leçons autour d'une injonction. *Annales de géographie*, 6687-688(5), 525-542.  
<https://doi.org/10.3917/ag.687.0525>
- Bordo, Susan. (1989). The body and the reproduction of femininity : A feminist appropriation of Foucault. Dans Alison N. Jaggar A et Susan Bordo (dir.), *Gender/Body/Knowledge: Feminist reconstruction of being and knowing* (p.13-33). Rutgers University Press.
- Bordo, Susan. (1993). *Unbearable weight: Feminism, western culture and the body*. University of California Press.
- Bracke, Sarah et Puig de la Bellacasa, Maria. (2013). Le féminisme du positionnement. Héritages et perspectives contemporaines. *Cahiers du genre*, 1(54), 45-66.  
<https://doi.org/10.3917/cdge.054.0045>
- Braidotti, Rosi (1994). *Nomadic subjects: Embodiment and sexual difference in contemporary feminist theory*. Columbia University Press.
- Braidotti, Rosi. (2003). Les sujets nomades féministes comme figure des multitudes. *Multitudes*, 12, 27-28. <https://www.multitudes.net/Les-sujets-nomades-feministes/>
- Braun, Virginia. et Clarke, Victoria. (2006). Using thematic analysis in psychology. *Qualitative Research in Psychology*, 3(2), 77-101.  
<https://www.tandfonline.com/doi/abs/10.1191/1478088706qp063oa>
- Breakwell, Glynis L., et Millward, Lynn J. (1997). Sexual self-concept and sexual risk-taking. *Journal of Adolescent*, 20(1), 29-41. <https://doi.org/10.1006/jado.1996.0062>
- Briggs, Daniel. (2013). *Deviance and risks on Holliday: An ethnography of British tourists in Ibiza*. Palgrave McMillan.
- Britton, Susan. (1991). Tourism, capital, and place: Toward a critical geography of tourism. *Environment and Planning D: Society and Space*, 9, 451-478.  
<https://doi.org/10.1068%2Fd090451>
- Brown, Jeffrey A. (2005). Class and feminine excess: The strange case of Anna Nicole Smith. *Feminist Review*, 81(1), 74-94. <https://doi.org/10.1057%2Fpalgrave.fr.9400240>

- Brown, Lorraine et Stephen, Yvonne. (2013). Anonymous and uninhibited. Sexual encounters during the international sojourn. *Journal of Tourism and Cultural Change*, 11 (1-2), 35-47.  
<https://doi.org/10.1080/14766825.2013.768626>
- Bruner, Edward M. (2005). *Culture on tour. Ethnography of travel*. University of Chicago Press.
- Bucerius, Sandra. Meike. (2013). Becoming a 'trusted outsider'. Gender, ethnicity, and inequality in ethnographic research. *Journal of Contemporary Ethnography*, 42(6), 690-721.  
<https://doi.org/10.1177%2F0891241613497747>
- Bureau international des droits des enfants. (2012). *La lutte contre le tourisme sexuel impliquant des enfants avec la participation du secteur privé du tourisme et du voyage et du public canadien, 2009-2012*. IBCR. Récupéré à <http://www.ibcr.org/wp-content/uploads/2016/06/Lutte-contre-le-tourisme-sexuel-fran%C3%A7ais.pdf>
- Butler, Judith. (2006). *Troubles dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*. La Découverte
- Cabezas, Amalia. (2004). Between love and money: sex tourism, and citizenship in Cuba and Republic Dominican. *Sings. Journal of Women in Culture and Society*, 29(4), 987-1015.  
<https://doi.org/10.1086/382627>
- Campbell, Colin. (1987). *The romantic ethic and the spirit of modern consumerism*. Basil Blackwell.
- Campbell, Elaine. (2013). Transgression, affect and performance. Choreographing a politics of urban place. *British Journal of Criminology*, 53(1), 18-40.  
<https://doi.org/10.1093/bjc/azs055>
- Campbell, Rebecca. (2002) *Emotionally involved: The impact of researching rape*. Routledge.
- Cantú, Lionel. (2002). DE AMBIANTE. Queer tourism and the shifting boundaries of Mexican male sexualities. *GLQ. A Journal of Lesbian and Gay Studies*, 8(1-2), 139-166.  
<https://muse.jhu.edu/article/12195>
- Carrabine, Eamonn., Cox, Pamela., South, Nigel., Lee, Maggy., Turton, Jackie et Plummer, Ken. (dir.). (2008). Crime, place and space. Dans *Criminology: A sociological introduction* (2e éd., p.137-153). Routledge.
- Carrier-Moisan, Marie-Ève. (2015). 'Putinig femininity to work' : negotiating hypersexuality and respectability in sex tourism, Brazil. *Sexualities*, 18(4), 499-518.  
<https://doi.org/10.1177%2F1363460714550902>

- Carter, Simon et Clift, Stephen. (2000). Tourism, international travel and sex: themes and Research. Dans Stephen Clift et Simon Carter (dir.), *Tourism and sex. Culture, commerce and coercion* (p.1-19). Pinter.
- Castree, Noel. (2009). The spatio-temporality of capitalism. *Time and Society*, 18(1), 26-61. <https://doi.org/10.1177%2F0961463X08099942>
- Castree, Noel., Kitchin, Rob et Rodgers, Alisdair. (dir.). (2013). Power-Geometry. Dans A *dictionary of human geography*. Oxford University Press. Récupéré à <http://www.oxfordreference.com/view/10.1093/acref/9780199599868.001.0001/acref-9780199599868-e-1451>
- Chadieu, Killian et Amicelle, Anthony. (2018). Mesurer la délinquance financière. *Champs pénal, XV* : <https://doi.org/10.4000/champpenal.10091>
- Christian, Michelle. (2013). ‘... Latin America without the downside’: Racial exceptionalism and global tourism in Costa Rica. *Ethnic and Racial Studies*, 36(10), 1599-1618. <https://doi.org/10.1080/01419870.2013.788199>
- Clair, Isabelle. (2016). La sexualité dans la relation d’enquête. Décryptage d’un tabou méthodologique. *Revue française de sociologie*, 57(1), 45-70. <https://doi.org/10.3917/rfs.571.0045>
- Clark, Imogen et Grant, Andrea. (2015). Sexuality and danger in the field: Starting an uncomfortable conversation. *Journal of the Anthropological Society of Oxford Online*, 8(2), 1-14. Récupéré à [https://www.anthro.ox.ac.uk/sites/default/files/anthro/documents/media/jaso7\\_1\\_2015\\_1\\_1\\_4.pdf](https://www.anthro.ox.ac.uk/sites/default/files/anthro/documents/media/jaso7_1_2015_1_1_4.pdf)
- Claval, Paul. (1992). Champs et perspectives de la géographie culturelle. *Géographie et cultures*, 1, 7-38. <https://doi.org/10.4000/gc.2448>
- Clegg, Peter. (2002). *The Caribbean banana trade. From colonialism to globalization*. Palgrave MacMillan.
- Clift, Stephen et Carter, Simon (dir.). (2000). *Tourism and sex. Culture, commerce and coercion*. Pinter.
- Clift, Stephen et Forrest, Simon. (2000). *Tourism and the sexual ecology of gay men*. Dans Stephen Clift et Simon Carter (dir.), *Tourism and sex. culture, commerce and coercion* (p.179-197). Pinter.

- Climo, Jacob. (1999). Intimacy and liminal space. Dans Fran Markowitz et Michael Ashkenazi (dir.), *Sex, sexuality, and the anthropologist* (p. 43-56). University of Illinois Press.
- Clouse, Candi et Dixit, Ashutosh. (2017). Defining place image. Dans Ameth Bayraktar et Can Uslay (dir.), *Strategic place branding methodologies and theory or tourist attraction* (p.1-20). IGI Global.
- Cohen, Eric. (1995). Contemporary tourism – trends and challenges: Sustainable authenticity or contrived post-modernity? Dans Richard Butler et Dora Pearce (dir.), *Change in tourism: people, places, processes* (p.12–29). Routledge.
- Cohen, Scott. (2010). Searching for escape, authenticity and identity: experiences of lifestyle travellers. Dans Michael Morgan, Peter Lugosi et J.R. Brent Ritchie (dir.), *The tourism and leisure experience: consumer and managerial perspectives* (p. 27-42). Channel View Publications.
- Collins, Dana. (2007). When sex work isn't 'work'. Hospitality, gay life, and the production of desiring labor. *Tourist Studies*, 7(2), 115-139.  
<https://doi.org/10.1177%2F1468797607083498>
- Cooley, Charles Horton. (1902). *Human nature and the social order*. Charles Scribner's sons.
- Cops, Diederik et Pleysier, Stefaan. (2010). "Doing gender" in fear of crime: the impact of gender identity on reported levels of fear of crime in adolescents and young adults. *British Journal of Criminology*, 51(1), 58–74. <https://doi.org/10.1093/bjc/azq065>
- Coquery-Vidrovitch, Catherine. (2005). L'économie coloniale. Dans Catherine Coquery-Vidrovitch et Henri Moniot (dir.), *L'Afrique Noire, de 1800 à nos jours* (p. 203-223). Presses universitaires de France.
- Cosgrove, Denis. (1989). A terrain of metaphor: cultural geography, 1986-1989. *Progress in Human Geography*, 13(4), 566-575. <https://doi.org/10.1177%2F030913258901300406>
- Cosgrove, Denis. et Jackson, Peter. (1987). New directions in cultural geography. *Area*, 19 (2), 95-101. <https://www.jstor.org/stable/20002425>
- Costa Rica Tourism Board. (2020). *Home. Life's essentials found here*.  
<https://www.visitcostarica.com/en>
- Crang, Mike. et Thrift, Nigel. (dir.). (2000). *Thinking space: critical geographies*. Routledge.
- Cream, Julia. (1995). Re-solving riddles: the sexed body. Dans Gill Valentine et David Bell (dir.), *Mapping desire: geographies of sexualities* (p.31-40). Routledge.

- Crenshaw, Kimberle. (1989). Demarginalizing the intersection of race and sex: A black feminist critique of antidiscrimination, doctrine, feminist theory and antiracists politics. *University of Chicago Legal Forum*, (1, art.8), 139-167.  
<https://chicagounbound.uchicago.edu/uclf/vol1989/iss1/8>
- Crouch, David. (dir.). (1999). *Leisure/Tourism geographies*. Routledge.
- Crouch, David. (2000). Places around us: embodied lay geographies in leisure and tourism. *Leisure Studies*, 19(2), 63-76. <https://doi.org/10.1080/026143600374752>
- Crouch, David. (2001). Spatialities and the feeling of doing. *Social and Cultural Geography*, 2(1), 61-75. <https://doi.org/10.1080/14649360020028276>
- Crouch, David. (2004). Tourist practices and performances. Dans Alan A. Lew, C. Michael Hall et Allan M. William (dir.), *A companion to tourism* (p.85-96). Blackwell.
- Crouch, David et Desforges, Luke. (2003). The sensuous in the tourist encounter. Introduction: the power of the body in tourist studies. *Tourist Studies*, 3(1), 5-22.  
<https://doi.org/10.1177%2F1468797603040528>
- Cupples, Julia. (2002). The field as a landscape of desires: Sex and sexuality in geographical fieldwork. *Area* 34(4), 382-390. <https://doi.org/10.1111/1475-4762.00095>
- Cuthill, Viv. (2007). Consuming harrogate: performing Betty's café and revolution Vodka bar. *Space and Culture*, 10, 64-76. <https://doi.org/10.1177%2F1206331206296137>
- Dabène, Olivier. (2006). *L'Amérique latine à l'époque contemporaine* (6e éd.). Armand Colin.
- Davidson, Joyce et Milligan, Christine. (2004). Embodying emotion sensing space: introducing emotional geographies. *Social & Cultural Geography*, 5(4), 523-532.  
<https://doi.org/10.1080/1464936042000317677>
- Davidson, Kelly. (2005) Alternative India: transgressive spaces. Dans Adam Jaworski et Annette Pritchard (dir.), *Discourse, communication and tourism* (p.28-52). Channel View.
- Davis, Angela Y. (1983). *Woman, race and class*. Vintage.
- Debbage, Keith G. et Ionnides, Dimitri. (2004). The cultural turn? Toward a more critical economic geography of tourism. Dans Alan A. Lew, C. Michael Hall et Allan M. Williams (dir.), *A companion to tourism* (p. 99-109). Blackwell.
- De Craene, Valérie. (2017). Fucking Geographers! Or the epistemological consequences of neglecting the lusty researcher's body. *Gender, Place and Culture*, 24(3), 449-464.  
<https://doi.org/10.1080/0966369X.2017.1314944>

- de Lauretis, Teresa (dir.). (1986). *Feminist studies/critical studies: issues, terms and context*. Dans *Feminist studies/Critical studies* (p. 1-19). MacMillan.
- Deleuze, Gille. (2004). Un nouveau cartographe. Dans *Foucault* (p.31-51). Éditions de Minuit.
- del Pozo, José. (2004). *Histoire de l'Amérique latine et des Caraïbes. De 1825 à nos jours*. Septentrion.
- Denzin, Norman, K. (1989). *Interpretative interactionism*. SAGE.
- Denzin, Norman K. et Lincoln, Yvonna. S. (dir.). (2011). *The SAGE handbook of qualitative research* (4e éd.). SAGE.
- de Oliveira Arruda Gomez, Danielle M., Leocadio da Silva, Aurio L., Costa Cavalcante, Adriana et Lima Frontales, Auridete. (2010). Acuarala multicolor. Brasil pintado por los turistas extranjeros. *Estudios y Perspectiva en Turismo*, 19, 635-655.  
<https://www.redalyc.org/pdf/1807/180717609003.pdf>
- Descarries, Francine. (1988). Le projet féministe à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle : un projet de libération et de solidarité qui fait toujours sens. *Cahiers de recherche sociologique*, 30, 179-210.  
<https://id.erudit.org/iderudit/1002660ar>
- Desforges, Luke. (2001). Tourism consumption and the imagination of money. *Transactions of the Institute of British Geographers*, 26(3), 353-364.  
<http://www.jstor.org/stable/3650651?origin=JSTOR-pdf>
- Devereux, Monique. (1994). Feminism and empowerment: A critical reading of Foucault. *Feminist Review*, 20(2), 223-247. <https://www.jstor.org/stable/3178151>
- Dianteill, Erwan. (2012). Anthropologie culturelle ou anthropologie sociale ? Une dispute transatlantique. *L'Année sociologique*, 62(1), 93-122.  
<https://doi.org/10.3917/anso.121.0093>
- di Leonardo, Micaela. (1991). *Gender at the crossroads of knowledge: feminist anthropology in the postmodern era*. University of California Press.
- Dorlin, Elsa. (dir.). (2008). *Black Feminism. Anthologie du féminisme africain-américain (1975-2000)*. L'Harmattan.
- Downey, Dara, Kinane, Ian et Parker, Elizabeth. (dir.). (2016). *Landscapes of liminality. Between space and place*. Rowan & Littlefield International.
- Downs, Roger et Stea, David. (1973). *Image and environment: cognitive mapping and spatial behavior*. Aldine Transaction.

- Duarte, Fabio. (2017). *Space, place and territory: A critical review on spatialities*. Routledge.
- Dubar, Claude. (2007). Polyphonie et métamorphoses de la notion d'identité. *Revue française des affaires sociales*, 2, 9-25. <https://doi.org/10.3917/rfas.072.0009>
- Dubar, Claude. (2010). *La crise des identités : l'interprétation d'une mutation*. Presses universitaires de France.
- DuBois, W.E.B. (1995). *On sociology and the Black community*. University of Chicago Press.
- Dumez, Hervé. (2010). La description : point aveugle de la recherche qualitative. *Le Libellio d'AEGIS*, 6(2), 28-43. <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00546141>
- Duncan, Nancy. (1996). *BodySpace: destabilising geographies of gender and sexuality*. Routledge.
- Dwyer, Angela et Hayes, Hennessey. (2011). Getting lost in the field: the unpredictable nature of fieldwork with young people. Dans Lorana Bartels et Kelly Richards (dir.), *Qualitative criminology: stories from the field* (p.106-115). Hawkins Press.
- ECPAT. (2008). *Combating Sex Tourism: Questions and Answers*. Saladaeng. Récupéré à [http://www.ecpat.net/sites/default/files/cst\\_faq\\_eng.pdf](http://www.ecpat.net/sites/default/files/cst_faq_eng.pdf)
- Edensor, Tim. (1998). *Tourists at the Taj: performance and meaning at a symbolic site*. Routledge.
- Edensor, Tim. (2000). Staging tourism: tourists as performers. *Annals of Tourism Research*, 27(2), 322-344. [https://doi.org/10.1016/S0160-7383\(99\)00082-1](https://doi.org/10.1016/S0160-7383(99)00082-1)
- Edensor, Tim. (2001). Performing tourism, staging tourism: (Re)producing tourist space and practice. *Tourist Studies*, 1(1), 59-81. <https://doi.org/10.1177%2F146879760100100104>
- Edensor, Tim. (2007). Mundane mobilities, performances and spaces of tourism. *Social and Cultural Geography*, 8(2), 199-225. <https://doi.org/10.1080/14649360701360089>
- Eid, Paul. (2018). Les majorités nationales ont-elles une couleur ? Réflexions sur l'utilité de la catégorie de « blanchité » pour la sociologie du racisme. *Sociologie et sociétés*, 50 (2), 125–149. <https://id.erudit.org/iderudit/1066816ar>
- Elden, Stuart. (2007). There is a politics of space because space is political. Henri Lefebvre and the production of space. *Radical Philosophy Review*, 10(2), 101-116. <https://doi.org/10.5840/radphilrev20071022>
- Enloe, Cynthia. (1989). *Bananas, beaches and bases: making feminist sense of international relations*. University of California Press.

- Esterberg, Kristin. G. (2002). *Qualitative methods in social research*. McGraw-Hill.
- Fan, Yin. (2010). Branding the Nation: toward a better understanding. *Place Branding and Public Diplomacy*, 6(2), 97-103. <https://doi.org/10.1057/pb.2010.16>
- Favret-Saada, Jeanne. (2004). Glissements de terrain. *Vacarme*, 3(28), 4-12. <https://doi.org/10.3917/vaca.028.0004>
- Favret-Saada, Jeanne. (2009). *Désorceler*. Les Éditions de l'Olivier.
- Favret-Saada, Jeanne et Contreras, Josée. (1981). *Corps pour corps. Enquête sur la sorcellerie dans le bocage*. Gallimard.
- Ferreira Marinho, Marcela et Cappellano dos Santos, Marcia Maria. (2011). Representaciones sociales del fenómeno turismo sexual. Análisis de notas periodistas. *Estudios y Perspectivas en Turismo*, 20, 1175-1195. Récupéré à <https://dialnet.unirioja.es/download/articulo/3739762.pdf>
- Ferrell, Jeff et Hamm, Mark. (dir.). (1998). True confession. Crime, deviance, and field research. Dans *Ethnography at the edge: crime, deviance and field research* (p.2-19). Northeastern University Press.
- Ferrell, Jeff, Hayward, Keith et Young, Jock. (2008). *Cultural criminology*. SAGE.
- Figuerola-Domecq, Christina., Pritchard, Annette., Segovia-Pérez, Mónica., Morgan, Nigel et Villacé-Molinero, Teresa. (2015). Tourism and gender research: A critical accounting. *Annals of Tourism Research*, 52, 87-103. <https://doi.org/10.1016/j.annals.2015.02.001>
- Fitz-Gibbon, Kate. (2017). Gaining access and managing gatekeepers: Undertaking criminological research with those 'within' the system. Dans Michael Hviid Jacobsen et Sandra Walklate. *Liquid criminology: doing imaginative criminological research* (p.173-187). Routledge.
- Foster, Janet. (1994). The dynamics of gender in ethnographic research: A personal view. *Qualitative Studies*, 4(1), 81-106.
- Foster, Rebecca. (2017). Exploring 'betwixt and between' in a prison center and beyond. Dans Dominique Moran et Anna K. Schliehe (dir.), *Carceral spatiality. Dialogue between geography and criminology* (p. 169-198). Palgrave MacMillan.
- Foucault, Michel (1994). *L'œil du pouvoir*. Dans Dits et Écrits 1954-1988, vol. III 1976-1979. Gallimard (ouvrage original publié en 1977).

- Foucault, Michel. (2004). Des espaces autres (1967). Hétérotopies. *Empan*, 2(54), 12-19.  
<https://doi.org/10.3917/empa.054.0012>
- Foucault, Michel (2012). *Surveiller et punir*. Gallimard (ouvrage original publié en 1975).
- Foucault, Michel. (2012). *Histoire de la sexualité. La volonté de savoir*. Gallimard (ouvrage original publié en 1976).
- Frohlick, Susan. (2006). Rendering and gendering mobile subjects: placing ourselves between local ethnography and global worlds. Dans Simon Coleman et Peter Collins (dir.), *Locating the fields: metaphor of space, place and context in anthropology* (p.87-104). Berg Press.
- Frohlick, Susan. (2013). *Sexuality, women and tourism. Cross-border desires through contemporary novel*. Routledge.
- Frohlick, Susan. (2015). Feeling sexual transgression: subjectivity, bodily experiences, and non-normative hetero-erotic practices in women's cross-border sex in Costa Rica. *Gender, Place and Culture*, 23(2), 257-273. <https://doi.org/10.1080/0966369X.2014.991696>
- Frohlick, Susan et Harrison, Julia (2008). Engaging ethnography in tourist research. An introduction. *Tourist Studies*, 8(1), 5-18. <https://doi.org/10.1177%2F1468797608094926>
- Funes Monzote, Reinaldo. (2013). El Gran Caribe. De las plantaciones al turismo. Dans Claudia Leal, José Augusto Pádua et John Soluri (dir.). *Nuevas historias ambientales de América Latina y el Caribe* (p. 17-24). Rachel Carson Center Perspectives.
- Gagnon, John. (2008). *Les Scripts de la sexualité. Essais sur les origines culturelles du désir*. Payot.
- Game, Ann. (1991). *Undoing the social. Toward a deconstructive sociology*. Open University Press (se référer principalement aux pages 177-185)
- Gaudreau, Louis. (2013). Espace, temps et théorie du capital chez Henri Lefebvre et Marx. *Cahier de recherche sociologique*, (55), 155-176. <https://id.erudit.org/iderudit/1027685ar>
- Geertz, Clifford. (1973). *The interpretation of cultures*. Basic Books.
- Geertz, Clifford. (1998). La description dense. Vers une théorie interprétative de la culture. *Enquête*, 6, 73-105. <https://doi.org/10.4000/enquete.1443>
- Gelsthorpe, Loraine et Moriss, Allison. (dir.). (1990). *Feminist perspectives in criminology*. Open University Press.
- Gibson, Chris. (2010). Geographies of tourism: (un)ethical encounters. *Progress in Human Geographies*, 34(4), 521-527. <https://doi.org/10.1177%2F0309132509348688>

- Gibson, Chris et Connel, John. (2005). *Music and tourism*. Channel View.
- Gladstone, David. (2005). *From pilgrimage to package tour. Travel and tourism in the Third World*. Routledge.
- Goffman, Erving. (1959). *The presentation of Self in everyday life*. Doubleday.
- Goffman, Erving. (1974). *Les Rites d'interaction*. Les Éditions de Minuit.
- Goguel d'Allondans, Thierry. (2002). *Rites de passage, rites d'initiations. Lecture d'Arnold Van Gennep*. Les Presses de l'Université Laval.
- Goodwin, Harold. (2009). Reflections on 10 years of pro-poor tourism. *Journal of Policy Research in Tourism, Leisure and Events*, 1(1), 90-94.  
<https://doi.org/10.1080/19407960802703565>
- Goulet, Jean-Guy. (2011). L'interdit et l'inédit. Les frontières de l'ethnologie participante. *Anthropologie et Sociétés*, 35(3), 9-42. <https://id.erudit.org/iderudit/1007854ar>
- Green, Gill., Barbour, Rosaline., Barnard, Marina et Kitzinger, Jenny. (1993). "Who wears the trouser?". Sexual harassment in research settings. *Women's Studies International Forum*, 16(6), 627-637. [https://doi.org/10.1016/S0277-5395\(08\)80007-6](https://doi.org/10.1016/S0277-5395(08)80007-6)
- Gregory, David., Johnston, Ron., Pratt, Geraldine., Watts, Michael. et Whatmore, Sarah. (dir.). (2009). *The dictionary of human geography* (5<sup>e</sup> éd.). Wiley-Blackwell.
- Gregory, Derek. (2004). *The Colonial present: Afganistan, Palestine, Iraq*. Wiley.
- Grillo Rivera, Milena et Pollaert, Nadja. (2014). *Preventing commercial sexual exploitation of children and adolescents related to travel and tourism in Costa Rica : an analysis of a bilateral project*. Bureau international des droits des enfants ; PANIAMOR Foundation.  
<http://www.ibcr.org/wp-content/uploads/2016/06/Sexual-exploitation-Costa-Rica-1.pdf>
- Gros, Frédéric. (2010). Foucault et la « société punitive ». *Pouvoir*, 135(4), 5-14.  
<https://doi.org/10.3917/pouv.135.0005>
- Gross, David. (1981). Space, time and modern culture. *Telos*, (50), 59-79.  
 doi: 10.3817/1281050059
- Grosz, Elizabeth. (1987). Notes towards a corporeal feminism. *Australian Feminist Studies*, 2(5), 1-16. <https://doi.org/10.1080/08164649.1987.9961562>
- Grosz, Elizabeth. (1994). *Volatile bodies: Toward a Corporeal Feminism*. Indiana University Press.

- Gurney, Joane Neff. (1985). Not one of the guys: the female researcher in a male dominated setting. *Qualitative Sociology*, 8(1), 42–62. <https://doi.org/10.1007/BF00987013>
- Haldrup, Michael et Larsen, Jonas. (2010). *Tourism, performance and the everyday: consuming Orient*. Routledge.
- Hall, Steve. (2012). *Theorizing crime and deviance: a new perspective*. SAGE.
- Hall, Steve et Winlow, Simon. (2015). *Revitalizing criminological theory: towards a new Ultra-Realism*. Routledge.
- Handler, Richard. (1986). Authenticity. *Anthropology Today*, 2(1), 2-4. <https://www.jstor.org/stable/i352074>
- Haraway, Donna. (1988). Situated knowledges: the science question in feminism and the privilege of partial perspective. *Feminist Studies*, 14(3), 575-599. <https://www.jstor.org/stable/3178066>
- Haraway, Donna. (1991). *Simians, cyborgs and women: the reinvention of Nature*. Free Association Books.
- Harding, Sandra G. (1986). *The Science Question in Feminism*. Cornell University Press.
- Harding, Sandra G. (1991). *Whose science? Whose knowledge?* Cornell University Press.
- Harpelle, Ronald, N. (2001). *The West Indians of Costa Rica. Race, class, and the integration of an ethnic minority*. McGill-Queen's University Press.
- Harries, Keith D. (1999). *Mapping crime: principle and practice*. Washington D.C.: National Institute of Justice.
- Harris, Candice et Wilson, Erica. (2007). Travelling beyond the boundaries of constraint: women, travel and empowerment. Dans Annette Pritchard, Nagel Morgan, Irena Ateljevic et Candice Harris (dir.), *Tourism and gender: embodiment, sensuality and experience* (p.235-250). CABI.
- Harrison, David. (1992). *Tourism and the less developed countries*. Belhaven Press.
- Harrison, David. (2008). Pro-poor tourism: a critique. *Third World Quarterly*, 29(5), 861-868. <https://doi.org/10.1080/01436590802105983>
- Harvey, David. (1989). *The condition of Postmodernity*. Blackwell.
- Hayward, Keith. (2004). *City limits: crime, consumer culture and the urban experience*. GlasseHouse.

- Hayward, Keith. (2007). Situational crime prevention and its discontents: rational choice theory versus the 'culture of now'. *Social Policy and Administration*, 41(3), 232-250.  
<https://doi.org/10.1111/j.1467-9515.2007.00550.x>
- Hayward, Keith. (2012a). Five spaces of cultural criminology. *The British Journal of Criminology*, 52(3), 441-462. <https://doi.org/10.1093/bjc/azs008>
- Hayward, Keith. (2012b). Using cultural geography to think differently about space and crime. Dans Steve Hall et Simon Winlow (dir.), *New directions in criminological theory* (p. 123-144). Routledge.
- Hayward, Keith. (2016). Cultural criminology: scripts rewrites. *Theoretical Criminology*, 20(3), 297-321. <https://journals.sagepub.com/doi/pdf/10.1177/1362480615619668>
- Hayward, Keith et Hobbs, Dick. (2007). Beyond the binge in 'booze Britain': market-led liminalization and the spectacle of binge drinking. *The British Journal of Sociology*, 58(3), 437-456. <https://doi.org/10.1111/j.1468-4446.2007.00159.x>
- Hayward, Keith et Kindynis, Theo. (2013). Crime-Consumerism nexus. Dans Jeffrey Ian Ross (dir.), *Encyclopedia of street crime in America* (p.123-126). SAGE.
- Hayward, Keith et Smith, Olivier. (2017). Crime and consumer culture. Dans Alison Lieblich, Shadd Maruna et Lesley McAra (dir.). *The Oxford handbook of criminology* (6<sup>e</sup> éd., p. 306-328). Oxford University Press.
- Hayward, Keith et Young, Jock. (2004). Cultural criminology; Some notes on the script. *Theoretical Criminology*, 8(3), 259-273. <https://doi.org/10.1177/1362480604044608>
- Haywood, Chris et Mac An Ghail, Martin. (2011). Knowing sexuality: epistemology of research. Dans Dick Hobbs et Richard Wright (dir.), *The SAGE handbook of fieldwork* (p. 184-200). SAGE.
- Hendrick, Jelmer et Jeurig, Gerard. (2017). Weather perceptions, holiday satisfaction and perceived attractiveness of domestic vacationing in the Netherland. *Tourism Management*, 61, 70-81. <https://doi.org/10.1016/j.tourman.2017.01.018>
- Herold, Edward., Garcia, Rafael et De Moya, Tony. (2001). Female tourists and beach boys. Romance or sex tourism ? *Annals of Tourism Research*, 28(4), 978-997.  
[https://doi.org/10.1016/S0160-7383\(01\)00003-2](https://doi.org/10.1016/S0160-7383(01)00003-2)

- Herrera-Rodríguez, Mauricio. (2013). Sustainable development in Costa Rica: A geographic critique. *Journal of Latin American Geography*, 12(2), 193-219.  
<https://doi.org/10.1353/lag.2013.0011>
- Hert, Philippe. (2014). Le corps du savoir : qualifier le savoir incarné du terrain. *Études des communication*, 42, 29-46. <https://id.erudit.org/iderudit/1049456ar>
- Hesse, Barnor. (2007). Racialized modernity: an analytics of White Mythologies. *Ethnic and Racial Studies*, 30(4), 643-663. <https://doi.org/10.1080/01419870701356064>
- Hill Collins, Patricia. (1986). Learning from the outsider within: The sociological significance of black feminist thought. *Social Problems*, 33(6), S14-S32. <https://doi.org/10.2307/800672>
- Hill Collins, Patricia et Bilge, Sirma. (2016). *Intersectionality*. Polity Press.
- Hobbs, Dick., Hadfield, Philip., Lister, Stuart., et Winlow, Simon. (2003). *Bouncers: violence and governance in the night-time economy*. Oxford University Press.
- Hobbs, Dick., Lister, Stuart., Hadfield, Philip., Winlow, Simon et Hall, Steve. (2000). Receiving shadows: governance and liminality in the night-time economy. *The British Journal of Sociology*, 51(4), 701-717. <https://doi.org/10.1080/00071310020015334>
- Hollan, Janet., Ramazanoglu, Caroline., Sharpe, Sue et Thomson, Rachel. (1994). Power and desire: The embodiment of female sexuality. *Feminist Review*, 46, 21-38.  
<https://www.jstor.org/stable/1395415>
- hooks, bell. (1984). *Feminist theory from margin to center*. South End Press.
- hooks, bell. (1997). Selling hot pussy: representations of Black female sexuality in the culture market place. Dans Katie Conboy, Nadia Medina et Sarah Stanbury (dir.), *Female embodiment and feminist theory*. (p.113-128). Columbia University Press.
- Hoose, Jayne, Clift, Stephen. et Carter, Simon. (2000). Combating tourist sexual exploitation of children. Dans Stephen Clift et Simon Carter (dir.), *Tourism and sex. Culture, commerce and coercion* (p.74-90). Pinter.
- Horn, Rebecca. (1997). Not ‘one of the boys’: women researching the police. *Journal of Gender Studies*, 6(3), 297–308. <https://doi.org/10.1080/09589236.1997.9960690>
- Howell, Nancy. (1988). Health and safety in the fieldwork of North American anthropologists. *Current Anthropology*, 29(5), 780-787. <https://doi.org/10.1086/203702>
- Howell, Philip. (2007). Foucault, sexuality, geography. Dans Stuart Elden (dir.), *Space, knowledge and power. Foucault and geography* (p. 291-315). Routledge.

- Hudson, Barbara. (2007). Critical reflection as research methodology. Dans Victor Jupp, Pamela Davies et Peter Francis (dir.), *Doing criminological research* (p.175-192). SAGE.
- Huges, Karen, Downing, Jennifer, Bellis, Mark A., Dillon, Paul et Copeland, Jan. (2009). The sexual behavior of British backpackers in Australia. *Sexually Transmitted Infections*, 85(6), 477-482. <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00552818>
- Isidoros, Konstantina. (2015). Between purity and danger: Fieldwork approaches to movement, protection and legitimacy for a female ethnographer in the Sahara desert. *Journal of the Anthropological Society of Oxford*, 7(1), 39-54. Récupéré à [https://www.anthro.ox.ac.uk/sites/default/files/anthro/documents/media/jaso7\\_1\\_2015\\_39\\_54.pdf](https://www.anthro.ox.ac.uk/sites/default/files/anthro/documents/media/jaso7_1_2015_39_54.pdf)
- Israel, Tania. (2002). Studying sexuality: strategies for surviving stigma. *Feminism & Psychology*, 12(2), 256-260. <https://doi.org/10.1177%2F0959353502012002013>
- Jaakson, Reiner. (2004). Globalization and neo-colonialist Tourism. Dans Michael C. Hall et Hazel Tucker (dir.), *Tourism and postcolonialism. Contested discourses, identities and representations* (p.169-183). Routledge.
- Jackson, Peter. (2004). Local consumption culture in a globalizing world. *Transactions of the Institute of British Geographers*, 29, 165-178. <https://doi.org/10.1111/j.0020-2754.2004.00123.x>
- Jackson, Peter, Thomas, Nicola et Dwyer, Claire. (2007). Consuming transnational fashion in London and Mumbai. *Geoforum*, 38(5), 908-924. <https://doi.org/10.1016/j.geoforum.2007.01.015>
- Jackson, Stevi. (2007). The sexual self in the late modernity. Dans Michael S. Kimmel (dir.), *The sexual self: the construction of sexual scripts* (p.3-15). Vendelbirt University Press.
- Jacobs, Jessica. (2009). Have sex will travel: romantic 'sex tourism' and women negotiating modernity in the Sinai. *Gender, Place and Culture*, 16(1), 43-61. <https://doi.org/10.1080/09663690802574787>
- Jeffrey, Denis. (2003). *Éloge des rituels*. Les Presses de l'Université Laval.
- Jeffrey, Denis. (2015). Distinguer le rite du non-rite. Dans Denis Jeffrey et Ângelo Cardita (dir.), *La fabrication des rites* (p. 9-28). Les Presses de l'Université Laval.
- Jeffrey, Denis. (2017). Les rites d'identité. Dans Denis Jeffrey et Martine Roberge (dir.), *Rites et identités* (p. 37-53). Les Presses de l'Université Laval.

- Jeffrey, Denis et Roberge, Martine. (dir.). (2017). *Rites et identités*. Les Presses de l'Université Laval.
- Jeffreys, Sheila. (2003). Sex tourism: Do women do it too? *Leisure Studies*, 22 (3), 223-228. <https://doi.org/10.1080/026143603200075452>
- Jenks, Christ. (2003). *Transgression*. Routledge.
- Jervis, John. (1999). *Transgressing the modern: the explorations in the Western experience of otherness*. Blackwell.
- Jewkes, Yvonne. (2005). Loss, liminality and life sentence: managing identity through a disrupted lifecourse. Dans Alison Lieblich et Shadd Maruna (dir.), *The effects of imprisonment* (p. 366-390). Routledge.
- Johnston, Lynda. (2001). (Other) bodies and tourism studies. *Annals of Tourism Research*, 28(1), 180-201. [https://doi.org/10.1016/S0160-7383\(00\)00012-8](https://doi.org/10.1016/S0160-7383(00)00012-8)
- Johnston, Lynda and Longhurst, Robyn. (2010). *Space, place and sex: geographies of sexualities*. Rowman & Littlefield.
- Jordan, Fiona et Aitchison, Cara. (2008). Tourism and the sexualization of the gaze: Solo female tourist's experiences of gendered power, surveillance and embodiment. *Leisure Studies*, 27(3), 329-349. <https://doi.org/10.1080/02614360802125080>
- Jordan, Fiona et Gibson, Heather J. (2005). "We're not stupid... but we'll not stay home either": Experiences of solo women travellers. *Tourism Review International*, 9(2), 195-211. <https://doi.org/10.3727/154427205774791663>
- Jorgensen, Bradley et Stedman, Richard. (2006). A comparative analysis of predictors of sense of place dimensions: Attachment to, dependence on, and identification with lakeshore properties. *Journal of Environmental Management*, 79(3), 316-327. <https://doi.org/10.1016/j.jenvman.2005.08.003>
- Kane, Stephanie. (1998). Reversing the ethnographic gaze: Experiment in Cultural Criminology. Dans Jeff Ferrell et Mark Hamm (dir.), *Ethnography at the edge. Crime, deviance, and the field research* (p.132-145). North Eastern University Press.
- Kane, Stephanie. (2004) The unconventional methods of cultural criminology. *Theoretical Criminology*, 8(3), 303-321: <https://doi.org/10.1177/1362480604044611>
- Kaufmann, Jean-Claude. (2004). *L'invention de soi. Une théorie de l'identité*. Colin.

- Kelling, George L. et Wilson, James Q. (1982). Broken windows: the police and neighborhood safety. *The Atlantic*, 243(3), 29-38.  
<https://www.theatlantic.com/magazine/archive/1982/03/broken-windows/304465/>
- Kempadoo, Kamala. (2001). Freelancers, temporary wives, and beach boys. Researching sex work in the Caribbean. *Feminist Review*, 67(1), 39-62.  
<https://doi.org/10.1080%2F01417780150514493>
- Khan, Reshma. (2013). *Travel motivations of gay and lesbian tourists: A qualitative inquiry*. (Mémoire de maîtrise, University of Delaware, Newark, États-Unis d'Amérique). Récupéré à  
[http://dspace.udel.edu/bitstream/handle/19716/12794/Reshma\\_Khan\\_thesis.pdf?sequence=1&isAllowed=y](http://dspace.udel.edu/bitstream/handle/19716/12794/Reshma_Khan_thesis.pdf?sequence=1&isAllowed=y)
- Killion, Les et Fisher, Rickie. (2018). Ontology, epistemology: Paradigms and parameters for qualitative approaches to tourism research. Dans Wendy Hillman et Kylie Radel (dir.), *Qualitative methods in tourist research: Theory and Practice* (p. 1-28). Channel View.
- Kleinman, Sherryl. (1991). Field-workers' feelings: What we feel, who we are, how we analyze. Dans William B. Shaffir et Robert A. Stebbins (dir.), *Experiencing fieldwork: An inside view of qualitative research* (p. 184–195). SAGE Focus Edition.
- Kloß, Sinah Theres. (2017). Sexual(ized) harassment and ethnographic fieldwork: A silenced aspect of social research. *Ethnography*, 18(3), 396-414.  
<https://doi.org/10.1177%2F1466138116641958>
- Knox, Paul. L. et Marston, Sallie. A. (2007). *Human geography: places and regions in global context*. Pearson Education.
- Kotler, Philip, Haider, Donald et Rein, Irving. (1993). *Marketing places: Attracting investments, industry and tourism*. The Free Press.
- Krippendorf, Jost. (1987). *Les vacances et après ? Pour une nouvelle compréhension des loisirs et des voyages*. L'Harmattan.
- Kulick, Don. (1995). Introduction. The sexual life of anthropologist; erotic subjectivity and ethnographic work. Dans Don Kulick et Margaret Wilson (dir.), *Taboo: sex, identity and erotic subjectivity in anthropological fieldwork* (p.1-21). Routledge.
- Kulick, Don et Wilson, Margaret. (dir.). (1995). *Taboo: sex, identity and erotic subjectivity in anthropological fieldwork*. Routledge.

- Lagunas, David. (2010). El poder del dinero y el poder del sexo. Antropología del turismo sexual. *Perfile Latinoamericanos*, 36, 71-98. <http://www.redalyc.org/articulo.oa?id=11515386003>
- Lambeviski, Sasho Alexander. (2005). Bodies, schizo vibes and hallucinatory desires – sexualities in movement. *Sexualities*, 8(5), 570-586. <https://doi.org/10.1177%2F1363460705058394>
- Lane, Jodi. (2012). Theoretical explanations for gender differences in fear of crime. Dans Claire M. Renzetti, Susan L. Miller et Angela R. Gover (dir.), *Routledge international handbook of crime and gender studies* (p.57-66). Routledge.
- Lardellier, Pascal. (2005). *Les nouveaux rites. Du mariage gay aux Oscars*. Belin.
- Larsen, Jonas. (2008). De-exoticizing tourist travel: Everyday life and sociality on the move. *Journal of Leisure Studies*, 27(1), 21-24. <https://doi.org/10.1080/02614360701198030>
- Lascoumes, Pierre. (1996). L'illégalisme, outil d'analyse, à propos de *Surveiller et Punir* de Michel Foucault. *Société et représentations*, (3), 78-84. Récupéré à <https://www.cairn.info/revue-societes-et-representations-1996-2.htm>
- Lascoumes, Pierre. (1997). *Élites irrégulières : Essai sur la délinquance d'affaires*. Gallimard.
- Lash, Scott et Urry, John. (1987). *The end of organized capitalism*. Polity.
- Lasvergnas, Isabelle. (1986). Repère dans l'évolution d'une épistémologie féministe. *Cahiers de recherche sociologique*, 4(1), 5-13. <https://id.erudit.org/iderudit/1001995ar>
- Le Bart, Christian. (2012). L'injonction à soi-même : entre quête de singularité et standardisation. *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, 8(1), 61-81. <https://id.erudit.org/iderudit/1013918ar>
- Le Breton, David. (1991). *Passion du risque*. Métailié.
- Le Breton, David. (2002). *Conduites à risques. Des jeux de mort au jeu de vivre*. Presses universitaires de France.
- Le Breton, David. (2017). Rites individuels de passage dans une jeunesse en souffrance. Dans Denis Jeffrey et Martine Roberge (dir.), *Rites et identités* (p.75-86). Presses de l'Université Laval.
- Lee, Deborah. (1997). Interviewing men: vulnerabilities and dilemmas. *Women's Studies International Forum*, 20(4), 553-564. [https://doi.org/10.1016/S0277-5395\(97\)00043-5](https://doi.org/10.1016/S0277-5395(97)00043-5)
- Lee, Murray. (1999). The fear of crime and self-governance: Toward a genealogy. *The Australian and New Zealand Journal of Criminology*, 32(3), 227-246. <https://doi.org/10.1177%2F000486589903200303>

- Lee, Raymond, (dir.). (1995). *Dangerous fieldwork*. SAGE.
- Lee-Treweek, Geraldine et Linkogle, Stephanie (dir.). (2002). *Danger in the field. Risk and ethics in social research*. Routledge.
- Lefebvre, Henri. (1947). *Le matérialisme dialectique*. Presses universitaires de France (ouvrage original publié en 1939).
- Lefebvre, Henri. (1974). *La production de l'espace*. Anthropos.
- Leheny, David. (1995). A political economy of sex tourism. *Annals of Tourism Research*, 22(2), 367-384. [https://doi.org/10.1016/0160-7383\(94\)00082-4](https://doi.org/10.1016/0160-7383(94)00082-4)
- Leite, Naomi et Graburn, Nelson. (2009). Anthropological intervention in tourism studies. Dans Tazim Jamal et Mike Robinson (dir.), *The Sage handbook of tourism studies* (p.34-65). SAGE.
- Lemieux, Raymond. (1996). Rite et sécularité : la mise en scène des défis du sens. *Théologique*, 4(1), 9-31. <https://id.erudit.org/iderudit/602430ar>
- Lemieux, Raymond. (2017). Ritualités et mystères de l'identité. Gérer les défis du sujet en «processus». Dans Denis Jeffrey et Martine Roberge (dir.), *Rites et identités* (p.1-20). Presses de l'Université Laval.
- Leurs, Elleke et Hardy, Anne. (2019). Tinder tourism: Tourist experiences beyond the tourism industry realm. *Annals of Leisure Research*, 22(3), 323-341. <https://doi.org/10.1080/11745398.2018.1553678>
- Lévi-Strauss, Claude. (1968). Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss. Dans Marcel Mauss (dir.), *Sociologie et anthropologie* (p. IX-LII). Presses universitaires de France.
- Lévi-Strauss, Claude. (1977). *L'identité. Séminaire au Collège de France*. Presse universitaire de France
- Lévy, Joseph J. et Lacombe, Élisabeth. (2003). Le tourisme sexuel, ses plaisirs et ses dangers. *THÉOROS, Revue de recherche en tourisme*, 22(1), 4-9. <https://journals.openedition.org/teoros/1807#quotation>
- Li, Yiping. (2000). Geographical consciousness and tourism experience. *Annals of Tourism Research*, 27(4), 863-883. [https://doi.org/10.1016/S0160-7383\(99\)00112-7](https://doi.org/10.1016/S0160-7383(99)00112-7)
- Lidemann, Gesa. (1996). The body of gender difference. *European Journal of Women's Studies*, 3, 341-361. <https://journals.sagepub.com/doi/pdf/10.1177/135050689600300402>

- Lincoln, Yvonna S., Lynham, Susan A. et Guba, Egon G. (2011). Paradigmatic controversies, contradictions, and emerging confluences, revisited. Dans Norman Denzin et Yvonna S. Lincoln (dir.), *The SAGE handbook of qualitative research* (4e éd. p.97-128). SAGE.
- Logan, John R. (2012). Making a place for space: Spatial thinking in social science. *Annual Review of Sociology*, 38, 507-524. <https://doi.org/10.1146/annurev-soc-071811-145531>
- Longhurst, Robyn et Johnston, Lynda. (2014). Bodies, gender, place and culture: 21 years on. *Gender, Place & Culture*, 21(3), 267-278.  
<https://www.tandfonline.com/doi/figure/10.1080/0966369X.2014.897220?scroll=top&needAccess=true>
- Lumsden, Karen et Winter, Aaron (dir.). (2014). Reflexivity in criminological research. Dans *Reflexivity in criminological research: Experiences with the powerful and the powerless* (p.1-19). Palgrave MacMillan.
- Lyng, Stephen. (2014). Action and edgework: Risk taking and reflexivity in late modernity. *European Journal of Social Theory*, 17(4), 443-460.  
<https://doi.org/10.1177%2F1368431013520392>
- Mak, Athena H. N. (2017). Online destination image: comparing national tourist organisation's and tourist's perspective. *Tourism Management*, 60, 280-297.  
<https://doi.org/10.1016/j.tourman.2016.12.012>
- Mallen, Kerry. (2000). Witches, bitches and femme fatales: viewing the female grotesque in children films. *Papers: Exploration into Children's Literature*, 10(1), 26-35.
- Maoz, Darya. (2006). The mutual gaze. *Annals of Tourism Research* 33(1), 221-239.  
<https://doi.org/10.1016/j.annals.2005.10.010>
- Maoz, Darya. (2007). Backpackers' motivations: The role of culture and nationality. *Annals of Tourism Research* 34 (1), 122-140. <https://doi.org/10.1016/j.annals.2006.07.008>
- Markowitz, Fran et Ashkenazi, Michael. (dir.). (1999). *Sex, sexuality, and the anthropologist*. University of Illinois Press.
- Martin, Jean-Yves. (2006). Une géographie critique de l'espace du quotidien. L'actualité mondialisée de la pensée spatiale d'Henri Lefebvre. *Articulo - Journal of Urban Research*, 2. <https://doi.org/10.4000/articulo.897>
- Massey, Doreen. (1994). *Space, place and gender*. University of Minnesota Press.

- Massey, Doreen. (1995). Making spaces or, geography is political too. *Soundings*, 1, 193-208.  
Récupéré à [http://banmarchive.org.uk/collections/soundings/01\\_193.pdf](http://banmarchive.org.uk/collections/soundings/01_193.pdf)
- Massey, Doreen. (1999). Philosophy and politics of spatiality: some considerations. The Hettner-Lecture in Human Geography. *Geographische Zeitschrift*, 87(1), 1-12.  
<https://www.jstor.org/stable/27818829>
- Massey, Doreen. (2005). *For Space*. SAGE.
- Massey, Doreen. (2012). Power-Geometry and a progressive sense of place. Dans Jon Bird, Barry Curtis, Tim Putnam, George Robertson et Lisa Tickner (dir.), *Mapping the futures: Local Cultures, Global Change* (p.60-70). Routledge.
- Maurer, Mechtild. (1992). *Tourisme, prostitution et sida. L'Harmattan*.
- McCabe, Scott et Marson, Duncan (2006). Tourist construction and consumptions of space: Place, modernity and meaning. Dans Peter Burns et Marina Novelli (dir.), *Tourism and social identities: Global framework and local realities* (p.91-108). Elsevier.
- McDowell, Linda. (1993). Space, place and gender relations: Part 1. Feminist empiricism and the geography of social relations. *Progress in Human Geography*, 17(2), 157-179.  
<https://doi.org/10.1177%2F030913259301700202>
- McGrew, Anthony. (2007). Globalization in hard times : Contention in the academy and beyond. Dans George Ritzer (dir.), *The Blackwell companion to globalization* (p.29-53). Blackwell.
- McRea, Leanne. (2003). Rethinking tourism. Edward Saïd and a politic of meetings and movement. *Tourist Studies*, 3(3), 235-253. <https://doi.org/10.1177%2F1468797603049658>
- Mead, George-Herbert. (1934). *Mind, self & society*. University of Chicago Press.
- Mendoza, Cristóbal. (2013). Beyond sex tourism: Gay tourists and male sex work in Puerto Vallarta (Western Mexico). *International Journal of Tourism Research*, 15, 122-135.  
<https://doi.org/10.1002/jtr.1865>
- Meyers, Diana T. (1997). *Feminists rethink the Self*. Westview Press.
- Michel, Franck. (2006). *Voyage au bout du sexe : trafics et tourisms sexuels en Asie et ailleurs*. Presses de l'Université Laval.
- Miller, J. Mitchell et Tewksbury, Richard. (2010). The case for edge ethnography. *Journal of Criminal Justice Education*, 21(4), 488-502.  
<https://doi.org/10.1080/10511253.2010.516566>

- Ministerio de Seguridad Publica de Costa Rica. (2015). *Trabajo se mantendrá de manera intensa hasta abril. Policía Turística refuerza acciones operativas*. Press Release. No. CP0018-2015.  
[http://www.seguridadpublica.go.cr/sala\\_prensa/comunicados/2015/enero/CP0018.aspx](http://www.seguridadpublica.go.cr/sala_prensa/comunicados/2015/enero/CP0018.aspx)
- Ministerio de la Seguridad Pública de Costa Rica (2019). *Estructura Organizativa*:  
<http://www.seguridadpublica.go.cr/ministerio/estructura.aspx>
- Monaghan, Lee. (2011). Fieldwork and the body. Reflections on an embodied ethnography. Dans Dick Hobbs et Richard Wright (dir.), *The SAGE handbook of fieldwork* (p.226-241). SAGE.
- Monjaret, Anne et Pugeault, Catherine, (dir.). (2014). *Le sexe de l'enquête. Approches sociologique et anthropologiques*. ENS Éditions.
- Montmagny Grenier, Catherine. (2011). *Quels sont les facteurs menant à la consommation de services sexuels rémunérés lors d'une expérience touristique à l'étranger ? Le cas du tourisme sexuel au Mexique* [Mémoire de maîtrise, Université de Montréal, Canada] Papyrus.  
[https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/bitstream/handle/1866/8931/Montmagny\\_Grenier\\_Catherine\\_2011\\_Mémoire.pdf?sequence=2&isAllowed=y](https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/bitstream/handle/1866/8931/Montmagny_Grenier_Catherine_2011_Mémoire.pdf?sequence=2&isAllowed=y)
- Montmagny-Grenier, Catherine. (2016). *Le tourisme sexuel : un loisir de consommation de sexe, de romance et de performance d'identités*. [Document inédit, Examen doctoral] École de criminologie, Université de Montréal, Canada.
- Mooney, Shelagh. (2018). Illuminating intersectionality for tourism researchers. *Annals of Tourism Research*, 72, 175-176. <https://doi.org/10.1016/j.annals.2018.03.003>
- Moore, Henrietta L. (1988). *Feminism and anthropology*. University of Minnesota Press.
- Moran, Dominique. (2013a). Between outside and inside? Prison visiting rooms as liminal carceral space, *Geojournal*, 78, 339-351. <https://doi.org/10.1007/s10708-011-9442-6>
- Moran, Dominique. (2013b). Carceral geography and the spatialities of prison visiting: visitation, recidivism and hyperincarceration. *Environment and Planning, D: Society and Space*, 31(1), 174-198. <https://doi.org/10.1068%2Fd18811>
- Moran, Dominique., Piacentini, Laura., et Pallot, Judith. (2013). Liminal transcarceral space : prison transportation for women in the Russian Federation. Dans Dominique Moran, Nick

- Gill et Deidre Colon (dir.), *Carceral spaces: Mobility and agency in imprisonment and migrant detention* (p.109-126). Routledge.
- Moran, Rachel. (2001). *Interracial intimacy: The regulation of race and romance*. University of Chicago Press.
- Moreno, Eva. (1995). Rape in the field. Dans Don Kulick and Margaret Wilson (dir.), *Taboo. Sex, identity and erotic subjectivity in anthropological fieldwork* (p.219-250). Routledge.
- Moreno, Wagner. (2011). Valores familiares en adolescentes de educación diversificada de una comunidad Guanasteca con influencia turística. *Intersedes, XII(24)*, 32-48.  
<https://www.redalyc.org/pdf/666/66622581003.pdf>
- Morgan, Michael. (2006). Making space for experiences. *Journal of Retail and Leisure Property*, 5, 305-313. <https://doi.org/10.1057/palgrave.rlp.5100034>
- Murdoch, Jonathan. (2006). *Post-structuralist geography: A guide to relational space*. SAGE.
- Nagel, Joane. (2003). *Race, ethnicity and sexuality: Intimate intersections, forbidden frontiers*. Oxford University Press.
- Nost, Eric. (2013). The power of place: tourism development in Costa Rica. *Tourism Geographies*, 15(1), 88-106. <https://doi.org/10.1080/14616688.2012.699090>
- Noy, Chaim. (2004a). This trip really changed me: Backpackers' narratives of self-change. *Annals of Tourism Research*, 31(1), 78–102. <https://doi.org/10.1016/j.annals.2003.08.004>
- Noy, Chaim. (2004b). Performing identity: Touristic narratives of self-change. *Text and Performance Quarterly*, 24(2), 115-138. <https://doi.org/10.1080/1046293042000288353>
- Noy, Chaim. (2008). Pages and stages: A performative approach to visitor books. *Annals of Tourism Research*, 35(2), 509-528. <https://doi.org/10.1016/j.annals.2008.02.005>
- Oakley, Anne. (1981). Interviewing women: A contradiction in terms. Dans Helen Roberts (dir.), *Doing feminist research* (p. 30-61). Routledge & Kegan Paul.
- O'Connell Davidson, Julia. (2001). The sex tourist, the expatriate, his ex-wife and her "other": The politics of loss, difference and Desire. *Sexualities*, 4(1), 5-24.  
<https://doi.org/10.1177%2F136346001004001001>
- Organismo de Investigación Judicial de Costa Rica y UNODC. (2013). *Reporte de Situación. Tráfico de Drogas y Amenazas del Crimen Organizado en Costa Rica*. Organismo de Investigación Judicial de Costa Rica:

[https://www.unodc.org/documents/ropan/Sitation\\_Report/Reporte\\_de\\_Situacion\\_de\\_Costa\\_Rica\\_de\\_2013.pdf](https://www.unodc.org/documents/ropan/Sitation_Report/Reporte_de_Situacion_de_Costa_Rica_de_2013.pdf)

- Padilla, Mark. B. (2008). The embodiment of tourism among bisexually-behaving Dominican sex workers. *Archives of Sexual Behavior*, 37(5), 783-793. <https://doi.org/10.1007/s10508-008-9358-5>
- Paillé, Pierre. et Mucchielli, Alex. (2012). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*. Armand et Colin.
- Panfil, Vanessa et Miler, Jody. (2015). Feminist and queer perspectives on qualitative methods. Dans Heith Copes et J. Mitchell Miller (dir.), *The Routledge handbook of qualitative criminology* (p.34-43). Routledge.
- Papatheodourou, Andreas. (2001). Why people travel to different places. *Annal of Tourism Research*, 28(1), 164-179. [https://doi.org/10.1016/S0160-7383\(00\)00014-1](https://doi.org/10.1016/S0160-7383(00)00014-1)
- Paris-Provost, Alexe. (2018). *Critiques féministes et construction politique des savoirs : réfléchir le politique sans reproduire l'exclusion*. [Mémoire de maitrise, Université du Québec à Montréal, Canada]. Archipel: <https://archipel.uqam.ca/12449/1/M16001.pdf>
- Park, Robert et Burgess, Ernest. (1925). *City*. University Chicago Press.
- Pearson, Mike. (2010). *Site-specific performance*. Palgrave MacMillan.
- Perry, Barbara et Sutton, Mike. (2008). Policing the colour line violence against those in intimate interracial relationships. *Race, Gender and Class*, 15(3-4), 240-261. <https://www.jstor.org/stable/41674663>
- Petersen, Anne Helen. (2017). *Too fate, too slutty, too loud: The rise and reign of the unruly woman*. PLUME Penguin Random House.
- Pettman, Jan Jindy. (1997). Body politics: International sex tourism. *Third World Quarterly*, 18(1), 93-108. <https://doi.org/10.1080/01436599715073>
- Picard, Dominique. (2008). Quête identitaire et conflits interpersonnels. *Connexion*, (89), 75-90. <https://doi.org/10.3917/cnx.089.0075>
- Pini, Barbara. (2005). Interviewing men: gender and the collection and interpretation of qualitative data. *Journal of Sociology*, 41(2), 201–216. <https://doi.org/10.1177%2F1440783305053238>

- Plump, Birelle et Geist-Martin, Patricia. (2013). Collaborative sexuality: Negotiating identity, liminal spaces, and ethnographic research. *Liminalities: A Journal of Performance Studies*, 9(2), 59-72. Récupéré à <http://liminalities.net/9-2/introduction.pdf>
- Ponterotto, Joseph G. (2006). Brief note of the origins, evolution, and meaning of the qualitative research concept “thick description”. *The Qualitative Report*, 11(3), 538-549. Récupéré à <https://core.ac.uk/download/pdf/51087257.pdf>
- Pope, Cynthia K. (2005). The political economy of desire: Geographies of female sex work in Havana, Cuba. *Journal of International Women’s Studies*, 6(2), 99-118.
- Poulin, Richard. (2004). *La mondialisation des industries du sexe. Prostitution, pornographie, traite des femmes et des enfants*. L’Interligne.
- Poulton, Emma. (2012). ‘If you have balls, you’d be one of us’. Doing gendered research: Methodological reflection on being a female-academic researcher in the hyper-masculine subculture of ‘football hooliganism’, *Sociological Research Online*, 17 (4), 67-79. <https://doi.org/10.5153%2Fsro.2717>
- Poupart, Jean. (2011). Tradition de Chicago et interactionnisme : des méthodes qualitatives à la sociologie de la déviance. *Recherches qualitatives*, 30(1), 178-199. Récupéré à [http://www.recherche-qualitative.qc.ca/documents/files/revue/edition\\_reguliere/numero30\(1\)/RQ\\_30\(1\)\\_Poupart.pdf](http://www.recherche-qualitative.qc.ca/documents/files/revue/edition_reguliere/numero30(1)/RQ_30(1)_Poupart.pdf)
- Poupart, Jean et Couvrette, Amélie. (2018). Les méthodes qualitatives en «terrain criminologique»: mise en perspective et usage de ces méthodes dans la revue *Criminologie*. *Criminologie*, 51(1), 201-229. <https://id.erudit.org/iderudit/1045313ar>
- Presdee, Mike. (1994). Young people, culture, and the construction of crime: Doing wrong versus doing crime. Dans Gregg Barak (dir.), *Varieties of criminology: Readings from a dynamic discipline* (p.180-187). Praeger.
- Preston-White, Robert. (2004). The beach as a liminal space. Dans Alan A. Lew, C. Michael Hall et Allan M. William (dir.), *A companion to tourism* (p.350-359). Blackwell.
- Pritchard, Annette., Morgan, Nigel., Ateljevic, Irena et Harris, Candice (dir.). (2007). Editors’ introduction: Tourism, gender, embodiment and experience. Dans *Tourism and gender: Embodiment, sensuality and experience* (p.1-12). CABI.

- Pritchard, Annette et Morgan, Nigel. (2000). Privileging the male gaze: Gendered tourism landscapes. *Annals of Tourism Research*, 27(4), 884-905. [https://doi.org/10.1016/S0160-7383\(99\)00113-9](https://doi.org/10.1016/S0160-7383(99)00113-9)
- Pritchard, Annette et Morgan, Nigel. (2006). Hotel Babylone? Exploring hotels as liminal site of transition and transgression. *Tourism Management*, 27(5), 762-772. <https://doi.org/10.1016/j.tourman.2005.05.015>
- Proulx, Daniel. (1997). *Le Red Light de Montréal*. VLB éditeur.
- Pruitt, Deborah et Lafont, Suzanne. (1995). For love and money. Romance tourism in Jamaica. *Annals of Tourism Research*, 22(2), 422-440. [https://doi.org/10.1016/0160-7383\(94\)00084-0](https://doi.org/10.1016/0160-7383(94)00084-0)
- Puig de la Bellacasa, Maria. (2013). *Politiques féministes et construction des savoirs*. L'Harmattan.
- Quintal, Vanessa et Phau, Ian. (2015). The role of movie images and its impacts on destination choice. *Tourism Review*, 70(2), 97-115. <http://hdl.handle.net/20.500.11937/53812>
- Radio-Canada. (4 décembre 2019). *Des panneaux publicitaires controversés retirés dans le Village gai*. Récupéré en date du 5 décembre 2019 à [https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1417846/sdc-village-affiches-connotation-sexuelle?fbclid=IwAR1p11vxORGN4B\\_aC5x7kcM8mTeA1Wkjlnc8TNg2kSF2TcAiL\\_YMCbqCjzI](https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1417846/sdc-village-affiches-connotation-sexuelle?fbclid=IwAR1p11vxORGN4B_aC5x7kcM8mTeA1Wkjlnc8TNg2kSF2TcAiL_YMCbqCjzI)
- Rakić, Tijana et Chambers, Donna. (2012). Rethinking the consumption of places. *Annals of Tourism Research*, 39(3), 1612-1633. <https://doi.org/10.1016/j.annals.2011.12.003>
- Ravenscroft, Neil et Gilchrist, Paul. (2008). Spaces of transgression: governance, discipline and reworking the carnivalesque. *Leisure Studies*, 28(1), 35-49. <https://doi.org/10.1080/02614360802127243>
- Rayman, Thomas et Smith, Oliver. (dir). (2019). *Deviant leisure. Criminological perspective on leisure and harm*. Palgrave Studies in Crime, Media and Culture.
- Redmon, David. (2003). Playful deviance as an urban leisure activity: secret selves, self-validation, and entertaining performances. *Deviant Behavior*, 24(1), 17-51. <https://doi.org/10.1080/10639620390117174>

- Richards, Victoria., Pritchard, Annette et Morgan, Nigel. (2010). (Re)Envisioning tourism and visual impairment. *Annals of Tourism Research*, 37(4), 1097-1116.  
<https://doi.org/10.1016/j.annals.2010.04.011>
- Rivers-Moore, Megan. (2007). No artificial ingredients?: Gender, race and nation in Costa Rica's international tourism campaign. *Journal of Latin American Cultural Studies*, 16(3), 341-357. <https://doi.org/10.1080/13569320701682542>
- Rivers-Moore, Megan. (2010). The place of the gringo gulch: space, gender, and nation in sex tourism. Dans Kate Hardy, S. Kingston et T. Sanders (dir.), *New sociologies of sex work*. Ashgate.
- Rivers-Moore, Megan. (2011). Imagining others: Sex, race, and power in transnational sex tourism. *An International E-Journal for Critical Geographies*, 10(3), 392-411.  
<https://acme-journal.org/index.php/acme/article/view/904>
- Roberge, Martine. (2017). Trash the dress. Anti-rite ou performance ritualisée ? Dans Denis Jeffrey et Martine Roberge (dir.), *Rites et identités* (p. 57-73). Les Presses de l'Université Laval.
- Roberge, Martine. (2006). En guise de conclusion : pour une relecture de nos rituels dans la société contemporaine. *Ethnologie*, 28(2), 213-222. <https://id.erudit.org/iderudit/014989ar>
- Roberts, John Michael et Sanders, Teela. (2005). Before, during and after: realism, reflexivity and ethnography. *The Sociological Review*, 53(2), 294-313. <https://doi.org/10.1111/j.1467-954X.2005.00515.x>
- Robles Rivera, Francisco. (2010). Nuevos espacios de acumulación: modelo de ajuste estructural en El Salvador y Costa Rica (1980-1999). *Revista Ciencias Sociales*, 128-129, 97-117.  
<https://revistas.ucr.ac.cr/index.php/sociales/article/view/8754>
- Rojek, Chris. (1985). *Capitalism and leisure theory*. Tavistock.
- Rojek, Chris. (1993). *Ways of escape: Modern transformations in leisure and travel*. MacMillan Press
- Rojek, Chris. (2000). *Leisure and culture*. Palgrave MacMillan.
- Rojek, Chris. (2010). *The labour of leisure*. SAGE.
- Rook, Dennis W. (1985). The ritual dimension of consumer behavior. *Journal of Consumer Research*, 12(3), 251-264. <https://doi.org/10.1086/208514>
- Rorty, Richard. (1980). *Philosophy and the mirror of nature*. Blakwell.

- Rose, Gillian. (1993). *Feminism and geography: The limits of geographical knowledge*. Polity Press.
- Rose, Gillian. (1997). Situating knowledges: Positionality, reflexivities and other tactics. *Progress in Human Geography*, 21(3), 305-320.  
<https://doi.org/10.1191%2F030913297673302122>
- Rose, Hilary. (1983). Hand, brain and heart: A feminist epistemology for the natural sciences. *Sings: Journal of Women in Culture and Society*, 9(1), 79-90.  
<https://www.jstor.org/stable/3173664>
- Ross, Karen. (2013). 'No Sir, she was not a fool in the field': Gendered risks and sexual violence in immersed cross-cultural fieldwork. *The Professional Geographer*, 67(2), 180-186.  
<https://doi.org/10.1080/00330124.2014.907705>
- Rowbotham, Sheila. (1976). *Conscience des femmes, monde de l'homme*. Des Femmes.
- Rowe, Kathleen. (1995). *The unruly woman. Genders and the genres of laughter*. University of Texas Press.
- Rowe, Kathleen. (2001). Unruly woman. Dans Barbara A. Arrighi (dir.), *Understanding inequality. The intersection of race/ethnicity, class, and gender* (p. 271-285). Rowman & Littlefield Publishers.
- Russo, Mary. (1994). *The female grotesque. Risk, excess and modernity*. Routledge.
- Ryan, Chris. (2000). Sex tourism: Paradigms of confusion? Dans Stephen Clift et Simon Carter, (dir.), *Tourism and sex. Culture, commerce and coercion* (p.23-40). Pinter.
- Ryan, Chris. et Hall, Colin Michael. (2001). *Sex tourism: Marginal people and liminalities*. Routledge.
- Salle, Gregory. (2014). De l'illégalisme à la gestion différentielle des illégalismes : retour sur un concept, *Materiali Foucaultiani*, 3, (5-6), 307-322. Récupéré à <http://www.materialifoucaultiani.org/images/pdf/salle%20fr.pdf>
- Sánchez Sánchez, Rafael. A. (2004). *Estado de bienestar, crisis económica y ajuste estructural en Costa Rica*. Editorial Universidad Estatal a Distancia.
- Sánchez-Taylor, Jacqueline. (2000). Tourism and 'embodied' commodities: Sex tourism in the Caribbean. Dans Stephen Clift et Simon Carter (dir.), *Tourism and sex. Culture, commerce and coercion* (p.41-53). Pinter.

- Sánchez-Taylor, Jacqueline. (2006). Female sex tourism: a contradiction in term? *Feminist Review*, 83(1), 42-59. <https://doi.org/10.1057%2Fpalgrave.fr.9400280>
- Sanders, Erin. (2010). Situating the female gaze: Understanding (sex) tourism practices in Thailand. Dans Kate Hardy, Sarah Kingston et Teela Sanders (dir.), *New sociologies of sex work* (p.109-121). Ashgate.
- Sandoval, Chela. (2000). *Methodology of the Oppressed*. University of Minnesota Press.
- Santos, Milton. (1975). *L'espace partagé*. Guénin.
- Santos, Milton. (1980). The Devil's totality: How geographic forms diffuse capital and change social structures. *Antipode*, 12(3), 41-46. <https://doi.org/10.1111/j.1467-8330.1980.tb00654.x>
- Santos, Milton., Bernardes, Adriana, Zerbini, Adriano., Gomes, Cilene., Bicudo, Edison., Almeida, Eliza., Betioli Contel, Flavia., Grimm, Flávia., Nobre, Gustavo., Antongiovanni, Lídia., Bueno Pinheiro Maria., Xavier, Marcon., Silveria, María Laura., Montenegro, Marina., Ferreira da Rocha, Marisa., Arroyo, Mónica., Borin, Paula., Ramos Soraia et de Lima Belo, Vanir. (2017). The active role of geography: A manifesto. *Antipode*, 49, 952-958. <https://doi.org/10.1111/anti.12318>
- Scott, Hannah. (2003). Stranger danger: Explaining women's fear of crime. *Western Criminology Review*, 4(3), 203-2014. [http://westerncriminology.org/documents/WCR/v04n3/article\\_pdfs/scott.pdf](http://westerncriminology.org/documents/WCR/v04n3/article_pdfs/scott.pdf)
- Schilcher, Daniela. (2008). Growth versus equity: The continuum of pro-poor tourism and neoliberal governance. *Current Issues in Tourism*, 10 (2-3), 166-193. <https://doi.org/10.2167/cit304.0>
- Schmid, Christian. (2008). Henry Lefebvre's theory of the production of space: toward a three-dimensional dialectic. Dans Kanishka Goonewardena, Stefan Kipfer, Richard Milgrom et Christian Schmid (dir.), *Space, difference, everyday life. Reading Henry Lefebvre* (p.27-45). Routledge.
- Selänniemi, Tom. (2003). On Holiday in the liminal playground: Place, time, and self in tourism. Dans Thomas G. Bauer et Bob McKercher (dir.), *Sex and tourism. Journeys of romance, love and lust* (p.19-31). The Haworth Hospitality Press.
- Sharma, K. K. (2005). *Tourism and development*. Sarup & Sons.

- Sharp, Gwen et Kremer, Emily. (2006). The safety dance: Confronting harassment, intimidation, and violence in the field. *Sociological Methodology*, 36(1), 317-327.  
<https://doi.org/10.1111%2Fj.1467-9531.2006.00183.x>
- Sharp, Joanne P. (1996). Staking a claim to the high ground: feminism, Marxism, and moral authority. *Scottish Geographical Journal*, 112(3), 181-185.  
<https://doi.org/10.1080/14702549608554952>
- Shaw, Clifford et McKay, Henri. (1942). *Juvenile delinquency and urban areas: A study of rates of delinquents in relation to differential characteristics of local communities in American Cities*. University of Chicago Press.
- Shaw, Robert. (2010). Neoliberal subjectivities and the development of night-time economy in British cities. *Geography Compass*, 4(7), 893-903. <https://doi.org/10.1111/j.1749-8198.2010.00345.x>
- Shields, Rob. (1990). The system of pleasure: Liminality and the carnivalesque at Brighton. *Theory, Culture and Society*, 7(1), 39-72.  
<https://doi.org/10.1177%2F026327690007001002>
- Shields, Rob. (1991). *Places of the margin. Alternative geographies of modernity*. Routledge.
- Simpson, Bob. (2006). “You don’t do fieldwork, fieldwork does you’: Between subjectification and objectification in Anthropological Fieldwork. Dans Dick Hobbs et Richard Wright (dir.), *The SAGE Handbook of Fieldwork* (p.126-137). SAGE.
- Small, Jennie. (2016). Holiday bodies: Young women and their appearance. *Annals of Tourism Research*, 58(1), 18-32. <https://doi.org/10.1016/j.annals.2016.01.008>
- Smith, Dorothy. (1987). Women’s perspective as a radical critique of sociology. Dans Sandra Harding (dir.), *Feminism and methodology: Social science issues* (p. 84-96). Indiana University Press.
- Smith, Neil. (2008). *Uneven development. Nature, capital, and the production of space* (3<sup>e</sup> éd.). The University of Georgia Press.
- Smith, Nicola. (2011). The international political economy of commercial sex. *Review of International Political Economy*, 18(4), 530-549.  
<https://doi.org/10.1080/09692291003762498>

- Smith, Oliver. (2013). Easy money. Cultural narcissism and the criminogenic markets of the night-time leisure economy. Dans Simon Winlow et Rowland Atkinson (dir.), *New directions in crime and deviance* (p.145-158). Routledge.
- Smith, Oliver, Raymen, Thomas. (2016). Deviant leisure: A criminological perspective. *Theoretical Criminology*, 22(1), 63-82. <https://doi.org/10.1177%2F1362480616660188>
- Soja, Edward. (1996). *Thirdspace: Journeys to Los Angeles and other real-and-imagined places*. Wiley-Blackwell.
- Sprague, Joey. (2005). *Feminist methodologies for critical researcher: Bridging differences*. AltaMira Press.
- Stallybrass, Peter et White, Allon. (1986). *The poetics and politics of transgression*. Methuen.
- Stanko, Elizabeth. (1992). Intimidating education: Sexual harassment in criminology. *Journal of Criminal Justice Education*, 3(2), 331-340. <https://doi.org/10.1080/10511259200082701>
- Stebbins, Robert A. (1997). Casual leisure: a conceptual statement. *Leisure Studies*, 16(1), 17-25. <https://doi.org/10.1080/026143697375485>
- Stebbins, Robert A., Rojek, Chris et Sullivan, Anne-Marie. (2010). Editorial: Deviant Leisure. *Journal Leisure/Loisir*, 30(1), 3-5. <https://doi.org/10.1080/14927713.2006.9651338>
- Steinbulger, Amy. (2007). "Race have always been more than just race": Gender sexuality and the negotiation of race in interracial relationships. [Thèse de doctorat, Temple University, Philadelphie, États-Unis d'Amérique]. ProQuest. <https://search.proquest.com/docview/304811605?pq-origsite=gscholar>
- Steiner, Carol. J. et Reisinger, Yvette. (2006). Understanding existential authenticity. *Annals of Tourism Research* 33 (2), 299-318. <https://doi.org/10.1016/j.annals.2005.08.002>
- Stocker, Karen. (2013). *Tourism and cultural change in Costa Rica. Pitfalls and possibilities*. Lexington Books.
- Stoler, Ann Laura. (1995). *Race and the education of desire: Foucault's History of Sexuality and the Colonial order of things*. Duke University Press.
- Su, Xiaobo. (2010). The imagination of place and tourism consumption: A case study of Lijiang ancient town, China. *Tourism Geographies*, 12(3), 412-434. <https://doi.org/10.1080/14616688.2010.494688>
- Sundbeck, Mats, Agardh, Annette, et Östergren, Per-Olof. (2017). Travel abroad increases sexual health risk-taking among Swedish youth: a population-based study using a case-crossover

- strategy. *Global health action*, 10(1), <https://doi.org/10.1080/16549716.2017.1330511>
- Svensson, Pia., Sunbeck, Mats., Persson, Kristina Ingemarsdotter., Stafström, Martin., Östergren, Per-Olof., Mannheimer, Louise., Agardh, Annette (2018). [A meta-analysis and systematic literature review of factors associated with sexual risk-taking during international travel](#). *Travel Medicine and Infectious Disease*, 24, 65-88.  
<https://doi.org/10.1016/j.tmaid.2018.03.002>
- Tabet, Paola. (2004). *La grande arnaque. Sexualité des femmes et échanges économique-sexuel*. L'Harmattan.
- Tewksbury, Richard. (2015). Using qualitative methods to study sex crime. Dans Heith Copes et J. Mitchell Miller (dir.), *The Routledge handbook of qualitative criminology* (p.204-214). Routledge.
- Thomas, Michelle. (2000). Exploring the context and meaning of women's experiences of sexual intercourse on Holiday. In Stephen Clift et Simon Carter (dir.), *Tourism and sex. Culture, commerce and coercion* (p. 200-220). Pinter.
- Thomas, Michelle. (2005). 'What happens in Tenerife stays in Tenerife': Understanding women's sexual behaviour on holiday. *Culture, Health and Sexuality*, 7(6), 571-584.  
<https://doi.org/10.1080/13691050500256807>
- Thomassen, Bjørn. (2009). The uses and meanings of liminality. *International Political Anthropology*, 2(1), 5-27. <http://www.politicalanthropology.org/>
- Thomassen, Bjørn. (2012). Revisiting liminality. The danger of empty spaces. Dans Hazel Andrews et Les Robert (dir.), *Liminal landscapes. Travel, experience and spaces in-between* (p.21-35). Routledge.
- Threadcraft, Shatema. (2016). Embodiment. Dans Lisa Disch et Mary Hawkesworth (dir.), *The Oxford handbooks of feminist theory*. Récupéré à <https://www.oxfordhandbooks.com/view/10.1093/oxfordhb/9780199328581.001.0001/oxfordhb-9780199328581-e-11?print=pdf>
- Thrift, Nigel. (1996). *Spatial formations*. SAGE.
- Thrift, Nigel. (1999). Steps to an ecology of place. Dans Doreen Massey, John Allen et Philip Sarre (dir.), *Human Geography Today* (p.295-323). Polity Press.
- Thrift, Nigel. (2004). Summoning life. Dans Paul Cloke, Philip Crang et Mark Goodwin (dir.), *Envisioning human geographies* (p. 81-103). Routledge.

- Thrift, Nigel. (2008). *Non-Representational theory. Space. Politics. Affect*. Routledge.
- Tilley, Christopher. (2006). Introduction : Identity, place, landscape and heritage. *Journal of Material Culture*, 11(1/2), 7-32. <https://doi.org/10.1177%2F1359183506062990>
- Tissier-Desbordes, Élisabeth et Maclaran, Pauline. (2013). Ritualisation des espaces de consommation pour une transformation de soi. *Nouvelle revue de psychologie*, 2(16), 171-185. <https://doi.org/10.3917/nrp.016.0171>
- Tolman, Deborah L., Bowman, Christin P. et Fash, Breanne. (2014). Sexuality and embodiment. Dans Deborah L. Tolman, Liza M. Diamond, José Bauermeister, William H. George, James Pfaus et Monique L. Ward (dir.), *APA handbook of sexuality and psychology. Vol.1. Person Based Approaches* (p.759-804). APA.
- Truong, Thanh-Dam. (1990). *Sex, money, and morality: Prostitution and tourism in Southeast Asia*. Zed Books.
- Tuan, Yi-Fu. (1979). Space and place. Humanistic perspective. Dans Stephan Gale et Gunnar Olsan (dir.), *Philosophy in geography*, (p. 387-427). Reidel.
- Turner, Rochelle et Freiermuth, Evelyne. (2017). *Travel and Tourism. Economic Impact 2017. Costa Rica*. World Travel and Tourism Council. <https://www.wttc.org/-/media/files/reports/economic-impact-research/countries-2017/costarica2017.pdf>
- Turner, Victor. (1967). *The forest of symbols: Aspects of the Ndembu rituals*. Cornell University Press.
- Turner, Victor. (1969). *The ritual process. Structure and anti-structures*. Aldine.
- Turner, Victor. (1979). Frame, flow and reflection: ritual and drama as public liminality. *Japanese Journal of Religious Studies*, 6(4), 465-499. <https://nirc.nanzan-u.ac.jp/nfile/2195>
- Turner, Victor. (1982). *From ritual to theatre*. PAJ.
- Turner, Victor. (1987). Betwixt and between: The liminal period of rite de passage. Dans Louise Carcus Mahdi, Steven Foster et Meredith Little (dir.), *Betwixt & between: Patterns of masculine and feminine initiation* (p.3-19). Open Court.
- Uriely, Natan, Belhassen, Yaniv. (2005a). Drugs and risk-taking in tourism. *Annals of Tourism Research*, 33(2), 339-359. <https://doi.org/10.1016/j.annals.2005.10.009>
- Uriely, Natan, Belhassen, Yaniv. (2005b). Drugs and tourist's experience. *Journal of Travel Research*, 43(3), 238-246. <https://doi.org/10.1177%2F0047287504272024>
- Urry, John. (1990). *The tourist gaze*. SAGE.

- Urry, John. (1992). The tourist gaze 'revisited'. *American Behavioral Scientist*, 36(2), 172-186.  
<https://doi.org/10.1177%2F0002764292036002005>
- Urry, John. (1995). *Consuming places*. Routledge.
- Valentine, Gill. (2001). *Social geographies: Space and society*. Pearson Education
- Valentine, Gill. (2002). People like us: Negotiating sameness and difference in the research process. Dans Pamela Moss (dir.), *Feminist geography in practice: Research and methods* (p.116-125). Blackwell.
- Van Gennep, Arnold. (1969). *Les rites de passages*. Mouton (ouvrage original publié en 1909).
- Van Maanen, John. (1995). *Representation in ethnography*. SAGE.
- Veijola, Soile et Jokinen, Eeva. (1994). The body in tourism. *Theory and Society*, 11, 125-151.  
<https://doi.org/10.1177%2F026327694011003006>
- Veilleux, Marco et Ravet, Jean-Claude. (2004). Peut-on bricoler des rites ? *Relations*, 697, 28-29.
- Verbos, Rose I., Altschuler, Benjamin et Brownlee, Matthew T.J. (2018). Weather studies in outdoor recreation and nature-based tourism: A research synthesis and gap analysis. *Journal of Leisure Sciences*, 40(6), 533-556.  
<https://doi.org/10.1080/01490400.2017.1325794>
- Vivancos, Roberto, Abubakar, Ibrahim et Hunter, Paul R. (2010). Foreign travel associated with increased sexual risk-taking, alcohol and drug use among UK university students: a cohort study. *International Journal of STD & AIDS*, 21(1), 46-51.  
<https://doi.org/10.1258%2Fijsa.2009.008501>
- Waite, Gordon et Duffy, Michelle. (2010). Listening and tourism studies. *Annals of Tourism Research*, 37(2), 457-477. <https://doi.org/10.1016/j.annals.2009.10.017>
- Wang, Ning. (1999). Rethinking authenticity in tourism experience. *Annals of Tourism Research* 26 (2), 349-370. [https://doi.org/10.1016/S0160-7383\(98\)00103-0](https://doi.org/10.1016/S0160-7383(98)00103-0)
- Wearing, Betsy. (1998). *Leisure and feminist theory*. SAGE.
- Wearing, Stephen Leslie., McDonald, Matthew et Wearing, Michael. (2013). Consumer culture, the mobilisation of the narcissistic self and adolescent deviant leisure. *Leisure Studies*, 32(4), 367-381. <https://doi.org/10.1080/02614367.2012.668557>
- Weichselbaumer, Doris. (2012). Sex, romance and the carnivalesque between female tourists and Caribbean men, *Tourism Management*, 33(5), 1220-1229.  
<https://doi.org/10.1016/j.tourman.2011.11.009>

- Wengle, John. (1988). *Ethnographers in the field: The psychology of research*. University of Alabama Press.
- Wesely, Jennifer K. (2015). Negotiating identity as a qualitative researcher. Dans Heith Copes et J. Mitchell Miller (dir.), *The Routledge handbook of qualitative criminology* (p.144-155). Routledge.
- Whittaker, Tom. (2011). Between the dirty and the pretty. Bodies in utopia in Dirty Pretty Things. *International Journal of Cultural Studies*, 14(2),121-132.  
<https://doi.org/10.1177%2F1367877910382187>
- Williams, Christine et Heikes, E. Joel. (1993). The importance of researcher's gender in the in-depth interview: evidence from two case studies of male nurses. *Gender and Society*, 7(2), 280-291. <https://psycnet.apa.org/doi/10.1177/089124393007002008>
- Williams, Douglas J. (2009). Deviant leisure: Rethinking "The good, the bad and the ugly". *Leisure sciences*, 31(2), 207-213. <https://doi.org/10.1080/01490400802686110>
- Williamson, John. (2004). A Short History of the Washington Consensus. Dans le cadre de la conférence *From the Washington Consensus towards a new Global Governance*, Barcelone, en date du 24 au 25 septembre. Récupéré à <http://www.iie.com/publications/papers/williamson0904-2.pdf>
- Wilson, Tamar Diana. (2008). Introduction: The impact of tourism in Latin America. *Latin American Perspective*, 35(3), 3-20. <https://www.jstor.org/stable/27648094>
- Winlow, Simon et Hall, Steve. (2006). *Violent night*. Berg.
- Winlow, Simon et Hall, Steve. (2013). *Rethinking social exclusion: The end of the social?* SAGE.
- Wollan, Gjermund. (2003). Heidegger's philosophy of space and place. *Norsk Geografisk Tidsskrift – Norwegian Journal of Geography* 57, 31-39.  
<https://doi.org/10.1080/00291950310000802>
- Wulf, Christoph. (2017). Identité et rituel. Le rétablissement d'une relation importante. Dans Denis Jeffrey et Martine Roberge (dir.), *Rites et identités* (p.21-35) Presses de l'Université Laval.
- Xiao, Wei. (2008). Le moi féministe et la modernité. *Diogène*, 1(221), 156-169.  
<https://doi.org/10.3917/dio.221.0156>
- Yancey, George A. et Yancey, Sherelyn Whittum (dir.). (2002). *Just don't marry one: Interracial dating, marriage, and parenting*. Judson Press.

- Young, Iris Marion (1990). *Throwing like a girl and other essays in feminist philosophy and social theory*. Indiana University Press.
- Young, Iris Marion. (1995). Gender as seriality: Thinking about women as a social collective. Dans Steven Seidman et Linda Nicholson (dir.), *Social postmodernism. Beyond identity politics* (p.187-215). Cambridge University Press.
- Young, Jock and Brotherton, David. (2014). Cultural criminology and its practices: A dialog between theorist and the street researcher. *Dialectical Anthropology*, 38(2), 117-132.  
<https://doi.org/10.1007/s10624-014-9339-0>
- Zimmerman, Don H, et West, Candace. (1975). Sex roles, interruptions and silences in conversation. Dans Barrie Thorne et Nancy Henley (dir.), *Language and sex: Difference and dominance* (p.105-129). Newbury House.
- Zukin, Sharon. (1998). Urban lifestyle: Diversity and standardization in space of consumption. *Urban Studies*, 35(5-6), 825-839. <https://doi.org/10.1080%2F0042098984574>
- Zurbriggen, Eileen L. (2002). Sexual objectification by research participants: recent experiences and strategies for coping. *Feminism & Psychology*, 12(2), 261-268.  
<https://psycnet.apa.org/doi/10.1177/0959353502012002014>

## **Annexes**

# Annexe 1. Formulaire de consentement<sup>87</sup>

Research project: **Does traveling make you more libertine?**

Research Student : **Catherine Montmagny Grenier**, Ph.D Candidate  
School of Criminology, University of Montreal  
Research Director : **Karine Côté-Boucher**, Assistant Professor,  
School of Criminology, University of Montreal

---

**This research project has been approved by the Ethic Comitee of Research in Arts and Sciences of University of Montreal. Project no CERAS-2015-16-215-P**

You are invited to participate in a research project. Before you consent to participate, please read this document attentively for further details about your participation. In any inquiry or interrogation should arise, do not hesitate to ask us.

## 1. Objectives of the research project

The main purpose of this research project is to understand behaviours adopted by female tourists who travel alone during an international touristic sojourn. We want to understand why traveling can lead female tourists to adopt libertine behaviours. Precisely, we focus on sexual behaviours of female tourists (heterosexual, bisexual or homosexual). We include, in our definition of sexuality, sexual practices and behaviours such as seduction and flirting. We also want to understand the representations that female tourists have regarding local and tourist men (if they are heterosexual or bisexual) or local and tourist women (if homosexual or bisexual) and Costa Rica in a general sense in comparison to men (or women) of their home country. We also take into account alcohol and drug consumption and other risky behaviours that can influence the adoption of libertine behaviours.

## 2. Participation

Should you consent to participate in this research project, you will be required to share your touristic experience in Costa Rica. We require you to answer a 50 opened questions survey. The questions permit to share your touristic experience in Costa Rica (or Caribbean countries) and more precisely your relationships with local and tourist men (if heterosexual or bisexual) or local and tourist women (if homosexual or bisexual) you have met. We wonder what the visited country, as well as the local men or women or other tourists you met there, represents for you according to the relationships (intimate or not) that you have developed during your sojourn. We also want your opinion regarding the sexuality of local or tourist men (or local or tourists women) in comparison to the sexuality of men (or women) in your home country. We also want to know your alcohol and drugs consumption as well as other behaviours considered as deviant in your home country.

---

<sup>87</sup> Il s'agit de la version anglaise qui a été mise en ligne pour le recrutement via l'application de rencontre Tinder. Lors de la réalisation du terrain, j'avais également une version en langue française. Également, ce formulaire a été modifié pour toutes personnes de 18ans et plus afin d'y inclures les hommes touristes, les locaux et les expatriés.es.

### 3. Criteria for Participation

To participate in this research project, you have to be a woman **of at least 18 years old**

### 4. Risks and Inconvenients

There are no particular risks or inconvenients related to your participation in this research project.

### 5. Advantages and benefits

There is no particular advantage or benefit in participating to this research project. Nevertheless, you will contribute to a better understanding of the reasons that lead certain women to a different sexuality during an international touristic sojourn.

### 6. Confidentiality

Yours personal information will be confidential. No information on your identity will be shared or published. Moreover, a nickname will be attributed to each participant and only the researcher or a mandated person will have access to the real identity. Data will be conserved in a secure place. Records will be transcribed and destroyed, as well as all personal information, 7 years after the end of the research project. Only non-personal data will be conserved after this period. Thus, **we require that you use a private messaging service to reach us, in order to protect your anonymity and confidentiality.**

### 7. Right to retreat

Your participation in this research project is entirely volunteer and you can, at any moment, withdraw yourself from the project by a simple verbal advise and without justifications and consequences. If you use your right to withdraw, please communicate with the researcher by mail at the address below.

At any time you may also ask for the destruction of the information you gave us. However, after the publication of the research project, it will be impossible to destroy analyses and results dealing with your data.

## Participant Declaration

- I understand that I can take all the time I want to consider my participation in this research project before giving my consent.
- I can ask all questions to the research team and require satisfactory answers.
- I understand that my participation in this research project does not mean that I'm renouncing any rights or freeing the researchers from their responsibilities.
- I read and understood this information and consent form, and I accept to participate in this research project.
- **\*\*\* For any questions regarding this research project, or for the right to withdraw yourself from the project, please contact Catherine Montmagny Grenier via e-mail : [catherine.montmagny.grenier@umontreal.ca](mailto:catherine.montmagny.grenier@umontreal.ca)**
- 
- For any inquiry about yours rights, or researchers' responsibilities regarding your participation, you can contact the Ethics Comity of Research in Arts and Science by email ([ceras@umontreal.ca](mailto:ceras@umontreal.ca)) or by phone 514 343-7338 or consult the website <http://recherche.umontreal.ca/participants>.
- 
- For any complaints regarding your participation, you can contact the ombudsman of the University of Montreal by phone (514 343-2100) or by e-mail [ombudsman@umontreal.ca](mailto:ombudsman@umontreal.ca) (ombudsman accepts reverse call)

## Annexe 2. Guide d'entretien - Touristes

|                                |  |
|--------------------------------|--|
| Contextualisation<br>du voyage | D'où venez-vous ? Quel est votre pays d'origine?   |
|                                | Pourquoi avez-vous décidé de voyager ? <ul style="list-style-type: none"> <li>● But(s) du voyage</li> <li>● But(s) non atteignable(s) chez elle?</li> </ul>  |
|                                | Sur combien de temps s'échelonne votre séjour ? <ul style="list-style-type: none"> <li>● Où en êtes-vous?</li> </ul>   |
|                                | Est-ce votre 1 <sup>er</sup> voyage ? <ul style="list-style-type: none"> <li>● Émotions</li> <li>● Comparaison avec voyage précédent</li> </ul>  |
|                                | Est-ce la 1 <sup>ere</sup> fois que vous voyagez seule ? <ul style="list-style-type: none"> <li>● Émotions/perceptions (sécurité/insécurité ; dépendance/<i>empowerment</i>)</li> <li>● Comparaison avec le fait de voyager accompagnée dans les comportements, activités.</li> <li>● Approche des autres à votre égard par le fait que vous êtes seule</li> <li>● Comparaison avec le fait de marcher seule dans sa propre ville</li> </ul> |
|                                | Pouvez-vous me décrire une journée typique de votre voyage ? <ul style="list-style-type: none"> <li>● Heure de lever/coucher</li> <li>● Activités</li> <li>● Repas/consommations</li> <li>● Vie nocturne</li> </ul>  |
|                                | Représentation<br>des<br>Costaricain(e)s   |
|                                | Comment trouvez-vous les Costaricain(e)s de manière générale?  |
|                                | Pouvez-vous relever des ressemblances et différences avec les hommes de votre pays ? <ul style="list-style-type: none"> <li>● Ce qu'ils dégagent de manière générale (+ ou – viril, masculins, naturels, authentique)</li> </ul>   |
|                                | Vous faites-vous aborder de la même manière par les Costaricain(e)s que les hommes (ou femmes) de votre pays ?<br>Expliciter (anecdote comparative)  |
|                                | Les hommes costaricains (ou les femmes) draguent-ils de même manière que les hommes (ou les femmes) de votre pays ? <ul style="list-style-type: none"> <li>● Ressemblances</li> <li>● Différences</li> </ul>   |
|                                | Dans un contexte de drague, vous comportez-vous de la même manière avec les hommes (ou femmes) costaricains qu'avec les autres touristes ? <ul style="list-style-type: none"> <li>● + ou – sur vos gardes ou facile d'approche</li> <li>● Conversations plus ouvertes, moins de tabous</li> </ul>  |
|                                | Dans un contexte de drague, vous comportez-vous de la même manière avec les hommes (ou femmes) touristes qu'avec les hommes de votre pays ? <ul style="list-style-type: none"> <li>● + ou – sur vos gardes ou facile d'approche</li> <li>● Conversations plus ouvertes, moins de tabous</li> </ul>   |
|                                | Avez-vous eu (ou avez-vous) une relation intime lors de votre séjour ? (Combien ?)   |

|  |   |
|--|---|
| Relations<br>interpersonnelles   | Pouvez-vous me décrire cette relation ? (Ou chacune des relations si plusieurs)   |
|  | <ul style="list-style-type: none"> <li>● Comment s'est déroulée la première rencontre (contexte de la drague)</li> <li>● Le statut de cette relation (one night, couple, <i>friend with benefit</i>, etc.)</li> <li>● Votre rapport à cette personne (inférieur, égalitaire, supérieure)</li> </ul>   |
|  | Lorsque vous faites des activités, et des frais doivent être déboursés, qui paie ?  |
|  | Qu'est-ce que cette relation vous apporte (ou vous a apporté) ?   |
|  | Pensez-vous possible d'avoir ce même type de relation lorsque vous êtes chez vous ?   |
| *** Demander une comparaison des relations si la personne a eu des relations avec des Costaricains et des touristes ***                  |   |
| *** Si la personne est en relation au moment de l'entrevue, demander si elle pense poursuivre la relation une fois le voyage terminé *** |   |
| Représentation<br>de l'espace<br>liminaire   | Pourriez-vous relever des différences significatives entre une journée type de votre quotidien et d'une en voyage ?   |
|  | <p>Le fait de voyager seule vous amène-t-il un sentiment de liberté ?</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>● Choix de s'habiller</li> <li>● De consommation</li> <li>● D'activités</li> <li>● De comportements déviants (prendre plus de risques, consommations de drogue, alcool)</li> <li>● De comportements sexuels (essayer de nouvelles pratiques, avoir des relations sexuelles sans lendemain, etc.)</li> </ul> <p>Seriez-vous prêts à dire que vous avez deux personnalités, soit une dans votre quotidien à la maison et une en voyage ?</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>● Habillement (+ ou – dévêtue sans tenir compte de la température ; +ou - sexy)</li> <li>● Maquillage</li> <li>● Comportements sociaux (+ou- introvertie ou extravertie, + ou – facile d'approche ou sur ses gardes ; +ou- confiant en soi ou envers les autres, +ou- contrôle ou lâcher-prise)</li> <li>● Comportements déviants (+ ou – enclines à prendre des risques ; + ou – encline à faire la fête, à consommer alcool ou drogues)</li> <li>● Comportements sexuels (+ ou – ouverts à avoir des relations intimes non formelles; essayer de nouvelles pratiques sexuelles)</li> </ul> |

### Annexe 3. Profil des participant.es

|                    | Nom        | Âge | Nationalité      |
|--------------------|------------|-----|------------------|
| <i>Touriste</i>    | Alice      | 20  | États-Unis       |
| <i>Touriste</i>    | Ava        | 31  | France           |
| <i>Touriste</i>    | Barry      | 35  | États-Unis       |
| <i>Touriste</i>    | Billie     | 33  | Canada (Québec)  |
| <i>Touriste</i>    | Catherine  | 30  | Suisse           |
| <i>Touriste</i>    | Charlie    | 23  | Canada (Québec)  |
| <i>Touriste</i>    | Christ     | 30  | États-Unis       |
| <i>Touriste</i>    | Eva        | 23  | Espagne          |
| <i>Touriste</i>    | Hardy      | 23  | France           |
| <i>Expatriée</i>   | Jacqueline | 36  | États-Unis       |
| <i>Touriste</i>    | James      | 28  | États-Unis       |
| <i>Touriste</i>    | Jason      | 18  | Pays-Bas         |
| <i>Costaricain</i> | Javier     | 22  | Côte pacifique   |
| <i>Touriste</i>    | Jenny      | 26  | Angleterre       |
| <i>Touriste</i>    | Joe        | 22  | France           |
| <i>Touriste</i>    | Kalala     | 31  | Angleterre       |
| <i>Touriste</i>    | Kelly*     | 27  | États-Unis       |
| <i>Touriste</i>    | Koko       | 22  | France           |
| <i>Touriste</i>    | Laurel     | 23  | France           |
| <i>Touriste</i>    | Laurence   | 28  | France           |
| <i>Touriste</i>    | Léa        | 22  | Canada (Québec)  |
| <i>Touriste</i>    | Lilo*      | 24  | Canada (Québec)  |
| <i>Touriste</i>    | Lina       | 21  | Autriche         |
| <i>Costaricain</i> | Manfred    | 30  | Côte pacifique   |
| <i>Costaricain</i> | Marco      | 30  | Côte pacifique   |
| <i>Touriste</i>    | Margarita  | 30  | Portugal         |
| <i>Touriste</i>    | Mariposa   | 30  | Allemagne        |
| <i>Touriste</i>    | Maude      | 20  | Canada (Québec)  |
| <i>Touriste</i>    | Mélissa    | 21  | Canada (Québec)  |
| <i>Costaricain</i> | Michael    | 30  | Côte caribéenne  |
| <i>Touriste</i>    | Oanna      | 30  | France           |
| <i>Expatrié</i>    | Ottis      | 32  | États-Unis       |
| <i>Touriste</i>    | Paulo      | 36  | Espagne          |
| <i>Touriste</i>    | Pipsy      | 30  | Angleterre       |
| <i>Touriste</i>    | Randy      | 25  | États-Unis       |
| <i>Touriste</i>    | Rick       | 23  | Pays-Bas         |
| <i>Expatrié</i>    | Ricky      | 29  | États-Unis       |
| <i>Touriste</i>    | Rolando    | 25  | Espagne          |
| <i>Touriste</i>    | Rowen*     | 22  | Canadienne (C-B) |
| <i>Touriste</i>    | Samara     | 23  | Espagne          |
| <i>Expatriée</i>   | Sammy      | 41  | États-Unis       |
| <i>Touriste</i>    | Vera       | 23  | États-Unis       |
| <i>Touriste</i>    | Victoria   | 30  | Canada (Québec)  |
| <i>Costaricain</i> | Wilson     | 30  | Côte caribéenne  |

\* Ces personnes ne se définissaient pas comme cisgenre et/ou hétérosexuelle.